MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUARANTE ET UNIÈME

1er Juillet - 1er Août 1920

1er Juillet - 1er Août 1920 — Tome CXLI

MERCVRE

DE

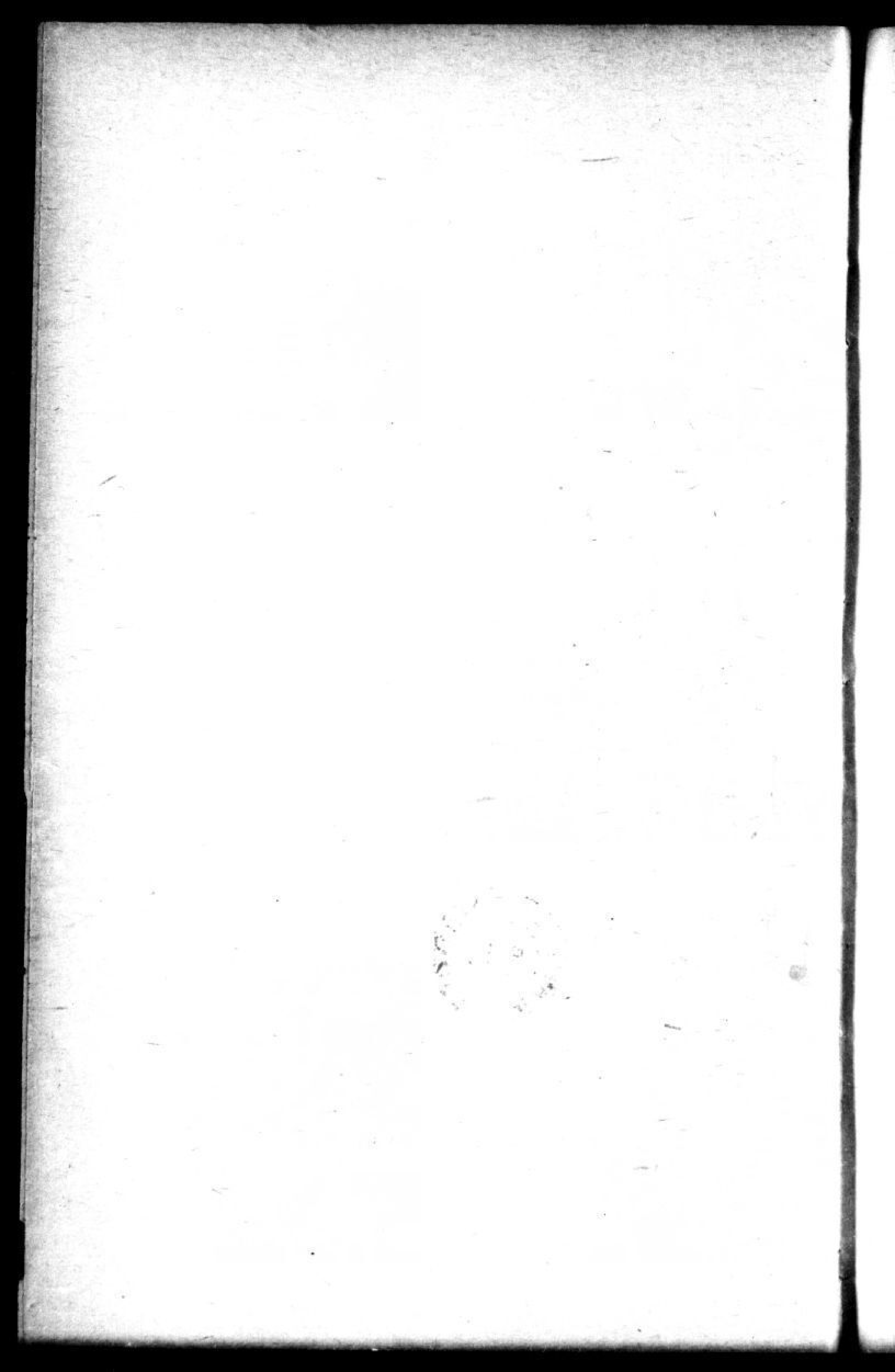
FRANCE





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX



SUR
L'ŒUVRE DE FRANCIS JAMMES

—

A la mémoire d'Henri Bourjade.

Après Paul Claudel, Francis Jammes. Décidément, M. Pierre Lasserre s'est fait « briseur d'idoles ». Il nous a donné, dans la *Minerve française* des 1er et 15 novembre 1919, sous le titre général « Les Chapelles littéraires », précédemment employé pour Paul Claudel, la critique la plus développée, la plus précise, la plus mesurée, enfin la plus intéressante que nous ayons encore lue sur l'œuvre de Jammes. Nous voudrions pouvoir l'examiner, pour ainsi dire, ligne par ligne, aussi bien pour ce qu'elle contient d'intelligente et fine analyse que pour ce qu'elle offre à nos yeux de contestable, — à quoi nous essaierons de répondre.

M. Pierre Lasserre proteste que « rien de ce qui fleurit de poésie chez ce vrai poète, fût-ce dans les plus légères nuances, ne le trouve rebelle à son charme ». Le malheur est que M. Pierre Lasserre ne voit pas ou ne sent pas dans l'œuvre de Jammes autant de poésie que d'autres en voient et en sentent ; et le critique s'attache à limiter strictement dans cette œuvre la part de ce que l'on doit, d'après lui, admirer, aimer sans réserve. « Il faut être sévère », dit-il. Oui, et c'est bien l'impression de sévérité qui domine dans cette étude qui, en somme, avec tous les précieux éloges qu'elle renferme, est bien près d'être le contraire d'une

étude *sympathique* à Jammes, et qui trop souvent nous prouve que « le rire des détracteurs » du poète ne s'est pas encore « lassé ». A la base de cette sévérité nous croyons discerner tout un ensemble de préventions tenant à la différence des sensibilités d'une part, d'autre part à un certain désaccord intellectuel ou esthétique entre le poète et son critique : humaniste philosophe, artiste d'ailleurs et très artiste, M. Pierre Lasserre veut une poésie où l'intelligence trouve son compte au moins autant que le sentiment ou que la sensualité, et une poésie que discipline, dans la somme et dans le détail de son appareil littéraire, la minerve gréco-latine des Ronsard, et mieux encore des Malherbe et des Moréas ; il a enfin, dans une thèse qui fit du bruit en Sorbonne, pris position avec autant de violence que de talent contre le romantisme littéraire — et politique — français (1). Or Jammes, classique par la vérité de l'observation et par la sobre exactitude de son expression, Jammes qui, sans user du lieu commun, ne fuit pas la pensée, loin de là, et qui, chose assez remarquable, pense, et pense personnellement, avant d'écrire, demeure par-dessus tout un grand sensitif et un grand imaginatif de la descendance de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Maurice de Guérin, de Nerval et de Musset ; et d'un autre côté son art, très personnel, s'est développé longtemps dans une indépendance, semblait-il, totale de la rhétorique et de la poétique traditionnelles ; il y conservait pourtant ses racines profondes ; et c'est pourquoi des fervents de l'antiquité grecque et latine, humanistes et philologues spécialisés, ont pu rendre un culte à Jammes, se plaisant à évoquer à son sujet Virgile et Théocrite et l'Anthologie. Le rapprochement avec Debussy, suggéré par M. Pierre Lasserre, nous paraîtrait assez juste, à condition d'être restreint, partiellement encore, aux premiers écrits poétiques libres de Jammes. Du moins, pas plus que De-

(1) Pierre Lasserre : *Le Romantisme Français*, Paris, *Mercure de France*, 1907. Réimprimé par Garnier frères, 1916.

bussy, Jammes ne saurait être considéré comme l'homme d'une chapelle.

Francis Jammes poète de chapelle ! Essentiellement indépendant, toujours lui-même, toujours créant son atmosphère, et, comme nous disait en 1905 le peintre Charles Lacoste, « rebâtissant chaque fois sa maison », une maison que chaque fois luiseul est en mesure d'édifier, Jammes a toujours infiniment dépassé les horizons où tel cénacle (?) eût prétendu l'enfermer. D'autre part, dès le temps de ses débuts, au moins dès l'apparition en 1898 et en 1899 de l'*Angélus* et de *Clara d'Ellébeuse*, une Amitié Jammiste naquit et grandit, très sûre d'elle, dont les membres dispersés, qui le plus souvent s'ignoraient entre eux, furent et restent unis par un lien puissant d'esprit et de cœur. Il ne s'agit point ici d'une coterie ; or qui dit « chapelle » dit coterie. Dès cette période des débuts, l'attrait exercé par Jammes fut surprenant, et l'on put voir des hommes, et des femmes, venus de Paris, de Lorraine ou d'ailleurs, des poètes, des artistes, ou simplement des hommes « qui n'avaient d'autre passeport que leur foi », se rendre, vrais pèlerins, à Orthez, pour voir ce poète de trente ans, qui n'avait, pour ainsi dire, jamais quitté sa province et qu'aucun suffrage académique ne désignait encore à l'attention de ses contemporains. Et cet attrait extraordinaire prouvait bien quelque chose. Ce n'est pas de notre faute si, comme il est arrivé si souvent à l'époque où nous vivons, comme il est arrivé pour Carrière, pour Rodin, pour Debussy et quelques autres, les snobismes ont *champignonne* autour de la gloire de Jammes, soit lorsqu'il écrivait au *Mercure*, à l'*Ermitage* ou à la *Renaissance latine*, soit quand il a ensuite collaboré à *Vers et Prose*, à l'*Occident* ou à l'*Amitié de France*. Ces revues sont-elles d'ailleurs, ou étaient-elles des revues de cénacles plus que la *Nouvelle Revue française* par exemple ou la *Minerve* elle-même ? En ces dernières années, Jammes a donné prose ou vers à la *Revue hebdomadaire*, à la *Revue des Deux Mondes*, enfin à

divers journaux, dont l'*Echo de Paris* et *La Croix*. Depuis l'été de 1905, Francis Jammes appartient à l'Eglise. Nous n'avons pas l'idée que M. Pierre Lasserre tienne l'Eglise catholique pour une chapelle, même littérairement parlant, et rien d'ailleurs ne nous autorise à croire qu'aucun sectarisme anticlérical ait influencé tels de ses jugements. La question pourrait se poser ; car, si les derniers livres de Jammes, — particulièrement ses romans, — d'un catholicisme tout rayonnant de dévotion mystique, ont gagné au poète de nouveaux hommages, lui ont ouvert l'accès de nouvelles âmes, ils lui ont attiré nécessairement l'antipathie forcenée de tels critiques de parti, et ont d'autre part, sans refroidir la ferveur première d'aucun de ses plus anciens admirateurs, motivé chez certains de ceux-ci comme une réserve morale — dirons-nous une réserve du goût ? Oui, jusqu'à un certain point—en ce qui touche ses livres catholiques, qui nous sont à nous spécialement chers et que nous admirons profondément.

§

« DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR »

La poésie de l'*Angélus* est faite, nous dit M. Pierre Lasserre, « de sensibilité et d'ironie malignement dosées ». Formule assez heureuse et, dans l'ensemble, juste. Seulement M. Pierre Lasserre nous paraît faire trop grande la part de l'ironie. Du moins ne ressent-il pas l'émotion qui est sûrement dans certaines petites pièces, où il ne voit qu'une occasion de s'égayer aux dépens du poète ; nous voulons parler, non pas de *Monsieur Evariste*, qui serait plutôt, comme on disait vers 1895, du genre « rosse », mais du *Pauvre Pion*, du *Petit cordonnier naïf et bossu*, ou du *Petit veau*. Lire les pages de Th. Braun (*Des poètes simples. Francis Jammes*, Bruxelles, 1900), ami de Jammes et d'entre ses confidents de la première heure (1) : on se fera

(1) Une page ancienne, citée par Braun et réimprimée à la suite du *Roman du Lièvre* (*De la charité envers les bêtes*), indique bien la nuance de la sensibilité du Jammes de l'*Angélus* en ce qui touche spécialement les bêtes.

là une idée exacte de cette large et fine bonté de cœur et de ce doux parfum de pauvreté par quoi seront vivifiées tant de pages du poète depuis l'*Angélus* jusqu'au *Poète Rustique*, et que M. Pierre Lasserre nous semble avoir presque totalement méconnus. Et c'est à Coppée, un de ses premiers dédicataires, pour qui Jammes était en 1905 (voir G. Le Cardonnel et Ch. Vellay, *La Littérature contemporaine*, *Mercure de France*) le « seul » poète qu'il y eût alors en France, c'est au bon et tendre Coppée, et aussi à Loti, au Loti du *Livre de la pitié et de la mort*, que, toutes réserves faites, de tels poèmes, et d'autres, nous feraient songer, bien plutôt qu'à Jules Laforgue et à l'ironie quelque peu cabotine de ces *Complaintes*, où flottent vraiment trop de poussières et de microbes d'un Paris qui n'était plus le Paris de Musset et de Nadaud, ni même celui de Banville et d'Anna Judic; d'un Paris contaminé où la muse impure et grisante de Baudelaire avait vu foisonner son virus .. Et des impressions chatnoiresques, c'est chez Laforgue que nous en trouverions, point chez Jammes. Celui-ci, combien sage ! ne quitta pas la province; il resta « dans le jardin familier », il « courba vers sa mère le rameau de prunes bleues qu'elle ne pouvait plus atteindre ». Et si le caprice doux-amer de l'*Angélus* nous invite malgré tout à évoquer la trouble et tendre silhouette de Laforgue, nous croyons plus juste encore de le rapprocher du badinage plus simple, et point morose celui-là, de notre Clément Marot, la gloire charmante du pays de Cahors. Comme chez Marot, rien de forcé, point de ris qui grimace ; cette même façon de se mettre en scène, en se moquant gentiment de soi, et de railler sa pauvreté.

> Maintenant je chanterai les animaux de ce mois,
> qui sont les mêmes que ceux des autres, je le crois,
> mais je ne nommerai que les principaux,
> à cause du papier qui coûte cher aux poètes...

car, dit ailleurs Jammes,

> Ni le *Mercure* ni l'*Ermitage*
> ne me donnent de gages.

Jusqu'au souvenir pareillement ému donné par l'un et l'autre poète à un tendre père dont il reçut les premières leçons de grammaire ou de poésie. Et, certes, il nous plaît de reconnaître chez Jammes un peu de l'eau pure de ce ruisseau si français où se mirèrent, avant Marot lui-même, Rutebeuf et Muset, et où devait sa soif étancher la colombe de Jean de La Fontaine.

Il y a chez Jammes du Marot, et, dans la grâce ingénieuse de ses vers amoureux, — grâce que M. Pierre Lasserre est loin d'avoir méconnue, — il y a du Pétrarque, mêlé peut-être au lyrisme fleuri des poètes chinois, que Jammes adora. Nommer Pétrarque, à propos du Jammes amoureux de l'*Angélus* et du *Deuil des primevères*, semble un paradoxe, le nom de Pétrarque ayant toujours passé jusqu'ici pour synonyme de chasteté. Mais on peut concevoir qu'avec l'amour charnel le moins dissimulé s'allient les formes littéraires du pétrarquisme le plus délicatement senti. Il en est ainsi chez Francis Jammes. Ajoutons que le rapprochement le plus précis peut-être serait suggéré par un des rares poèmes d'amour entièrement chastes que Jammes ait écrits, l'élégie, « *Je fus à Hambourg...* », dans *Clairières dans le Ciel ;* le plus précis en ce qui touche le choix des images, car la douleur y est tellement aiguë et profonde, on y sent brûler si tragiquement les ardeurs de la passion qui ravage que c'est, en même temps et plus encore qu'à Pétrarque, à Catulle et à Sapho qu'irait notre pensée :

> Ma race a habité parmi ces jeunes filles
> qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu,
> et qui de l'autre envoient de longs baisers d'adieu.
> Ici, ce ne fut point le feu, ce fut la neige,
> mais la neige impassible aux foudres qui l'assiègent ;
> neige dont les yeux clairs ont la calme passion
> du feu qu'allume un pâtre au milieu des glaçons.
> Et c'est l'île la plus terrible : ô Crusoë
> *Car c'est par sa froideur que l'on est enflammé.*

Ainsi Jammes nous entraîne-t-il constamment vers les sommets de la poésie, dans les domaines divers que d'un

pied hardi et prodigue il a parcourus. Avec toute sa puissante et irréductible originalité, il ne voudrait certainement pas ne ressembler à personne : se voudrait-il voir en dehors de l'humanité, lui si profondément humain ? Mais c'est le privilège de certains génies très rares d'aller ainsi naturellement, par-dessus les écoles ou les modes passagères, où demeurent captifs les talents subalternes, d'aller, disons-nous, vers les sommets, ou, si l'on veut, de retrouver au fond d'eux-mêmes les sources ; et c'est l'honneur de Francis Jammes que l'on puisse évoquer aussi souvent à son sujet de très grands noms, au risque de nuire, par la multiplicité de ces rapprochements, à la netteté de l'image que nous cherchons à tracer d'un poète dont la physionomie, très complexe, exigera le recul des ans pour qu'on en puisse embrasser sans trop de peine la totalité.

Deux aspects essentiels, selon nous, de l'*Angélus*, dont M. Pierre Lasserre n'a pas dit ce que nous attendions : la poésie de la nature et la poésie des *souvenances*. A ce double point de vue, l'*Angélus* est une date très importante dans l'histoire de la poésie française (1). Ce livre, dont l'au-

(1) Il convient de rappeler qu'une poésie de *souvenances* analogue à celle de Jammes, quoique bien moins puissante à nos yeux, se manifesta pour ainsi dire en même temps, sans que l'on pût songer à aucune influence réciproque (Marcel Schwob l'a fort bien dit), dans la plaquette de Henry Bataille, *La Chambre blanche*, parue en 1895, mais dont aucune pièce n'était antérieure aux plus anciennes pièces de l'*Angélus*. Bataille avait aussi dans ces vers, qui nous charment encore, de fines et neuves sensations de campagne. Si nous cherchions ici un précurseur (?) de sensibilité à Bataille comme à Jammes, n'est-ce pas, en même temps que François Coppée, le modeste André Theuriet qu'il faudrait nommer ? Relisez, dans le *Chemin des bois*, ces *Paysages et Portraits*, où une rêverie émue s'unit joliment à de fraîches impressions de campagne ou de petite ville. Mais c'est à Brizeux — de qui, hélas ! on ne parle plus guère — qu'il nous faudrait remonter pour trouver dans notre littérature un phénomène analogue de renouvellement poétique. De Brizeux aussi, de cet autre « fils de Virgile » on eût pu dire en 1831 — Lamartine venait à peine de chanter son Milly sur un mode sensiblement différent — qu'il avait « rafraîchi de simplicité la poésie française ». Et la *simplicité* de Brizeux se heurta à ces mêmes résistances dont Jammes devait souffrir quelque soixante ans plus tard : Sainte Beuve, qui d'ailleurs avait goûté en poète la grâce et la fraîcheur virginales de *Marie* (v. surtout l'art. du 1er sept. 1841, écrit après *Les Ternaires* et réimprimé dans le tome III des *Portraits contemporains*), prétendit que Brizeux « avait trop l'affectation de la simplicité » et que sa « poésie rurale » était « toute caillouteuse » ; il écrivait ceci en 1852 (*Caus. du Lundi*, tome V,

teur ne se rattachait en somme à aucune école, et voulait « n'en point former », qui n'était, ainsi que Henri de Régnier le disait fort justement après la publication d'*Un Jour* et de *La Naissance du Poète* (*Mercure de France*, mai 1897), pas plus « naturiste » que « symboliste », ce livre, disons-nous, a fait comme se rouvrir sur la vie, sur toute la vie — enfin ! — et en particulier sur la campagne, des yeux du regard desquels l'alexandrinisme parnassien, en vers ou en prose, avait altéré profondément la candeur ; et non pas seulement nos yeux, mais tous nos sens, avec notre âme. « L'Angélus a sonné, écrivait bien des années plus tard André Lafon, et nous avons aimé la vie. » (*Tablettes*, Pau, 1911). Ce même livre a brusquement réveillé dans nos mémoires charmées des souvenirs, des impressions d'enfance, peut-être même des impressions ataviques, qui y dormaient depuis des années. Et cette double puissance, nouvelle, du moins en France, à ce degré, et due chez Jammes à un développement, on peut le croire, exceptionnel de la faculté de se souvenir et de la faculté de sentir, lui-même

p. 310, et VIII, p. 61, note) : *Primel et Nola* venait de paraître, qui, d'après nous, marquait précisément sur *Marie* un progrès vers la vraie poésie rurale ; *Primel et Nola* où nous croyons voir s'ébaucher, rustiquement parlant, la robuste et fruste beauté des *Géorgiques chrétiennes*. Francis Jammes, poète de la nature, devait être un nouveau Brizeux plus original encore, plus hardi, plus ingénu ou plus raffiné, plus puissant et plus divers. Il reste, et l'on ne saurait trop répéter... qu'avec l'*Angélus* de Jammes, quelque chose d'absolument neuf est apparu, a *éclaté* dans notre poésie. Et quel événement ce fut aussi dans ces milieux troubles des jeunes et libres écoles — que de noms en *isme !* — ruées vers des apothéoses de théâtre, et où régnait, avec l'insupportable artifice, la soif exaspérée des stupres et du faste, de voir exprimer des sentiments naturels, des sentiments éternels, même la fièvre des passions de jeunesse, avec des mots simples, mais qui, dans leur simplicité très particulière, flattaient un certain appétit du nouveau, du rare, et qui recommandaient l'étrange provincial hier inconnu aux plus hardis, et aux plus pervertis comme aux meilleurs de ces jeunes esthètes. Quel rafraîchissement, quelle joie, au milieu de ce délire de l'esprit et de ce dévergondage de luxures, de lire ces lignes inoubliables :

« Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici : Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez.

L'angélus sonne.

FRANCIS JAMMES. »

servi par un art avant tout soucieux d'exactitude, le plus habile qui fût en sa prétendue, et réelle, simplicité, enfin le plus original et le plus neuf, devait faire lever toute une floraison poétique, très sincère, souvent délicate et charmante, non parfois sans grandeur, surtout du jour où le sentiment religieux catholique ayant, par Jammes lui-même, puis par ses disciples du *Temps présent*, les André Lafon et les François Mauriac, approfondi et amplifié cette neuve poésie, l'a sauvée du même coup de l'affadissement où languit la poésie de *sensation pure,* que Jammes n'a d'ailleurs cultivée à aucun moment de sa carrière.

Cette poésie de l'*Angélus*, avec ses perpétuels et vivants contrastes, révélait au fond un esprit inquiet et un cœur blessé. Elle avait parfois des accents poignants. « Du courage! Mon âme éclate de douleur... (1) » Et nous pensions, dans une certaine mesure, à un convalescent rouvrant sur le monde des sens plus fins et comme purifiés, et prêtant une attention plus aiguë aux images de la vie quotidienne et de quelques livres aimés, comme aux légers phantasmes du souvenir et du rêve, resurgis en foule à niveau de la conscience; et toutes les sensations, et tous les sentiments, avivés et exagérés, devenaient poésie, parce que celui qui les éprouvait était un poète.

Un jeune homme qui a beaucoup souffert
traverse la place du hameau vert...

Mais il y aurait excès à insister sur ce point de vue, et à ne considérer dans la poésie de l'*Angélus* que ce qui en fait le charme parfois délicieusement énervant. On l'a trop souvent, cette poésie « de roses blanches », sympathiquement ou non, interprétée en mièvrerie. La mièvrerie n'est qu'apparente : la ténuité, l'extrême délicatesse de certaines impressions n'en supprime pas l'intensité ni l'acuité, et le procédé d'émiettement — penser à Debussy en musique, à Monet, à Renoir ou à Henri Martin en peinture, — le pro-

(1) La pièce qui commence par ces mots a été interprétée musicalement avec une émotion très pénétrante par Charles Bordes (1901, *Edition mutuelle*).

cédé de touches multiples juxtaposées, appliqué, avec une simplicité audacieuse et fort habile, à certains tableaux très vastes, ne doit pas nous donner le change et nous masquer la puissance réelle de ces tableaux, qui vivent, en dehors de toute convention littéraire, et sans avoir rien de concerté en apparence. M. Pierre Lasserre, qui n'aime pas, il l'avoue, l'extérieur de cette poésie, tend à en réduire la substance à de menues impressions, qui l'amusent ou, rarement, l'émeuvent. Pour parler comme Jammes lui-même, il semble n'avoir guère vu que « la fourmi dans le sable ». Pour ce qui est de la poésie des souvenances, que l'on relise : « *J'ai été visiter la vieille maison...* », ce poème tout chargé de l' « indicible nostalgie du passé » ; et pour les évocations de nature, « *Les Villages...* », ou « *Voici le grand azur...* », ou simplement « *Le Paysan vient de la foire...* ». Que Jean Darnaudat veuille bien prendre la peine de relire ces derniers vers avec le commentaire musical de Raymond Bonheur (*Huit poésies de Francis Jammes*, Demets, édit.), et qu'il considère les cinq mesures finales, — poésie transmuée en musique, — cette impression de la pure immensité du ciel par delà les montagnes... Non, Jammes ne devait pas attendre de « s'être fait lièvre » pour sentir vraiment la nature et pour la rendre « avec largeur », sans emphase oratoire.

Si M. Pierre Lasserre comprenait comme nous la comprenons la poésie de l'*Angélus*, et embrassait d'un regard sympathique, et, osons dire, plus équitable la diversité d'évocations neuves et prenantes dont tant de critiques, depuis Henri de Régnier jusqu'à M. Edmond Pilon, se sont complu à esquisser l'énumération, il s'offusquerait moins peut-être du ton de gravité quasi religieuse dont Jammes, dans *La Naissance du poète*, a repris et développé en l'adaptant à sa sensibilité particulière, et en se livrant avec toute son ingéniosité d'esprit au jeu des analogies, où il était déjà passé maître, l'idée de l' « écho sonore » mis par Dieu « au centre de tout ». Il nous semble que Jammes,

ayant écrit les poèmes qui précèdent, ayant doté la France d'une nouvelle poésie de la vie, plus précise, plus subtilement exacte, plus transparente, plus nue, plus fraîche, plus sincère enfin et plus finement émue qu'aucune de celles que nous eussions encore vues, pouvait se permettre de parler comme le Victor Hugo des *Feuilles d'Automne*, qui n'était pas encore le Hugo des *Contemplations* et de l'*Art d'être grand-père*, celui qui précisément devait nous laisser pressentir les évocations de campagne de Jammes, comme Rimbaud, dans une certaine mesure, annonçait ses impressions de ville. On regrette que M. Pierre Lasserre, choisissant dans cette grandiose composition au gré de sa fantaisie malicieuse, l'ait défigurée et rapetissée. On regrette aussi qu'il n'ait pas mieux montré le lien qui unit les trois parties de la trilogie, *La Naissance du poète*, *Un Jour*, *La Mort du poète*, en s'arrêtant surtout, avant la scène de la mort, aux paroles qui, résumant l'ensemble de la trilogie, dégagent la valeur d'humanité de cette œuvre pleine d'émotion et de tendrese. Et puisqu'il parlait de Gœthe à propos de la scène « dans le ciel », M. Pierre Lasserre aurait peut-être pu rapprocher de même les deux poètes dans l'« égocentrisme » dont il semble faire à Jammes une sorte de grief. Ce que l'on a dit des œuvres de Gœthe, qu'elles sont « comme les parties d'une confession générale », et que Gœthe « a poétisé sa vie comme il a vécu ses poèmes » (*Pages choisies* de Gœthe, par Paul Baret et Pierre Lasserre, Introduction), ne saurait-il être dit aussi de l'œuvre de Jammes ? Ajoutons que Jammes s'est très souvent représenté au naturel, par un besoin de sincérité rarement poussé aussi loin. A ceux qui nous parleraient de son orgueil, reconnu de lui-même, nous répondrions que son humilité n'est pas moindre et qu'elle était telle bien avant son retour au catholicisme. Il y aurait un chapitre curieux à écrire sur ce qu'on trouve déjà — ou encore — de catholique dans les premiers livres de Jammes.

Moi, je ne suis qu'un homme, et c'est là ma grandeur.

Tout le poète était dans ces mots. Mais s'il avait de l'orgueil, il n'en affectait point les dehors. Il dit quelque part d'une manière un peu vive son aversion violente pour la hautaine et morose gravité « des Vigny ». Ce promeneur campagnard, ce chasseur et ce pêcheur qui, rêvant et vivant, triste ou joyeux, se gorge d'air pur sur les coteaux ou dans les champs,et baigne avec volupté son regard limpide dans le limpide éclat des eaux et du ciel immense, se fût mal accommodé des pantalons à sous-pieds et de la cravate 1830.

§

JAMMES POÈTE RUSTIQUE

Le culte, justifié certes, que M. Pierre Lasserre professe pour Virgile et pour Mistral nous semble avoir influé fâcheusement sur la manière dont il parle de Jammes poète rustique. Surtout il lui déplaît, manifestement, que certains critiques, même des poètes, tels que Charles Guérin, aient à propos de Jammes prononcé le nom de Virgile ; et sans doute se refuserait-il à reconnaître ce qui pourtant est bien commun entre le « rossignol d'Orthez » et le « cygne de Mantoue », à savoir la vision candide et émue de la campagne, une pitié attendrie pour les créatures humbles qui souffrent ou tremblent, enfin le goût sincère de la rusticité. Définissant implicitement les genres d'après les types que nous en offrent la poésie virgilienne et la poésie mistralienne, M. Pierre Lasserre conteste à Jammes le titre de poète « bucolique »,et aussi bien de poète « géorgique ». Après tout il importe peu que M. Pierre Lasserre s'ingénie à lui chercher un autre titre moins noble à ses yeux, tel que celui de « poète des champs », ou de « poète sylvestre », — il pouvait encore l'appeler « poète des prairies et des fleurs », — ou qu'il ne consente à voir en Jammes qu'un « grand connaisseur de la campagne ». En quoi il se rencontre avec un témoin de la plus haute valeur, M. Charles de Bordeu, l'auteur des *Pages de la Terre*, béarnais

aussi, voisin de terroir de Jammes, et qui mieux que quiconque connaît son œuvre, et a, par deux fois, loué « l'invraisemblable exactitude » de son observation et de sa peinture (*Tablettes*, 1911, et *La Terre de Béarn*, Rev. hebdomad., 24 juill. 1915). Disons que Francis Jammes poète rustique est Francis Jammes, comme Virgile est Virgile, comme Mistral est Mistral. Mais ajoutons que, si l'idéal bucolique en particulier, à le définir d'après Virgile lui-même, et d'après Théocrite, est, essentiellement, de fraîcheur et de nudité et d'ardeur sensuelle, Francis Jammes avait le droit, ou l'on avait le droit de revendiquer pour lui, ainsi que Remy de Gourmont le fit dans le *Livre des Masques*, le titre de « poète bucolique » ; et « sa barbe de faune » et « son sourire de silvain » faisaient une très naturelle harmonie avec la naïve et subtile chanson des « pipeaux », dont, provoquant ses émules aux « luttes » poétiques, il « jouait », « assis à l'ombre des nouveaux peupliers », ou dans les guérets, juché sur une motte de terre, alors que l'été, « couronné de cigales et d'abeilles, fatigue de son tambourin l'azur sonore ». Si, au surplus, Jammes, qui admire Virgile comme il admire Mistral, s'est plu à poser au front de telle ou telle de ses œuvres une étiquette virgilienne, *Géorgiques*, *bucolique*, *églogue*, a-t-il cherché à *imiter* Virgile ? Qui donc a-t-il jamais imité ? Nos philologues en pourraient-ils dire autant de Virgile lui-même ? Ceci soit dit sans intention de diminuer l'idée que Virgile nous donnera toujours de la perfection de son art, aussi sobre que riche, et de la grandeur émouvante de son admirable génie. Si des ressemblances de détail peuvent s'observer entre Jammes et Virgile, c'est, d'après nous, plutôt le fait d'une rencontre de leurs génies que le fait d'une imitation de l'un par l'autre. Quand Jammes nous parle de « l'ombre aiguë des beaux soleils mûrs », pense-t-il au « *maturis solibus* » des Géorgiques (I, 66), plus qu'il n'a pensé au « *cœli cavernas* » de Lucrèce (*De Natura rerum*, IV, 171) le jour où il a parlé des « grottes du ciel »

d'où « s'élance » la pluie ? Jammes se doutait-il que Lucrèce avait dit, lui aussi, que le coq « applaudissait » de ses ailes ?

Quin etiam gallum, noctem explaudentibus alis
Auroram clara consuetum voce vocare... (1)

Mais quels mots rendraient en notre langue le *frigus opacum* de Virgile mieux que « le froid noir des feuilles » de Jammes (2) ?

Nous voyons, comme M. Pierre Lasserre, les différences qui éclatent d'ailleurs entre les conceptions de Virgile et celles de Jammes. Encore ne faudrait-il pas trop forcer le contraste. « La poésie rustique de Jammes, nous dit M. Pierre Lasserre, n'est ni philosophique, ni civique, ni paysanne. » Philosophique, pas à proprement parler : elle est, et surtout deviendra religieuse, et c'est, à ce point de vue, plutôt des *Travaux et Jours* d'Hésiode que des *Géorgiques* du poète latin que nous rapprocherions les *Géorgiques chrétiennes*. — Civique ? Au premier abord la poésie rustique de Jammes, d'esprit comme de coloris, apparaît presque exclusivement régionale : au vrai, *Jean de Noarrieu* est le poème des saisons dans la campagne de

(1) IV, 710-711, éd. A. Ernout.

(2) Ceux qui ont lu l'*Enéide* se rappellent ces formes saisissantes de début, en cours de poème :

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum... (I, 159)
Est in conspectu Tenedos, notissima fama
Insula... (II, 21),

Et, dans *Nisus et Euryale* (IX, 381) :

Silva fuit late dumis atque ilice nigra
Horrida,...

Brizeux de même (*Marie, La Chaine d'Or*) :

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne,
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne...

Ouvrons *le Deuil des Primevères*, Elégie VIII :

Il est dans mon salon un vieux coffre de rose
près duquel je m'assieds à la tombée du jour...

Un peu plus loin, *ibid.*

Il est un grenadier au fond du jardin pauvre
de ma maison natale...

Et dans *Alexandre de Ruchenfleur*,

Il est au fond du pré une source, ô Seigneur !
Un saule croît au bord.

Béarn, et les *Géorgiques*, en même temps que chrétiennes, sont des Géorgiques béarnaises. Toutefois, sans occuper autant de place que chez Virgile, dont le civisme avait d'ailleurs été exalté par des circonstances historiques particulières, il ne faudrait pas que l'on croie que les préoccupations sociales et que la pensée de la grande patrie fussent absentes de la poésie rustique de Jammes. Elles sont surtout accusées dans *les Géorgiques chrétiennes*. « Les travaux des champs, la vie d'une famille et de ses serviteurs, les événements par lesquels la foi chrétienne anoblit et divinise la plus humble des existences, voilà la simple trame du livre. » Ainsi l'œuvre est-elle définie par un de ceux qui l'ont le mieux comprise et ont le mieux parlé en général de Francis Jammes, M. Gabriel Sarraute (*Notes sur Francis Jammes*, Toulouse, Association des étudiants catholiques). Le culte de la famille, la glorification du travail dans l'ordre où Dieu les veut, telle est la double idée inscrite, pour ainsi dire, à chaque page des *Géorgiques chrétiennes*. Or, n'est-ce pas là du civisme dans la plus haute acception du mot? C'est le civisme de Lamartine dans le magnifique épisode des Laboureurs de *Jocelyn*, où l'on serait aussi bien tenté de voir comme le germe du vaste poème de Jammes. Un pays vaut ce que vaut en ce pays la famille, et un pays vaut aussi dans la mesure où le travail, et particulièrement le travail de la terre, y est honoré. Nous prétendons, et M. Pierre Lasserre ne nous contredira certainement pas, que c'est faire acte de bon citoyen en même temps que de bon chrétien que rappeler à notre siècle qui les méconnut trop souvent des vérités aussi solidement établies. Mais c'est plus spécialement se montrer citoyen et catholique français que se lamenter comme a fait Jammes sur le départ de nos religieuses et dire de quelle menace terrible cet exode lui paraissait chargé (1). C'est au chant V, lequel date de 1911 :

( ) Cf. *Méditation sur les Grandes vacances* (*Figaro* du 15 août 1903), et *Lettre du Jour de l'Assomption*, à sa cousine Elisa Jammes, en religion sœur Sainte-Octave, supérieure des Dames Noires (*Gaulois* du 15 août 1904).

Berceau de Jeanne d'Arc de la Gaule fermière,
Vas-tu donc exiler celle dont je suis frère ?

. . . .

Qui t'a rendu ainsi ingrate, ô Nation ?
Tu chasses la meilleure enfant de ta maison.

Il semble quand tu la renvoies à tes frontières
Que Dieu la veuille encor du côté de la guerre.

. . . .

Croyez que quelque jour nos saintes reviendront
A l'heure où les fusils de nouveau parleront.

Nous demanderons maintenant à M. Pierre Lasserre s'il lui paraît absolument indispensable qu'un poète soit de souche paysanne, comme Virgile ou Mistral, ou au moins qu'il soit, comme notre grand Lamartine, « né parmi les pasteurs », pour bien connaître et pour vraiment aimer la terre, les paysans, les animaux et les plantes, pour chanter enfin la campagne avec sincérité. Une accoutumance exclusive,attentive, intime de plus de trente années, de l'âge de vingt ans à la cinquantaine, ne confère-t-elle pas à Jammes tout au moins comme un brevet de son adoption par le terroir auquel il s'est donné avec amour, terroir où il avait en outre le privilège de retrouver un peu de l'âme de ses aïeux paternels ? D'autre part, si Mistral ne quitta jamais en effet au long de sa belle et sereine existence la terre des ancêtres, en fut-il ainsi de Virgile ? Virgile, nous répondra-t-on, transplanté à Rome, n'avait pas perdu contact avec son bourg natal d'Andes, et il semblerait bien, d'après le témoignage, problématique il est vrai, d'Horace, qu'il fût toujours un peu resté le paysan mantouan, jusque chez Pollion, chez Mécène ou chez Cornelius Gallus. Paysan du moins il était resté par l'âme, par la sensibilité. Ainsi de nos jours le grand poète aimé du Rouergue, François Fabié, le fils du bûcheron de Durenque, conservera vierge et entière dans un Paris d'exil la forte sève puisée au sol de ses « landes bleuâtres » fleuries d'ajoncs, et de ses bois de hêtres. Mais est-ce donc le parfum de rusticité — nous ne disons pas la *rusticitas* — qui nous frappe surtout, au

moins dans les *Bucoliques*, petites œuvres parfaites, émouvantes, mais que l'on sent très étudiées et où les imitations littéraires foisonnent ? M. René Vallery-Radot n'est pas seul à trouver que « les bergers de Virgile ont trop bien appris la rhétorique » ; et ce qui reste excellent au point de vue de la discipline de l'esprit ne l'est peut-être pas au même degré, à considérer les choses du point de vue strict de la poésie rustique. La rusticité de Jammes n'est pas elle-même sans alliage ; son charme spécial vient justement de ce qu'elle offre de composite en sa personnelle et curieuse saveur. Avec cela, chez Jammes comme chez Virgile, quelle vérité, et quelle profondeur de sentiment ! Demandons à M. Charles de Bordeu. Il nous a déjà répondu dans les remarquables pages qu'il écrivait en 1911 (*Tablettes*, art. cité) après avoir entendu les premiers chants des *Géorgiques chrétiennes*. Et Jammes n'aurait certainement pas fait à un autre Pollion la concession du « *Si canimus silvas...* ». Il eût, même en s'adressant aux grands, continué à chanter, ou plus simplement à dire, de préférence, ce que la nature campagnarde offrait à ses yeux de plus modeste, de plus pauvre, sans rien émonder ni arranger dans le spectacle d'une nature qu'il copie avec une humble ferveur, simplement « en nommant », comme le rêvait Joubert, tel un enfant appliqué et très adroit reproduisant avec conscience un modèle d'écriture.

Jammes observe d'un œil aigu et il s'émeut. Bêtes, gens et plantes amusent parfois sa curiosité, et nous admirons des notations aussi minutieusement et ingénieusement exactes que celles de Jules Renard, et autrement riches de poésie. De plus il est un domaine, celui de la botanique, où Jammes, disciple de Rousseau et de Bernardin, a atteint à la plus originale maîtrise. Il faut lire et relire ses notes sur les arbres et sur les fleurs (*Feuilles dans le Vent*, *Almanach du Poète Rustique*). Flaubert les eût aimées, lui qui, disait Taine, aurait donné toute son œuvre pour le « fleuriste » de La Bruyère. Mais comment nier que les

êtres de la campagne inspirent à Jammes des sentiments plus profonds, et que ce soit là peut-être que Jammes et Virgile sont le plus près l'un de l'autre ? La tendresse de Jammes pour les bêtes et pour les plantes est connue. Au temps de l'*Angélus*, son cœur ulcéré par les propos d'une personne médisante se pacifiait à la vue des « brins d'herbe » qui, eux, « ne sont pas méchants » ; un peu plus tard, le poète, « brisé sur l'amour comme un roseau sur l'eau », et tenté par le naturisme, priait « pour avoir la foi dans la forêt ». D'autre part il faut relire tous les passages où Jammes parle des bœufs, des ânes, des brebis, du chien, passages qu'il serait trop long d'énumérer ; et toujours et toujours *Le Roman du Lièvre*. Enfin, c'est la terre elle-même dont le poète ressent la grande vie obscure, dont il aime l'odeur, et il n'est pas jusqu'aux pierres qui n'aient éveillé dans son cœur de fines émotions. Et la nature lui est amie, ainsi qu'à Hugo et à Lamartine ; ce n'est pas la « grande indifférente » de Guyau ou de Leconte de Lisle, ce n'est pas la « marâtre » de Vigny.

> La nature t'attend dans un silence austère,

avait écrit Vigny.

> La nature t'attend dans sa gravité douce,

écrit à son tour Francis Jammes. — On n'a pas dit assez l'affection de Jammes pour les paysans. Déjà dans l'*Angélus*, le paysan était autre chose qu'un « objet de curiosité » : à côté du vieux Caügt et de ses « jolis coqs », il y avait les paysans entrevus dans « les crépuscules de septembre au marché d'Orthez », et le poète parlait « des paysans aux douces têtes ». Mais c'est petit à petit, cela se conçoit, que Jammes est entré vraiment en communion avec l'âme paysanne. *Jean de Noarrieu* marque déjà un progrès sensible sur l'*Angélus ;* puis viendront en 1908 les *Rayons de Miel : Alexandre de Ruchenfleur*, et *Paysanne !* en janvier 1910, l'émouvante *Elégie d'Automne ;* enfin, dans la même année, *Les Géorgiques chrétiennes*. L'on ne com-

prend à fond l'âme du paysan que si, ayant soi-même pour la terre un peu de l'amour que le paysan lui porte, on a conscience de l'indéfectible lien qui unit entre eux le paysan et la terre. Ouvrons *Jean de Noarrieu* au chant IV. Des hommes cueillent le maïs.

> On les voyait, par groupes de six ou sept.
> De loin on eût dit qu'ils se consultaient
> sur l'avenir des grains, fils de la terre.
> Et Jean de Noarrieu se souvenait
> de la semaille, en ce beau jour de mai,
> où, la laissant tomber, Lucie priait.
>
> Ainsi, la terre enceinte de cinq mois
> avait gardé ce dépôt. Et voilà
> qu'elle rendait l'intérêt à la fois,
> servante rugueuse et de bonne foi !
> servante voûtée que Dieu nous envoie,
> qui donne beaucoup et qui peut reçoit.

N'avons-nous pas là, avec une paraphrase aussi simple qu'originale et forte du *justissima tellus* de Virgile, l'image profondément sentie du pacte sacré conclu entre l'homme et le champ qu'il travaille, ce champ en lui « incarné », selon la belle expression de Sully-Prud homme ? Et puis, en définitive, de Jammes ou de Virgile, lequel devait donner à l'homme du sillon la sympathie la plus profonde, la plus délicate ? Lequel devait le mieux comprendre le haut sens de ses rudes labeurs ? N'est-ce pas celui qui nous montrait le paysan tel que l'a façonné le christianisme? N'est-ce pas celui qui parlait du paysan avec les sentiments d'un chrétien (1) ?

Parmi les œuvres de caractère rustique de Jammes, M. Pierre Lasserre ne semble goûter vraiment que *Le Roman du Lièvre* et *Jean de Noarrieu ;* encore sa louange ne va-t-elle pas sans d'assez graves restrictions. La première partie (les seize premières pages) du *Roman du Liè-*

(1) C'est ce qu'a dit éloquemmen[illegible]. A. Lugan dans sa conférence sur la portée sociale et artistique des *Géorgiques chrétiennes,* donnée avant la guerre successivement à Louvain, à Paris et à Grenoble.

vre « est un chef-d'œuvre », dit-il, et, certes, nous n'y contredisons pas. « Le reste, rallonge gracieuse, mais de valeur secondaire. » « Le reste », c'est-à-dire ce qui fait du *Roman du Lièvre* une merveilleuse légende franciscaine. (Sur le franciscanisme de Jammes voir surtout les précieuses notes de M. G. Sarraute.) Le mot « rallonge » impliquait une critique portant sur l'art de la composition. C'est aussi une critique visant en somme le métier que M. Pierre Lasserre formule à propos de *Jean de Noarrieu*. Citant ces vers du chant III :

> Qui je suis, Lucie ne le comprend pas.
> La poésie que j'ai rêvée gâta
> toute ma vie. Ah ! qui donc m'aimera ?

Rien, dit en substance M. Pierre Lasserre, n'avait fait supposer que le héros du poème fût un rêveur ; cet aspect de son caractère ne se rattache à rien, ni dans ce qui précède, ni dans ce qui suit. — Mais, d'abord, nombre des frais paysages que nous aimons dans ce délicieux poème nous apparaissent non seulement comme reflétés dans les « yeux imagés » de Jean, mais ressentis par son âme qui est celle d'un poète. Poète, Jean l'est effectivement : c'est à lui qu'à la page suivante l'auteur fait murmurer l'exquise chanson :

> Si l'aconit est bleu
> comme tes yeux...

Enfin M. Pierre Lasserre, qui semble pourtant bien aimer, donc bien connaître cette œuvre, aurait-il oublié : que 1°, au chant II (page 25-26), Jean de Noarrieu, surveillant les semailles et

> laissant errer de la terre au ciel bleu
> le charme tendre et naïf de ses yeux,

a posé « sur un tertre mousseux » un livre ; et que « c'est son livre ami : les *Rêveries* de Jean-Jacques ? Que 2°, au chant IV, c'est encore « sur le Rousseau aux gravures fanées » que Jean, dans la bibliothèque, par les matins d'automne,

> s'attarde à lire et aussi à rêver (p. 67-68) ?

Maintenant que ce poète, que ce rêveur puisse aimer une jolie fille et faire autre chose que rêver son amour et qu'il puisse vivre par là des heures d'ivresse physique, y a-t-il de quoi nous surprendre ? Le goût passionné du rêve ne peut-il donc aller avec la plus « vivace jeunesse » ?

8

JAMMES ÉLÉGIAQUE ET ROMANESQUE. LE ROMANTISME ET LA PSYCHOLOGIE

Les *Elégies* sont, avec *Jean de Noarrieu*, retenues par M. Pierre Lasserre pour le maigre hommage final. Pourtant le critique ne les a pleinement louées dans le cours de son étude ni pour le fond, ni pour la forme. Il commence par railler ces langueurs et ces plaintes amoureuses dont il reconnaît d'ailleurs ensuite la sincérité, aussi bien que l'harmonie, en quelques mots auxquels, malheureusement, les amabilités qui les précèdent ôtent beaucoup de leur prix. L'examen des *Elégies* est pour M. Pierre Lasserre l'occasion d'indiquer certaines sources du romantisme de Jammes, sources bien réelles, mais non les principales, à savoir les *magazines* de 1840 à 1850 environ, et tout le romantisme édulcoré dont les livres traînaient encore il y a une quarantaine d'années dans les pensionnats de notre sud-ouest, livres d'où le poète, qui tout jeune s'y était plu, a su extraire une « douce et brûlante liqueur », tout comme il a, suivant sa propre expression, composé un « miel ruisselant d'aube » avec les images d'Epinal « butinées » par lui « en son printemps ». Pourquoi ne pas avoir nettement et directement rattaché Jammes à ses grands ancêtres romantiques, à ceux qu'il s'est complu lui-même si souvent à nommer ? Nous ne voulons pas grandir plus qu'il ne nous est permis la figure littéraire de Jammes romantique ; nous croyons bien la voir, et depuis de longues années, telle qu'elle est ; notre impression est que M. Pierre Lasserre l'a par trop rapetissée.

Un caractère des plus curieux du romantisme de Jammes, c'est qu'il se présente à nous comme d'essence à demi atavique. En son mystère intime, et apparu tel dès l'*Angélus*, ce romantisme semble comme éclos des *réminiscences* d'un passé vécu par les ancêtres paternels du poète en Béarn et aux Antilles françaises ; et, voisinant en quelque sorte avec la poésie de Béarn et d'Espagne, une poésie coloniale, qui n'était ni celle d'Auguste Lacaussade, ni celle de Leconte de Lisle, moins précise et plus aiguë, suggestions brusques où venaient se greffer les images de chères lectures, — ô *Paul et Virginie!* — s'élève du fond de ce passé en d'étranges et nostalgiques accents. (Voir d'excellentes observations sur l'Exotisme colonial de Jammes dans une conférence d'André Ruijters reproduite à l'*Ermitage*, 15 novembre 1906.)

> ... une dame à sa haute fenêtre,
> Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
> Que dans une autre existence peut-être
> J'ai déjà vue et dont je me souviens !

Ainsi disait Nerval dans l'exquise *Odelette* qui chante dans toutes les mémoires. Hardiment, comme Baudelaire en un sonnet célèbre, mais avec une acuité d'expression tout autre, sinon avec autant de splendeur, Jammes affirmera la réalité d'une vie personnelle antérieure.

> Aujourd'hui, le long de la nuit transparente
> des sentiers froids, sous la chaleur terrible,
> j'ai bien senti qu'en une autre existence
> j'ai vécu dans les petites Antilles. (*Angélus*.)

Et le poète de l'*Angélus* et du *Deuil des primevères* restera hanté par ces impressions ; et la hantise gagnera d'autres poètes plus jeunes, et chaque fois que nous la reconnaîtrons, le souvenir de Jammes s'imposera à nous. Ne citons qu'un exemple, celui de M. P. de la Batut, qui disait naguère, pensant à son grand-père le peintre Decamps, et identifiant jusqu'à un certain point sa propre vie à l'existence révolue de son aïeul :

Comme un peu de son être habite dans mon être,
Je connais fort bien ce pays,
Car par les yeux perçants et clairs de mon ancêtre
Je l'avais admiré jadis (1).

C'est tout le romantisme personnel et littéraire de Jammes que nous trouvons, puissamment « objectivé », dans ses premiers romans, dans *Clara d'Ellébeuse*, dans *Almaïde d'Etremont*, où comme en deux flacons précieux le poète a concentré autour de charmantes figures, avec un rayon, brûlant encore, des soleils d'autrefois, l'essence des parfums qui étaient épars et comme étiquetés en ces merveilleux jardins de poésie que sont l'*Angélus* et *le Deuil des Primevères*. Dans ces deux courts romans, M. Pierre Lasserre loue, avec « l'alliance aimable du romanesque et du naturel, une psychologie vivante et délicate » et la beauté d'une langue « pure, simple, sobre, cadencée sans mollesse, puisée à des sources excellentes, étrangère à toutes les modes et à tous les vices littéraires favoris du temps ». Oui, ces jeunes filles de Jammes vivent d'une vie délicate et vraie ; nous ressentons, contact subtil, leur noblesse de race et leur pureté ou leurs passions, également ardentes, dans le cadre poétique des « vieux domaines enfouis au cœur des vallées ». A un plus haut titre encore qu'Henri de Régnier, on peut dire de Francis Jammes qu'il a été un poète de l'aristocratie. Et la forme, dans *Clara* limpide et calme comme un beau ciel, atteint dans *Almaïde* à une magnificence harmonieuse qui nous semble à de certains moments dépasser Chateaubriand lui-même en ses pages les plus enivrantes.

M. Pierre Lasserre n'a pas jugé *Pomme d'Anis* digne d'être placée au rang de perfection de *Clara* et d'*Almaïde*. A nos yeux elle n'est inférieure à l'une ni à l'autre. La ravissante petite infirme vit commes ses sœurs ; nous sentons sous la frêle et jolie enveloppe, avec le violent désir d'être aimée, les complications douloureuses d'un cœur

(1) *L'Humble Retour* (édition du *Temps présent*).

trop sensible et d'une conscience en proie au scrupule, tourmentée mais non déséquilibrée. Relisons seulement les premières pages, ce merveilleux portrait de la jeune fille, portrait *en mouvement*, et à la fois moral et physique. Que Jammes n'ait pas extrait de son sujet « toute la grâce morale possible », que les « fleurs de poésie » y masquent un « vide psychologique », c'est ce que nous ne pouvons accorder à M. Pierre Lasserre. Les images matérielles auraient étouffé l'âme sous trop de luxuriance ? Non pas. Quant au style, il se jouerait, d'ailleurs « avec grâce », sur les confins de la préciosité. La préciosité ? Elle est odieuse, si elle n'est que dans les mots ; il n'en est pas ainsi quand elle n'est que l'expression sincère de sentiments très raffinés. D'ailleurs le nom change alors, ou, du moins, ce qui est précieux pour les uns — pour ceux que n'émeut pas le sentiment lui-même dans sa nuance précise — ne l'est pas pour les autres. Tant mieux pour nous si, partageant dès l'abord l'émotion personnelle du poète, que l'on sent intense, et pris par le charme dont il a auréolé le front de la plus fine et de la meilleure peut-être des filles de son esprit, nous ne voyons et ne sentons plus que délicatesse exquise et parfaite convenance, et si, les yeux mouillés par une émotion continue, nous respirons avec délices l'arome de tout ce printemps capiteux où le Béarn, le pays basque et l'Espagne ont mêlé les parfums de leurs jeunes filles et de leurs fleurs. En vrai poète, André Gide avait écrit de *Clara d'Ellébeuse* que ce petit livre « sentait le buis et la pervenche », qu'*Almaïde d'Etremont* était « plus sauvagement et plus voluptueusement embaumée ». Volontiers nous dirions que de *Pomme d'Anis* se dégage la senteur de la giroflée et de la violette grise ; et ajoutons, ne fût-ce qu'en souvenir de Charles-Louis Philippe et du culte touchant qu'il eut pour Jammes, de la jacinthe :

Je n'ai jamais osé toucher aux jacinthes, écrivait Charles-Louis Philippe dans ce petit livre pur comme une larme qu'est *La Bonne Madeleine et La Pauvre Marie*, parce qu'il est des par-

fums si purs et des formes si fragiles que lorsqu'on les touche la chair s'y décalque, et les parfums se ternissent et les formes se froissent (1).

Ce n'est pas seulement dans *Pomme d'Anis*, c'est aussi dans *La Brebis égarée* que M. Pierre Lasserre reproche à la psychologie de Jammes, si nous pouvons dire, trop de « matérialité ». Le sujet aurait gagné, selon lui, à être traité d'une manière plus abstraite ; c'eût été, à l'entendre, d'un art plus haut, et d'un art plus difficile. Plus difficile ? Il s'agirait de savoir s'il était plus difficile d'écrire *La Princesse de Clèves* ou *Madame Bovary*, d'écrire *Adolphe* ou *La Brebis égarée*. La question peut, au moins, être posée. Et s'il est vrai que les jeunes filles de Jammes — ce qui est l'essentiel — vivent, précisément parce qu'elles sont esprit et corps, âme et chair, et que leurs émotions paraissent avec le désordre grave ou bénin qu'elles provoquent dans leur délicat organisme, ne peut-on dire que, d'une manière générale, la psychologie, dans le drame comme dans le roman, prend une vie plus intense du fait de transparaître au travers des accidents de la matière et de tout le concret du réel ? Enfin, si, en ce qui touche *La Brebis égarée*, les pensées de la religion viennent donner au drame moral proprement dit une profondeur terrifiante dans cette scène de la chapelle des *Capucinos* où tout se passe entre l'âme et Dieu (2), notre propre émotion ne s'accroît-elle pas de ce fait que ne s'effacent point en cette scène

(1) C'est dans *La Renaissance latine*, le 15 février 1904, un peu moins de trois ans après *Almaïde d'Etremont*, que parut *Pomme d'Anis*, et c'est avec une douce émotion persistante que nous nous remémorons cette date.

(2) Rien de tel dans la *Froufrou* de Meilhac et Halévy, avec laquelle, vu l'analogie des données, un rapprochement s'impose. Une ressemblance de donnée s'observerait de même entre *Clara d'Ellébeuse* et l'aimable nouvelle de Theuriet, *Le Mariage de Gérard* ; mais le germe identique — dirons-nous — se développe en deux terrains fort différents ; et il n'y a nullement à incriminer, cela va de soi, le caractère qu'il a plu à Theuriet de donner à la petite Georgette de Grandfief ; mais l'avantage de la profondeur et de la concentration, comme de la couleur et même du parfum reste, bien entendu, à Jammes ; et d'un côté nous avons une chromo agréable et non sans fraîcheur, de l'autre une toile de maître, infiniment précieuse.

les images de lancinantes réalités ? Et nous sourions en pensant à la question naïve que Jammes se laissa, dit-il, poser un jour : s'il ne pourrait pas « objectiver davantage » ? Impuissant à objectiver, l'auteur de *Clara d'Ellébreuse*, d'*Almaïde d'Etremont* et de *Pomme d'Anis* ! de *Jean de Noarrieu*, d'*Existences* et du *Roman du Lièvre* ! du *Poète et sa femme* et de *La Brebis égarée* ! des *Géorgiques chrétiennes* ! du *Rosaire au Soleil* et de *Monsieur le curé d'Ozeron* ! Impuissant à objectiver celui qui a tracé les portraits de famille de *Ma fille Bernadette*, et ces portraits de littérateurs ou d'artistes que l'on dirait d'un Barbey d'Aurevilly encore plus vivant et plus sobre ? Quel autre aurait su en quelques pages rendre présents à nos yeux et à notre âme, présents jusqu'à l'hallucination, chacun avec sa figure extérieure et son génie, chacun dans son cadre, Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes, Eugénie de Guérin au Cayla, Carrière à Paris ou à Orthez, Albert Samain, et Charles Guérin (1) ?

Sur les *faux-pas* auxquels, à l'entendre, le poète serait sujet « dans le domaine des sentiments », M. Pierre Lasserre s'est exprimé avec tant de précaution, tant d'enveloppements, que nous craignons de mal interpréter certaines de ses remarques et par suite de répondre à côté. Ce que nous croyons voir mis en cause, c'est le goût que l'on a pu en effet ici ou là noter chez Jammes pour telle donnée un peu violente, telle situation plus ou moins exceptionnelle de nature à surprendre, à heurter les conceptions moyennes de la vie, ce que, d'une manière générale, on est convenu d'appeler la « morale des honnêtes gens ». Mais nous ne devons pas oublier que Jammes demeure le *poète* jusqu'en ses romans, qui, en même temps que des romans, sont de vrais poèmes ; or l'on a toujours concédé certains droits aux fictions des poètes. Et le rare mérite de Jammes est

(1) Une étude plus développée et très vivante également a été, on le sait, publiée au *Mercure de France* en 1909, œuvre elle aussi d'un des meilleurs amis de Charles Guérin, Jean Viollis.

d'avoir, à force de maîtrise technique, à force de poésie, aussi et surtout à force d'humanité vraie et, précisément, de délicatesse morale, est, oui, d'avoir, avec certaines données peu ordinaires, su nous émouvoir à une telle profondeur et aussi naturellement. Ainsi, quoi que nous dise M. Pierre Lasserre, loin de nous choquer de voir le poète d'*Existences* cherchant, par bonté de cœur, à rapprocher l'un de l'autre l'ouvrier et la femme infidèle, nous nous attendrissons avec le poète lui-même sur ce couple de pauvres gens blessé par un accident de la vie mauvaise, et nous trouvons noble et touchante la preuve d'affection qu'il leur donne. Notez que l'auteur a pris soin de *motiver* l'acte du Poète en nous montrant auparavant ce dernier comme un grand ami, comme un protecteur de l'Ouvrier, qui lui a fait sa douloureuse confidence, et envers qui il a quelque droit, semble-t-il, à pousser la charité chrétienne un peu plus loin, c'est vrai, qu'on ne le fait d'ordinaire. Mais que M. Pierre Lasserre ait pu qualifier de « beau morceau de littérature » la lettre du mari de *La Brebis égarée* à sa femme coupable, cette lettre que, même isolée de ce qui la précède, nous ne pouvons relire sans larmes, qui est bien une des pages les plus noblement humaines, les plus simplement émouvantes qui d'après nous aient jamais été conçues, il y a là de quoi nous déconcerter. Au surplus, nous n'avons nullement l'impression que le mari soit ici sacrifié au séducteur, et que le malheureux Paul demeure écrasé entre la victoire d'amour d'un grand poète et la sublimité morale d'un grand converti. Si Pierre Denis nous est, avant sa conversion, donné pour un grand poète, il nous est aussi donné pour un pauvre caractère d'homme, et le point de vue moral domine impérieusement cette œuvre d'inspiration catholique où l'auteur, qui vient *purger* publiquement e immoler à Dieu ses propres désirs passés, n'a pas hésité, voulant offrir à ses contemporains le bienfait d'une leçon plus frappante et accroître pour ceux qui viendront après nous le relief de ce document d'histoire morale, à se charger du poids d'une faute qu'il n'a

pas commise. Ce serait méconnaître le sens de l'œuvre que de ne pas avoir horreur et mépris du coupable, — horreur et mépris sans doute tempérés de pitié, — et que de ne pas dire simplement avec ce jeune homme, porte-parole de l'auteur : « Ce que Pierre Denis a fait n'est pas bien propre. » Remarquez d'autre part que le mari n'est pas un seul moment ridicule ; loin de là : bon et ort, intelligent, et d'ailleurs croyant, il atteint dans sa terrible épreuve au plus haut degré de la noblesse et de la beauté humaines ; « il est très beau », ouligne l'auteur à la fin du texte de la pièce. L'amant se rachète, c'est vrai, héroïquement ; mais que le mari lui soit *sacrifié*, c'est ce dont il nous est impossible de convenir (1).

(1) *La Brebis égarée* prend place dans vre de Jammes entre *Ma fille Bernadette* (printemps 1910) et *Les Géorgiques chrétiennes* dont le 1er chant parut dans *Mercure de France* du 16 décembre 1910. C'est le 3 du même mois que *La Revue hebdomadaire* avait donné *La Brebis égarée*. Sur le pardon de la femme coupable par l'époux chrétien, détachons de l'ouvrage posthume du philosophe catholique Georges Fonsegrive, *De Taine à Péguy* (Bloud et Gay, 1917), les lignes suivantes : « Le christianisme n'offre pas seulement au poète, au romancier de beaux sujets, il introduit partout un élément d'intérêt qui n'existerait pas sans lui. C'est, par exemple, un thème souvent repris au théâtre et dans le roman que le thème du pardon. En face de l'outrage à la foi conjugale, il faut, en effet, se venger, mépriser ou pardonner. Et il y a plusieurs sortes de pardon : on peut pardonner par grandeur d'âme, par amour ou par pitié ! Le coupable a été faible et on s'apitoie sur sa faiblesse ; il se repent et l'on fait miséricorde à ce repentir, ou bien son charme est si grand encore qu'il parvient à voiler la faute, ou enfin l'époux outragé s'élève à des hauteurs telles qu'aucune injure ne peut plus l'atteindre. Mais il est une autre sorte de pardon, celui de l'époux chrétien. Il pardonne parce qu'il est grand ou que le coupable est faible, ou par l'effet d'une sorte d'enchantement : il pardonne par le sentiment qu'il a de sa propre misère, à cause de la faiblesse qu'il constate en soi tout égale à celle du coupable, par l'amour qu'il porte à Dieu : « Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. » Tous malheureux, tous coupables, nous avons tous besoin d'indulgence et de pardon. Le bon pasteur recherche *La Brebis égarée*. Ainsi, dans le drame de Francis Jammes qui porte ce titre même, le mari abandonné ne cesse de prier pour l'épouse qui déserta le foyer. Il ne veut se souvenir que de la valeur de cette âme. Il pleure moins son abandon à lui que son égarement à elle, moins sur le mal qu'elle lui fit que sur celui qu'elle se fit à elle-même, il la voit malheureuse, repentante et il l'attend. Quand elle reviendra, les bras de l'époux s'ouvriront d'eux-mêmes et elle retrouvera tout de suite sa place au foyer. » Ce n'est pas autrement qu'agira, dans *M. le Curé d'Ozeron*, la femme abandonnée par un mari indigne ; et à cette simple concordance on pourrait juger de la fermeté de principes du poète, qui, « depuis sa conversion, affirme avec raison G. Fonsegrive, n'a rien publié qui ne respire la foi, et dont les récits comme les vers sont toujours animés par les sèves évangéliques ».

§

L'ŒUVRE CATHOLIQUE ET EN PARTICULIER LES ROMANS

M. Pierre Lasserre, distinguant au début de son étude les « deux époques » ou les « deux saisons » de la carrière de Francis Jammes par le « retour du poète à la foi et à la pratique du catholicisme en 1905 », constate qu'à dater de cette transformation morale Francis Jammes s'est rangé, pour ce qui est de la forme des vers, à la technique traditionnelle (pas absolument, dirons-nous) ; que surtout il a abordé des genres d'écrire de plus amples proportions et demandant non plus de génie, mais plus d'haleine. Le goût de l'ordre, une force supérieure et plus calme, voilà bien, si nous allons au fond des choses, les fruits naturels du retour du poète à la loi chrétienne et à la règle catholique intégralement et virilement acceptées. Il conviendrait seulement d'ajouter que pour la technique du vers il y avait eu acheminement. En 1903, le poète écrivait ces exquises *Tristesses*, dont plusieurs pièces devaient inspirer deux musiciens de grande valeur, une musicienne et un musicien, Lili Boulanger et Paul Lacombe (1). En 1904, c'était *Le Poète et sa femme* (alexandrins et distiques élégiaques mêlés) ! C'était déjà presque la forme régulière de l'*Eglise habillée de feuilles*, qui parut au *Mercure* en avril 1906, en même temps que *Pensée des jardins*. D'autre part, si, en effet, « à partir de cet événement personnel, le souci de la religion a paru dominer et presque déterminer tout ce qui sortait de la plume de Jammes », on peut noter en même temps — ce que M. Pierre Lasserre ne souligne pas suffisamment — que le poète en Jammes n'a nullement abdiqué, et que la poésie personnelle, sentiment de la nature et romantisme, demeure au sein même de l'œuvre catholique, disons plus, qu'elle y trouve son complet épanouissement. Ses derniers romans contiennent de larges et émouvants paysages, — ceci,

(1) Les pages émouvantes de Paul Lacombe, récemment composées, ne sont encore que manuscrites.

M. Pierre Lasserre semble le reconnaître, — et tout l'exotisme créole de Jammes revit dans le *Rosaire au Soleil* (l'escale à la Guadeloupe), comme la nostalgie du passé et la poésie des vieux domaines réapparaissent avec une intensité nouvelle dans *Monsieur le curé d'Ozeron*. Le Marquis d'Astin de *Clara* et d'*Almaïde* ne revit il pas enfin, avec une âme, non plus voltairienne, mais catholique, sous les traits de l'amiral Hector de la Ville-Montané du *Rosaire*, et la brune et « vivante » Dominica n'est-elle pas, de chair sinon d'esprit, la sœur ou la fille d'Almaïde ?

S'il est des personnes qui se représentent aujourd'hui Francis Jammes tel qu' « un personnage de vitrail », nous ne sommes point de ce nombre. Aussi bien le catholicisme si sincère, si ardent de Jammes est-il un catholicisme mystique et dévot, mais non un catholicisme *confit*, pas plus que la chasteté de ses dernières œuvres ne tourne à la pudibonderie. Et si nous parlons de la sorte, ce n'est point parce que nous pensons encore au premier Jammes, aux baisers dont le poète adolescent à Bordeaux retrouvait les dates aux pages de son dictionnaire, aux courses enivrées et inquiètes qu'il mena plus tard vers la frontière d'Espagne — Irun, Hendaye, « brune Fontarabie ! » — d'auberge en auberge. Oui, certes, le poète mordit alors avec exubérance, avec fièvre — ses vers nous le disent assez — aux fruits des vergers de la vie, et l'on sait qu'une extrême pruderie littéraire ne fut pas son fait, et que — mais sans perversion d'esprit, ce qui ne fut pas très commun parmi les poètes de son âge — il lui arriva parfois dans ses vers de « braver l'honnêteté », et « pas en latin ». En dépit de son amour sincère de la pauvreté, Jammes aima toujours passionnément la vie, — la vie et le rêve. Le goût de la vie était même dans le *Deuil des Primevères*, qui n'est pas le livre d'un désespéré. Quelle distance de ces plaintes amoureuses, même de ces *Prières* désolées, mais riantes encore de toutes les séductions de la terre, au sombre et navrant désespoir du *Semeur de cendres* et de l'*Homme intérieur !* « Il faut

aimer *encore* après avoir aimé », voilà ce qu'avec sa fraîche et saine impudeur nous enseignait *La Jeune fille nue* ; et moins d'un an après *Le Deuil des Primevères* (avril 1901), Jammes publiait le *Triomphe de la vie* (*Jean de Noarrieu, Existences*). Eh bien ! la sensualité de Jammes n'est pas morte. Ascète, non, il ne l'était pas avant sa conversion ; et il ne l'est point devenu. Ne peut-on avoir une foi ardente et n'être pas un ascète ? Et il y a place en Jammes pour plus d'un contraste. « Vive le Ciel ! et Vive la Terre ! » s'écrierait-il avec son vieux pauvre. Et comme ce merveilleux Dessarps, le poète aime toujours les vins généreux et les mets succulents. D'un pays de chère large et de fine cuisine, béarnais et un peu bordelais, il a chanté la garbure fumante, le vol-au-vent et la « dinde rousse épaisse » ; il chanta les vins du Béarn, de Jurançon, du pays basque et d'Ausonie, et il tient (Voir *L'Almanach du Poète Rustique*) à ce que soient accommodés selon certaines recettes éprouvées le lièvre qu'il abattit ou la bécasse qu'il descendit entre Castétis et Balansun, la truite qu'il pêcha dans les eaux bleues du Gave, les bolets ou les oronges que, suivi de ses chers petits, il cueillit en rêvant dans les bois de Noarrieu. La foi retrouvée n'a pas mortifié, ni même atténué la gourmandise du poète ; mais elle a d'une manière générale assagi sa sensualité, en la délivrant de toute virulence païenne. Si « le vieil homme », comme dit M. Pierre Lasserre, reparaît dans *La Brebis égarée* sous les traits de Pierre Denis, c'est pour se condamner publiquement et mourir à lui-même. Seuls, quelques souvenirs lointains subsisteront, calmés et épurés. Cette gentille Annette du *Rosaire*, dont nous apercevons le profil à travers les petits carreaux de la fenêtre près de laquelle elle coud, ne l'avons-nous pas vue dans l'*Angélus* et dans *Le Deuil des Primevères* ? Mais quelle vertu assez austère pour faire un crime au tendre poète d'aussi bénignes libertés ? La foi n'a pas seulement assagi la sensualité de Jammes. Substituant à un miroir merveilleusement limpide mais sans foyer la forte

unité d'un haut point de vue, elle a ordonné la vision du poète.

Car maintenant, nourri d'un ineffable blé,
il semblait qu'à mes yeux s'ouvrît un nouveau monde...
Ce n'était plus ce cauchemar fou et grotesque
où les choses ont l'air surprises d'exister...

Et c'est le miel sans l'aiguillon de l'abeille, et l' « âme du faune » s'est purifiée, tandis que s'est faite plus virile « l' âme de l'adolescente ». Et on s'enivrait de la poésie de Jammes ; on jouit encore avec ivresse de sa poésie catholique, mais on s'en nourrit aussi, on s'y pacifie, et — nous en avons été témoin — si on est dans le deuil, on y trouve un refuge et une consolation ; — ainsi dans la musique où tremble et prie, à genoux devant le Christ, la Vierge et les saints, l'âme tendre et profonde de César Franck.

Il va de soi que, pour comprendre et pour aimer ces œuvres, qui ne nourrissent ainsi, ne pacifient et ne consolent que parce qu'elles sont toutes pénétrées de la Grâce de l'Evangile, une condition indispensable est d'être catholique avec tout son cœur et tout son esprit, d'être, autant qu'il est possible, catholique comme l'est Jammes lui-même, et d'aimer son mysticisme ; tout comme il était peut-être nécessaire, pour s'éprendre de la poésie de l'*Angélus*, de s'être un peu dégoûté d'une poésie trop littéraire dont le voile épais s'interposait entre nos yeux et la nature, et, pour tout dire, de préférer la nature elle-même à la beauté des mots. Disons bien haut, d'ailleurs, que jamais le solide bon sens de Jammes ne subit de près ni de loin l'atteinte de ces mystagogies allemandes, dont le pauvre Charles Guérin, après Nerval et d'autres, resta un temps comme empoisonné; et les livres de Maeterlinck, avec les fumées de leur aventureuse idéologie, avaient bien pu ne pas le laisser indifférent ; mais, au temps de ses inquiétudes, il eût été plus naturellement vers une sorte de poésie religieuse bien concrète, « un peu italienne », ou un peu espagnole, dans la nuance de certaines pages de Déodat de Sévérac, — si plus

volontiers encore il ne se fût tourné, les yeux pleins de larmes, vers les sonneries des vêpres et vers le rayonnement des ostensoirs, aux anciennes Fêtes-Dieu dont s'embauma son cœur d'enfant et dont il entretenait tendrement en lui le pieux souvenir. Au contact retrouvé des sources, le mysticisme de Jammes s'est lui aussi fortifié, ordonné, épuré, sans bannir du reste un certain *merveilleux* très sincère, que tous les croyants, il est vrai, n'admettent pas, tel pourtant que, même en ses hardiesses poétiques, des consciences fort respectueuses de l'orthodoxie n'en sont point alarmées. Des anges! mais Lamartine, sans parler de son grand poème de la *Chute*, nous en laissait entrevoir dans le tableau des Laboureurs. Le type spécial, et nouveau sans doute, de l'ange vagabond, hardiment concrétisé et incarné par Jammes, répond à une impression que nous ont réellement donnée certains vieux mendiants aux yeux étonnamments purs, créatures étranges, isolées de tout et de tous, et dont on se demande si elles ont pu jamais avoir un état-civil. Dans un Conte plein de naïveté, imprimé à la suite de *Clara d'Ellébeuse*, le poète avait imaginé le Bon Dieu sous l'apparence d'un de ces « pauvres des grandes routes, ceux qui ont un morceau de pain dans un bissac, et que la magistrature fait arrêter à la porte des villes et mettre en prison, parce qu'ils ne savent pas signer » (1). C'est dans ce même conte que nous voyions s'ébaucher une certaine conception du Paradis, que Jammes n'abandonnera jamais et à laquelle sa foi ne fera que donner une précision plus forte. On se rappelle les vers émouvants où Lamartine rêve le séjour bienheureux auquel son âme aspire, ce séjour

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même,
Où l'instinct serre un cœur contre les cœurs qu'il aime,
Où le chaume et la tuile abritent tout l'essaim,
Où le père gouverne, où la mère aime et prie,

(1) *Clara d'Ellébeuse, Contes : Le Paradis.*

Où dans ses petits-fils l'aïeule est réjouie
De voir multiplié son sein (1).

Ainsi Jammes voit-il le Paradis. Le Paradis c'est pour lui la vie de la terre projetée, réfléchie, « passant » dans le ciel avec le caractère d'éternité. Tout ce qui existe ici-bas, mais d'une existence éphémère, se reproduit *éternellement* dans le ciel (2). Le vieil oncle Ruchenfleur, à la veille de sa mort, parle à sa petite-nièce et à son fiancé Pierre :

Je crois bien que des gens entrent au Paradis
tout naturellement. Par quelque après-midi
d'après la mort, on est soudain au cœur de Dieu.
On doit se dire : Tiens ?... C'est moi... Moi bienheureux.
Je viens d'ouvrir les yeux, et je reconnais bien
tout le désir rêvé sur terre avec les miens...
Chaque moment de joie est, Là-Haut, toute joie.
Chère petite-nièce, un jour tu te verras
sur le canapé où tu es. Tu m'entendras
causer, tu entendras me répondre ton père.
Et ce sera la vie à jamais, avec Pierre,
papa, bonne-maman et maman. Et parfois
un grand chapeau de paille au soleil tremblera
dans la paix angélique où le vieux Ruchenfleur
cultivera l'abeille au jardin du Seigneur.

Maintenant est-il nécessaire de partager l'ardente et mystique foi de Jammes, de la comprendre du moins et d'y sympathiser, pour reconnaître que la composition de ses derniers romans est habile au suprême degré, que jamais

(1) Lamartine, *La Vigne et la Maison*.

(2) Voir en particulier, pour cette conception du Paradis, le poème *En Dieu* (*Clairières dans le Ciel*).

Emile Pouvillon mit en œuvre, avec infiniment de délicatesse et de fraîcheur, une conception semblable dans le *Prologue* de la *Bernadette de Lourdes* (1894). L'idée avait pu germer simultanément chez les deux écrivains ; chacun d'eux a imprimé à sa conception la marque de son esprit et de sa sensibilité, et la conception, telle qu'elle se présente chez Jammes dès l'origine, est extrêmement curieuse. Nous ignorons la date exacte du Conte du *Paradis*, mais il importe peu. Disons ici qu'Emile Pouvillon ressentait vivement la poésie de Jammes. Un de ses amis nous disait lui avoir entendu lire un jour avec une émotion étrange *Le vieux village*; et Jammes attachait — nous en fûmes personnellement témoin en 1902 — un juste prix aux hommages qui lui venaient de l'auteur de *Césette*, des *Antibel*, de *Chante-pleure*, de ce délicieux écrivain qui était si haut dans l'estime de Jules Tellier.

il n'avait mieux écrit, et que le coloris n'a rien perdu de la vivacité que nous aimions en ses précédentes œuvres ? Le *Poète Rustique* venait, il y a quelques jours, nous prouver que Jammes n'avait même pas perdu le goût des « gravures excessivement coloriées », ce qui nous est une joie. Et rappelons-nous seulement à la fin de *M. le Curé d'Ozeron* la camelote de Poli, la tapisserie au lion, et cette lèchefrite flambant sous les rayons du couchant tel un « soleil des Antilles » ; mais pensons aussi au lumineux paysage de Chanteluze et aux vertes profondeurs du vieux parc d'Abrecave, au ciel de bleu solide sur le port de Marseille, au jardin public de Bordeaux, au buisson d'étoiles de flamme de la divine grotte enfumée.

Un autre fruit du retour de Jammes à la foi catholique, et aussi de l'assiette donnée à sa vie morale par un mariage heureux : la gaîté, — ou mieux la joie, la joie mêlée aux soucis du foyer. Nous n'en voudrions pour exemple que cette merveilleuse *Auberge sur la Route* conçue et écrite en 1908, dont M. Pierre Lasserre semble d'ailleurs goûter comme elles le méritent la nette spontanéité de touche, la sobriété alerte, et cette gaîté d'esprit qui nous ferait songer à quelque Le Sage haut en couleur et lyrique jusqu'à l'ébriété. Quelle langue ! et quel style ! Nous ne savons si Le Sage est des familiers de Jammes ; mais Jammes a fréquenté notre vieux Rabelais (1), et on connaît sa tendresse pour Jean de La Fontaine et pour Charles Perrault, ainsi que son goût très vif pour les proses de Maupassant. Francis Jammes, avec tout son romantisme, avec ce lyrisme qui s'échappe en bouffées odorantes, est de la lignée de ces francs et sobres conteurs. M. Pierre Lasserre reconnaît bien à Jammes « de l'esprit », et même il parle, comme on ne

(1) N'y a-t-il pas un peu de Rabelais dans *L'Auberge des poètes* (*Feuilles dans le vent*), et aussi du Scarron (*Roman comique*) ? Mieux, cette fantaisie bouffonne mêlée à un lyrisme enivré, n'est-ce pas de l'Aristophane ? Dans *La Rose à Marie* (*Rev. hebdomad.*, 24 juin 1916), les *éructations* du Boche Choucroutus ne nous rappellent-elles pas celles du célèbre Janotus de Bragmardo ? Sans parler du « roulement », du « tonnerre de coups de pied dans le derrière » que reçoit le Boche en conclusion de son discours.

l'avait guère fait encore, d'une « drôlerie foncière » dont notre poète a le secret. L'expression convient particulièrement à *l'Auberge sur la Route ;* mais déjà dans l'*Angélus*, puis dans *Existences* Jammes nous en avait donné d'assez piquants échantillons. Les derniers romans eux-mêmes, surtout *M. le Curé d'Ozeron*, ont des épisodes amusants, mais qui n'amusent pas M. Pierre Lasserre. Pour nous, nous rions de bon cœur à toutes ces histoires de village comme de petite ville, bien à leur place où l'auteur les a mises, d'un comique absolument franc, contées avec des mots qui peignent et qui portent, et contées sans apprêt, comme Jammes sait le faire dans la conversation de tous les jours, avec l'accent de chez lui, égayé de temps à autre par ce « rire de mouette », dont parlait Marius-Ary Leblond. Lisez le *Poète Rustique*, où le rire voisine si naturellement avec les larmes, la raillerie avec l'émotion tendre. La pente au rire et à la raillerie a, au fond, toujours existé chez Jammes. Mais longtemps, contrariée par l'inquiétude ou les chagrins, elle ne se fit jour que par les boutades de l'ironie, et l'on sentait souvent les larmes tout près du rire, et le rire semblait parfois naître des larmes mêmes. Et ce fut cette ironie de l'*Angélus*, qui caresse et qui pique.

> Dis-moi donc, ma chérie,
> si je pleure ou je ris.

Ce mot exquis est rappelé par M. Pierre Lasserre ; et ces vers de *Septembre !*

> On m'aura appelé sceptique et poète,
> parce que j'aurai ri à force de pleurer,
> parce que j'ai compris que Dieu est si grand
> qu'il faut nous dédaigner devant lui en riant .
> O Muse, apaise un cœur douloureux,..

Ce n'est pas la Muse, c'est Dieu qui a apaisé ce cœur, et qui de cette gaîté capricieuse a fait une joie égale et puissante, tandis que le romantisme émerveillé des souvenances s'épanouissait chez le poète en une plénitude de jubilation

où il semblait que se fissent de plus en plus « présents » à son esprit et à son cœur les tableaux anciens d'une vie patriarcale, dans les étés torrides et bleus de notre enfance, au sein d'une campagne fortunée. Car l'amour de la nature champêtre et le romantisme personnel se rejoignaient en quelque sorte et se fondaient chez Jammes en une lyrique ivresse ; et, avec sa vigueur grandissante, s'affirmait de plus en plus sa prédilection pour la saison du plein été, pour la canicule assourdie de cigales, ainsi que pour cette heure de midi dont tant d'autres redoutent les pesantes brûlures.

Manifestement M. Pierre Lasserre n'aime pas les romans catholiques de Jammes. Ou plutôt il n'admet pas le roman catholique tel que Jammes l'a conçu et a voulu le réaliser et l'a réalisé en effet. « Francis Jammes pouvait écrire, dit-il, un traité mystique, un livre d'oraison où il eût décrit la sainteté et la perfection chrétiennes en elle-même et dans leurs conditions générales. Il a voulu écrire une œuvre d'imagination, une fiction poétique, une « histoire », peindre des individus et les montrer en action. » Nous répondrons à M. Pierre Lasserre que Jammes, tout en possédant un sens de la vie chrétienne qui lui a inspiré, avec les plus radieuses images, de profondes et sublimes pensées, n'était ni un Ruysbroek ni un Ernest Hello, qu'il était Francis Jammes, c'est-à-dire un poète et un romancier en même temps qu'une grande intelligence mystique, qu'il a fait l'œuvre que l'on pouvait attendre de lui, et que sa « sincérité littéraire » égale sa « sincérité morale ». *Le Rosaire au Soleil* tiendrait peut-être davantage, par endroits, du conte chrétien en même temps que du poème ; mais comment nier le profond sentiment de réalité humaine dont *M. le Curé d'Ozeron* est pénétré de la première à la dernière ligne ? Ce qui fait la rare vérité d'une œuvre pareille et sa simple grandeur, c'est qu'elle nous montre la vie telle qu'elle est, avec ses vulgarités, ses laideurs et ses souffrances, mais aussi avec ses joies et sa beauté, et avec ce par quoi les pauvres humains peuvent s'élever à un plan moral supérieur où ils se

retrouvent plus forts ou plus heureux. Et ce sont ces mystérieuses et divines correspondances, ces signes d'en-haut aperçus, ressentis de ceux qui vivent de la vie de la Grâce, et que le poète nous rend comme tangibles avec une délicate et miraculeuse habileté. Certains voudraient-ils une religion plus abstraite, plus spiritualisée ? Mais ce ne serait plus le catholicisme, cette religion de l'humanité intégrale, de tout l'homme, qui est âme et corps. Et quoi de plus simplement grand, de plus touchant, dans l'ordre du sentiment pur, que la Visite aux malades d'Ozeron, ou les Derniers moments de Jean ? Si la haute et pure physionomie du curé d'Abrecave baigne effectivement dans la plus romantique poésie, et si la vie du saint pasteur nous apparaît comme un roman sublime, le curé d'Ozeron, lui, représente à nos yeux le type ordinaire du prêtre selon l'Evangile, et il nous inspire la plus respectueuse admiration, et l'on ne dirait point la création d'un littérateur. Assurément il ne ressemble ni à l'abbé Lantaigne ni à l'abbé Guitrel ; est il moins vrai qu'eux ? et est-il moins vivant (1) ?

§

LA VERSIFICATION. QUESTIONS DE FORME

M. Pierre Lasserre, qui, nous l'avons vu, ne marchande pas les éloges à la prose de Jammes, prise moins ses vers. Certaines « originalités voulues » dans ses premiers recueils l'irritent. A une impression nous répondrons par une impression : nous, admirateur fervent de Racine et d'André Chénier, nous plaisons à ces vers de Jammes « délicieusement faux exprès », comme écrivait A. Beaunier après *Le Deuil des Primevères*, et goûtons jusqu'à ces bizarreries, jusqu'à ces gamineries qui horripilent tel ou tel, nous le

(1) Parmi les livres dont la matière offre ressemblance ou point de contact avec *M. le Curé d'Ozeron* nous tenons à ne pas omettre de citer, d'une part : *La Vie finissante*, de Mme Espinasse-Mongenet (Perrin, édit. 1907), qui, dans un décor voisin, dégage un charme rustique analogue avec les mêmes parfums d'église et de cure villageoises ; d'autre part, *La part du prêtre*, de Charles Teilhac (Messein, édit. 1906), livre où le plus délicat des sujets a été traité avec la délicatesse la plus émouvante.

savons assez. M. Pierre Lasserre parle aussi de « duretés », de « négligences », et sa critique vise ici particulièrement *Les Géorgiques chrétiennes*.

A dire vrai, notre impression est que Jammes, qui admire la plasticité sans défaut des vers de Leconte de Lisle et s'enchante à la musique parfaite de la lyre malherbienne et bien sonnante du Moréas des *Stances* et à la fluidité mélodique plus molle et plus gracile des flûtes d'or d'Henri de Régnier, n'a guère manifesté en ses vers le goût, ou du moins la recherche d'une certaine perfection *formelle* dont sa prose nous donne généralement l'idée. S'il est des pages de Jammes, ou des phrases, que l'on dirait avoir été amoureusement caressées, dont la cadence semble plus étudiée et le nombre en quelque sorte plus conscient, c'est bien plutôt dans certaines œuvres en prose qu'on les rencontrerait, par exemple dans *Le Roman du Lièvre*, ou encore dans ces proses qui parurent vers la même époque (entre 1902 et 1904 environ) au *Figaro* ou au *Gaulois*, et dont on doit regretter que toutes n'aient pas été recueillies.

« Il faut, disait Henri Regnault, chercher lentement, longuement, puis produire vite » (cité par Henri Cazalis, *Vie de H. Regnault*, Lemerre, édit.). Ainsi ont procédé de très grands artistes, parmi lesquels Francis Jammes ; et ce que l'on peut dire d'une manière générale de tout ce qu'il a écrit est particulièrement vrai, bien qu'à des degrés divers, de son œuvre proprement poétique. Essentiellement, son vers est de premier jet. Pour reprendre une image du poète, ainsi qu'un maçon fait du mortier qui tient dans sa truelle « alourdie », il « porte » son vers sur le papier, et ce vers il ne le retouche guère. Th. Braun prétendait même — c'était à l'époque de l'*Angélus* — que Jammes ne se croyait pas le droit de retoucher un vers. Et ce qu'on ne peut assez admirer, c'est la sûreté de cette expression d'apparence toute spontanée, faite de signes francs ou subtils, délicats ou violents, presque toujours absolument neufs, comme neuve est la sensation ou la pensée, sobre enfin jus-

qu'en sa richesse imagée, volontiers concise même, avec des raccourcis d'expression qui ne sont qu'à Jammes (1), et des procédés de style que l'on pourrait cataloguer, et qui, pour n'être pas tous de l'invention de Jammes lui-même (épithète homérique dite *de nature*, *hypallage* cher à Virgile et aux tragiques grecs (2), etc.), ne sont pas du

(1) Quelques exemples pris au hasard de nos souvenirs :

La matinée mouillée est lourde de lilas.

(*En Dieu*, dans *Clairières dans le Ciel.*)

Toute l'ivresse embaumée des matins de printemps n'est-elle pas enclose en ce seul vers, comme est enclos dans les vers immortels de Musset l'ardeur latente des tièdes nuits de mai ?

Le printemps naît ce soir : les vents vont s'embraser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser !

Un raccourci plus audacieux encore, et tout chargé de douces images et de pénétrante émotion :

A l'heure où les poiriers rêvent à Jocelyn. (*Clairières dans le Ciel.*)

Et le fameux vers, d'un ton plus léger :

Lorsque les framboisiers ont des cousines blanches

éclairé par le passage du *Deuil des primevères* (Elégie XII) où le poète évoque ses cousines de Saint-Pierre-de-Martinique et, soulevées par le vent,

.... les robes de mousseline
qui étaient les calices légers des cousines.

Le raccourci est ailleurs purement grammatical ; et c'est l'*ellipse* :

.... Qu'importe....
Ce que Lucie a pu ou ne pas faire ? (*Jean de Noarrieu*)

ou encore ce vers saisissant de l'*Angélus* :

avec des gens qui rient, et d'autres de souffrance.

Nul doute que certaines expressions de Jammes ne visent à nous surprendre, à nous intriguer, à nous mystifier si l'on veut ; ainsi, quand il nous parle du lierre « qui est vert, mais noir » ; un degré de plus dans l'outrance, et c'est la petite énigme du lierre « qui est vert *parce qu'il* est noir ». Le poète se moque ? Il s'amuse, et nous rions avec lui, et aidé par lui-même, nous comprenons la plaisanterie : il est certains *secrets* dans la poésie de Jammes dont cette poésie même nous offre la clef. Francis Jammes, certes, n'a rien d'un poète hermétique ; jamais, à l'époque même où il dédiait des vers à Mallarmé, il ne se laissa mener vers une obscurité voulue par la logique dangereuse d'aucun système particulier d'expression ; et il est en somme la clarté même ; cependant il a des façons à lui de s'exprimer, comme il a de personnelles démarches de pensée, et des façons originales de sentir — d'abord de regarder — et d'être ému, et encore d'associer émotions, pensées et images. N'est-ce pas André Gide qui définissait le génie « une différence » ? La *simplicité* de Jammes est une manière de cliché ; du moins cette simplicité n'est-elle pas celle de tout le monde ; et il reste nécessaire, pour espérer au moins comprendre l'œuvre du poète dans son détail, d'en suivre avec soin la curieuse et complexe évolution et de s'être longuement familiarisé avec le génie qui l'a conçue.

(2) Ex. d'épithètes *de nature* : les « menthes poussiéreuses », la « grive-pépieuse », la « bruyère vagabonde », écrit dans *Pomme d'Anis*, la « bruyère

moins à la portée du premier venu et nous semblent précisément contribuer encore à apparenter Jammes aux poètes de la grande famille, anciens ou modernes. C'est aussi la justesse d'un rythme extrêmement souple qui « suit la sensation », et se moule exactement au caractère de l'idée ; et c'est, avec le jaillissement des neuves images et le bonheur des analogies, la fraîcheur d'un coloris qui vient, non des mots, mais des choses. Justement parce que ce sont les choses qui vous prennent, comme chez les grands classiques, et non les mots qui vous charment, les vers de Jammes n'endorment point — chose rare à notre époque. C'est aussi que le poète, après un long et très sérieux apprentissage du vers parnassien — « Vous avez dû écrire bien des vers réguliers avant d'écrire vos vers libres », disait anciennement à Jammes le styliste Marcel Schwob — et sans d'ailleurs sacrifier à aucun des artifices (combinaisons métriques précises, systèmes de strophes, allitérations) qui ont frappé de caducité tant de poèmes en vers libres de l'époque, s'était, dans un long travail solitaire, et cédant — nous l'imaginons du moins ainsi — à l'horreur de toutes les routines où le goût s'émousse et où le sentiment se lasse, voulant une expression plus vivante et plus frappante, s'était, disons-nous, détourné d'un idéal littéraire dont il était las, et, tout en conservant son instinct musical, avait, suivant le conseil de Verlaine, « tordu son cou à l'éloquence », tandis qu'avec un sans-gêne aussi avisé qu'audacieux il donnait mille entorses à la rime et bousculait toutes les conventions d'une métrique déjà fort malmenée

vagabonde » ; il n'y avait de là qu'un pas aux hardis *juxtaposés* symboliques de Victor Hugo, tels que la « biche illusion » : Jammes écrira (*Poème de l'Amitié de France*) la « mort-épervier ». — A côté de l'épithète homérique *simple* il y a l'épithète *composée* (à la manière d'Homère, non de Ronsard et de Du Bartas), employée par Jammes comme substantif ; et ce sont les sobriquets pittoresques et si exacts de Lièvre : le « Patte-usée », le « Museau-fendu », le « Poil-de-chaume » (cf. l'homérique bien connu ῥοδοδάκτυλος Ἠώς, littéralement l' « Aurore doigt-de-rose »). — Ex. d'*hypallages* : « des cris bleus pareils à ceux des geais » (*Angélus*) qui rappelle, en plus hardi « les cris bleus des hirondelles » de Bataille (*Chambre blanche*) ; et avec l'emploi expressif du substantiel abstrait : « l'ébouriffement criard des vieux piverts ». (*Deuil des primevères*.)

par les Tristan Corbière, les Laforgue, par Verlaine lui-même, sans parler de Vielé-Griffin, de G. Kahn et de quelques autres. Un certain gonflement, avec une certaine régularisation du rythme, se manifestera, il est vrai, dès le *Deuil des primevères;* puis ce sera l'harmonie large et pleine du *Poète et sa femme*, de *l'Eglise habillée de feuilles*, de *En Dieu;* et l'éloquence, une neuve et personnelle éloquence, sera en quelque sorte réintégrée dans la forme poétique de Jammes (1). Mais quelque belle que fût cette musique nouvelle, jamais l'impression n'en dominait aux dépens de l'intérêt dû avant tout à ce qui en était l'âme vivante ; et quand Jammes chanta vraiment, c'est que le chant montait à ses lèvres sous la pression irrésistible du lyrisme intérieur; et jamais ce chant n'était monotone; et les mouvements évoqués et les sons et les bruits s'accusaient naturellement, sans recherche d'effets continuels, dans le rythme et dans la sonorité. *Jean de Noarrieu* nous apporta une forme toute neuve, franche, puissante, sans emphase, fruste avec légèreté, la forme qui convenait au caractère du sujet : une strophe de six décasyllabes assonancés, de rythme libre quoique régulier. Le poète devait lui-même la reprendre dans ces délicieux *Souvenirs d'enfance* parus au *Mercure* en mai 1907; avec cette différence, fort importante, que les six décasyllabes de la même strophe, qui dans *Jean de Noarrieu*, tout comme dans les laisses de nos *Chansons de geste*, bien qu'avec moins de rigueur phonique, assonaient entre eux, répondent dans les strophes des *Souvenirs d'enfance* à trois assonances, ou rimes, uniformément agencées. *Alexandre de Ruchenfleur*, avec une

(1) Francis Jammes a retenu dans l'*Angélus* quelques jolies pièces de métier parnassien : *Dans le Verger... O toi, rose moussue...*, et le diptyque de sonnets, *La gomme coule...*, composé pour ainsi dire exclusivement de trimètres romantiques, c'est à dire de vers césurés à 4 + 4 + 4. Ce rythme « très musical et comme détrempé de langueur divine, écrivait le délicat et docte poète-architecte lyonnais Clair Tisseur, qui en donna lui-même un fort gracieux specimen, est fort difficile à traiter. Cela coule goutte à goutte, pas en cascade. On comprend combien il est plus facile de se retourner dans six syllabes que dans quatre ». (Cl. Tisseur, *Modestes observations sur l'art de versifier.*)

belle plénitude oratoire et musicale, restera libre d'allure et conservera une simplicité rustique d'une exquise saveur.

> C'est ainsi que sera mon poème modeste,
> descendant du coteau comme un paysan, sa veste
> sous le bras, n'émouvant que le cœur des bruyères.
> *Et délicatement, sur la flûte grossière,*
> je chanterai.

A la suite d'*Alexandre de Ruchenfleur*, et avant le simple et émouvant poème de *Paysanne,* dans ces savoureux et odorants *Rayons de Miel,* de nouveau nous trouvons des pièces en vers libres ; mais cette fois les vers sont mesurés à la manière de vers libres de La Fontaine, dont ils affectent même cette fois la disposition typographique. Entre temps Jammes avait (printemps 1908) donné sa précieuse plaquette de *Poèmes mesurés,* écrits sensiblement dans la même forme — dix alexandrins en rimes plates — que les inoubliables *Promenades* de Coppée, que ces tableaux infiniment délicats rappellent aussi bien pour la conception pittoresque et pour le sentiment (1). Et ce à quoi nous revenons toujours, c'est à la sûre justesse de l'expression, du ton et du rythme, à l'appropriation parfaite de la forme au fond. Une œuvre particulièrement remarquable à ce point de vue, et très curieuse, c'est *Existences,* cette suite de scènes de la vie de province coupées d'effusions lyriques, évocations de toute sorte, de la ville et de la campagne ; petits drames attendrissants, mimes bouffons ou audacieusement réalistes ; tous les tons, la prose alternant avec les vers ; toujours la forme que le sujet traité commande ; et, dans les passages de caractère familier, — les plus nombreux, — de ces alexandrins courants et francs, faits avec les mots de tous les jours, — M. Pierre Lasserre en cite un, bien *sorti,* et qui vaut de l'or, — tels que nous en émettons quotidiennement

(1) Brizeux avait donné, dans son *Journal poétique* (1re édition de *Primel et Nola*), fondu ensuite dans les *Histoires poétiques*, une quarantaine au moins de petites pièces de dix alexandrins en rimes plates, de caractère généralement descriptif, et qui, pour le sentiment comme pour la couleur, peuvent déjà nous faire penser aux petits poèmes similaires de Coppée et de Jammes.

sans nous en douter, ainsi que M. Jourdain « faisait de la prose sans le savoir », mais comme il s'en doit rencontrer surtout dans le parler de ceux chez qui la pratique du vers, jointe à un don naturel, a développé à l'extrême la faculté de versifier ; on en trouve de cette sorte en grand nombre chez Victor Hugo, dans les passages d'expression familière. C'est après la publication de *Jean de Noarrieu* et d'*Existences* que M. Gustave Lanson écrivait : « Il faut, pour goûter la poésie de Francis Jammes, oublier toutes les habitudes, toutes les conventions, toutes les traditions, toutes les « beautés » de toutes les écoles. » (*Revue universitaire* du 15 juin 1902.)

Et les *Géorgiques chrétiennes ?* Si légère dans l'*Angélus*, la forme s'est faite ici pesante ; car le caractère de l'œuvre le voulait ainsi : l'*Angélus* était le blé en fleur, les *Géorgiques* sont le pain quotidien du village.

Mon fruit plus que ma fleur pèse, mais est utile.

Et si parfois l'aile du vers rase la terre et se heurte ici ou là aux cailloux du chemin ou de l'éteule, ou si une allure plus ou moins insolite, tenant en particulier à l'ordre des mots, nous fait parfois songer comme à un calque de Virgile ou d'Ovide, la « négligence », si l'on en peut parler, est infiniment moindre que chez Lamartine, lorsque le grand homme se néglige en effet ; et quant aux « duretés » de Jammes, que sont elles, si des *Géorgiques chrétiennes* nous passons à certaines pages des *Pensées d'Août* — qui nous intéressent d'ailleurs, — par exemple à *Monsieur Jean*, où la dureté rocailleuse n'admet plus d'explication ni d'excuse plausible ? Et, d'autre part, combien de vers à citer entre les plus beaux qui soient par la qualité de la matière verbale, par la densité savoureuse de l'expression, par la hauteur du vol ! Des vers qui, sans jamais tomber dans le convenu, rappellent, avec quelque chose de plus concentré, d'un peu brusque parfois et de non encore entendu, les vers pleins et forts des Laboureurs de *Jocelyn*. M. Pierre Lasserre

discute sur le choix du rythme dans les *Géorgiques chrétiennes*. Que ce fût là affaire au discernement intime du poète, M. Pierre Lasserre n'en disconviendra point ; et Jammes, a-t-il eu raison de dire, « n'est pas un artiste embarrassé ». Il nous semble que le poète ne s'est, selon lui-même, trompé dans son choix pas plus ici que dans *Jean de Noarrieu* ou ailleurs. Le moule est étroit, il est rigide ; la division du sens en distiques est rigoureuse, autant, sinon davantage, que dans les poésies de Théognis ou de Solon ; mais Jammes devait pour son poème, tel qu'il le concevait en sa rustique puissance, en sa magnifique pauvreté, préférer à la variété délicate du rythme et au chant nuancé du vers la condensation sentencieuse et jusqu'à la monotonie puissante des gnomiques grecs ou des versets des *Psaumes*. Paul Claudel a une image juste autant que saisissante quand il nous montre le poète des *Géorgiques chrétiennes* « s'avançant pas à pas, par distiques réguliers, comme un faucheur au milieu d'une grande moisson, prenant son temps d'un coup à l'autre ». (*Almanach Littéraire*, Crès, 1914.)

Et d'autres vers ont suivi les *Géorgiques* : des cantiques susurrants comme des sources de montagne où le Ciel se mire ; — des sonnets à la grâce personnelle desquels M. Pierre Lasserre rend hommage, mais qui ne nous font guère penser aux sonnets de J.-M. de Heredia ; ce qu'ils nous rappellent, ce sont les vers charmants qui, imprimés d'abord à la suite de *Pomme d'Anis*, ont pris place ensuite dans *Clairières dans le ciel* ; Jammes ne ressemble jamais vraiment qu'à lui-même ; — de larges poèmes, tel celui que publia en 1914 l'*Amitié de France* (« Lorsque se crisperont comme des fleurs les bouches... »), où se retrouve, sous la nouveauté des images, la moelleuse et forte musique du Hugo des *Contemplations* ou du *Cantique de Bethphagé*, plus exactement celle des poèmes de l'*Eglise habillée de feuilles*, avec un souffle plus prolongé, sinon plus puissant. Preuves qui s'accumulent du renouvellement inces-

sant de cette poésie de Jammes, dont chaque mot, peut-on dire, est un don de soi, de cette poésie — et de cette prose qui, toujours originale dans l'étonnante puissance créatrice dont elle témoigne, ne s'est depuis plus de trente années cristallisée, même partiellement, dans aucun poncif, et dont l'instrument parfaitement sensibilisé rend les justes effets que le poète désire lui faire rendre, pour la joie profonde de ceux et de celles qui aimeront toujours l'écouter. Et l'on peut envier ce poète concevant et écrivant loin des cénacles et de leur vain bruit, dans la solitude et dans le loisir de son paisible Orthez et des riantes campagnes qui l'environnent, entre la ligne bleu sombre des Landes, les neiges des Pyrénées qui rosissent au soir comme l'abricot, la transparente et verte Bigorre natale et l'horizon marin. Et nous l'aimons davantage de ce que, pas plus dans sa vie que dans ses vers, il n'a eu le goût de se composer une attitude de théâtre — seuls des gens du Nord feraient une remarque sur sa pèlerine en bure du pays, — et a trouvé mieux d'être simplement un bourgeois de sa petite ville, heureux d'une existence sans éclat près d'une mère qui fut longtemps l'unique et vénérée gardienne de son foyer, près de sa femme et de ses enfants, avec ses chiens et ses chats, ami des pauvres et des malades — et des blessés de la guerre, — accueillant toutes les souffrances, toujours plus soucieux de conformer sa vie à la vérité de l'Evangile, « admirant Dieu dans ses ouvrages », sensible sans doute à la critique, et acceptant humainement la gloire très rare qui est venue à lui, — enfin considérant que tout en ce bas monde est matière de poésie — sur ce point il n'a jamais varié, — et que tout est digne de sa sympathie ou de son amour, tout, sauf la méchanceté qu'il hait, et la prétention des médiocres, laquelle demeure l'éternel sujet de ses moqueries impitoyables.

LÉON MOULIN.

LA GRANDE DÉSILLUSION DE L'ITALIE

—

Une grande désillusion étreint le cœur de l'Italie. Malgré l'habituelle gaieté de ses attitudes et de ses mœurs, on sent que cette nation a perdu aujourd'hui sa confiance dans ses amitiés de naguère. Malgré Fiume et sa belle aventure, il semble que, chez ce peuple latin si exalté et si vibrant, l'enthousiasme d'autrefois se soit assoupi. Plus de chants triomphants comme à l'époque des conquêtes tripolitaines, plus d'ardeur guerrière comme au printemps de 1915. Une morne inquiétude s'est abattue sur le pays et, si la foi reste toujours jeune, les cœurs semblent lassés et dolents. L'Italie paraît avoir réalisé, malgré la dissemblance des provinces qui la composent, l'unité de l'inquiétude, et de Turin à Venise, de Milan à Palerme, les mêmes phrases errent sur les lèvres : « Nous avons tant fait pour les Alliés ! Ils ont si peu fait pour nous. Et la France, dans laquelle nous avions mis toute notre confiance, la France sur le sort de laquelle nous avons pleuré en août 1914, la France, pour laquelle Bruno et Constantin Garibaldi ont répandu leur sang en Argonne dès le premier hiver de la tourmente, la France, à laquelle nous nous sentions réunis par les liens du sang et du droit, la France que nous avons aidée en mai 1915 aux pires époques de la guerre, la France aujourd'hui nous abandonne et nous trompe. » Certains ajoutent : « La France commet envers nous de véritables trahisons. »

Il est évident que les raisons de cette amertune sont en partie fondées. Les erreurs et les mauvaises tractations de notre diplomatie en sont la cause. Mais il est évident aussi que l'état actuel de l'Italie est un puissant ferment de cette

mauvaise humeur. On parle comme du siècle d'or de l'époque d'avant-guerre où l'ouvrier, avec 5 lires par jour, pouvait faire subsister sa famille et réaliser même de sérieuses économies. Le prix de la vie a maintenant considérablement augmenté et les salaires n'ont pas suivi une marche ascendante comme en Angleterre et en France. Les pâtes elles-mêmes, qui constituent le plat national de l'Italie et dont une famille entière s'alimentait pour quelques sous, ont subi une telle augmentation que les ouvriers parviennent difficilement à se nourrir. Les employés, les fonctionnaires, les petits rentiers aussi vivent difficilement. C'est, comme ailleurs, l'angoisse de l'existence; mais en Italie plus qu'ailleurs cette situation inquiète des âmes ardentes, promptes à s'exagérer leurs misères. Les classes supérieures n'échappent point aux atteintes de cette amertume. La vie est difficile même aux gens fortunés.

Que de fois avons-nous entendu dire : « En France les denrées sont chères, mais vous pouvez toutes vous les procurer. Ici c'est presque impossible, les billets de banque ne nous servent pas à grand'chose. Le beurre a presque entièrement disparu des tables les plus luxueuses. Les fromages si variés qui faisaient autrefois les délices des repas italiens, sont à peu près impossibles à trouver. Le vin ordinaire, si abondant naguère, est aujourd'hui presque un produit de luxe, et quant aux crus plus recherchés, aux Capri, aux Chianti, aux Asti, ils se vendent moins cher dans les pays étrangers où on les exporte que dans les provinces nationales où on les produit. De son côté le charbon devient un problème angoissant, et, malgré la température clémente des pays méridionaux, l'hiver se manifeste parfois dans toute sa rigueur. La péninsule, en effet, ne possède point de mines. Elle doit avoir recours à l'étranger et les navires sont rares et l'anthracite est cher. Le traité de paix ne semble pas non plus avoir assuré à l'Italie tout le charbon nécessaire à la vie privée de ses nationaux et à l'existence de ses usines. Certes, la façade n'est point défec-

tueuse et l'étranger qui passe n'aperçoit pas les inconvénients et ne discerne pas les misères. Les hôtels le plus souvent sont chauffés, mais le touriste éprouve une certaine surprise à payer une taxe de chauffage supplémentaire qui monte parfois à la somme de 6 lires. Dans les pays du Sud, où le soleil supplée au manque de combustible, cette situation n'offre point de terribles inconvénients; mais pensez un moment aux petites villes qui se nichent sur les hauteurs de la Calabre et des Abruzzes, ou qui vivent leur existence discrète dans les vallées des Alpes ou sur les contreforts de l'Apennin, et vous comprendrez combien la pénurie de charbon peut créer de misères et, partant, de mécontentement. Nous nous sommes laissé dire que certaines entreprises privées et publiques, de grandes usines, des compagnies de tramways, notamment, s'estiment heureuses de voir des grèves se manifester dans leur personnel. C'est là pour elles un arrêt obligatoire, une cause de force presque majeure leur permettant de réaliser une petite avance de charbon indispensable à la continuation du travail. Cette pénurie souvent presque totale de combustible n'est pas sans créer dans l'ensemble du peuple italien une certaine acrimonie contre les Alliés.

Certes, c'est avant tout aux Etats-Unis et à l'Angleterre qu'on en veut. Nous sommes, écrivent les plus ardents polémistes, sous le joug des Anglo-Saxons, qui pourront à leur gré arrêter tout notre développement économique. Certains pacifistes de naguère vont plus loin et crient : « A quoi nous servent Trente et Trieste si nos industries produisent peu et si nous mourons de froid ? » Avec regret nous avons constaté que beaucoup d'Italiens perçoivent mal nos difficultés économiques et qu'ils nous accusent comme ils accusent l'Angleterre et les Etats-Unis. D'après eux, nous nous serions taillé la part du lion. « Vous nous contestez Fiume et vous avez pris la Sarre, pays allemand sur lequel vous n'avez aucun droit. » La Sarre semble être pour certains Italiens le pays de Cocagne qui chauffe la

France en hiver et qui alimente toutes nos usines. A les en croire, la Sarre est pour nous la panacée universelle qui doit panser nos plaies, mettre un baume sur nos souffrances et nous donner la v ctoire dans la lutte économique. Les esprits les plus perspicaces perçoivent à peine quel grand dommage matériel nous a été causé par l'invasion et à quel point la destruction de nos mines du nord a diminué notre situation industrielle.

La question maritime, comme chez nous, préoccupe aussi vivement les Italiens. Leurs pertes en navires ont été très importantes du fait des sous-marins austro-allemands. Il ne faut pas oublier en effet que ceux-ci avaient sur les côtes d'Istrie et de Dalmatie des bases navales très voisines de la péninsule et qu'il leur était facile de causer d'importants dommages à nos alliés. Que de récriminations n'avons-nous pas entendu exprimer contre l'Angleterre et les Etats-Unis ! A juste titre nos amis transalpins estiment que le tonnage qui leur a été concédé sur les navires allemands est d'une insignifiante médiocrité : « Nous autres Latins, m'a dit un des plus influents journalistes d'Italie, nous avons fait un jeu de dupe, nous avons été mal servis par nos diplomates, mal traités par les diplomates alliés, et la paix de Versailles qui devait nous rendre notre puissance a été pour nous au point de vue économique un traité inique et désastreux. Le sang de nos 500.000 morts, notre travail glorieux et rude dans le labeur commun n'ont pas trouvé leur récompense. Nous sommes sous le joug des Anglo-Saxons ! »

Il est certain que cette amertume, dont souffre l'âme italienne, exagère encore la nervosité de ce peuple ardent et prompt à l'exaltation. Il y a quelques mois encore, il n'était point agréable aux officiers français de se promener en uniforme dans les villes italiennes. Dans les salons que fréquentaient nos compatriotes l'accueil était plus froid et les bouches devenaient muettes lorsqu'ils entraient. Fiume, en effet, nous séparait de l'Italie. Pour nos voisins Fiume

est la question primordiale, la grande affaire, et là surtout notre conduite est très critiquée. Ils ne s'en prennent point simplement à notre diplomatie, mais aussi à l'attitude de nos soldats dans la ville contestée. Nous avons interrogé le directeur d'un journal démocratique, grand ami de la France, interventionniste de la première heure, et qui pense que l'Italie a tort de concentrer uniquement son esprit sur cette revendication, à son avis minime, alors que la solution de tant d'autres problèmes réclame l'énergie de ses compatriotes.

— Il ne faut pas vous le dissimuler, nous a-t-il dit, il y a dans la défiance actuelle envers la France des causes, bien peu graves, à la vérité, mais qui n'en ont pas moins eu leur importance. J'ai vu pas mal d'officiers et de soldats qui revenaient de Fiume avant le coup d'éclat de d'Annunzio. Tous se plaignaient des mauvais procédés des troupes françaises à leur égard. Comme je me défiais des tendances impérialistes de certains de mes interlocuteurs, j'ai interrogé à mon tour des soldats toscans, fils de la terre, à l'esprit simple, mais doués d'une certaine finesse. Ceux-ci, n'ayant point souci des grands espoirs nationaux, devaient me donner la juste note. Ils m'ont tous répondu qu'ils avaient vécu en paix avec les troupes alliées, sauf cependant avec les soldats français. Ils leur reprochaient leur naturel querelleur et se plaignaient qu'ils leur eussent suscité toutes sortes d'ennuis. A la moindre dispute, à la moindre contestation, les Français avaient sur les lèvres le mot « Macaroni ». Certes, ces querelles mesquines doivent être dédaignées, mais il n'en est pas moins vrai que cet état d'esprit troublait les relations entre des alliés qui, par les liens du sang et par ceux de la culture, devaient le mieux s'entendre. En réalité, il y avait chez les vôtres un certain dédain pour nos soldats. La fierté de nos caractères s'est trouvée froissée de ces mille petites vexations. Je me suis laissé dire qu'en Macédoine la situation n'était pas différente et que les nôtres étaient considérés aussi bien par le comman-

dement que par leurs frères d'armes comme des alliés de second ordre. Il est possible que le recrutement particulier des troupes françaises d'Orient n'ait point été favorable aux relations franco-italiennes et que ce soit là une explication de cet état moral. Vos soldats étaient en effet surtout des coloniaux ou faisaient partie de troupes s'étant constitué, par le séjour loin de la patrie, une âme coloniale. Sur le front d'Asiago et du Monte Tomba, au contraire, les poilus de Verdun et du Carso s'entendaient à ravir. Aucune difficulté ne naissait entre eux. C'était dans la grande tourmente la véritable confraternité d'armes, une association d'espoirs, une collaboration d'efforts. » Certains autres journalistes se faisaient les interprètes des soldats italiens de Fiume et nous expliquaient que la cause principale des difficultés intervenues entre nos alliés et nous provenait de rivalités féminines. Les dames de Fiume, en effet, auraient réservé l'amabilité de leur accueil à leurs frères italiens. Les Français, de leur côté, en auraient gardé une certaine rancune. Ils ne se privaient pas d'ailleurs du plaisir de venir dans la ville, accompagnant des femmes slaves, qui, elles, portaient ostensiblement sur leurs poitrines des cocardes croates. Les Italiens n'ont pu comprendre cette attitude : « Que diriez-vous, nous disait l'un d'eux, si, dans une ville du Rhin occupée, vous aviez vu des soldats alliés se promenant avec des Allemandes aux toilettes ornées des couleurs impériales? C'eût été à juste titre parmi les vôtres un tollé général. Le Croate est pour nous à peu près ce que l'Allemand est pour vous. Vos plus farouches adversaires sur le front français ont été les Prussiens, Brandebourgeois et autres soldats du Kronprinz. Sur le front du Carso, nos adversaires les plus farouches ont été les Croates, fermes soutiens des Habsbourg et qui n'ont déposé les armes qu'au moment où tout espoir dans le maintien de l'Autriche avait disparu. »

Il serait puéril, à notre avis, d'exagérer l'importance de ces détails, mais il est nécessaire cependant de ne les point

passer sous silence. Ces querelles de troupiers n'ont point favorisé la cordialité de nos rapports avec les Italiens sur la côte Adriatique. La rumeur en fut rapidement propagée, exagérée même dans la péninsule et a contribué ainsi à former un état d'esprit défavorable à la France. Ne nous le dissimulons pas, si les partis italiens sont en désaccord sur la vocation mondiale de l'Italie, si certains rêvent au Grand Empire méditerranéen, si d'autres, au contraire, souhaitent voir l'Italie ramassée sur elle-même, éloignée des pensées lointaines, réservant pour son propre sol ses efforts et son travail, presque tous du moins sont d'accord sur la question de Fiume; — Fiume italianissime : tel est le principe. Aussi le geste de d'Annunzio a-t-il été salué avec ferveur par la plupart de ses compatriotes. Ce grand artiste, auquel la tourmente mondiale a créé l'âme d'un beau condottiere, a rénové la vieille tradition italienne des expéditions irrégulières interrompues à la mort de Garibaldi. En fallait-il plus pour remuer dans ses fibres profondes l'âme ardente des Latins d'aujourd'hui ? Discours de Quarto, vols au-dessus des terres irrédentes, mainmise sur la ville désirée, autant de paroles, de gestes et d'actions par quoi l'Italie d'aujourd'hui écrit dans l'histoire des pages égales à celles qu'écrivirent naguère à l'aurore de la délivrance Garibaldi, Mazzini et Manin. Poète, ont murmuré quelques-uns, agitateur téméraire, ont dit quelques autres, mais dans le fond du cœur régnait un grand contentement. D'Annunzio restera à Fiume, pensait-on, mais s'il faut qu'il parte, c'est lui et non l'Italie qui essuiera l'affront. Nous pouvons affirmer à la vérité que cette opinion est partagée par la majorité du pays. Les démocrates eux-mêmes, ceux qui sont le plus éloignés des aventures, tout en blâmant le poète, lui gardent au fond du cœur comme une tendresse souriante. C'est dans le parti nationaliste le plus extrême que d'Annunzio garde ses plus fidèles amis. Ce parti fait entendre sa voix par l'intermédiaire du journal l'*Idea Nazionale*. Bien rédigé, ce quotidien est assez peu lu et son influence est minime. Certains

ont voulu le comparer à *l'Action française*. Cette comparaison n'est point exacte. Sa force de propagande, son tirage, son développement sont loin d'être égaux à ceux de notre journal royaliste. L'élite intellectuelle de l'Italie ne subit pas son influence. *L'Idea Nazionale* ne considère pas simplement la possession de Fiume comme un dogme, mais elle combat pied à pied pour faire obtenir à l'Italie la Dalmatie tout entière. Sa voix rencontre un écho encore puissant dans l'âme italienne. Il est hors de doute, et tous le reconnaissent, que la Dalmatie est habitée presque entièrement par des Slaves. Mais qu'importe cette constatation aux nationalistes? Il invoquent les grands souvenirs de Venise, ils rappellent l'époque où les marins des doges parcouraient en maîtres l'Adriatique orientale, où ils commerçaient avec profit, où ils combattaient avec bonheur. Il est juste de reconnaître, et nous en avons fait nous-mêmes la constatation dans un de nos articles d'avant-guerre parus dans le *Mercure de France*, que Venise a posé son emprise architecturale sur les côtes sinueuses de l'Adriatique jusqu'aux extrêmes confins qui séparaient la chrétienté des domaines du Grand Seigneur. Raguse, Trau, Cattaro, Sébénico, autant de cités qui nous montrent aujourd'hui encore quelle fut la force d'expansion de la ville des doges ! Spalato, ville où retentit l'idiome de l'Italie, qui présente à nos regards les plus beaux souvenirs de la gloire romaine réalisée dans les pierres du palais de Dioclétien ! Zara, si joliment protégée par ses îles, ville souriante où l'Italie est chez elle, se reconnaît dans ses mœurs, dans ses procédés, dans son cœur ! Ce rappel puissant d'un passé qui subsiste partout dans les édifices, parfois dans l'idiome, reste un remarquable ferment d'orientation et d'espoir.

Aussi n'est-il point étonnant que certains Italiens vivant dans le passé considèrent la Dalmatie comme un domaine à reconquérir, et ceux-là sont guidés par des sentiments semblables à ceux des Français qui reconnaissent à Mayence encore des souvenirs de la Révolution et du premier Em-

pire. Qu'on leur objecte que si les attitudes des villes sont encore italiennes, leur âme est devenue slave, ils vous répondront que l'Autriche a fait ses efforts pour slaviser des populations à nationalité indéterminée et qui, sans la campagne de la bureaucratie de Vienne, eussent continué à tourner leurs regards vers l'Italie. Certains nationalistes vont jusqu'à dire qu'il faut extirper de son pays la bourgeoisie slave et qu'il sera facile ensuite d'italianiser le peuple de Dalmatie. Il faudrait, dans ce cas, user sur la côte orientale de méthodes coloniales et considérer le pays qui va des bouches de Cattaro jusqu'au Quarnero comme les Romains considérèrent jadis la Dacie, qui, par l'intelligence de leur effort, représente à l'heure actuelle en Orient la civilisation latine. Ce programme offre, certes, de séduisantes perspectives. Nous ne le voulons point discuter. Nos alliés italiens savent mieux que nous-mêmes s'ils possèdent la force suffisante pour englober dans leur sein une population en majorité hostile. Nous pouvons penser cependant, avec tous les amis du Risorgimento, au nom du droit des nationalités, au nom de la tradition libérale des fondateurs de l'unité, que Mazzini n'eût pas été favorable à ce programme.

Au surplus, l'opinion démocratique italienne s'éloigne de telles pensées. Elle brave les injures et les attaques, et les démocrates invoquent comme un titre d'intelligence et d'honneur le nom de renonciateurs que leur donnent leurs adversaires nationalistes. Ils estiment que la Dalmatie, au point de vue économique, au point de vue national, au point de vue stratégique n'est point nécessaire à l'Italie et qu'au-dessus des appétits nationaux il existe des principes de droit à respecter, sans lesquels la guerre resterait pour l'Italie un danger redoutable et menaçant. Parmi les principaux leaders de cette opinion, il faut citer Prezzolini, le remarquable journaliste directeur de *la Voce*, et les professeurs Maranelli et Salvemini, qui, par leurs discussions précises, contribuent à dégonfler le ballon nationaliste. — Les renonciateurs, opposés à toute politique mondiale de la péninsule,

n'en restent pas moins de fermes et bons Italiens et ils ressentent profondément les outrages faits à leur pays par la maladresse des diplomaties alliées et leur ignorance des espoirs italiens et des sacrifices accomplis par le pays pendant la guerre. Ils considèrent que Fiume doit appartenir au royaume ou tout au moins que cette cité doit être soustraite à la domination unique des Yougo-Slaves. Il est, en effet, évident que Fiume est une cité presque entièrement italienne. Par un renversement bizarre des théories politiques, si la Dalmatie historiquement reste italienne et pratiquement est slave, Fiume au contraire n'a jamais été considérée comme une ville latine, mais elle l'est devenue à notre époque. Le moyen âge lui-même n'a point pensé que la civilisation italienne s'étendît très loin sur les côtes orientales de l'Adriatique et Dante a pu écrire :

> A Pola dentro del Quarnero
> Ch'Italia chiude e suoi termini bagna.

On peut dire que jusqu'en 1914 l'Italie s'est peu préoccupée de Fiume. Sans parler du grand poète Carducci, qui, dans son Salut italien, s'adresse à Trieste, à Capo d'Istria et à Pola, sans penser à Fiume, les irrédentistes les plus forcenés ne pensaient point que Fiume dût rentrer dans le giron de l'Italie. Les professeurs Maranelli et Salvemini citent dans leur ouvrage sur l'Adriatique les lignes suivantes écrites en 1889 par Gustavo Chiesi dans son livre *Italia Irredenta*, dédié à Mateo Renato Imbriani, représentant virtuel au parlement italien de l'Italie irrédente : « A Fiume nous nous arrêtons, non parce que cette cité n'est pas italienne et que sa langue et l'élément le plus important ne sont pas italiens, mais parce que les tendances nationales de l'antique capitale de la Liburnie sont moins accentuées qu'à Trieste et sur le littoral de l'Istrie... L'idée de faire partie de la famille italienne n'exerce qu'une faible attraction sur le sentiment de la population de Fiume. Fiume ne manifeste pas de tendances séparatistes, irrédentistes

comme Trieste ne manque pas de les manifester à chaque occasion. » En 1902, Pasquale Villari, président de la Société Dante Alighieri, déclarait dans le discours d'inauguration du Congrès de Sienne, avoir trouvé Fiume suffisamment contente de son statut actuel; à Fiume on ne parle pas d'irrédentisme, pas plus, du reste, qu'en Dalmatie. En septembre 1914, même l'*Idea Nazionale* estimait que l'Italie devait conquérir les frontières montagneuses de l'Istrie depuis le Tricorno jusqu'à Monte Maggiore. Or le Monte Maggiore se trouve à plus du 60 kilom.de Fiume. En décembre 1914, alors que certains envisageaient la possibilité pour nos voisins d'entrer dans la lutte, Gualtiero Castellini déclarait que théoriquement Fiume ne fait pas partie des terres irrédimées : « Qui la nomme, écrivait-il, qui parle de Fiume en Italie? » En réalité, l'Italie d'après ses historiens et ses géographes ne devrait posséder l'Istrie que jusqu'à Fianona, qui se trouve à près de 80 km. de la ville contestée. Au surplus, peu importe maintenant de savoir quel a été le dogme de l'Italie de naguère. A juste titre celle d'aujourd'hui soutient avec énergie ses droits sur Fiume et, ce faisant, elle reste d'accord avec l'application évidente du droit des peuples à se choisir leur patrie. La volonté des Fiumains s'est exprimée à plusieurs reprises. C'est vers l'Italie que se tend leur espoir, vers la mère de leur civilisation, la confidente de leurs souffrances, la directrice de leur pensée. On sait quelle fut, sous le régime de la double monarchie, la situation ambiguë de Fiume. Elle était, par sa constitution même, ville séparée de la couronne hongroise. Son souverain était l'empereur d'Autriche, des fonctionnaires hongrois l'administraient, une partie de sa population était croate, mais sa langue et son âme étaient italiennes. La physionomie de son port, l'allégresse de ses rues, le pittoresque de ses boulevards faisaient penser à une petite sœur de Naples égarée sur les rives de l'Adriatique. Son cœur italien ne s'était pas encore grandement manifesté, mais au moment de l'évanouissement de l'Autriche, le choix lui fut

coloniale, a réclamé à la France le territoire de Djibouti et a demandé à l'Angleterre un port sur la côte des Somalis qui puisse servir de débouché aux contrées de Benadir. Il est certain qu'en ce qui nous concerne, un arrangement pourrait intervenir. Les ambitions italiennes devraient cependant être limitées à notre égard. La contrée de Djibouti n'est point seulement, en effet, un des débouchés naturels de l'Abyssinie, mais elle est avant tout un dépôt de charbon qui nous est nécessaire sur la route de l'Indo-Chine. La France ne peut s'amputer totalement de ses colonies de la Mer Rouge sans compromettre la sécurité de ses possessions d'Extrême-Orient; mais un arrangement pourrait intervenir afin de satisfaire les revendications italiennes. L'Angleterre, qui possède l'Egypte, le territoire d'Aden, pourrait plus facilement que nous-mêmes satisfaire aux demandes de l'Italie. Ces questions coloniales visant le statut des contrées limitrophes de l'Abyssinie n'intéressent en réalité qu'une très petite partie de l'opinion. Il en est autrement de la Tunisie.

On sait que la population italienne en Tunisie est considérable, qu'elle dépasse même le chiffre de la population française. Pendant longtemps ce pays barbaresque, voisin de la Sicile, avait été considéré comme une colonie par les Italiens. Le protectorat de la France sur les territoires du Bey avait excité contre nous la colère de nos voisins et avait contribué, à l'époque de Crispi, à les jeter dans les bras des empires centraux. Bismarck, en nous laissant les mains libres dans l'Afrique du nord, nous avait détachés de l'Italie dont il appréciait l'alliance à sa juste valeur. Pendant de longues années, la diplomatie de M. Barrère s'était efforcée d'apaiser entre l'Italie et la France les malentendus créés par notre conquête. Elle avait réussi dans cette tâche difficile et les sollicitations fallacieuses de l'Allemagne, au début de 1915, n'avaient pas abouti à gagner nos voisins à la querelle austro-allemande. On peut dire qu'aujourd'hui l'Italie, maîtresse en Tripolitaine, ne songe

plus à la Régence. Elle a cependant souci des intérêts de ses nationaux qui y demeurent et qui vivent sans rien abandonner de leurs mœurs ni de leurs traditions. Or, non seulement les Italiens de Tunisie se recrutent parmi les travailleurs agricoles, parmi les ouvriers des routes et des manufactures comme dans beaucoup de pays où émigrent les péninsulaires, mais encore ils forment le noyau important d'une bourgeoisie constituée. Ils occupent de grandes situations commerciales, sont les maîtres d'immenses domaines agricoles. Ils exercent en outre des professions libérales. Aussi les intellectuels italiens s'agitent-ils en faveur de leurs compatriotes de la Régence et qui sont aujourd'hui, au point de vue de l'instruction, notamment, dans une situation difficile. La France, en effet, leur a laissé leurs écoles existant au début de la conquête, mais ne leur permet pas d'en créer de nouvelles. C'est là, pensent les Italiens, un obstacle très sérieux au maintien de la situation intellectuelle de leurs compatriotes de Tunisie. Ils attendaient, disent-ils, autre chose de la tolérance française et espéraient qu'après une guerre où leur sang s'était mêlé au nôtre, nous eussions montré moins de rigueur envers leurs compatriotes de Tunisie qui désiraient s'instruire dans leur langue. Ils se plaignent, en outre, de ce que les docteurs et les avocats, notamment, ne puissent exercer sans le diplôme français. La Tunisie, en effet, soutiennent certains, n'est point pour la France une colonie, mais un pays étranger protégé par elle. Il est donc nécessaire de permettre à ceux qui se livrent aux professions libérales de les exercer sans avoir besoin de satisfaire aux examens des écoles et des facultés françaises. Nous n'avons point ici à discuter cette théorie. Il nous suffit d'indiquer quelles sont à ce sujet les doléances italiennes trop peu connues de ceux qui sont chargés de diriger notre politique extérieure. La situation même avait revêtu un moment un aspect de gravité. L'Italie avait été émue en apprenant que les colons français de Tunisie faisaient campagne pour empêcher les Italiens de

offert ; Fiume n'hésita pas un instant et c'est un grand poète, arrière-petit-fils de Dante, qui, par un viol consenti, a fixé dans Fiume en joie le destin de l'Italie.

Il n'est pas un Français qui ne devrait se rallier à l'espoir de nos voisins. Fiume est aujourd'hui dans leur esprit ce que fut Strasbourg dans le nôtre. Il serait périlleux en refusant Fiume à l'Italie d'infliger à cette nation victorieuse une effroyable défaite morale. Beaucoup, parmi les internationalistes italiens considèrent que Fiume doit revenir au royaume. Parmi eux il faut citer un homme éminent, le syndic de Milan, Caldara. Certes, nous ne parlons point ici des rédacteurs de l'*Avanti*, qui, peu à peu, s'orientent vers le communisme russe et estiment que seul le régime des Soviets peut résoudre la question des nationalités. L'état de mauvaise humeur de l'Italie contre les Alliés en général et contre la France en particulier se manifeste dans la presse la plus sérieuse et la plus modérée. Les grands journaux de Milan, quelle que soit leur amitié pour nous, ne nous ménagent pas leurs critiques. Le *Corriere de la Sera*, dont le tirage est immense, et qui n'a jamais marchandé ses sympathies à la France, reste dans une juste mesure, mais nous reproche parfois notre froideur de cœur. Il n'est pas jusqu'au *Secolo*, ce grand quotidien démocratique, ayant toujours mené le bon combat, même à l'époque de Crispi, en faveur des relations étroites entre les deux nations latines, qui ne nous adresse parfois certaines critiques. Cet état d'esprit est général dans la presse italienne, même chez les journaux qui furent le plus ardemment interventistes en 1915 et qui, en 1917, lors de Caporetto, ont maintenu avec fermeté dans l'âme italienne le désir de continuer la guerre jusqu'à la victoire. Il faut citer parmi ces journaux le *Corriere Mercantile* de Gênes. Quant à l'ancienne presse neutraliste, socialiste officielle, catholique ou giolitienne, elle s'en donne à cœur joie. N'ayant jamais eu le désir total du triomphe, elle offre à ses lecteurs au temps de la victoire des perspectives de défaite. C'est peut-être la

Stampa de Turin, le journal de Giolitti; qui, avec habileté, sans exagération de pensée ni de style, se plaint non seulement des inconvénients d'une paix mal réglée, mais encore des desseins égoïstes de notre pays. « Ah! nous n'avons pas Fiume. Cette question est toujours en suspens, écrivent ses rédacteurs. S'il s'était agi de l'Alsace-Lorraine, la guerre aurait recommencé. »

Le désaccord Adriatique n'est point le seul obstacle au rétablissement de la confiance qui devrait exister entre l'Italie et la France. Les questions coloniales ont soulevé dans certains milieux de grandes colères contre nous et les Anglais. On sait que le parti colonial est assez influent dans la péninsule et qu'il tend avant tout ses regards vers l'Afrique. C'est là que certains Italiens voudraient voir se déverser le trop plein de l'émigration péninsulaire. Or, on accuse les Alliés de s'être partagé avec trop de désinvolture les colonies allemandes et de n'avoir pas réservé sa part légitime à l'Italie. La France a pris, en effet, le Cameroun et l'Angleterre s'est emparée de l'Afrique occidentale et de la presque totalité de l'Afrique orientale allemande. La majorité des coloniaux italiens ne réclame certes pas une part de ces territoires, mais elle désirerait que la France et l'Angleterre rétrocédassent certaines contrées sur la côte des Somalis. L'Italie, en effet, désire jouer le grand rôle en Abyssinie. Elle ne précise pas nettement ses ambitions, mais toutes ses traditions coloniales depuis plus de trente ans lui indiquent une route à suivre qui mène vers ce pays riche, plein de ressources et d'avenir. Ayons le courage d'avouer que cette ambition est légitime. Nous avons une part importante de l'Afrique, puisque nous possédons les plus riches des anciens états barbaresques et que nous avons étendu notre domination jusqu'aux rives du Congo. L'Angleterre, de son côté, va pouvoir construire un chemin de fer du Caire au Cap, qui, sur tout son parcours, ne quittera point les territoires britanniques. L'Italie possède de maigres territoires. M. Piazza, notamment dans la *Tribuna*

coloniale, a réclamé à la France le territoire de Djibouti et a demandé à l'Angleterre un port sur la côte des Somalis qui puisse servir de débouché aux contrées de Benadir. Il est certain qu'en ce qui nous concerne, un arrangement pourrait intervenir. Les ambitions italiennes devraient cependant être limitées à notre égard. La contrée de Djibouti n'est point seulement, en effet, un des débouchés naturels de l'Abyssinie, mais elle est avant tout un dépôt de charbon qui nous est nécessaire sur la route de l'Indo-Chine. La France ne peut s'amputer totalement de ses colonies de la Mer Rouge sans compromettre la sécurité de ses possessions d'Extrême-Orient; mais un arrangement pourrait intervenir afin de satisfaire les revendications italiennes. L'Angleterre, qui possède l'Egypte, le territoire d'Aden, pourrait plus facilement que nous-mêmes satisfaire aux demandes de l'Italie. Ces questions coloniales visant le statut des contrées limitrophes de l'Abyssinie n'intéressent en réalité qu'une très petite partie de l'opinion. Il en est autrement de la Tunisie.

On sait que la population italienne en Tunisie est considérable, qu'elle dépasse même le chiffre de la population française. Pendant longtemps ce pays barbaresque, voisin de la Sicile, avait été considéré comme une colonie par les Italiens. Le protectorat de la France sur les territoires du Bey avait excité contre nous la colère de nos voisins et avait contribué, à l'époque de Crispi, à les jeter dans les bras des empires centraux. Bismarck, en nous laissant les mains libres dans l'Afrique du nord, nous avait détachés de l'Italie dont il appréciait l'alliance à sa juste valeur. Pendant de longues années, la diplomatie de M. Barrère s'était efforcée d'apaiser entre l'Italie et la France les malentendus créés par notre conquête. Elle avait réussi dans cette tâche difficile et les sollicitations fallacieuses de l'Allemagne, au début de 1915, n'avaient pas abouti à gagner nos voisins à la querelle austro-allemande. On peut dire qu'aujourd'hui l'Italie, maîtresse en Tripolitaine, ne songe

plus à la Régence. Elle a cependant souci des intérêts de ses nationaux qui y demeurent et qui vivent sans rien abandonner de leurs mœurs ni de leurs traditions. Or, non seulement les Italiens de Tunisie se recrutent parmi les travailleurs agricoles, parmi les ouvriers des routes et des manufactures comme dans beaucoup de pays où émigrent les péninsulaires, mais encore ils forment le noyau important d'une bourgeoisie constituée. Ils occupent de grandes situations commerciales, sont les maîtres d'immenses domaines agricoles. Ils exercent en outre des professions libérales. Aussi les intellectuels italiens s'agitent-ils en faveur de leurs compatriotes de la Régence et qui sont aujourd'hui, au point de vue de l'instruction, notamment, dans une situation difficile. La France, en effet, leur a laissé leurs écoles existant au début de la conquête, mais ne leur permet pas d'en créer de nouvelles. C'est là, pensent les Italiens, un obstacle très sérieux au maintien de la situation intellectuelle de leurs compatriotes de Tunisie. Ils attendaient, disent-ils, autre chose de la tolérance française et espéraient qu'après une guerre où leur sang s'était mêlé au nôtre, nous eussions montré moins de rigueur envers leurs compatriotes de Tunisie qui désiraient s'instruire dans leur langue. Ils se plaignent, en outre, de ce que les docteurs et les avocats, notamment, ne puissent exercer sans le diplôme français. La Tunisie, en effet, soutiennent certains, n'est point pour la France une colonie, mais un pays étranger protégé par elle. Il est donc nécessaire de permettre à ceux qui se livrent aux professions libérales de les exercer sans avoir besoin de satisfaire aux examens des écoles et des facultés françaises. Nous n'avons point ici à discuter cette théorie. Il nous suffit d'indiquer quelles sont à ce sujet les doléances italiennes trop peu connues de ceux qui sont chargés de diriger notre politique extérieure. La situation même avait revêtu un moment un aspect de gravité. L'Italie avait été émue en apprenant que les colons français de Tunisie faisaient campagne pour empêcher les Italiens de

posséder des terres. Accéder à ces doléances eût été porter un coup funeste à une masse de petits propriétaires italiens, siciliens ou fils de Siciliens, travailleurs manuels pour la plupart, qui, le long des voies ferrées, avaient acquis quelques arpents de terre, pour y créer des vignobles ou y pratiquer la culture des céréales. La France a su résister aux demandes de nos coloniaux et l'émotion italienne s'est apaisée. Il est nécessaire, cependant, pour rétablir l'indispensable harmonie entre les deux nations, que les méthodes tunisiennes se montrent plus douces vis-à-vis des Italiens qui résident dans la Régence et que les fonctionnaires français comprennent que l'horizon qui s'ouvre devant eux n'est point celui de leur petit canton africain, mais qu'il est limité par les montagnes alpestres et les collines de Champagne, où nos soldats et ceux de Victor-Emmanuel sont morts pour une même cause.

Si l'Italie, dans les questions de politique extérieure, n'a point senti, semble-t-il, chez les Français, la volonté de l'appuyer dans ses revendications, son sentiment est fort divisé en ce qui concerne le rétablissement des relations officielles avec le Vatican. Le parti catholique, qui faisait l'aumône de ses votes au cabinet Nitti, a vu avec faveur la France s'engager dans la voie de la tolérance et de la raison. Nous allons vers le pape parce qu'il nous est utile d'y aller, parce qu'il n'existe point de raison de l'ignorer et parce que la politique de l'absence est la plus périlleuse des doctrines. Les catholiques italiens reconnaissent en outre dans cette mesure un acte de courtoisie déférente envers le Saint Père, et ils nous en savent gré. Quant aux démocrates, ils sont surpris de voir la France, qu'ils considéraient comme la première puissance anticléricale d'Europe, s'engager dans une voie nouvelle. Ils nous soupçonnent même, en rétablissant nos relations avec le prisonnier du Vatican, de chercher à créer des désagréments à leur pays.

Entre tous les articles relatifs à cette question parus dans la presse italienne, il nous suffit de citer quelques phrases

extraites du *Secolo*, le grand journal gallophile et démocrate de Milan : « C'est un fait, écrit le rédacteur de cette gazette, que le Vatican, qui ne jouait plus que le rôle d'une bourse de compensation d'affaires religieuses, va devenir un champ de compétitions et d'intrigues politiques spécialement en ce qui concerne les affaires orientales. Il devra donc être surveillé par l'Italie avec la plus grande attention... Ce n'est pas d'ailleurs cela surtout qui peut préoccuper dans le rapprochement de la République et du Saint-Siège. C'est la manifestation de la nouvelle politique française qu'il est intéressant de constater. Rétablir l'ambassade auprès du pape est la conséquence certaine des dernières élections. Nous pouvons dire que c'est l'expression naturelle des tendances qui, depuis une année, dominent chez nos voisins et qui nous ramènent presque un demi-siècle en arrière. Nos frères latins vivent aujourd'hui dans l'atmosphère artificielle et nerveuse du Second Empire. Il est extraordinaire d'observer combien de caractères communs se rencontrent entre notre époque et celle de Napoléon III. En ce temps la France officielle s'illusionnait comme aujourd'hui en essayant de donner la vie à de nouvelles nations, suivant le jeu de son imagination ou le calcul de ses intérêts. Comme aujourd'hui, la France avait la prétention de créer des Etats en traçant sur la carte des signes arbitraires, et ce faisant elle donnait naissance à des unions incestueuses en établissant des séparations antinaturelles. Comme aujourd'hui encore, elle était stupéfaite et émue de voir que la politique des nouveaux Etats s'orientait suivant leurs intérêts bien ou mal entendus plutôt que sur la boussole du Quai d'Orsay. En ce temps on traitait l'Italie comme maintenant la Pologne et la Tchéco-Slovaquie. La diplomatie du Second Empire voulait créer le royaume d'Italie centrale comme la diplomatie d'aujourd'hui cherche à créer la république rhénane. Les noms changent, les faits sont identiques et révélateurs d'une mentalité semblable. Les ressemblances entre les deux

conceptions ne manquent pas aussi bien que leurs résultats. Ce sont de nouvelles aventures syriennes ou mexicaines, et la fin de l'amiral Koltchak a une étrange ressemblance avec la tragédie de Maximilien de Habsbourg..... La politique de Drouyn de Luys ou celle de Clemenceau vise à imposer aux peuples grands et petits le schéma mental du Quai d'Orsay. La politique du cabinet Millerand réjouit les ennemis de la France et attriste ses amis pour les malheureux résultats qui en seront la suite.... C'est pourquoi nous sommes préoccupés de cette voie nouvelle, dont le rapprochement avec le pape est un indice : les tendances qui dominent chez nos voisins sont destinées à troubler la tranquillité internationale et à affaiblir en définitive la France, qui, jusqu'à ces temps derniers, devait être considérée comme l'élément principal de paix et de progrès dans le monde. » — Ces idées développées dans un grand journal italien sont un indice de l'émotion que produisent par delà les Alpes nos grandes manifestations de politique internationale. — Une nation désenchantée voit naître facilement en elle la méfiance et les soupçons. Son esprit critique s'exagère et parfois n'est plus apte à juger sainement les causes d'un acte et la signification d'une parole. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir l'Italie discerner dans nos efforts des desseins impérialistes et des visées de domination. Pour avoir vu la France parler en guerrière blessée et courroucée, pour avoir constaté qu'elle obtenait quelques avantages territoriaux et quelques réparations économiques, trop maigres, hélas, l'Italie, trompée et humiliée du côté de Fiume, croit voir à l'heure actuelle, dans sa voisine, une puissance aux appétits sans limite et aux désirs disproportionnés. Elle craint la rivalité des Yougo Slaves et elle pense que nous les appuyons. C'est là une erreur qu'il faut dissiper.

Aucun intérêt ne sépare la France de l'Italie. Ces deux nations sortent de la guerre pleines de gloire, mais le cataclysme fut tel qu'aucun profit matériel n'est assez impor-

tant pour apaiser leurs blessures. De là, chez nos voisins comme chez nous, un état de mauvaise humeur compréhensible, excusable même. L'erreur péninsulaire est de prêter à la France des desseins cachés contre sa sœur latine. Le mot même de sœur latine résonne désagréablement aux oreilles italiennes : « Assez de fleurs, des actes ! » pensent certains de nos voisins. Les actes, quels sont-ils? C'est à nos diplomates de les conseiller, à nos gouvernants de les accomplir. Quant à l'ensemble du peuple français, il importe qu'il soit toujours aux côtés de l'Italie dans ses légitimes revendications, qu'il comprenne mieux le tempérament mobile de cette nation si vive et si prompte à se froisser, qu'il n'oublie jamais qu'en 1915, alors que les Russes reculaient en Galicie, nos voisins n'ont pas hésité à jeter noblement leur épée dans la balance. L'Italie a dédaigné les avantages honteux de la neutralité. Elle a obéi à la voix du sang et son sang a coulé. Grâce à elle plus d'un million d'Austro-Hongrois n'ont point tenu les tranchées en Lorraine ou en Champagne. Cette circonstance seule doit être la cause de notre éternelle reconnaissance envers les soldats du Carso.

M. et D. MIRTIL.

L'OMBRE

—

Les microbes au grand soleil
Volaient en retournant leur petit corps vermeil.
Mon ombre me traînait au milieu de la rue ;
Elle voulait lécher les pavés nus qu'obstrue
La danse des autos sous leurs minces cloisons ;
J'avais beau me glisser le plus près des maisons,
Elle étalait ma forme absurde, irrégulière,
Me poussant malgré tout dans la fade poussière,
Parmi des vieux papiers, de l'huile et du crottin.
Moi je semblais mener un petit diablotin
Portant à son chapeau ma plume exagérée
Et caricaturant ma mode immodérée.

Pourquoi dans ce dédoublement
M'obliger à marcher horizontalement ?
Est-ce pour me montrer la place sous le lierre
Qu'un jour j'occuperai dans cette vieille terre ?
Nos ombres pour tous ceux de l'éternel sommeil
Sont des empêchements entre eux et le soleil ;
Ainsi toi, qui me suis, te reproduis peut-être
Chez les morts où l'écho de ma marche pénètre,
Tu leur voles le droit d'un rayon affaibli
De lune ou de soleil que la glaise a pâli,
Et ces morts, pour distraire un peu leurs sépultures,
Nous regardent passer dans nos caricatures !

Dans la tache et l'impureté,
Ombre, découpe-moi, si c'est ta volupté !

Donne dès maintenant à ma terre prochaine
La ligne de mon nez, le contour de ma gaine :
Tu viendras quand le sol voudra m'ouvrir son flanc
A ma dernière noce et de mon manteau blanc
Tu suivras la mollesse au dedans de la tombe,
Où l'ombre la plus grande au-dessus des morts tombe.
Sans moi, que ferais-tu, petit spectre oublié ?
Compagne dont je traîne après moi l'amitié,
Les jours blonds de soleil et les clairs soirs de lune,
Comme on traîne parfois une vieille rancune !

LYSIANE BERNHARDT.

CHANTS
D'AMERTUME ET DE SÉPARATION

—

UN MATIN DE PRINTEMPS DANS LE SÉMINAIRE DE KAIGOUSIZ SULTAN

Je suis l'habitant de la terre d'amour
Et mon unique refuge est le nid de Tristesse.
Je suis comme l'oiseau dans la ramée de souffrance
Et mon unique refuge est le nid de tristesse.

MOHAMMED ALI DÉDÉ BABA.

Le coup fatal qui venait de secouer dans ses fondements les plus profonds le monde musulman venait s'ajouter comme une dernière tragédie à la série des événements imprévus de cette malheureuse année. J'en étais toute bouleversée. La chute terrible de Bagdad m'avait cruellement meurtrie. Et mes rêves et mes espoirs pour un avenir meilleur se trouvaient complètement anéantis.

Bagdad est la première ville des sanctuaires de l'Islam, que j'ai aimée avant de la connaître. Je la revêtais dans mon imagination de mille merveilles inestimables. Les contes des Mille et une Nuits prenaient forme et me chantaient les grâces de tous ces personnages fabuleux à jamais disparus. Les phases extraordinaires de son histoire se coloraient dans mon esprit et je revoyais Haroun el Rechid dans ses réunions merveilleuses ; les promenades galantes improvisées au bord du Tigre ; les silhouettes pâles de Djafer Bermeki et de la divine Abassa ; les somptueux palais, les Universités fantastiques... Toutes ces lumières, toutes ces beautés, tout cet art, tout ce génie et ces visions s'éclairaient et s'estompaient tour à tour dans ma rêverie infini-

ment triste. Telles les villes célèbres tombées en décadence et qui gardent malgré leur effondrement le rayonnement glorieux de leur passé, telle Bagdad conservait, malgré son déclin, comme un halo mystérieux qui lui gardait malgré ses ruines l'illusion du passé. Ma pensée revenait sans cesse à ce sanctuaire des sanctuaires sacrés de tous les Saints de l'Islam, à ses mosquées inoubliables, à ses monuments historiques; et de la voir s'en aller maintenant vers un avenir inconnu, tomber en des mains étrangères me faisait cruellement souffrir. Hélas ! Je me demandais si l'âme meurtrie de Fouzouli avait tressailli d'émoi après la prise de Bagdad.

Si tu vois de par le monde un splendide mur écroulé,
Sache que c'est le vestige d'un Salomon que la roue du Destin a frappé.

Et le divin chantre de Bagdad, Rouhi, la veille de la chute, s'était-il de nouveau consolé avec son amour du détachement ; s'était-il enveloppé de son grand burnous et, marchant par les rues, avait-il murmuré son refrain favori : *La vie vaut-elle la peine que l'on souffre un brin pour elle ?*

Je me demandais à quoi allait aboutir cet écroulement successif ; mon cœur endolori s'enveloppait de ténèbres. Et voilà pourquoi, un peu pour chasser les tristes pensées qui m'assaillaient, j'ai eu l'idée, ce matin-là, de m'en aller bien loin en dehors du tumulte universel, très loin de la ville, plus haut que la fière citadelle enfouie dans un nid de verdure au faîte des rochers du Mokattam, au refuge d'ineffable douceur qu'est le sanctuaire de Kaigousiz Sultan. Ce tombeau du Grand Saint Exempt de Souci qu'abrite le monastère des Bektaché, est un lieu de repos sans bornes. Le sanctuaire est enfoui dans des rochers si abrupts qu'aucune plainte humaine ne peut s'élever jusqu'à lui ; et cette oasis de tranquillité est entourée de si étranges et si poétiques jardins suspendus que le cœur le plus désespéré

trouve à s'y délasser, l'âme des êtres les plus frappés un peu de sereine fraîcheur. Les fleurs fanées du jardin de l'Espérance se recolorent aux rayons de ce soleil réconfortant.

C'était un matin lumineux, transparent, un matin tiède du printemps. Il faisait un temps de pèlerinage. La route était belle. Je descendis de voiture et montai lentement les degrés du long et dur escalier qui ce matin-là me semblait interminable. Arrivée à mi-hauteur, je m'assis sur une plateforme, promenant mon regard fatigué autour de moi. Je tombai en extase devant l'âme poétique du vieux Saint primitif qui avait choisi pour son repos éternel un endroit aussi inaccessible. Lui aussi, comme Fouzouli de Bagdad, était amoureux de la Nature ; il avait chanté la beauté du printemps et des fleurs dans des poèmes d'une exquise fraîcheur :

« Quand j'allai visiter la forêt, je vis que la brise du printemps avait passé à travers les branches, et je compris alors pourquoi les fleurs les plus simples ressemblaient aux roses du paradis. »

Et tandis qu'assise sur le parapet de la plateforme je contemplais le site étrange, des vers innombrables du recueil poétique du Saint me revenaient à l'esprit, et sa superbe profession de foi, qui le caractérisait tout entier, me plongeait dans une profonde méditation.

Qu'à celui qui a été mon ennemi Dieu soit toute clémence ; que les bienfaits du ciel tombent sur sa tête.

Qu'à celui qui creuse un puits pour que j'y tombe Dieu donne la récompense en lui venant en aide.

Qu'à celui qui ramasse les pierres du chemin pour me lapider Dieu donne à ses bras plus de force et de vigueur.

Qu'à celui qui ne fait que souhaiter ma mort Dieu prête une vie longue comme l'éternité.

Qu'à celui qui me croit digne seulement de l'Enfer Dieu prépare une place entourée de roses dans le Paradis.

Qu'à celui qui blâme ma profession de foi Dieu vienne en Sauveur l'éclairer et l'instruire.

Qu'à celui qui calomnie le pauvre Kaigousiz le Destin soit toujours favorable et souriant.

Que dire devant une telle humilité ? On demeure étonné et silencieux. Je me demandais combien d'années de noviciat il avait subies, par quelles épreuves il avait passé pour atteindre un si haut degré de perfection morale.

O Kaigousiz Sultan ! Lumière personnifiée, si tu savais dans quel recueillement méditatif m'ont plongée ces pensées pénétrantes que tu écrivais si humblement dans une heure d'extase six cents ans auparavant ! Et, au fur et à mesure que je gravissais les marches, chaque strophe me semblait pourvue d'ailes, comme ces oiseaux des champs qui égayaient sa solitude.

Et c'étaient des vers pleins d'espoir et de sérénité qui rafraîchissaient l'âme à mesure qu'on les évoquait :

L'heure des ténèbres s'est écoulée, ô mon cœur,
Puisque voici apparaître dans le jardin de mon âme la lumière de la vérité.

Oh ! dis-moi, Kaigousiz Sultan... crois-tu véritablement que l'heure des ténèbres soit enfin envolée ?

J'avais fini de monter et j'étais arrivée enfin dans la première cour d'entrée devant la fontaine de marbre. Un silence absolu régnait partout ; rien, pas même une voix, ne venait interrompre la quiétude de cet enclos de verdure. Merci, mon Dieu, pour ce silence ! Je pourrai enfin me reposer à l'ombre dans le petit jardin suspendu et me rasséréner l'âme dans cet endroit privilégié.

Et très doucement je m'avançais vers l'entrée de la grotte toute enguirlandée de bougainvillas pourpres.

Après la lumière éblouissante du jardin, combien l'entrée de cette caverne semble mystérieusement obscure ; et comme on y respire la tranquillité ! Je passai sous le bougainvilla. A droite se trouvait un triangle au milieu duquel des gens priaient. Un peu plus loin, un jeune Kodja récitait par cœur des versets du Coran ; et la grotte, jusque

dans ses profondeurs les plus secrètes, était pénétrée des prières qui s'élevaient vers le Créateur. Parmi les pierres primitives qui formaient le mur d'enceinte, une vibration céleste semblait palpiter.

D'où venais-je d'arriver, moi ? Quel champ de bataille plein de tumulte venais-je de quitter pour cette oasis de silence ? Oh ! être loin ! pouvoir ne plus entendre le bruit du monde ; ne plus voir les luttes constantes de l'Univers affairé ! Etre loin de tout et de tous ici, sur le faîte de ces rochers abrupts, de cette chaîne aride ! Vivre éternellement dans ce fouillis de verdure, dans le repos, le calme et l'extase : quel bonheur ce serait pour moi !

Je passai silencieusement près des grands tombeaux des prieurs ; je traversai la double rangée des tombes plus modestes des disciples ; je montai trois marches encore et enfin, terminant le long corridor étroit, j'arrivai au coin le plus profond, le plus secret de la grotte, là où était le tombeau lumineux du saint poète. Et son immense pierre tombale si étrange semblait rayonner du fin fond des ténèbres.

Qu'était cette grandeur inexpliquée qui semblait planer autour de son dernier refuge ? Véritablement après sa mort son âme semblait redire ce que durant sa vie lui-même avait répété :

Qu'importe que je sois invisible au milieu des étrangers ?
Pour ceux qui me connaissent, mon rayonnement intérieur est plus éclatant que le soleil.

O Kaigouziz Sultan ! Me voici venue jusque vers toi; je suis humblement prosternée et, la tête courbée, le cœur brisé, je te supplie, toi qui es un reflet du flambeau céleste et qui t'es glorifié d'avoir passé une vie exempte de tout souci, puisque rien plus ne venait t'atteindre, verse un peu de ta sérénité dans mon être éperdu. Que je puisse goûter au moins pour un instant la saveur de ta quiétude, afin d'oublier l'amertume, le désespoir de ma vie trépidante : que ce seul instant soit une heure d'oubli. Crois-moi digne

de ta bonté tutélaire, toi dont chaque coin et recoin du sanctuaire de tes disciples invite au repos. Repose mon cœur, calmes-en les battements, et que le bienfait que j'aurai ressenti ici soit tel un sortilège que j'emporterai au loin. Tu as fait un miracle, ô Kaigousiz Sultan ! Au sommet de cette montagne, les rochers sauvages sont couverts de verdure et les fleurs d'espérance s'épanouissent dans les parterres. Autrefois, rien que l'aigle fier n'atteignait ces régions : voici maintenant tes jardins suspendus tout remplis d'ombre; et de ce désert aride et séculaire est sortie une telle végétation que l'être humain en est frappé. Ici les hommes et les bêtes semblent respirer le bonheur, le calme, la joie et la sérénité et l'on dirait que le monastère lui-même, le charme du jardin, le parfum des fleurs, le gazouillement des oiseaux font partie d'un mystère qui émane de toi. Enveloppe-moi aussi de ce je ne sais quoi mystérieux et calme pour qu'à mon tour les fleurs fanées de mon jardin d'espérance se ravivent aux gouttes de ta rosée miraculeuse. Que moi aussi je sois un des cœurs aimés qui vivent ici grisés de silence et que, pareille au brin d'herbe de ton jardin verdoyant, moi aussi, je me réconforte à ton soleil, ô Kaigousiz Sultan.

J'eus à peine le temps de finir ma prière qu'une voix s'éleva dans le silence et cette voix disait : « Aujourd'hui c'est la fête du printemps, c'est le jour bien-aimé de notre grand Saint. » Et, tandis que je me retournais tout étonnée, je vis s'approcher de l'au delà de l'entrée de la grotte, entre les grands candélabres d'argent, la majestueuse silhouette du prieur Loutfi-Baba. Je quittai le tombeau pour aller vers lui, et tandis qu'il me saluait, il me prit la main et lentement nous nous acheminâmes vers le sanctuaire de silence qu'offrait son petit jardin suspendu.

Combien j'étais loin du tumulte universel et de l'indicible angoisse des choses humaines !

Je m'assis alors sur le petit banc rustique au bord du mur de son premier jardin. Les abeilles butinaient autour

de moi tout en se plongeant dans le cœur rose des roses ; puis elles allaient rejoindre le cercle joyeux des papillons qui tournoyaient en s'élevant vers le ciel. Les fleurs alourdiesdes orangers tombaient parfois une à une sur le gazon, et la senteur délirante de ces bouquets blancs se mêlait à l'éther transparent, tandis qu'une brise légère se parfumait en passant à travers les branches des orangers. Dans les rameaux des chers vieux arbres, d'innombrables petits oiseaux apportaient leur offrande de joie à l'éclosion de la nature. Des œillets blancs, roses et rouges bordaient le bassin du milieu, et le petit jet d'eau qui s'écoulait avait un murmure qui rafraîchissait l'âme ; les fleurs embrasées des grenadiers, les petites étoiles blanches des jasmins, les touffes d'or parfumées des giroflées, plus loin la grâce élevée des roses grimpantes d'un beau jaune au cœur rosé, tout cet épanouissement et tous ces parfums m'élevaient au-dessus de moi-même, bien au delà de la banalité des choses vues et senties. Je planais dans un univers de rêve magique. Et la nature entière semblait redire les vers du poète-derviche :

Voici qu'arrive le Printemps, hyménée de la nature ;
Disparais, ô ma tristesse, voici la saison de mes sourires fleuris.

Et, en effet, dans le ciel flottait un regain de jeunesse ; tout chantait la joie de vivre ; les papillons étaient grisés de lumière et dans le gazouillement des oiseaux dominait un *Alleluia* qui allait se perdre de jardin en jardin. Il me semblait n'avoir jamais vécu une journée pareille ! Moi qui connaissais des jardins si beaux et si soignés, je n'avais jamais été charmée autant que ce matin par la beauté rustique de celui-ci. Chaque brin d'herbe semblait plus jeune, plus coloré, plus vivant. Les fleurs des parterres étaient délicieusement épanouies et les gazons semblaient remplis de sourires de jeunesse. La nature toute entière s'était revêtue de ses habits de fête et les petits jardins étaient cou-

verts de gemmes précieuses. Dans l'éclosion de cette nature il y avait une telle vie, une telle force, une telle vigueur et un tel coloris que j'en fus étonnée, éblouie, extasiée.

Printemps ! Printemps ! ô jour de magie ineffable, colore donc aussi ma jeunesse, donne à mon cœur un peu de cette vitalité que tu as si généreusement distribuée à la nature entière ; fais-moi ressembler à une de tes fleurs pour que je m'épanouisse, que je me colore et que ton sortilège pénétrant transforme tout mon être !

Un petit roitelet perché sur une des branches d'un oranger voisin lançait un chant d'amour aux roses voisines et, sous la pergola verdoyante de feuilles de vigne, deux tourterelles se promenaient en s'adorant ; le canari joyeux de Loutfi-Baba, oubliant les barreaux de sa cage, égayait de ses trilles prolongés tout le monastère et le perroquet savant, du fond d'une des chambres de la grotte, méprisant sa mimique habituelle, s'était mis à parler son propre langage. Et tandis que je regardais autour de moi, je songeais et je me demandais si la vie réelle, au fond, ne consistait pas en toutes ces choses seulement. Loin du bruit, de la lutte, ici, il n'y avait ni fièvre, ni amertume : il n'y avait que lumière, harmonie, sérénité et poésie. Dans un milieu pareil, l'âme ne devait avoir aucune désillusion ; le rêve le plus ailé semblait ne pas devoir se briser. Ce sanctuaire était si élevé qu'une prière dite avec ferveur dans ce lieu devait plus facilement s'élever jusqu'au ciel.

Ne transforme pas en automne le Printemps de mon cœur, ô Dieu,
Donne à la fleur de mon rêve la rosée qui la fait éclore.

Et alors je demandai à Loutfi-Baba : « Dites-moi, je vous prie, si la tristesse, la mélancolie et le tourment peuvent monter jusqu'ici. » Alors, à ma question sa figure éthérée se transforma ; il sourit suavement et caressa sa belle barbe blanche d'un air mystérieux : « Le miracle d'Exempt de Souci est sans bornes. » Je compris, en le regardant, qu'au-

cune mesquinerie humaine n'était venue troubler sa sérénité, qu'aucune influence terrestre n'avait pu rompre le charme de sa tranquillité d'âme. Il semblait planer au-dessus de tous les nuages épais qui nous cachent.

Le ciel, et son azur à lui était si pur et si bleu qu'il en avait conservé la limpidité au fond de son regard. Il ne pouvait ni vivre ni sentir comme nous, car il était affranchi de toutes les petitesses qui font nos misères. Et tandis que j'étais assise auprès de lui, je sentais se calmer l'angoisse qui m'étreignait à mon arrivée dans ce saint lieu ; il me semblait regarder au fond d'un lac tranquille, et,à force d'y regarder, la tranquillité de son eau, inconsciemment et très doucement, me pénétrait.

C'était comme si le miracle du saint s'opérait. Le silence de la grotte, le charme inoubliable des petits jardins suspendus et, au milieu de ce monde inconnu, la figure lumineuse du majestueux prieur m'avaient, à mon insu, réconfortée et calmée.

Je n'étais plus moi-même. Qu'étais-je donc devenue ? Je n'étais plus qu'une émanation de ce mystérieux élément. N'étais-je plus au fond qu'une âme ailée ? Etais-je un peu de la senteur de tous ces parfums réunis, ou bien étais-je l'écho du chant d'amour de tous les oiseaux d'alentour ? Je ne sais au juste ce que je suis devenue à cette minute précise.

. . . .

Par-dessus le mur, au loin, je voyais le Caire enveloppé de brume et, tandis que les minarets de ses innombrables mosquées semblaient défier la voûte céleste, la pointe des Pyramides apparaissait à l'horizon et le Nil coulait entre ses deux plaines verdoyantes.

Combien la ville me semblait lointaine et, du haut de cette cime, comme ses habitants me semblaient petits !

Quand je quittai le jardin, le canon de midi venait de tonner à la citadelle. Je sentis, en descendant l'escalier de pierre, que le charme du printemps avait pénétré mon âme

ce jour-là. Pour retourner à nouveau au champ de bataille de la vie, je me sentais armée d'une vigueur nouvelle. Et j'emportais dans mon cœur une telle envie de vivre, dans mes oreilles un tel chant de triomphe, que je n'ai plus vu ni entendu les laideurs environnantes. J'étais enveloppée de paix et devant mes yeux flamboyaient en lettres lumineuses une très ancienne pensée d'un poète oublié :

Les roses écloses au jardin de l'espoir effacent-elles la trace des épines meurtrières ; et le chant éperdu des rossignols amoureux fait-il oublier à jamais tout le tourment du passé?

Regarde bien ce monde éphémère, ô mon cœur ; regarde de toute ta force et rappelle-toi toujours que l'étoile du bonheur ne compense pas toute l'étendue de la misère vécue.

Pour couronner d'une victoire marquante la lutte quotidienne, au moins pour un jour j'avais trouvé la paix.

AMENTIT.

CHARLES DICKENS

—

Dickens est de ces génies accueillants et affables qu'il y a plaisir à aborder suivant la méthode familière. Elle implique sympathie, cordialité, bonne foi, mais surtout l'abandon de tout esprit de thèse. L'œuvre de Dickens, d'ailleurs, est souverainement simple. Il n'est besoin, pour la goûter, d'aucune préparation singulière, et la critique aimante est celle qui lui sied. S'il faut, comme le pensait Sainte-Beuve, prendre dans l'écritoire de chaque auteur l'encre dont on veut le peindre, rien ne vaudra comme de flâner sans hâte à travers l'œuvre du bon narrateur et d'en deviser à loisir, de cœur et d'abondance, en toute simplicité.

Qui donc disait d'Alphonse Daudet : « Il a écrit en aimant ; on aimera en le lisant »? C'est surtout vrai de notre auteur. Il est de ceux dont la lecture est chère à tous les âges. Adolescents, il nous captive et excelle à nous plonger en de féeriques rêveries. Mais j'imagine qu'il est non moins doux d'y revenir sur le déclin et d'éprouver, à le relire, cette surprise charmante : se retrouver, dans la vieillesse, une âme fraîche, un cœur d'enfant.

C'est que Dickens, par le sentiment, n'est rien moins qu'un poète en prose, le chantre si touchant des suavités humaines. Son génie a quelque chose d'adorablement jeune, de chaste et que l'on sent pris aux sources limpides. Un charme s'en dégage, qui opère doucement. Il est complexe, ce charme, mais il est aussi très simple et très bon, car il vient de l'âme, et c'est pourquoi il parle à la nôtre. Voilà tout son secret ; mais pour plaire et toucher en est-il de meilleur ?

A ce don de sentir joignez le don de voir, de saisir le pittoresque des êtres et des choses, d'en faire jaillir le comique avec une verve effrénée, et vous serez bien près

d'avoir tout Dickens, tendresse et fantaisie, émotion et humour, sel et douceur. Notez que, de la sorte, c'est toute l'humanité qu'il embrasse, puisqu'à côté des travers, qui différencient les hommes et les ridiculisent, il peint le sentiment, qui les exalte et les unit. Il ne fait, Taine l'a bien vu, que railler ou pleurer. « Il n'écrit que des satires ou des élégies ; blessé par les travers et par les vices, Dickens se venge par le ridicule. » Avec quelle fougue et quel assaut on en demeure confondu ! Son comique est d'une prodigalité qui déconcerte, et l'on serait tenté d'y trouver quelque excès, si l'intempérance même de cet humour sans trêve ne nous était un garant de sa sincérité. De fait, rien ne serait moins exact que d'y voir un procédé : c'est le train naturel de l'imagination du conteur, le geste de son esprit, l'instinctive réaction de son être au contact du monde extérieur. Son œil photographie les choses en relief, avec une tendance bouffonne à en exagérer les saillies. D'où une veine de gaîté bien loyale et bien franche, un art plein de drôlerie qui, jusqu'en ses outrances, se trouve avoir une riche texture de vérité. Rien de ces auteurs qui s'évertuent à faire provision de finesses, attentifs à en émailler et enjoliver leurs écrits, et que l'on sent toujours enclins à faire trophée de leurs malices. Dickens est d'une autre famille. Son humour est tout ce qu'il y a de moins élaboré. Pour tout dire, c'est mieux qu'un homme d'esprit, c'est un comique ; une force joviale est en lui ; et voyez comme elle le possède, puisqu'il lui arrive d'être emporté par elle au point d'avoir la plus grande peine du monde à la gouverner.

§

Oscar Wilde prétendait que les hommes, s'ils se ressemblent parfois entre eux, ressemblent plus souvent encore à des choses. Il en multipliait les preuves, découvrant entre les objets et les gens mille analogies imprévues et cocasses. C'est là, d'ailleurs, une source de comique infaillible, et Dickens,

grand-maître de l'humour, ne se fait pas faute d'y puiser.

Ne dirait-on pas que M. Bergson l'avait expressément en vue lorsqu'il écrivit son *Essai sur le Rire?* L'idée maîtresse du livre est qu'une description est comique en proportion de la netteté avec laquelle elle nous fait voir dans l'homme un pantin articulé. Nous rions lorsque nous surprenons le mécanisme venant s'insérer en intrus dans la vivante continuité des choses, autant dire toutes les fois qu'une personne arrive à nous donner l'impression d'un objet. Le comique se ramène, dès lors, à un effet d'automatisme : il est plutôt raideur que laideur, les attitudes et mouvements du corps humain devenant risibles dans la mesure exacte où ce corps, par sa rigidité, nous fait penser à une simple mécanique.

Voilà bien la méthode de Dickens, quand il nous campe ses personnages. Pour les rendre burlesques, un seul moyen, mais sûr : il les traite en automates, il les mécanise ; puis, de ces êtres simplifiés à outrance il arrive, et c'est là le miracle, à faire des types doués d'une vie surprenante et d'immortelles caricatures.

Mais, par un procédé inverse, qui vaut d'être noté, il semble que son imagination, si prompte à assimiler les vivants à des choses, se rattrape sur celles-ci en leur prêtant figure humaine et en donnant au moindre objet mission de faire le vivant, de s'animer et de sentir.

C'est ainsi qu'ayant à décrire un coin de vieille rue, il nous dira :

A droite et à gauche s'élevaient vers les cieux de grandes maisons isolées, hautes, décharnées, dont les façades étaient noircies par l'âge, dont les fenêtres, comme les yeux des vieillards, semblaient ternes et creusées par les années (1).

(1) *Aventures de M. Pickwick*. Cf. Lamartine :

Les gouttières que rien n'essuie
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vieille demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure
Que les veuves ont sous les yeux.

Voilà de ces phrases comme il en a tant, simples, mais qui nous ouvrent des échappées de rêverie. Car à tout propos ce romancier fait acte de poète et son œuvre, pour être écrite en prose, n'en est pas moins (aux beaux endroits) l'égale et la concitoyenne de toute poésie. Tel on le retrouve à chaque page. Voici rendu un effet de tempête :

Le vent du soir s'élevait et les vieux ormes du jardin s'agitaient avec tant de bruit que ma mère et miss Betsy jetèrent toutes deux les yeux de ce côté. Les grands arbres se penchaient l'un vers l'autre, comme des géants qui vont se confier un secret, et qui, après quelques secondes de confidence, se relèvent brusquement, secouant au loin leurs bras énormes, comme si ce qu'ils viennent d'entendre ne leur laissait aucun repos (1).

Et l'on dirait d'une vision de Hugo illustrée par Doré. C'est ainsi que son imagination passionnée et fébrile prend possession des choses, en les humanisant. Ajoutez-y la note comique et cette faconde énorme, épique, intarissable, qui communique un fol entrain à tout ce qu'il écrit. Un rien la provoque et l'excite. L'objet le plus insignifiant sert de motif à ses gaîtés, de prétexte à ses saillies et de tremplin, si l'on peut dire, aux soubresauts de son humour. Quoi de moins plaisant, de plus banal qu'un honnête lexique écorné par l'usage? Dickens trouve pourtant le moyen de s'exciter là-dessus. Ce qui découragerait un humoriste ordinaire va prendre forme et couleur et déclencher l'image comique, rien qu'en passant par son cerveau (2).

Sa pétulance gagnant les choses, il réalise ce tour de force de douer d'une vie pittoresque ce qu'il y a au monde de plus aride : un état de comptes, un mémoire :

Depuis combien de temps court-il ? demanda M. Ben Allen (par parenthèse un mémoire est l'engin locomotif le plus extraordinaire que le génie de l'homme ait jamais inventé : une fois

(1) *David Copperfield*.

(2) « ... Son dictionnaire, à force d'être ouvert et consulté, s'est dilaté et gonflé comme un hydropique : il ne peut plus se fermer et bâille d'ennui de se voir ainsi tourmenté. » *Dombey et fils*.

en mouvement, il continue à courir de soi-même, sans jamais s'arrêter durant la vie la plus longue) (1).

Ainsi va l'imagination de Dickens, malicieuse et fringante. L'humour est sa plus chère débauche, et d'aucuns diraient son délit. Je ne jurerais pas qu'en son ébriété il ne lui arrive de dépasser un peu les bornes de l'entrain. Mais le moyen de lui en vouloir, remué, entraîné, chatouillé que l'on est par les folles inventions de son esprit en liesse! Elles jaillissent de données parfois bien imprévues, telles certaines plaisanteries macabres, à propos de cimetières et de spectres (car Dickens est ainsi fait que même des sujets de ce genre le mettent en joie et l'émoustillent) (2).

Nous évoque-t-il un fantôme, celui d'un homme d'affaires, de son vivant avare et dur, qui, un beau soir, s'avise d'apparaître à son associé, la scène sera d'abord fantastique, terrifiante à souhait, puis brusquement :

Son corps était transparent, si bien que Scrooge, en l'observant et regardant à travers son gilet, pouvait voir les deux boutons cousus derrière, à la taille de son habit.

Scrooge avait souvent entendu dire que Marley n'avait pas d'entrailles, mais il ne l'avait jamais cru jusqu'alors (3).

Reconnaissez-vous à ce trait l'humoriste impénitent, chez qui la malice toujours fait sentinelle, qui s'interrompt pour assaisonner de plaisant son récit et ne craint pas de folâtrer même à l'article du macabre?

Tout Dickens est, d'ailleurs, dans ces *Contes de Noël*, où apparaît le plus touchant et le plus pur de son génie. — Tout, sauf une certaine puissance et magnificence d'essor, dont sans doute on s'aperçoit mieux dans ses œuvres de longue haleine. Mais qu'il est fabuleux et charmant, le monde où ils nous transportent! Tout y est fantaisie, miracle et poésie ; le sentiment y revêt la robe fluide du

(1) *Aventures de M. Pickwick.*

(2) Cf. l'enterrement de Mrs Gargery, dans *Les Grandes Espérances*. Mais au fait, ne serait-ce pas une des marques de l'humour anglo-saxon? Voir les « Contes » de Mark Twain.

(3) *Contes de Noël.*

rêve, et Shakespeare eût goûté ces songes d'une Nuit d'Hiver. Supposez-les contés, le soir, dans la tiédeur des longues veillées. Cela fait rêver et c'est d'une terreur charmante, au coin de l'âtre où l'on somnole.

Aussi comment la nuit de Noël ne l'eût-elle pas inspiré, cette nuit d'un romanesque pieux, évocatrice de frais mystères? Elle nous façonne, dirait-on, une âme accueillante aux chimères. Tout nous induit en rêverie : l'heure solennelle et tendre, les divins souvenirs et la rumeur bénie des cloches qui s'éparpille. Chacun de nous y est enclin à croire un peu à l'irréel et à se laisser prendre aux douceurs des légendes. Emoi mystérieux qui, ce soir-là, émane des choses et à notre insu nous pénètre. Et que cette atmosphère sied donc au juste à ces Contes ! Leur perfection vient de là, d'une entente on ne peut plus délicate entre l'esprit de ces récits, le cadre d'une nuit touchante et le génie imaginatif et tendre du conteur.

Dickens tenait, dit-on, cet art de sa grand'mère paternelle, qui s'était acquis du renom comme improvisatrice populaire. Il trouva donc cette forme en crédit autour de lui. Père de famille, sa joie était de s'entourer, le soir, de ses petits et de bercer d'histoires sans fin leurs veillées enfantines. Tout cela, on le retrouve dans ces *Contes de Noël*, dont la fantasmagorie nocturne, un peu étrange, s'éclaire si joliment d'un rayon de bonté. Ce réalisme inspiré, c'est tout l'art de Dickens : la vérité s'y mêle au merveilleux, l'humble détail domestique à la poésie la plus radieuse, pour nous créer un univers dont on peut dire qu'il n'est qu'à lui, à la fois fantastique et vrai, inouï et pourtant réel(1).

Mais enfin, essayons de surprendre certains de ses secrets, en entrant un peu plus avant dans l'analyse de sa manière. On sait déjà à quel point il a l'imagination visionnaire, éprise de merveilleux, non sans une pointe de bizarre. Son œil de feu, braqué sur les choses, les anime, les galvanise. Tout devient alors personnage. Les objets

(1) Réalisme et romantisme, le mélange est aussi dans Balzac.

de tous les jours vous prennent mille formes singulières et l'on dirait d'un fourmillement de choses à demi-vivantes, dans le goût des paysages grimaçants de Jérôme Bosch ou de Breughel. Réalisme effarant, endiablé et fantasque, qui ne tend à rien moins qu'à transfigurer le monde inanimé en le faisant frémir et palpiter d'une sorte d'universel animisme.

Voici l'heure qui sonne à l'horloge d'une église :

Le dernier coup de midi tinta, laissant après lui le bourdonnement semblable à celui d'une abeille monstre qui aurait eu du temps à perdre à parcourir le clocher (1).

Et encore :

L'antique tour d'une église, dont la vieille cloche renfrognée avait toujours l'air de regarder Scrooge curieusement à son bureau, par une fenêtre gothique pratiquée dans le mur, devint invisible et sonna les heures, les demies et les quarts dans les nuages avec des vibrations tremblantes et prolongées, comme si ses dents eussent claqué là-haut dans sa tête gelée (2).

Mais c'est peut-être à décrire d'humbles choses domestiques qu'il met le plus de tendresse et de fantaisie savoureuse, et de style. Il est incroyable à quel point d'humbles bouilloires le font rêver et de pauvres vaisselles l'inspirent. Depuis les peintres hollandais, nul ne s'est penché avec plus d'amour sur les choses familières et n'a su mieux leur prêter vie, une vie menue, mystérieuse, qu'on dirait faite du bourdonnement d'un fol essaim de petites âmes.

La bouilloire était d'une obstination bien faite pour impatienter. Elle ne voulait pas se laisser ajuster sur la barre supérieure de la grille ; elle ne voulait pas se prêter à s'accommoder tranquillement aux inégalités du charbon ; elle se penchait en avant avec des façons d'ivrogne, et pendant ce temps-là égouttait, comme une sotte qu'elle était, sur le foyer.

.... Or, ce fut en ce moment, remarquez bien, que la bouilloire commença la soirée. Ce fut en ce moment que la bouilloire, de-

(1) *Contes de Noël.*
(2) *Ibid.*

venant tendre et musicale, commença à sentir dans sa gorge ses glouglous irrésistibles et à se permettre de courts ronflements, qu'elle arrêtait dès la première note, comme si elle n'était pas encore bien sûre qu'ils fussent de bonne compagnie. Ce fut à ce moment qu'après avoir fait deux ou trois tentatives vaines pour étouffer ses sentiments expansifs, elle secoua toute humeur chagrine, toute réserve et laissa échapper tout à coup un ruisseau de notes si gaies, si joyeuses, que jamais rossignol stupide n'en a conçu la moindre idée. Et si simples aussi ! Vous auriez pu, Dieu merci, comprendre ce chant comme un livre, mieux peut-être que certains livres que vous et moi pourrions nommer. Avec sa chaude haleine s'exhalant comme un léger nuage qui montait, gracieux et coquet, à une hauteur de quelques pieds, puis demeurait suspendu vers l'angle de la cheminée, comme dans son ciel domestique, la bouilloire mit à poursuivre sa chanson tant de verve et d'énergie que son corps de fer en bourdonnait et se trémoussait de plaisir sur le feu, et le couvercle lui-même, le couvercle, rebelle naguère (tant est grande l'influence du bon exemple), exécuta une sorte de gigue et fit un bruit semblable à celui d'une jeune cymbale sourde et muette qui n'a jamais connu le contact de sa sœur jumelle (1).

Voilà bien l'humeur de Dickens quand elle est alerte et joyeuse et que, se sentant en train, il s'anime à peindre les choses avec boutade et poésie. En somme, il décrit moins les objets qu'il ne les transpose. Et sans doute c'est par où ce génie si simple et si bonhomme ne laisse pas d'être en faveur auprès d'artistes compliqués et d'un petit groupe d'écrivains aux visées singulières. Il y a de nos jours une Ecole que j'appellerais des Amis du Rare, qui fuit le naturel et s'adonne à l'effort. Leur prend-il fantaisie de décrire la nature (plante, animal ou paysage), ils dépensent un talent incroyable à la maquiller, la rapetisser, lui composer je ne sais quel air artificiel et « ferblanté ». Et ces recherches fatigantes, ce souci torturant de l'effet, pour aboutir à quoi ? Ni plus ni moins qu'au convenu d'une esthétique anguleuse et sans grâce : un cubisme en littéra-

(1) *Contes de Noël.*

ture. Ce qui, chez l'auteur de « Pickwick », jaillissait en drôlerie savoureuse, se travestit en procédé et se fige en formule. C'est la différence de la fausse gentillesse aux franches trouvailles du génie, du maniérisme laborieux à la large manière et de Jules Renard à Dickens (1).

Le réalisme de ce dernier est, du reste, aussi spécial que possible. C'est, si l'on veut, un *réalisme déformateur*. On a noté chez lui ce trait : « Le don d'enrichir et de dépasser le réel avec ses éléments mêmes (2). » Ce n'est pas encore assez dire. Ses créations ont grande allure ; en dépassant l'exactitude, ses types la surpassent. Il s'entend à l'absurde et s'y meut avec une logique admirable. Il semble que, pour faire rencontre du vrai, il lui faille passer, à tout prix, par le comique, et c'est souvent par la voie du grotesque qu'il atteint à l'émotion profonde. D'un pinceau à la fois véridique et fantasque, il fait ressemblant dans l'invraisemblable. Ses personnages ne sont pas tant des portraits que des visions, et il est possible qu'il n'observe pas, mais il fait mieux, il crée : sa fiction, dès qu'elle prend corps, se trouve plus vraie que le réel.

A cet égard comme à tant d'autres il rappelle Rembrandt, un Rembrandt moins l'amertume et le pessimisme profond. Ces deux génies un peu bizarres, inégaux, plus profonds qu'adroits, ont entre eux plus de points communs qu'on ne pense. Je songe moins à tel détail du privé, comme le goût du chez soi et de la vie intime, qu'à l'essence même de leur génie, à la fois noble et trivial, au goût d'un certain baroque, à leur étrange prédilection pour les déguenillés et les gueux. De même encore, la beauté grecque ou italienne leur échappe. Dans le monde, ils ne voient

(1) Il est arrivé aux plus grands de se laisser tenter par cet artifice descriptif. Ainsi V. Hugo peignant le coq :

Le beau coq vernissé qui reluit au soleil.

Cela est bien fait pour évoquer l'image d'un coq artificiel, d'un beau jouet neuf et éclatant. Et le vers est heureux et fait tache brillante, ainsi jeté en passant. Mais abusez du procédé, et ce sera vite intolérable.

(2) Cazamian : *Le Roman social en Angleterre*.

que des beautés morales ou des laideurs physiques (1). Plus naturels que personne, tout en étant moins près de la nature, insouciants des règles du goût, épris de fantasmagorie, mêlant l'idéal au réel et noyant le vrai dans l'imaginaire, captivés par le mystère moral, ce sont deux très grands visionnaires.

En tout cas, chez tous deux, une prédilection marquée pour le fantastique. L'œuvre entière de Dickens en témoigne et les figures déroutantes, figures de rêve ou de cauchemar, y abondent. C'est miss Havisham, dans *les Grandes Espérances*, un des êtres les plus bizarres éclos dans la serre chaude de son imagination ; dans *David Copperfield*, miss Mowcker, la naine obligeante et falote, qui se faufile à travers les scènes du roman, sans qu'on sache au juste pourquoi, pour rien, pour le pittoresque (telle un peu cette silhouette de féerie, à la fois enfantine et vieillotte, que Rembrandt s'amuse à faire scintiller dans sa *Ronde de Nuit*); le nain Quilp, du *Magasin d'Antiquités*, gnome monstrueux, sorte d'Alberich des faubourgs ; dans *Dombey et fils*, Mme Skewton, vieille coquette lamentable, aux grâces fanées et hideuses, et qui minaude jusqu'à la mort : un squelette follement attifé, dans le goût de Goya ou de Rops... et puis enfin tant et tant d'autres ! Chose curieuse, ces personnages fantastiques nous semblent plus réels, plus en chair que ceux qu'il puise dans la moyenne. Ses grotesques atteignent un degré de vie et de véhémence auquel n'arrivent pas toujours ses types et échantillons d'une allure plus courante. C'est à croire que là est son domaine et que c'est dans l'invraisemblable et le démesuré qu'il donne vraiment toute sa mesure. Ce faisant, il va d'ailleurs bien plus loin que la caricature, si, au sens du détail typique, dont en somme l'art comique relève, il joint le don souverain, qui n'appartient qu'aux créateurs, de façonner des types humains d'une portée universelle et de les lancer à foison,

(1) Cf. Fromentin : *Les Maîtres d'Autrefois*.

vivants et drus, par le monde. C'est l'idée qu'a rendue avec force un de ses plus brillants interprètes (1).

Dickens fut plutôt un mythologue qu'un romancier : il ne réussit pas toujours à faire de ses personnages des hommes, mais du moins il ne manque jamais d'en faire des demi-dieux ; ce sont toujours des êtres de l'espèce de Punch ou du Père Noël. Ils vivent d'une vie durable, dans le délice perpétuel d'être eux-mêmes.

Cela même fait qu'il échoue lorsqu'il s'avise de décrire l'évolution d'un sentiment : par exemple, le repentir de Dombey, si brusque et d'une telle maladresse. Ses personnages vivent hors du temps ; comment se plieraient-ils à ses contingences ? Suivant le point de vue, on les trouvera vulgaires ou divins, outrés ou plus vrais que nature, un peu comme ceux de Rabelais, cet autre roi au pays de fantaisie, qu'il faut lui aussi prendre en bloc, qu'on peut aimer ou n'aimer pas, mais que je défie bien que l'on goûte à demi. Il y a chez eux deux du Silène. Mêmes personnages exorbitants, absurdes, et pourtant si humains ; même dévergondage d'imagination éclatant en décharges successives et s'exaltant en une sorte de lyrisme. Et voyez comme ils sont, tous deux, incapables de se refouler, quel gaspillage de facéties, quel déchaînement, quelle ivresse !

C'est, chez Dickens, une profusion d'humour qui n'arrête pas de jaillir en prouesses. Et toujours l'emploi étourdissant de cette même formule : dépouiller l'organisme humain de la souplesse qui lui est propre, réduire la vie au mécanisme et l'homme à l'état d'automate. Aussi bien, la race s'y prête et je ne sache pas qu'il faille grand effort à un observateur d'outre-Manche pour collectionner des effets de raideur. Toute celle de l'important M. Merdle tient dans cette courte phrase :

Mon temps étant assez précieux, reprit alors le millionnaire se levant tout d'un coup, comme s'il avait jusque-là attendu après

(1) Chesterton : *Charles Dickens*.

ses jambes et qu'on vînt de les lui apporter à l'instant même, il faut que je me dirige vers la Cité (1).

Et voici, crayonnée d'un trait, la silhouette d'une miss de là-bas :

La jeune personne avait une taille longue et maigre, en sorte que ses vêtements paraissaient toujours en danger de glisser de ses épaules en porte-manteau, auxquelles ils étaient négligemment suspendus (2).

Pour finir, le salut cérémonieux et ridicule d'une vieille fille :

Comment vous portez-vous, miss Tox ? dit M. Dombey. Et comme il avait fait quelques pas pour venir à sa rencontre, miss Tox, pour reconnaître cette marque de distinction, disparut un moment, dans une profonde révérence, au milieu de ses flots de gaze. On eût dit une de ces lorgnettes de théâtre qui rentrent en elles mêmes pour se fermer (3).

D'autres fois, raffinant encore sur le chapitre de l'automatisme, ou, si l'on veut, poussant plus loin la feinte, Dickens s'amuse à démonter les articulations de ses bonshommes, tant et si bien que leurs malheureux membres n'ont plus même l'air de leur appartenir. C'est le cas de M. Pecksniff « retirant ses gants et réchauffant ses mains devant le feu, avec autant de bienveillance délicate que s'il se fût agi des mains d'un autre et non des siennes (4) ». Et le trait est joli, pour autant cette fois qu'un grain d'observation morale s'y mêle. C'est à faire regretter qu'il n'en soit pas ainsi plus souvent.

Avouons que cet humour tire couramment ses effets de l'invraisemblable. Et, certes, la bouffonnerie en reste savoureuse, Dickens ne se faisant jamais faute d'avoir l'extravagance plaisante. Mais enfin, le comique qui en sort est forcément d'ordre spécial : c'est un comique des formes plutôt

(1) *La petite Dorrit.*
(2) *Le Grillon du foyer.*
(3) *Dombey et fils.*
(4) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*

que des caractères. Dickens est bien cela avant tout, un prodigieux chasseur d'images, et son œuvre, le plus riche arsenal de types burlesques qu'on puisse souhaiter. Une fois posés, les personnages grossissent, s'enflent et s'exagèrent. Sous la poussée imaginative de l'auteur, ils se dilatent en proportions grandioses. Mais notez que leur type s'accentue sans pour cela s'enrichir, tout le progrès du piquant se bornant aux contours. Quant à évoluer, au sens psychologique, ce n'est pas leur affaire. — J'excepte, si l'on veut, le personnage de Pickwick, dont, au cours du roman, le caractère se développe et se nuance, et s'humanise. Cela tient peut-être à la façon dont l'histoire en fut composée, sous forme de feuilletons détachés, livrés au jour le jour, et que le succès commandait de poursuivre (1). — En règle générale, ses héros sont bâtis tout d'une pièce. Plus pittoresques que ceux de Thackeray, autrement enlevés et troussés, ils manquent, c'est certain, d'arrière-plan et de profondeur. A la Foire aux vanités c'est un peu la Foire aux mannequins qui succède.

S'il fallait, dans l'histoire littéraire, lui découvrir un devancier, j'irais prendre Smollett, ce Hogarth du roman que, tout enfant, Dickens eut l'occasion de lire. Et sans doute il manque à Smollett le rayon de douceur et ce don d'attendrir et d'amener les larmes ; mais, pour le reste, la filiation est évidente. Même psychologie rudimentaire que rachète un don surprenant d'intuition pittoresque, une sorte de divination du dedans par le dehors. Même procédé consistant à accumuler des monceaux d'épithètes et, pour faire rire le lecteur, à commencer par l'ahurir. Des personnages d'un comique inconscient, affublés de manies et de tics. Une imagination effrénée et qui grossit tout ce qu'elle touche. Au moral, un pessimisme superficiel sans rien d'amer comme chez Fielding. Et pour finir, ce trait

(1) Pareille évolution se retrouverait chez Don Quichotte, du premier livre au second. Remarquez aussi qu'à côté de Pickwick il y a Samuel Weller qui fait le pendant de Sancho.

singulier, qui étonne bien un peu chez ces humoristes : le goût du terrifiant et des effets de mélodrame, dont rendrait compte à la rigueur l'emportement de leur génie, si l'on admet que la terreur n'est que l'exagération du tragique comme le grotesque est du comique exaspéré et poussé à l'outrance.

Mais sait-on, pour passer aux romanciers de chez nous, qui, de nos jours, rappelle Dickens, a lu son œuvre avec ferveur et s'en souvient avec profit? C'est l'auteur de *Sylvestre Bonnard* et du *Livre de mon Ami*. M. Anatole France a l'admiration quelque peu emprunteuse. Il lui plaît d'avoir part aux richesses d'autrui. Cela est d'un parfait socialiste. Nourri d'auteurs de choix, sachant ce qui est bon à prendre, on dirait qu'un instinct le pousse à butiner et à extraire de chacun d'eux ce que j'appellerais le point flatteur. C'est une manière assurément de rendre hommage à ce qu'on aime. Mais quoi, M. France est abeille : il en a l'aiguillon et le miel, un miel qu'il fait de toutes choses (1).

(1) Il y a de M. France, dans la *Vie littéraire*, une « Apologie pour le Plagiat » effectivement fort convaincante. Voilà qui doit nous mettre à l'aise. Je citerai donc, dans *Pierre Nozière* : « Toutes les élèves de Mlle Genseigne sont sages et appliquées, et il n'y a rien de si plaisant à voir que leurs petites personnes immobiles. On dirait autant de petites bouteilles dans lesquelles Mlle Genseigne verse la science. » A rapprocher de ce trait final du premier chapitre des *Temps difficiles* : « L'orateur et le maître d'école reculèrent un peu pour mieux envelopper dans un coup d'œil rapide le plan incliné où l'on voyait rangés en ordre les petits vases humains dans lesquels il n'y avait plus qu'à verser des faits jusqu'à ce qu'ils en fussent remplis à pleins bords. » — Se rappelle-t-on *Les dernières paroles de Decius Mus*, l'incomparable discours de l'abbé Chotard, au *Livre de mon Ami*? Le prototype en est tout entier chez Dickens (Voir *Le Mystère d'Edwin Drood*, trad. française, p. 98). — Tout à la fin du même roman, je trouve ceci encore : « Mme Billikin s'arrêta plusieurs fois, en montant les étages, pour reprendre sa respiration; arrivée au salon, elle appuya ses mains contre son cœur comme s'il eût été prêt à se détacher et qu'elle l'eût surpris au moment où il allait s'envoler. » Et dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, écoutez Mlle Préfère : « Il n'y a pas de femme qui ne se ferait honneur de porter votre nom et de partager votre existence. Non! il n'y en a pas : c'est mon cœur qui me le dit. — Et elle pressait des deux mains ce cœur prêt sans cesse à s'échapper. » — Tout *Sylvestre Bonnard* est d'ailleurs dans l'esprit de Dickens; cela en est imprégné. Le parfum est sans doute plus discret, mais l'arome est le même. Seulement, M. Anatole France n'est pas pour rien de chez nous. Etant Latin, il est artiste et sait ce que c'est que composer. Mais, n'est-ce pas, il n'est point donné à chacun de conter comme Dickens en écrivant comme Renan.

§

Dickens, comme beaucoup de génies simples, s'offre le luxe, dans ses écrits, d'un certain nombre de manies et de tics. C'en est un que d'en prêter, comme il fait, à presque tous ses personnages (1). Son imagination l'y pousse, qui est avant tout pittoresque et tournée au dehors. Et Dieu sait avec quelle insistance il donne la chasse aux ridicules et fait saillir tous les travers. Quel flair à les dépister et quel don de perpétuelle découverte! Un surtout, à la fois inoffensif et réjouissant, était fait du coup pour lui plaire (si c'est le propre de la moquerie de Dickens de n'être jamais inhumaine). C'est le travers professionnel, un des plus riches en échantillons comiques et en variantes. Tous ses bonshommes en sont marqués : il les confine expressément dans leur spécialité. M. Tool, de son état chauffeur de locomotive, juge de tout par des métaphores tirées de sa machine (2). Songez au voiturier Weller, cocher épique, trogne splendide (3)! C'est comme le capitaine Cuttle (4), avec son jargon de marine, vieux loup de mer, obstinément ridicule et touchant. Il y a beau temps que le vieux Cuttle vit solitaire et retraité; mais n'importe, il s'imagine encore être à bord et continue à regarder la vie du haut de sa passerelle. Qui de nous n'a ainsi sa dunette imaginaire, d'où il observe le train des choses et bonnement les façonne à sa guise! — Ce type de vieux marin, fruste, impayable et savoureux, cordial avec un grain de matoiserie, est un de ceux que le roman anglais affectionne, qu'il met en scène le plus volontiers. Le truculent capitaine Trunnion ouvre gaillardement la série (5) et le contraste est délicieux entre la rude écorce de ces bonshommes et

(1) M. et Mme Meagles, dans *La petite Dorrit;* le major Bagstock dans *Dombey et fils;* jusqu'au poney récalcitrant du *Magasin d'Antiquités!*

(2) *Dombey et fils.*

(3) *Aventures de M. Pickwick.*

(4) *Dombey et fils.*

(5) Smollett : *Aventures de Peregrine Pickle.*

leur tendresse, leur délicatesse de cœur quasiment maternelle.

Un exemple, encore bien joli, de déformation professionnelle, nous est fourni par M. Mould, entrepreneur de Pompes funèbres. M. Mould vient d'avoir la visite de Mistress Gamp, sa voisine; il en rend compte à Mistress Mould en parlant d'elle à cette dernière; ses réflexions prennent le tour gracieux que voici :

Je vous assure, ma chère, fit observer M. Mould, que c'est une femme très habile. C'est une femme chez qui l'intelligence est immensément supérieure à la position qu'elle occupe dans ce monde. C'est une femme qui observe et qui réfléchit d'une manière rare. C'est une femme, ajouta l'entrepreneur en remettant sur sa tête son mouchoir de soie et s'apprêtant à faire sa sieste, qu'on se sentirait presque disposé à enterrer gratis, et proprement encore (1).

Tout cela, on le voit, d'un comique très sain, d'une gaîté loyale, authentique et franchement populaire. L'homme du peuple a une façon à lui de regarder. Son œil surprendra tel détail et négligera l'ensemble. Dans une figure, un trait le frappe, ordinairement un trait plaisant, et cette tare il s'en saisit, il l'exagère à la manière des enfants. Donneur de sobriquets, dénicheur de travers, il a, d'instinct, ce qu'il faut pour la caricature. — Mais, justement, Dickens a tout du plébéien, y compris l'attendrissement facile, et, en plus, du génie. C'est ainsi que pour plus d'accent, il ramasse ses types, il les simplifie à outrance. Procédant sans retouche, trouvant du premier coup le détail qui mord sur l'esprit, il dote ses personnages d'une grimace caractéristique, il les affuble d'un tic pour la vie. C'est Uriah Hep (2) qui se tortille toujours, Carker (3) aux dents de chat, qui nous obsède de son mauvais sourire, Joe (4) le gros lourdaud,

(1) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*
(2) *David Copperfield.*
(3) *Dombey et fils.*
(4) *Aventures de M. Pickwick.*

qui s'affale sur les sièges et s'endort ; et l'on en citerait encore d'autres.

Tolstoï, moins près de Dickens, plus près de la nature, n'agarde évidemment de procéder ainsi. Voyez son Karénine, personnage officiel et gonflé d'importance : il a lui aussi une manie, au demeurant fort malgracieuse, celle de faire craquer ses phalanges. Mais on nous l'apprend en passant, négligemment, sans insister. Survient la crise où l'homme s'effondre. Humilié, meurtri, Karénine se recueille, essaye de se reprendre. L'idée de glisser à cette place un détail familier ne viendrait sûrement pas à un romancier ordinaire. C'est pourtant ce que fait Tolstoï, et la minute qu'il choisit pour nous rappeler le tic fâcheux du personnage. Sentez-vous comme le trait, pour avoir été ménagé, acquiert ici sa valeur, soulignant chez ce haut dignitaire le côté vulgaire et mesquin et du même coup nous révélant cette part d'automatisme qui, aux heures de crise, vient curieusement se mêler à nos actions les plus graves ? C'est le fait d'un romancier supérieur, qui sait être à la fois grand psychologue et réaliste. Mais Dickens, avec tout son génie, n'est autant dire ni l'un ni l'autre. A l'inverse, il procède sans choix, avec un véritable acharnement de caricature. On dirait qu'opprimé par un surcroît d'inventions, il s'en soulage avec une joie naturelle et physiologique. Possédé et comme tyrannisé par ses personnages, il organise vaille que vaille quelque histoire autour d'eux. L'intrigue ensuite va comme elle peut. Au demeurant, un peintre étonnant : l'œil de La Bruyère avec l'entrain de Diderot.

Et c'est si vrai, qu'il arrive fréquemment que ses types secondaires, pour le pittoresque et l'accent, l'emportent sur les principaux. Le plus humble comparse y gagne une personnalité royale. Aussi bien est-ce le fait du grand art : plus un être est particulier, plus il représente un type commun de l'espèce humaine. Qu'est-ce qu'un créateur ? Un symboliste sans le savoir. Comme Balzac, Dickens enfante

un monde au sein duquel il disparaît. Toujours en fonds de fertilité, jetant ses héros à poignées, à lui seul, il ravitaillerait je ne sais combien de romanciers. Cela implique, évidemment, une force vitale peu commune ; rien d'étonnant à ce qu'elle éclate avec une fougue un peu baroque. Ce comique tourbillonnant a quelque chose qui étourdit, et c'est sa marque d'être un peu une gaîté de Mi-Carême.

Mille traits jetés en passant relèvent du comique des tréteaux. C'est Dombey « tournant sa tête dans sa cravate comme le pivot d'une porte tourne sur sa crapaudine » ; Mlle Nipper, « qui se redresse d'un air si raide qu'on aurait cru qu'il venait de lui pousser tout à coup un second busc à son corset » ; Joe, qui prend les deux mains de son interlocuteur et « les fait manœuvrer de haut en bas, comme s'il eût été la dernière pompe brevetée ». Ou encore cette esquisse, vrai numéro pour scène foraine :

A cet appel, paraissait, sur le seuil de la porte d'entrée, un grand valet de pied, qui avait sur son habit de livrée tant de longues aiguillettes qu'il passait son temps à s'accrocher, à s'enchevêtrer dans les chaises et les tables et menait une vie de tourment, qui ne pouvait se comparer qu'au supplice d'une mouche prise au milieu d'un monde de toiles d'araignée (1).

Voit-on maintenant le thème (et je ne dis pas le procédé) ? C'est, commenté de verve et magnifié par le génie, celui des comiques de cirque, clowns « excentrics », contorsionnistes, dont l'Angleterre a été de tout temps la terre classique et bénie. La manière a bien son danger, qui est, à force de bander les ressorts des personnages, de les réduire à faire figure de simples ressorts habillés. Dans l'homme le mannequin apparaît. Il y a comme un entraînement, un vertige mécanique, auquel le bon Dickens a peine à se soustraire. Partant à fond de train, il dépasse vite la mesure. Ainsi le veut son génie un peu fou, toujours enclin à renchérir. Humour, humour, quand tu nous tiens...

Mais aussi que de scènes réussies sitôt qu'il garde sa

(1) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*

maîtrise ! Celle-ci, par exemple, d'un tour tout à fait malicieux et charmant :

Comme Wemmick et miss Skiffins étaient assis l'un à côté de l'autre, et comme j'étais, moi, dans un coin obscur, j'observai une extension longue et graduelle de la bouche de M. Wemmick, en même temps que son bras se glissait lentement et graduellement autour de la taille de miss Skiffins. Avec le temps je vis paraître sa main de l'autre côté de miss Skiffins ; mais, à ce moment, miss Skiffins l'arrêta doucement avec son gant vert, ôta son bras, comme si c'eût été une partie de son propre vêtement, et, avec le plus grand sang-froid, le déposa sur la table devant elle. Le calme de miss Skiffins, pendant cette opération, était un des spectacles les plus remarquables que j'eusse encore vus, et on aurait presque pu croire qu'elle le faisait machinalement.

Bientôt je vis le bras de Wemmick qui recommençait à disparaître, et graduellement je le perdis de vue. Un peu après, sa bouche commença à s'élargir de nouveau. Après un intervalle d'incertitude qui, pour moi du moins, fut tout à fait fatigant et presque pénible, je vis sa main paraître de l'autre côté de miss Skiffins. Aussitôt miss Skiffins l'arrêta avec le calme d'un placide boxeur, ôta cette ceinture ou ce ceste, comme la première fois, et la posa sur la table. Supposant que la table était l'image du sentier de la vertu, je dois déclarer que, pendant tout le temps que dura la lecture, le bras de Wemmick s'éloigna continuellement de ce sentier, et y fut non moins continuellement ramené par miss Skiffins (1).

Evidemment cet humour se distingue de beaucoup d'autres. Ce n'est ni l'amertume de Thackeray, ni l'ironie hautaine de Carlyle, encore moins la moquerie terrible et sanglante d'un Swift. Mais cela vaut par une invention perpétuelle dans le comique, et c'est toujours d'une si plaisante et folle exécution !

Dickens reste humain et cordial jusque dans la satire; ce rieur à belles dents n'est jamais amer ni caustique. Sa plaisanterie est débonnaire, affectueuse et sans fiel; son

(1) *Les grandes Espérances.*

humour, jamais offensant, tout en étant fort offensif. Voyez ses portraits de « ratés », ses imbéciles aux contours énormes, toute la série de ses fantoches : c'est d'une joie franche, sans détours, d'un comique endiablé, mais sans ricanement. Il nous parle quelque part de ces hommes, pareils aux hiboux, qui ont de meilleurs yeux pour les ténèbres que pour la lumière. Il est sûr qu'il n'est pas de ceux-là. C'est que Dickens, au fond, est résolument optimiste : il fait confiance à l'humanité. Certes, il nous montre bien des blessures, mais qui toujours se cicatrisent. Dans son œuvre, aux endroits les plus sombres, apparaît le pan de ciel bleu. Comparez-le à Thomas Hardy et vous sentirez toute la différence entre Dickens et un vrai pessimiste, entre le réaliste accablé du poids triste des choses et le visionnaire enfiévré qui les transpose en féerie. Avec quelle délicatesse il évite de ridiculiser à fond ses personnages, toutes les fois qu'il s'agit d'un humble ou d'un déshérité ! Comme tous ceux pour qui la douce vie est un bien et qui ont au cœur un trop-plein d'espérance, il semble qu'à s'attrister définitivement il éprouverait de la peine et presque du remords. D'ailleurs, il ne saurait. Quelque chose de trop pur résonne dans son génie, je ne sais quoi de frais, d'angéliquement clair : telles ces cloches dont le son reste argentin et doux, alors même qu'elles voudraient convier à la tristesse.

Optimisme touchant, car il vient droit du cœur, mais aussi optimisme d'Anglais, d'une bonne santé délibérée, pour qui la bonne humeur est une annexe de l'hygiène, d'homme au teint franc, au regard clair. De là le caractère moral, l'aspect soulageant de son œuvre. La bassesse et le mal n'y triomphent qu'en passant. Probité et vertu y ont encore la meilleure part. Et enfin cette idée s'en dégage, parfaitement belle et consolante, qu'il y a en nous quelque chose de bon que la vie améliore. Voyez Pickwick, gentleman corpulent, héros jovial et magnifique. Le roman n'est qu'un récit copieux de ses mésaventures. Que d'incidents tragi-

comiques, que de mécomptes et d'infortunes ! Le caractère de Pickwick s'en ressent ; il se fâche toujours plus et s'entête et le piquant est qu'une foule de maux qu'il pourrait s'éviter pleuvent sur lui à mesure qu'il enrage et redoublent dès que l'excellent homme fait mine de s'insurger. Mais quoi, vieilli et calmé par tant d'expériences, voilà qu'il se rassérène et que son humeur s'assagit. Evolution discrètement marquée,mais d'une moralité bien touchante. Le vieil homme s'apaise, liquide toute amertume pour n'opposer désormais à la vie qu'une bonhomie que rien n'altère. Et c'est charmant de le voir redevenir graduellement *ce qu'il est :* le meilleur des vieux garçons, l'âme la plus délicieuse. Cette auréole de bonté, c'est le don du romancier-poète à ceux qui lui sont vraiment chers. A l'inverse de Balzac, qui magnifie les scélérats, son tendre génie s'exalte aux âmes de douceur. Les enfants les plus charmants de sa fantaisie sont aussi les enfants de son cœur. Et d'ailleurs, chez les grands, un Cervantès, un Molière, le rire incline à la pitié et se mue aisément en tendresse. Il y a en eux du pardon et l'on dirait de leur satire que, par une sorte de secrète vertu expiatrice, elle est déjà sur le chemin d'absoudre et de compatir.

Ce que Dickens, par exemple, n'a pas, quand à d'autres et à de plus grands que lui on le compare, c'est le sens de la volupté, c'est l'intuition tragique de l'amour. Les sombres fatalités, les emportements de l'instinct sont absents de son œuvre. Il y manque les ardeurs et les chaudes haleines. Si c'est pudeur d'écrivain, elle est bien de sa race. Chez les Anglais, « l'amour est d'abord un jeu, plus tard un devoir, jamais une passion » (1). L'abandon voluptueux n'est pas du tout leur affaire et c'est sans doute ce qui a fait dire bien joliment à l'un d'entre eux (2) : « L'Anglais ne se croit moral que quand il se sent mal à l'aise. » Ce sont gens pour qui la passion est une hôtesse indésirable.

(1) A. Filon.
(2) Bernard Shaw.

Leurs romans se ressentent de cette origine puritaine et d'être nés au pays de la vertu immodérée, chez un peuple ayant la coquetterie des vertus conjugales.

Sait-on où Dickens composa ses *Contes de Noël* ? C'est en Italie, au cours d'un voyage. Là, en pleine lumière enchantée, à quoi rêve-t-il ? A Londres, à ses cheminées, à ses pluies obstinées et à ses haillons de brouillard. Voilà ce que lui inspire la terre des cités charmantes, le pays du ciel bleu, des campagnes mordorées et de la mer caressante. S'étonnera-t-on que la volupté n'ait pas trouvé en lui son peintre? En homme du Nord, il s'en défie, et on le sent bien dans ses livres, à je ne sais quel soin d'éluder le périlleux, d'écarter le malsain, de fuir le délétère. Si la chute a lieu par hasard, le romancier en parle à peine, jetant sur elle un voile ami que l'on souhaiterait plus diaphane... Tant de grâce décente a son prix, mais la vie a plus de richesses et le malheur est qu'elle ne se laisse pas expurger comme un livre. Entre le crime et la vertu, entre le mélodrame et l'églogue, il y a ce que Balzac et Tolstoï ont vu, il y a le drame. Dickens, tout en faisant figure à leurs côtés, reste en marge, un peu en retrait, peintre touchant de la famille, troubadour tendre du foyer. Et la lampe familiale a bien de la douceur, mais enfin son rayon n'éclaire pas le monde; le foyer a sa poésie, mais, à nous bercer trop longtemps, le bonheur domestique nous endort. Cet auteur nous fait jeûner de passion à un point incroyable ; il respecte le lecteur avec vraiment trop d'insistance ! Mais, au fait, n'est-ce pas nous la faire désirer que de la tenir pour à ce point indésirable? Une pudeur si loin poussée ressemble un peu à un hommage rendu au vice sacrifié par la vertu inconsolable.

§

Ceci dit, que le domaine de Dickens est donc grand et que sa part reste belle ! Quelle verve de cœur, quelle fécondité d'émotion (toujours dans l'ordre des émotions saintes). Comme tous les sensitifs, c'est surtout les simples qu'il

aime, ces âmes douces, un peu modiques, qui ont l'air de vivre en veilleuses.... Insensiblement il nous conduit à faire amitié avec elles, sachant comme pas un ennoblir les vertus subalternes : la bonne humeur des pauvres, leur courage, leur inaptitude à l'intrigue, leur zèle à s'entr'aider, leur facilité d'être heureux, ces qualités de tous les jours qui ressemblent à des vertus et qui, n'est-ce pas, en valent bien d'autres (1). Quant aux peines des pauvres gens, ces douleurs qui font peu de bruit et se voilent, on dirait, de pudeur, quel romancier les a mieux peintes ?

Et n'est-ce pas encore d'un véritable ami des humbles d'avoir montré dans leurs manières — au moins chez les meilleurs — cette dignité, cette sorte de noblesse indéfinissable, reflet de la beauté morale sur leurs pauvres dehors? Songez à Etienne Blackpool (2), à Tom Pinch dans *Martin Chuzzlewit*, à Joe, le simple au grand cœur, dans *Les Grandes Espérances*. On dirait qu'il choisit d'aimer des êtres modestes, leur gardant une disposition spéciale de clémence et au fond du cœur comme une préférence de pitié. Ainsi, de cette pacotille d'êtres mesquins et ternes il fait surgir des personnes morales d'un rayonnement incomparable, où resplendit l'essence des pures affections. C'est que son âme d'apôtre aimant les illumine; c'est que la vie a chaud dans ses livres et que le cœur y fait foyer. Et voilà comme (à la manière encore de Rembrandt) il arrive à faire vivre ses pauvres en pleine atmosphère de féerie, extrayant une poésie des déchets de la civilisation et une beauté des pires misères. Plus un être est chétif, plus il l'aime; c'est aux deshérités que vont toutes ses tendresses, et aux plus disgraciés qu'il accorde ses grâces. Cela explique qu'il y ait tant d'infirmes et de faibles d'esprit dans son œuvre : le pauvre Smike (3), miss Flite (4), la vieille

(1) « Le bon côté des malheureux nous est toujours caché. Tout le monde ignore ce que le pauvre est pour le pauvre, excepté lui et Dieu. » *Bleak-House.*

(2) Voir *Les Temps difficiles.*

(3) *Aventures de Nicolas Nickleby.*

(4) *Bleak-House.*

plaideuse un peu folle, dont les procès ont troublé la cervelle, M. Toots (1), si simple mais si bon, la petite Maggy (2) aux yeux écarquillés, au gros rire, le délicieux Dick enfin de *David Copperfield*. Autant d'innocents ou de demi-fous invariablement sympathiques.

Taine, qui ne peut s'empêcher de voir partout de l'inquiétant, insiste sur leur côté effrayant et tragique :

Le jeu de ces raisons délabrées ressemble au grincement d'une porte disloquée; il fait mal à entendre. On y trouve, si l'on veut, un éclat de rire discordant, mais on y découvre mieux encore un gémissement ou une plainte, et l'on s'effraye en mesurant la lucidité, l'étrangeté, l'exaltation, la violence de l'imagination qui a enfanté de telles créatures, qui les a portées et soutenues jusqu'au bout sans fléchir, et qui s'est trouvé dans son vrai monde en imitant et en produisant leur déraison.

Du coup, la sombre humeur de Taine l'égare. Il s'agit bien vraiment de tares et de névroses ! Ce que Dickens aperçoit plutôt dans cette éclipse de l'intelligence, c'est le signe supérieur de ceux qui résistent le moins à l'esprit. En somme, il reconnaît quelque chose de Dieu dans les simples, l'obscurcissement chez eux de la raison individuelle lui paraissant, si l'on peut dire, la marque du sceau divin. Aussi, voyez quel charme il leur prête, quelle ravissante fraîcheur de spiritualité ! C'est ainsi qu'au nom de l'amour qui égalise, il rachète leur misère par un surcroît d'attraits.

Comme c'est aux petits qu'il s'intéresse, à ceux surtout dont la faiblesse paraît avoir besoin de nous, rien d'étonnant à ce qu'il peigne à ravir les enfants et les animaux. Voici, pris sur le vif, un bon chien qui folâtre :

Boxer sentant que la famille tout entière avait droit à ses attentions, qui devaient être réparties impartialement entre chacun de ses membres, entrait et sortait avec une agitation désordonnée, tantôt décrivant un cercle d'aboiements brusques autour

(1) *Dombey et fils*.
(2) *Petite Dorrit*.

du cheval, tandis qu'on le bouchonnait à la porte de l'écurie, tantôt feignant de fondre comme une bête farouche sur sa maîtresse et s'arrêtant de lui-même tout court devant elle d'un air facétieux ; tantôt arrachant un cri d'effroi à Tilly Slowboy assise près du feu dans la petite chaise de bonne d'enfant, en lui appliquant, alors qu'elle s'y attendait le moins, son museau humide sur la joue ; tantôt faisant preuve d'un intérêt indiscret pour le baby ; tantôt tournant un nombre infini de fois sur lui-même devant le foyer avant de se coucher comme pour s'y établir pour la nuit, puis se relevant et allant remuer dehors son petit bout de queue à l'air, comme s'il venait de se rappeler un rendez-vous et qu'il partît au grand trot pour ne pas le manquer (1).

De même, les enfants l'inspirent. Ses adultes nous ont parfois un air tant soit peu irréel, qui tient sans doute à ce que l'auteur nous les a peints trop parfaits. D'où quelque chose d'angélique à l'excès, qui s'éloigne du vrai. Mais le moyen de peindre un enfant trop pur et trop charmant ! Lui seul réalise ce miracle de réunir dans sa petite âme l'originalité native à l'extrême candeur. C'est ce mélange délicieux où justement Dickens excelle. Son pinceau atteint pour le peindre un frais, un velouté qui sont l'enfance même. Avec cela, toujours une tendance à préférer les malades et les faibles, ces jeunes êtres précocement sérieux et souffrants et que la vie retient à peine : la petite Nell, Florence Dombey et son frère, figurines pensives, d'un charme vaguement inquiétant... Est-il possible de rendre mieux la grande détresse de l'enfance, ses peines qui nous dépassent et l'acuité de ses chagrins ? Le faire en est d'un maître. C'est tout ce qu'il y a de plus direct en naissance de sentiment. Lui-même s'est d'ailleurs décrit dans David Copperfield, faisant confusion de ses premiers souvenirs avec ceux de son héros. Et Dickens n'est-il pas resté un enfant toute sa vie, nerveux, un peu ingénu, prompt au rire et aux larmes, perpétuellement émerveillé par le spectacle de la vie ? Sa description même en fait foi, qui jaillit

(1) *Contes de Noël.*

vive et neuve et toute colorée de fraîcheur (avec jusqu'à ce trait d'imagination bien enfantine de saisir mal la différence qui sépare les objets des vivants et de les délimiter non sans un peu d'incertitude).

Mais ce qui fait vraiment la beauté de cette œuvre, c'est qu'elle est un réservoir immense de tendresse et d'amour. Une grande pitié humaine y frémit et y chante ; la bonté y fleurit en touffes de poésie.

On connaît la page fameuse de Schopenhauer :

De même que des torches et des feux d'artifice pâlissent et s'éteignent à l'apparition du soleil, ainsi l'esprit, comme le génie et comme la beauté même, sont rejetés dans l'ombre et éclipsés par la bonté du cœur. Quand elle existe à un haut degré, elle supplée si bien toutes les autres qualités qu'on rougit d'avoir regretté leur absence. L'intelligence la plus bornée ou la laideur la plus grotesque, dès que la bonté les accompagne et parle en elles, en sont transfigurées ; le rayonnement d'une beauté de nature plus élevée les enveloppe et elles expriment une sagesse devant laquelle toute autre sagesse doit se taire. Car la bonté du cœur est une propriété transcendante, elle appartient à un ordre de choses qui aboutit plus loin que cette vie, et elle est incommensurable par rapport à n'importe quelle perfection. Quand elle habite un cœur, elle l'ouvre si largement qu'il embrasse le monde ; tout y pénètre et rien n'en est exclu, car il identifie tous les êtres avec le sien et il donne envers les autres cette indulgence intime dont chacun habituellement n'use qu'envers soi-même... Auprès de cela que pèsent esprit et génie, que vaut un Bacon de Verulam?

Ce qu'a compris si bien le plus profond des philosophes, Dickens nous le rend sensible sous forme de poésie. Une brise de sympathie circule dans ses livres, brise toute spirituelle, parfumée de tendresse et murmurante des plus douces modulations de la pitié. De ce point de vue, la douleur est un bien ; sans elle connaîtrions-nous jamais ce qu'il y a en nous de meilleur? Quant à l'intellectuel, au savant, qu'ils sont donc peu de chose ! Le plus pauvre artisan, l'humble parmi les humbles, s'il a l'amour en lui, les dépasse à l'infini.

Mais plus le cœur de Dickens le porte vers les pauvres, plus il se montre impitoyable envers leurs exploiteurs. De quelle verve il les poursuit, les démasque, entre en joute avec eux ! Ces professeurs de bienfaisance, comme il les abomine ! Fâcheuse corporation où la vertu, devenue mécanique, sert de réclame à des spéculateurs avides de renommée, fanfarons de charité juchés sur leur tribune philanthropique et toujours prêts, de là-haut, à foncer sur les gens pour les lancer de vive force dans la voie du salut !

L'œuvre de Dickens fourmille de ces affreux fantoches. Mistress Jellyby, qui laisse son mari et ses enfants dans l'abandon, tout entichée de son projet de colonisation morale de l'Afrique, n'est encore que plaisante, elle et sa sotte manie (1). Mais que dire du révérend Chadband, autre figure du même livre ! Le voici qui sermonne un jeune vagabond, pauvre innocent qui meurt d'ennui de tant d'éloquence.

Pendant tout ce temps-là, Jo est resté à l'endroit où il s'est réveillé ; il plume sa casquette et met dans sa bouche des lambeaux de fourrure qu'il crache ensuite d'un air repentant ; il sent bien qu'il ne sera jamais qu'un pécheur endurci et qu'il lui sera toujours impossible de ne pas dormir quand le révérend se met à prêcher, car jamais il n'y comprendra rien. Et cependant, pauvre Jo, il s'est accompli sur la terre des actes si touchants pour le salut des hommes, et l'histoire en est tellement simple que si tous les Chadband, s'écartant avec respect, laissaient rayonner jusqu'à toi la lumière qui émane de ce récit assez éloquent en lui-même pour se passer de leurs discours, tu resterais éveillé, Jo, et tu comprendrais cette parole, car tu serais attendri.

Dans *Bleak-House* encore, l'insupportable mistress Pardiggle, pour qui l'unique remède à tous les maux de la société est de poursuivre le pauvre, de s'en saisir, de lui appliquer la bienfaisance comme une camisole de force. Rappelez vous le début d'*Olivier Twist*, sa triste enfance de souffre-douleurs au dépôt de mendicité. Ne dirait-on

(1) *Bleak-House.*

pas vraiment qu'il y a un système d'éducation qui choisit à rebours les êtres les plus lugubres pour en faire les maîtres de la tendre jeunesse et « les poteaux indicateurs de la route des vertus » ? C'est encore la vieille puritaine qu'on nous montre dans *La petite Dorrit*, avec sa religion de ténèbres ; et tant d'affreux pédagogues qui martyrisent l'enfance, le maître d'école Gradgrind dans *Les Temps difficiles*, Pipchinet, Honeythunder, le Dr Blimber, le hideux Pecksniff. Il arrive à Dickens, quand alors il s'indigne, de se hausser à une vigueur d'ironie qui ne lui est point coutumière.

Lorsque M. Pecksniff et ses deux filles eurent rejoint la diligence à l'extrémité de la ruelle, ils en trouvèrent l'intérieur vide, ce qui leur fut singulièrement agréable, d'autant plus que l'impériale était comble et que les voyageurs qu'elle contenait paraissaient transis de froid : car, ainsi que M. Pecksniff le fit observer avec raison, quand lui et ses filles eurent enfoncé profondément leurs pieds dans la paille, se furent enveloppés chaudement jusqu'au menton et eurent relevé les glaces des deux portières, c'est toujours une douce jouissance de sentir, par le temps de bise, qu'il y a beaucoup d'autres personnes qui n'ont pas aussi chaud que vous. « Et c'est, dit-il, une impression toute naturelle, une disposition sage dans l'ordre de la Providence ; ce n'est pas aux diligences que s'en arrête l'application ; elle s'étend à toutes sortes d'autres branches du corps social. En effet, poursuivit-il, si chaque homme avait chaud et était bien nourri, nous perdrions le plaisir d'admirer l'héroïsme avec lequel certaines classes supportent le froid et la faim. Et si nous n'avions pas plus de bien-être les uns que les autres, que deviendrait pour nous le sentiment de la reconnaissance, l'un des plus sacrés qu'il y ait dans la nature humaine ?... »

Il prononça ces dernières paroles avec des larmes aux yeux, en même temps qu'il montrait le poing à un mendiant qui essayait de grimper derrière la voiture (1).

§

On a parlé du socialisme de Dickens et le mot est bien

(1) *Vie et Aventures de Martin Churzzlewit.*

un peu fort. La vérité est qu'il eut cruellement à souffrir de la misère. Son père fut enfermé dans une prison pour dettes. Lui-même connut l'humiliation du travail manuel précoce. Après avoir peiné dans une fabrique, on le mit petit clerc, saute-ruisseau chez un homme d'affaires. Dans *David Copperfield* et *La petite Dorrit*, il s'est souvenu de tout cela. Son talent a d'ailleurs bien la fibre populaire et, s'il est un sentiment dont il ne s'est point départi, c'est sa grande pitié des petits de ce monde, de ceux que Joinville appelait « le menu peuple du Seigneur ». Mais on dirait que toutes les misères, toutes les cruautés de l'existence n'arrivent qu'à ce résultat de la lui rendre encore plus chère : tels ces amants dont chaque déception avive la tendresse.

L'erreur serait de prêter à Dickens un dogmatisme doctrinaire. Un apôtre du peuple, oui ; mais rien d'un docteur ès sciences sociales. Son socialisme est tout de sentiment ; c'est, si l'on veut, celui d'Etienne Blackpool dans *Les Temps difficiles*. Il y a dans ce livre une scène admirable, celle où M. Bounderby reçoit son vieil ouvrier :

« Voyons Etienne, dit M. Bounderby, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui peut vous amener ici, vous ? »

Etienne fit un salut. Non pas un salut servile, ces ouvriers de fabrique ne connaissent pas cela ! Ma foi non, Monsieur, vous ne les y attraperez pas, quand ils seraient restés vingt ans chez vous ! Seulement, pour faire un bout de toilette en l'honneur de Mme Sparsit (1), il rentra les deux pendeloques de sa cravate sous son gilet.

« Ah ça, voyons ! continua M. Bounderby en prenant un peu de Xérès, vous ne nous avez jamais donné de tracas ; vous n'avez jamais fait partie des mauvaises têtes ; vous n'êtes pas de ceux comme, il y en a tant, qui voudraient qu'on les fît monter dans une voiture à quatre chevaux et qu'on les nourrît de soupe à la tortue et de gibier avec une cuiller d'or (M. Bounderby prétendait toujours que c'était là le seul et unique but de tout ouvrier qui ne se trouvait pas heureux comme un roi) : et par conséquent

(1) Qui assiste à l'entretien.

je suis déjà bien sûr que si vous êtes venu ici, ce n'est pas pour vous plaindre ; j'en suis bien persuadé d'avance. »

Et la scène, ainsi amorcée, file bon train et s'enlève en chef-d'œuvre. C'est toute l'hypocrisie de ces gens qui ne savent que gémir sur l'impiété et l'immoralité de la classe ouvrière et qui d'ailleurs lui offrent quoi ? Le plus maigre idéal : celui de vivre pauvrement, de faire l'économie des plus modestes plaisirs, de renoncer jusqu'à cette joie, ce seul luxe du pauvre : la douceur de l'entr'aide et de la charité.

Tant y a que Dickens, secrètement prévenu du peuple, est un peu entêté à nous le peindre en beau. Il faut toujours qu'il canonise les humbles et charge les riches de méfaits. Dans le nombre il s'en trouve pourtant qui n'ont point l'âme si méchante. Sir Dedlock, dans *Bleak-House*, n'est pas foncièrement mauvais. Sa dureté lui vient plutôt du milieu social où il vit. Dickens se représente « le monde » d'une façon un peu naïve, comme un endroit très ennuyeux, où la plante humaine étouffe et s'étiole faute d'air, où l'on ne rencontre que de ces gens dits de la vieille école (expression qui s'applique généralement à ce qui jamais n'a été jeune), qui ne pensent plus que par clichés et passent leur temps à faire entre eux un incroyable échange de rengaines (1).

Mais, par exemple, qu'il a bien attrapé l'égoïsme dès gros possédants, cet état d'esprit de toujours ! Voici Cokeville, leur moderne fief, la cité des usines :

Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que la ville fût encore là. Elle avait été ruinée si souvent que c'était merveille qu'elle eût résisté à tant de secousses. Certes, on n'avait jamais vu d'argile à porcelaine plus fragile que celle dont se trouvaient pétris les manufacturiers de Cokeville. On avait beau les manier avec toutes les précautions possibles, ils mettaient tant de complaisance à tomber en morceaux qu'on ne pouvait s'empêcher de croire qu'ils étaient fêlés depuis longtemps. Ils étaient ruinés, disaient-

(1) Cf., dans *La petite Dorrit*, le grand dîner chez les Merdle.

ils, lorsqu'on les obligeait à envoyer à l'école les enfants des fabriques ; ils étaient ruinés lorsqu'on nommait des inspecteurs pour examiner leurs ateliers ; ils étaient ruinés lorsque ces inspecteurs mal appris exprimaient dans leurs scrupules le doute que les filateurs eussent le droit d'exposer les gens à être hachés menu dans leurs machines ; ils étaient perdus sans ressource, lorsqu'on se permettait d'insinuer qu'ils pourraient, dans certains cas, faire un peu moins de fumée. Outre la cuiller d'or de M. Bounderby, qui était généralement acceptée dans Cokeville, il existait une autre fiction assez répandue parmi les manufacturiers. Dès qu'un Cokebourgeois se croyait maltraité, c'est-à-dire qu'on ne le laissait pas tranquille et qu'on proposait de le rendre responsable des conséquences d'un seul de ses actes, il ne manquait jamais de faire entendre cette terrible menace : « J'aimerais mieux jeter mes biens dans l'Océan Atlantique. » Plus d'une fois, le ministre de l'Intérieur en avait tremblé des pieds à la tête (1).

Faisons la part dans tout cela d'un peu d'emportement verbal et d'outrance, il reste que l'œuvre du grand satirique eut une portée sociale immense. Ce n'est pas en vain qu'il fit la guerre à tant d'abus : la paperasserie administrative, le travail des enfants, la prison pour dettes et l'emprisonnement cellulaire, l'inégale sévérité des lois envers les riches et les pauvres, les tares de l'Assistance publique et les méfaits de l'enseignement privé... Si la vieille Angleterre, remuée et troublée, se découvre une audace sociale chaque jour grandissante, qui sait si ce n'est pas au plus populaire de ses romanciers qu'elle le doit, aux chauds accents de ce Jean-Jacques de la démocratie anglo-saxonne?

Populaire, il le fut de suite, à un degré à peine croyable. Son grand secret pour toucher le peuple est qu'il l'aimait. D'autres s'abaissent pour lui parler ; Dickens l'attire à lui et l'élève. Les humbles le sentirent bien et c'est ce qui les mit en confiance. Il n'y a pas apparence qu'une telle pitié leur soit à charge, ayant pour base une idée noble, la dignité de l'être humain. — Que cette tendance ait ses dangers, je

(1) *Les Temps difficiles.*

laisse le soin d'en disserter à d'autres. Peut-être y en a-t-il, en effet,à confondre les notions du juste et du charitable et introduire la morale familiale dans la morale de l'Etat. Est-il sûr qu'il faille, par principe, empêcher toutes les souffrances, et d'ailleurs est-ce possible? Leur somme est-elle ici-bas quelque chose qui se puisse diminuer et, croyant y porter remède, ne ferait-on que les déplacer? Autant de problèmes pour le sociologue, qu'heureusement pour nous ne se pose pas le romancier. Ses préoccupations sont différentes. Cet homme à parti pris n'est rien moins qu'homme de parti. Comme tous les intuitifs, il ne se paye pas d'apparences et la machine politique, au fond, l'intéresse assez peu. Même ce chef-d'œuvre national qu'est la constitution britannique, orgueil de tout Anglais,ne trouve pas grâce à ses yeux : on sent à travers ses boutades qu'il a peine à la prendre au sérieux :

L'Angleterre a été, durant la semaine dernière, dans une situation effroyable. Lord Coodle voulait démissionner. Sir Thomas Doodle ne voulait pas prendre sa place, et, comme personne ne compte en Angleterre, hormis Coodle et Doodle, le pays s'est trouvé sans gouvernement (1).

La politique de classe n'étant décidément pas son fait, que reste-t-il de ce qu'on a appelé le socialisme de Dickens? C'est pure affaire de sentiment : une vision intuitive et profonde du mal social, un zèle tendre à l'endroit des misères humaines, une pitié qui ne connaît pas d'horizon, l'élan d'une âme qui veut aimer... Le cœur de Dickens le rattache à la souffrance générale; il règne dans toute son œuvre comme un climat de charité. Un Alexandre Dumas, a-t-on dit de lui, — ce n'est pas autrement le flatter, — qui avait l'âme de Vincent de Paule.

Ce sentiment de la pitié, merveille du roman russe et du roman anglais, qu'en dire après tant d'autres? Ceci du moins qu'il est, au fond, d'essence religieuse. Cet élargisse-

(1) *Bleak-House.*

ment du cœur, grâce auquel l'individu participe aux souffrances de tous, qui le fait se charger, lui chétif, de la douleur du monde entier, suppose qu'en tout être vivant il reconnaît son propre être. L'illusion du principe individuel se dissipant, l'égoïsme fond comme neige. Plus de ligne de démarcation : les autres, c'est moi encore, et toutes les âmes ne font qu'un. C'est le cri de Schiller dans son ode fameuse : tous les hommes deviennent frères ! Les croyants ajoutent ces seuls mots : parce que fils d'un même père.

Une preuve que l'inspiration de ces romanciers est de qualité religieuse, c'est leur tendance à déprécier la beauté païenne et plastique, disons mieux, la beauté tout court. Qu'ils y soient, comme Dickens, peu sensibles, ou bien que, comme Tolstoï, ils n'en subissent l'enchantement que pour y résister et violemment s'en défendre, tous la sacrifient en esprit à quelque chose d'un autre ordre, grandeur morale et beauté intérieure, « cette beauté qui ne réside pas dans les secrets de la proportion, mais dans les secrets de la profonde sympathie humaine » (1). Il faut arriver à des génies de bien haut rang pour découvrir dans des chefs-d'œuvre, qui alors dépassent tout, l'union vivante des deux beautés, la synthèse du miracle grec et du miracle chrétien : c'est Michel-Ange dans son Esclave, c'est le plus grand de tous peut-être, Richard Wagner.

Mais Dickens, plutôt qu'à la beauté des formes, est sensible à celle des cœurs, à ce sentiment mystérieux qui nous fait voir dans les hommes, même les plus bas placés, les plus médiocres, de vrais compagnons de voyage sur le chemin de notre vie, non des créatures d'autre race, marchant vers un autre but. C'est le besoin du sacrifice, besoin d'aimer, de compatir, d'hospitaliser toutes les douleurs. Appellerons-nous cela de l'inspiration ? Nous parlons bien de celle d'un saint, d'un grand artiste, d'un poète ; pourquoi ne pas lui donner le même nom chez un cœur poussé

(1) George Eliot.

par le dévouement à remplir dans la plus humble vie la plus humble des tâches?

Bien souvent, sans qu'ils s'en doutent, les hommes, comme dans le bon vieux temps, ont un commerce avec les anges, et les plus humbles créatures humaines, même celles qui ont le plus repoussant aspect et que la pauvreté recouvre, deviennent rayonnantes au chevet de la douleur et se changent en esprits bienfaisants avec un auréole au-dessus de leur tête (1).

Rien, dans tout cela, de la pitié déclamatoire de Hugo. Ce n'est pas non plus celle de Tolstoï, autrement contractée et douloureuse, qui a bien plus la marque tragique et s'illumine d'éclairs. On dirait que la pitié russe est dominée par l'idée de la mort et la pitié anglaise plutôt par l'idée de la vie. D'où son charme, une note plus saine et cette douceur qui, au dire de Wordsworth, est la pente chérie de tous les vraiment grands. Mais encore, prenons garde aux nuances. Il est certain que chez George Eliot on trouve un souffle moral supérieur; mais il s'y mêle un fort parfum de piétisme. Chez cette femme de génie on sent un peu la prédicante et, qu'on me passe le mot, la pédagogue de l'idéal. Rien de tel chez Dickens, bien plus sans-façon et plus peuple, et qui écrit bonnement, sans arrière-pensée d'édifier. En somme on trouve là réuni ce que l'Anglais a de meilleur : franche gaîté, bonté, cordialité, droiture, sans ce grain d'hypocrisie morale qui parfois le dépare.

Merveilleux privilège des artistes! Ils trouvent dans leur divination instinctive du vrai de quoi faire concurrence à la nature. Leur monde est comme une réplique aérienne de l'univers. Et c'est la vie prise sur le fait, tout le travail secret de la sensibilité qui nous devient visible. Qui donc s'entend mieux à cela que notre auteur? Romancier-né, à la façon de George Sand, il en a la prodigalité de cœur, l'abondance, mais sans aller comme elle jusqu'à idéaliser le chimérique et le faux. C'est qu'il a le doux sens humain qui

(1) Contes de Noël : *La Bataille de la Vie.*

le rattache au vrai des choses ; ses écrits en sont pénétrés et y gagnent un surcroît de substance et cette beauté supérieure due à la compassion. Il est le peintre du cœur et de la vie profonde. Aussi a-t-il ce double pouvoir d'attendrir et de consoler. Ce que ses romans contiennent de tendresse et d'inexprimable émotion, le plus faible, le plus hâtif, le plus bâclé suffirait à en convaincre. Secrètement cela nous remplit de larmes qui demandent à tomber. Et pourtant, de ces lectures pleines de pleurs on sort le cœur pacifié. Des maladresses, des longueurs, des fautes de goût, peu de style, mais ce qui seul peut-être y supplée : de l'émotion vraie et, redites par le génie, ces éternelles vieilleries du cœur auxquelles les plus sceptiques ne sauraient dire non.

« Dickens, a-t-on écrit, n'est qu'Anglais par le rire, c'est par les pleurs qu'il est humain. » Et l'éloge, pour être équitable, demanderait à être élargi. Cette manière lente et affectueuse de retrouver la marche des sentiments plutôt que de les reconstruire est celle, au demeurant, de tous ces romanciers. Au lieu de les comprendre, ils aiment mieux les dépeindre et, par d'habiles transpositions, en insinuer le charme en nous. Elle est si vaste, la poussée de sentiments qui s'agitent au-dessous de notre conscience claire ! Tout cela est si confus et si peu saisissable ! Renonçant à traduire l'intraduisible, ils préfèrent d'abord nous mettre en sympathie et provoquer en nous, par une lente suggestion, ces états profonds qu'un Latin réduirait en formules. De la sorte, leurs œuvres nous touchent, si l'on peut dire, par le dedans. Les thèmes primitifs de la sensibilité s'y développent avec largeur. C'est l'éternelle jeunesse du sentiment qui y chante. Ce que ces auteurs perdent en clarté, ils le gagnent en profondeur, et voilà qu'ils arrivent sans bruit à ébranler au fond de nous quelque chose qui attendait le moment de vibrer. C'est ce même instinct qui les guide, ce même patient et profond sentiment de la vie, quand, au lieu de se borner sèchement à l'étude d'une crise, ils nous déroulent l'histoire d'une existence avec tous ses

replis. Le sentiment qui s'en dégage est bien plus voisin de la vie. C'est peut-être le secret du charme de *Dominique* et ce qui assure à ce chef-d'œuvre une place de choix entre les romans de chez nous. « Les choses *n'arrivent* point, elles *se font* lentement, non en une heure, mais dans la suite des jours... (1). »

§

Comme il n'est point de qualité qui ne s'avoisine d'un défaut, force est d'avouer que ces romanciers en prennent à leur aise et se laissent aller un peu trop à leur génie de l'expansion. Que leur démarche est donc peu svelte et dégagée ! Ils racontent à loisir, sans mise au point, sans triage. Ces narrateurs anglais sont gens de beaucoup d'haleine ; ils ne vous ont jamais la courtoisie de faire court. Leur récit se déroule tranquillement, en sa profusion négligente, délectable sans hâte, copieux sans impatience, et c'est de quoi parfois impatienter le lecteur. On souffre de ces redites, on demande qu'il y ait clôture et l'on aspire après une page de Mérimée.

C'est qu'à dire vrai le sens artistique n'a jamais été le fort des Anglais. Ils éprouvent moins que nous le besoin d'ordonner les choses, de façonner le réel en le simplifiant. Avec cela, guère de milieu entre un souci d'art plutôt faible ou alors l'excès opposé : l'esthétisme d'un Wilde et ses outrances.

Par exemple, ce qui est bien à Dickens, ce à quoi on revient toujours, c'est la qualité poétique de son réalisme, le prestigieux éclat d'une vision à la fois véridique et fantasque, naturaliste au meilleur sens et si à l'aise pourtant dans le surnaturel. Et je veux bien qu'avec sa conception un peu innocente du monde, son penchant vers le mélodrame, sa tendance à diviser les hommes en anges et en démons — âmes d'azur ou âmes de ténèbres — et cette imagination qui déborde et chevauche sans cesse en dehors du possible,

(1) Carlyle.

parler du réalisme de Dickens puisse paraître un peu étrange. Mais quoi, c'est un réalisme spécial, *réalisme de rêve* comme dans Shakespeare, observation point tant d'artiste que de visionnaire.

La jeune aveugle du *Grillon du foyer*, ignorante des pauvres réalités qui l'entourent, s'imagine habiter un séjour enchanté, peuplé d'objets charmants, que ne visite point la gêne. Chez Dickens, c'est une manière d'instinct analogue qui opère. Loin d'avilir, comme d'autres, ce qu'il touche, il embellit les choses les plus humbles, il les transfigure en poète. Les mille songes gracieux secoués par son génie lui font un monde enchanté auquel lui-même se laisse prendre. Ce savoureux mélange de poésie et de trivialité, d'humeur bouffonne et de rêve, ce don de transfigurer le réel tout en lui gardant sa substance, ce goût du peuple enfin, que Gœthe n'avait pas, tout cela l'apparente à Shakespeare. Si la vie est une mascarade aux yeux du philosophe, et, aux yeux du poète, une féerie, pour Dickens, génie tendre et narquois, elle est, à la fois, l'une et l'autre.

La vie, comme il l'aimait, cette vie bouffonne et auguste, banale aux yeux de certains, mais, pour qui sait la regarder, si follement émouvante ! Aussi, quel choc direct il en donne, quelle sensation frémissante et chaude ! « Le roman moderne, si bon qu'il soit, n'est qu'un simple entr'acte dans la vie. Mais aux jours de Dickens, quand ses œuvres commençaient à paraître en feuilletons, tout le monde semblait considérer la vie réelle comme un entr'acte entre deux numéros de *Pickwick* (1). » C'est la Capitale surtout qui l'attire. Il gardera toujours la hantise de la rue, de ces faubourgs de Londres où traîna son enfance, et l'on peut dire qu'il a fait en poète le feuilleton de la grande ville. C'est aussi dans ces premières années qu'il emmagasina tant de types mémorables. A l'école où on l'envoya, il eut pour maître un Gallois ignorant et brutal qui vivra pour la postérité sous les traits de M. Creakles. Après quoi il entra comme petit

(1) Chesterton, *op. cit.*

clerc d'abord chez un avoué, puis chez MM. Ellis et Blackmore, hommes de loi de Gray's Inn, et il se trouve qu'on a compté dans ses romans jusqu'à quarante-six portraits de commis et de clercs ! Le souvenir de la jeune sœur de sa femme, Mary Hogarth, lui inspirera l'idéale figure de la petite Nell, comme il lui avait inspiré celle de Rose Maylie dans *Olivier Twist*. Mistress Pipchin dans *Dombey*, la petite servante dont il fit « la marquise » du *Magasin d'Antiquités*, la famille Garland, dans le même livre, autant de types pris au naturel, comme il ressort de ses confidences. On sait que l'enfance de David Copperfield n'est pas imaginaire, mais est la sienne et que, sous les traits du prodigieux Micawber, il nous a peint son propre père. Quant à Dora, l'héroïne du roman, elle aussi a vécu et s'appelait Maria Beadnell ; du moins un érudit américain pense l'avoir récemment découvert.

Le beau livre et où vraiment Dickens a jeté la fleur de son âme ! Le réalisme et le romanesque s'y dosent à part égale et son génie s'y est produit tout entier avec un parfait bonheur. Ailleurs, quand ce n'est pas l'imagination, c'est la sensibilité qui déborde, cette sensibilité qu'il prodigue et dont il fait un peu gaspillage. Il est certain qu'il donne volontiers dans le touchant et dans le tendre, qu'il lui arrive de « romancer » la vie, et qu'il a l'effusion et la larme faciles (1). Ne nous plaignons pas trop de cette surabondance, gage de beautés morales d'un ordre supérieur. Dans ses romans, délices du cœur et beaux de tout l'amour qui les inspire, jamais rien de bas ni d'oblique, mais ce qu'il y a au monde de meilleur, bonté, compassion, tendresse, une révélation de douceur.

Moins grand descriptif sans doute que l'auteur de *Guerre et Paix*, il le rappelle en ce qu'il associe lui aussi la nature à ses personnages. Créateur d'atmosphère (ses *Contes de*

(1) Il est « humain, trop humain », comme tant d'artistes à sensibilité féminine (on ne me fera pas dire que ce sont les plus grands). C'est, si l'on veut, Schumann opposé à Schubert.

Noël en témoignent), il saisit ces harmonies délicates des sentiments et des alentours, ces mystérieuses correspondances entre le sujet pensant et la nature pensée, qui suggéreront bientôt à Tolstoï tant de méditations admirables. C'est, par exemple, cette description d'une soirée printanière, destinée moins à s'accorder cette fois qu'à faire contraste avec un état d'âme :

C'était par une belle soirée de printemps ; à la douce lueur du crépuscule, toute la nature était d'un calme et d'une harmonie merveilleuse. La journée précédente avait été splendide et chaude ; mais à l'approche de la nuit, l'air était devenu frais et l'on voyait au loin la fumée s'élever gracieusement des cheminées du hameau. Des jeunes feuilles et des boutons nouveaux s'exhalaient mille parfums exquis ; toute la journée le coucou avait chanté, et il venait seulement de se taire. Dans l'atmosphère du soir on sentait la bonne odeur de la terre fraîchement retournée, ce premier souffle d'espérance pour le premier laboureur, quand son Eden se fut flétri. C'était un de ces moments où bien des hommes aiment à former de sages résolutions et regrettent les fautes de leur passé ; un de ces moments où bien des hommes, à la vue des ombres qui les gagnent, pensent à ce soir qui terminera tout et qui n'aura point de lendemain (1).

Quant au mystère de la mort, si Tolstoï en rend mieux le tragique, Dickens le nimbe d'une poésie qui a bien aussi sa grandeur. Il sanctifie la mort, il l'idéalise. On songe au mot de Nietzsche : « Il est bon de quitter la vie comme Ulysse quitta Nausicaa : en la bénissant plutôt qu'amoureux d'elle. » Mais n'est-ce pas le privilège de l'art d'apaiser en les purifiant toutes les douleurs auxquelles il touche ? Même ce mystère affreux, la mort d'un petit enfant, Dickens arrive à nous en donner une vision pacifiante. Je songe aux derniers moments du petit Paul Dombey. Que cela est triste et noble ! Il s'en dégage comme un chaste parfum. La mort nous y apparaît adoucie de lumière. Rien de funeste n'en émane, mais au contraire une paix, un calme rayonnement.

(1) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*

A lire ces pages, il semble que quelque chose commence à pleurer en nous. Cela bouleverse délicieusement, et avec des moyens si simples !

C'est cette simplicité qui déconcerte la critique. « Ce que Dickens a fait de mauvais est au-dessous de cette critique et ce qu'il a fait de bon fort au-dessus (1). » D'ailleurs, sur lui, on s'entend peu. Les uns sont frappés de son romantisme ; d'autres le rangent parmi les classiques et n'ont pas tellement tort, s'il faut appeler de ce nom toute œuvre belle et qui dure. Pour Chesterton, la part de la caricature va plutôt diminuant dans ses livres, de jour en jour plus réalistes, plus nourris des leçons de la vie. Mais Augustin Filon pense le contraire. Pour lui, l'imagination de Dickens prend un tour si extravagant qu'elle étouffe et atrophie toujours plus la faculté d'observation. « Il débute par des chefs-d'œuvre et finit par des pauvretés ! »

Mais si les gens de lettres ont de la peine à saisir sa formule, Dickens a pour lui les simples, qu'il fait rire et pleurer comme pas un, et qui s'avisent parfois de sentir le beau mieux qu'un professeur de littérature. C'est la marque de ce talent si humain d'être aisément distribuable. Son bienfaisant génie fait mieux que nous ravir en rêverie ; il rend meilleur, il insinue en nous des tendresses qui durent. Toute celle des choses semble avoir été captée par ce doux magicien. Son œuvre distrayante à l'extrême, endormeuse de peines, variée comme la vie, abondante comme le bonheur, éveille de douces approbations et mille harmonies dans les cœurs. Ayant en propre cette puissance de guérir qu'on a attribuée à Wordsworth, il est de ceux qui consolent dans le rapide passage de la vie. Pour un romancier, conçoit-on plus beau rôle ? Parmi ceux du dernier siècle, qui fut le siècle du roman, j'en vois peu qui se haussent à sa taille. Avec Balzac et Tolstoï, il reste à coup sûr un des grands.

RAPHAEL COR.

(1) Chesterton.

L'HÉMORRAGIE DE LA SENSIBILITÉ

—

Le médecin démobilisé assiste chaque jour aux épilogues de drames insoupçonnés de la guerre.

Les mutilés n'ont pas été seulement les victimes des obus, des balles et des gaz asphyxiants.

Voici un ancien soldat de l'armée d'Orient. Il a repris son métier. Un soir, une crise d'agitation fait tournoyer sa raison ; il brise tout chez lui, fuit des persécuteurs imaginaires, passe la nuit sur le toit de sa maison et, au petit jour, se laisse tomber sur le sol. Le paludisme, endormi, s'était réveillé.

Cet autre a rouvert son magasin de menuiserie. Il est fatigué ; la vie est chère ; les enfants ont grandi ; la clientèle a pris d'autres habitudes. L'idée d'incapacité et de ruine germe dans son cerveau anémié, l'obsession établit son polypier morbide, envahit la personnalité du pauvre bougre. Un matin, au retour du marché, sa femme le trouve pendu au pied du lit.

Un troisième s'est engagé, au sortir du lycée, pour la durée de la guerre. C'était un brillant élève. Il est rentré amaigri. Une fièvre tenace le fait frissonner le soir. La tuberculose court dans son sang appauvri, un orteil se gonfle, puis un testicule. L'examen des crachats est cependant négatif. Il se soigne, il grossit, il va mieux ; mais voici, inattendue, une crise épileptiforme. Une semaine après, une méningite rapidement mortelle se déclare.

Ce dernier, enfin, a été corrodé par les gaz asphyxiants et ses poumons se sclérosent.

Il en est d'autres dont les gens du monde, trop d'officiers

et beaucoup de médecins eux-mêmes, disent qu'ils sont bien portants parce que leur psychisme seul est touché. Comme leur intelligence demeure intacte sur les ruines de leur énergie, ils conservent aux yeux de la société leur libre arbitre et leur responsabilité, et, le médecin qui, devant les conseils de guerre, expose leur cas, se fait trop souvent encore agonir par des commissaires du Gouvernement en mal de sanctions.

La guerre a blessé pour longtemps leur énergie. Ils se sont admirablement battus, puis leur ressort intérieur s'est cassé. Alors qu'au front leurs camarades qui les avaient vus changer les considéraient comme devenus malades, à l'arrière on les accuse de lâcheté. Nous assistons tous les jours encore à des injustices de ce genre. L'un de nous fut à peu près traité de dupe volontaire pour s'être efforcé de sauver la tête d'un magnifique soldat qu'un atrabilaire représentant du code militaire voulait à tout prix faire fusiller, nonobstant sa splendide conduite antérieure et le paludisme grave qui avait grignoté sa volonté.

Nous voudrions dire un mot de l'infortune de ces combattants pour que la société à laquelle ils ont tout sacrifié soit moins cruelle pour eux.

§

Parlant des chagrins de famille de M. de Luxembourg, Jean-Jacques écrit : « Il supporta toutes ces pertes avec un « courage apparent ; mais son cœur ne cessa de saigner « en dedans tout le reste de sa vie, et sa santé ne fit plus « que décliner. » (*Les Confessions* : Livre XI.) Un chirurgien célèbre, Dupuytren, employa, incidemment, au début du XIXe siècle, l'expression : « hémorragie de la sensibilité ». Ce n'est pas qu'une jolie image. La guerre vient d'en montrer l'exactitude clinique.

Près de cet homme, un obus a éclaté... il tombe... se relève, fuit, les yeux fous, vers le poste de secours, sans blessure apparente, sans blessure réelle. Jusqu'à cette mi-

nute il s'est fort bien conduit ; sa croix de guerre en témoigne. Désormais il ne sera plus qu'un peureux.

Le capitaine X..., peu robuste, était en 1914 aux colonies. Son foie fatigué, un long séjour au Tonkin, lui vaudraient, en temps normal, plusieurs mois de congé. Mais ce soldat de carrière, amoureux de la gloire qui lui a fait courir les aventures lointaines, impatient de se battre, a pris, dès son débarquement, le commandement d'une compagnie. Il l'a brillamment menée. Le général, sur le champ de bataille, lui a remis la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palme. Les fatigues et les émotions assombrissent sa figure, il maigrit. Il ne veut pas être évacué. Pour l'obliger à un repos relatif, ses chefs le chargent d'un cours d'officiers dans un village tranquille. La division est alertée. Sous la pluie et la neige elle court à Verdun. Le capitaine rejoint ses hommes. Sa compagnie doit défendre un coin important de la rive gauche de la Meuse. Le bombardement est intensif, nos troupes reculent pas à pas à la droite du fleuve, les patrouilles sont meurtrières dans les prairies que l'eau commence à recouvrir, les signes du déclanchement de l'attaque ennemie sur son secteur se multiplient. Il ne dort plus. Ses nerfs angoissés appellent l'heure de la bataille. Et voilà que la veille, on lui confie trois compagnies placées un peu en arrière, prêtes à la contre-attaque. Le changement de place et de responsabilités augmente son anxiété. Et l'assaut allemand se précipite avec violence. Des ordres successifs lui enlèvent une à une les trois compagnies. Il hésite pour suivre la dernière. Ses agents de liaison sont en course. Craignant les responsabilités, il attend sur place leur retour ; la nuit tombe, et chez un homme héroïque jusqu'ici, héroïque au feu, héroïque devant la maladie, l'angoisse monte ; elle le secoue... et soudain dans un raptus, il fuit, traverse, inconscient, plusieurs villages, ne s'arrête qu'au cantonnement du train régimentaire, où il se jette sur un lit, — puis somnole vingt-quatre heures — insoucieux des réflexions des hommes du train qui

savent que sa compagnie se bat — demeure stuporeux le surlendemain, repart ensuite machinalement vers le lieu du combat ; mais, en contradiction complète avec son glorieux passé, n'y a plus qu'une attitude de trembleur et de peureux.

Voici enfin un caporal, un peu nerveux de tempérament, qui participe à plusieurs affaires très dures, à la suite desquelles son nervosisme augmente. On l'évacue pour « tachycardie », c'est-à-dire accélération anormale des palpitations cardiaques. Il revient, raccourcissant de lui-même son séjour dans les formations sanitaires, car il compte faire sa carrière du métier militaire. Son régiment est engagé dans une bataille pénible et persistante. Sa compagnie va « relever » une compagnie décimée. Il ne la suit pas, hésite, se cache, prend sa peur par les cheveux, essaye de la traîner au poste de combat, ne peut pas... C'est le conseil de guerre pour abandon de poste.

§

Ces trois hommes étaient partis pleins d'énergie, ayant faim de devoir, saisis immédiatement par l'émulation du sacrifice.

Ils avaient le courage facile. Ils voulaient. Ils pouvaient.

Et voilà que, soudainement pour l'un, sans qu'un nuage ait fait prévoir l'orage, rapidement pour l'autre, après l'apparition d'un état de déficience physique et psychique, lentement, insensiblement pour le dernier, ils ont assisté au tarissement de leur courage. Leur volonté s'est affaissée sur elle-même. Ils ne sont plus des soldats. Leur sensibilité a saigné tellement que toute hémorragie nouvelle n'est plus supportée.

Et ce n'est pas là, redisons-nous, qu'une simple comparaison.

Ce qu'avait vu Dupuytren, les chirurgiens modernes l'ont revu.

Ils ont souligné l'importance des douleurs, de la peur,

de l'émotivité affinée du sujet dans l'apparition de cet *état de shock* caractérisé par le refroidissement, l'hypotension, la perte de la conscience, et terminé si souvent par la mort.

Cabanis, aux travaux duquel les médecins reviennent toujours, admettait ce qu'il appelait « l'hydrodynamisme du système nerveux ».

Il y a, semble-t-il, en nous, une nappe profonde de sensibilité dont la constance est remarquable, qui s'extériorise par nos émotions et se renouvelle par le jeu même de la vie.

Il faut que cette sensibilité s'écoule.

Freud, le psychiatre viennois, aux théories duquel sur la « psycho-analyse » la badauderie scientifique a fait une réclame exagérée, a montré, après Charcot, le rôle que joue dans l'étiologie des psychonévroses l'affectivité emprisonnée ou refoulée : l'eingeklemter affect.

Nous devons libérer notre sensibilité.

Lorsque, automatisés dans notre métier, nous en exécutons les actes d'une manière parfaite mais réflexe, qui économise la perte nerveuse, nous éprouvons le besoin de dépenser par ailleurs une sensibilité que ce métier ne met pas en action, nous cherchons, comme disait Balzac, à nous poser un moxa à l'âme. Et c'est ainsi que l'anedocte du violon d'Ingres a une grande valeur symbolique. « Il est si agréable, dit Gœthe, de s'occuper d'une chose qu'on ne sait qu'à demi, que nous ne devrions jamais nous permettre de rire aux dépens de l'amateur maladroit, ni blâmer l'artiste qui dépasse les limites de l'art où il excelle pour s'aventurer dans tel autre qu'il ignore. » La chose qu'on ne sait qu'à demi, remue, et brasse et aère l'émotivité, la soulage ; et le triomphateur d'un métier traduira souvent cette action bienfaisante en disant, avec une conviction qui nous étonne : « J'ai raté ma vocation ». Ceux qui, par disposition ethnique, situation sociale ou tendance personnelle, répriment toute extériorisation de sensibilité, se livrent, gé-

néralement par accès, à ce que le neurologiste appelle *des dérivations :* ce sont les explosions de violence des flegmatiques, les crises de cynisme des délicats et des timides, les plaisirs aigus qui contrastent avec l'habituelle attitude froide et rigide. Chaque pays, dit Paul Bourget, transpose à sa façon le proverbe : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. »

§

Il ne faut pas que cette sensibilité s'écoule trop.

Une émotion particulièrement vive, ou des petites émotions constamment renouvelées peuvent dangereusement diminuer notre nappe profonde de sensibilité. M. Pierre Janet, étudiant les psychasthéniques, a employé à leur sujet les termes de « baisse de la tension psychologique ».

Ce qu'on appelle l'émotion-choc possède sur notre personnalité physique et morale une double action. L'explosion ou la déflagration émotive lèse parfois le système nerveux dans sa structure ; le fait n'est pas douteux, et c'est à ces altérations qu'il faut attribuer les cas de mort subite émotionnelle. De plus, la saignée affective se traduit par des symptômes spéciaux de flaccidité de la personnalité ; le paysage semble décoloré, l'âme est triste, les objets paraissent rapetissés et lointains. Les maîtres du roman psychologique ont admirablement décrit cet état d'âme.

L'action des émotions incessamment renouvelées est plus nocive, parce qu'elle modifie, plus insidieusement, mais plus sûrement, notre organisme physique. La neurasthénie, dans la vie habituelle, est due le plus souvent au surmenage émotionnel qui est le surmenage en quelque sorte spécifique du système nerveux. On a dit que le cœur physique est doublé d'un cœur moral. Les cardiologues des divers pays belligérants ont décrit ce qu'ils ont appelé le « cœur de guerre », le « cœur irritable », dont le mécanisme régulateur est faussé. Les neurologistes ont mis à jour les altérations fonctionnelles, d'étiologie émotive, des réservoirs

organiques, des glandes à sécrétion externe et interne, du milieu humoral, de l'antixénisme. De même que les hémorragies incessantes, d'origine sanguine, finissent par altérer le sang, de même que l'hémorragie entraîne l'hémophilie, de même les émotions renouvelées rendent l'homme plus émotif : *l'émotion crée par sa répétition l'émotivité morbide.*

§

La guerre a mis tout ceci en valeur. Elle a multiplié les expériences. Il est un dogme en aliénation mentale : c'est que la prédisposition fait le lit aux psychoses. Lorsque les blessures de la vie ont jeté un homme dans la folie, la pitié sociale se satisfait rapidement en disant : « C'était un dégénéré. »

La psychiatrie se stériliserait en acceptant trop complètement ces croyances. Les travaux des neurologistes ont solidement établi que les conditions de la vie militaire, à elles seules, ont — avec une fréquence impressionnante — créé de toutes pièces des psychonévroses. Les aliénistes sont plus hésitants et la rapide revue de leurs idées est très suggestive.

Les créateurs de la psychiatrie contemporaine, les Pinel, Esquirol, Georget, Guislain, ces observateurs vierges d'idées préconçues, avaient remarqué le rôle considérable joué dans l'apparition des troubles de l'esprit par les émotions dépressives. Mais Broussais, cet illuminé de « l'irritation », tapa la grosse caisse sur la nécessité préalable d'une « excessive irritabilité de l'encéphale » ; mais Griesinger écrivit cette phrase d'allure toute moderne : « C'est la constitution, tantôt congénitale, tantôt acquise, c'est la constitution nerveuse, c'est cet état du système nerveux central que l'on pourrait définir une disproportion entre la réaction et l'irritation », qu'il faut surtout incriminer.

La Société de Neurologie consacra, en 1909, à l'Emotion d'importantes séances qui font époque. La « diathèse indi-

viduelle » (Régis), la prédisposition eurent les honneurs, et le professeur Dupré y posa la première pierre du beau monument qu'il a élevé à ce qu'il appelle la *constitution émotive*.

La dégénérescence continuait à dominer l'aliénation.

Les guerres successives ont à peine entamé le dogme. Etudiant les événements de 1848 et de 1870-71, Brierre de Boismont et Legrand du Saule affirment que les bouleversements publics « révèlent les maladies préexistantes », « précipitent l'échéance », et que « l'orage frappe seulement les têtes recommandées ».

A la suite de la révolution russe de 1905 et de la guerre russo-japonaise, les psychiatres russes : Pavlovskaia, Ribakoff, Hermann, Nladyczko mettent toujours en avant l'hérédité. Depuis 1914 jusqu'en 1917, la plupart des publications faites par des spécialistes, qui observent les *grands malades* dans des centres psychiatriques d'armée ou de l'intérieur, insistent sur les diathèses individuelles. On peut les résumer ainsi : *l'hérédité prépare le lit au surmenage physique et moral.*

Ceci n'est pas suffisant.

Déjà, en 1870-71, Lunier, constatant dans l'ensemble des aliénés des antécédents héréditaires moins fréquents (27 o/o au lieu de 63 o/o en temps habituel), n'avait pas hésité à accepter le rôle étiologique prédominant des émotions de la guerre.

Dans la guerre russo-japonaise, seuls, Serbski et Cygelstreich laissèrent au second plan la prédisposition. En 1909, à la Société de Neurologie, les neurologistes : Janet, Déjerine, Raymond (de Paris) admirent l'influence prépondérante des émotions.

Au cours de la guerre actuelle les idées ont sensiblement évolué.

Le rôle de la *constitution émotive préalable* a d'abord été lumineusement établi. Mais on ne tarda pas à observer le développement d'une *constitution émotive acquise*. Dans le

premier cas, le sujet devenait malade parce que trop émotif ; dans le second il devenait émotif parce que malade. Cette émotivité acquise fut constatée à la suite des blessures, des commotions et contusions cérébrales, des émotions brutales. Les sociétés *Médico-psychologique*, de *Clinique mentale* et de *Psychiatrie*, réunies dans la séance qu'elles tinrent sous la présidence du Sous-Secrétaire d'Etat au Service de Santé, le 7 juillet 1917, admirent que la « désintégration de la synthèse mentale » paraît pouvoir être provoquée « subitement par une émotion revêtant un caractère particulier d'intensité ». Gilbert-Ballet et Rogues de Fursac en avaient d'ailleurs rapporté des exemples.

On mit plus de temps à accepter le rôle des *petites émotions constamment renouvelées* qui, ne donnant pas lieu à de gros symptômes mentaux provoquant immédiatement l'évacuation sur des formations spéciales, n'était pas connu des aliénistes des centres d'armée ou du territoire.

Et c'est ainsi qu'après avoir d'abord fortifié le dogme de « l'hérédité cause des causes », de la prédisposition nécessaire, une observation plus prolongée et plus fine montra qu'on entre dans l'aliénation comme dans toutes les maladies et que les troubles de l'esprit peuvent apparaître chez les individus les plus sains.

La guerre a porté un coup sérieux à ce que nous pourrions appeler le *jansénisme médical*.

La fréquence des états mentaux francs, aigus, guérissables a obligé les aliénistes les plus conservateurs à admettre l'importance de plus en plus grande des causes occasionnelles qui paraissent, dans nombre d'observations, être le seul facteur étiologique des troubles de l'esprit.

Parmi ces causes, une des plus prépondérantes est l'hémorragie de la sensibilité. L'affectivité est touchée d'abord, et l'étude des états mentaux frustes confirme bien l'influence de la cénesthésie et de l'affectivité, influence admirablement mise en valeur par deux des maîtres les plus fins de la psychiatrie française : MM. Séglas et Chaslin.

§

La *bataille* produit une grosse dépense de la sensibilité, qui monte à fleur de peau avant l'assaut, se met en état de « tumescence », puis s'extériorise pendant le stade d'ivresse émotionnelle qu'est l'assaut lui-même, enfin se trouve en état de « détumescence ». M. Ernest H. Starling, professeur de physiologie à l'University College de Londres (1), a mesuré la tumescence nerveuse qui se produit chez le soldat sur le terrain du combat. « L'hypertension, dit-il, est presque toujours supérieure de 20 millimètres de mercure à celle des hommes qui se trouvent au cantonnement..... le tonus général le long des nerfs vaso-constricteurs est augmenté » ; tout l'organisme est tendu, vibrant, armé, prêt à éclater, ce qui multiplie l'action des émotions dont l'intensité et le nombre faciliteront chez les blessés l'état de shock.

On obtiendrait l'état de shock chez les animaux décérébrés, dit Starling, si on avait soin de laisser intactes les parties antérieures du tronc cérébral, c'est-à-dire la région à laquelle Sherrington a attribué les réactions noci-affectives.

L'état de tension nerveuse du combattant est tel à l'heure H — l'heure de l'attaque — qu'il faut que la décharge nerveuse s'accomplisse. On a vu des chefs psychologues, dans la guerre de mouvement, obligés d'attendre les ordres, faire évoluer leur troupe sous le feu plutôt que de la laisser immobile. C'est l'instant de l'héroïsme ou de la panique. La fuite en avant qu'est l'assaut soulage la sensibilité tendue. Les gestes sont *les dérivations* nécessaires.

Le tarissement de l'énergie se fait sentir après le combat et de nombreux officiers l'ont noté. Ils ont écrit : « L'assaut est une des parties les plus faciles de la bataille... les difficultés commencent dans la suite... une troupe qui vient de fournir un effort violent et qui s'immobilise pendant quel-

(1) E.-H. Starling : Nature et traitement du shock chirurgical. *Archives Médicales Belges*, octobre 1918.

que temps éprouve les plus grandes difficultés pour repartir... la dépression se produit d'autant plus vite que la troupe a dû déployer davantage d'énergie dans la conquête des obstacles qu'elle a dû surmonter.. une troupe d'infanterie lancée à l'attaque doit enlever presque d'un bond toute la série des objectifs qui lui sont assignés... aux violents efforts de l'assaut succède fréquemment une période d'inertie... la bataille fait dormir. » Si la dépense de sensibilité a été trop grande, l'homme devenu somnolent, asthénique, « vidé », se laisse en quelque sorte « cueillir » par l'adversaire. On peut s'expliquer ainsi des variations singulières de la valeur combative de certaines troupes qui, braves à midi, sont peureuses le soir.

Quant à la *vie des tranchées* — en dehors des combats — elle est composée d'une pluie perpétuelle d'émotions : obus qui éclatent à faible distance, balles qui frôlent, patrouilles, améliorations du secteur, attente anxieuse, responsabilités, etc... qui produisent une lente baisse de la tension nerveuse que le soldat a admirablement traduite par le mot : « cafard ».

§

Pendant très longtemps les auteurs ont mal séparé ce qui appartient à la *commotion* du cerveau, à sa *contusion* ou à l'*émotion*. Ce n'est qu'en 1918 que la distinction entre le *syndrome commotionnel*, le *syndrome contusionnel* et le *syndrome émotionnel* a été faite avec une netteté suffisante dans le clairvoyant petit livre du docteur A. Léri (1).

L'homme *commotionné* par l'éclatement d'un obus (« vent du boulet » des anciens Médecins militaires) présente une inhibition immédiate et diffuse du système cérébral ébranlé (*cum movere* : ébranlement transmis). La perte de connaissance est instantanée. Il tombe sur place, les pupilles dilatées, le pouls ralenti, la respiration stertoreuse. Son inertie physique et mentale est complète. La guérison se fait parfois longtemps attendre, mais est la règle.

(1) A. Léri : *Commotions et émotions de Guerre*, Masson, 1918.

L'homme *contusionné* n'est pas seulement la victime d'une inhibition ; il existe chez lui des lésions cérébrales qui se traduisent, dès qu'il s'éveille du subcoma et de l'inertie, par « des petits signes de déficit localisé ou d'irritation cérébrale ». « Le contusionné est alors, en règle générale, aussi agité physiquement et mentalement que le commotionné est inerte. » Le pronostic est très sérieux et les complications infectieuses souvent mortelles.

L'homme *émotionné* offrant le tableau du syndrome émotionnel aigu — que l'émotion-choc ait été l'explosion d'un obus rapproché ou le spectacle terrifiant des morts et des blessés — ne perd pas connaissance, il court affolé vers le poste de secours, n'a plus d'autre conscience que celle qui se met au service de l'instinct de conservation, sa respiration est haletante, son pouls accéléré. Il n'a plus de capacité d'attention, il n'a plus de volonté. Sa personnalité flaccide ne peut plus maintenir le consensus qui fait le « Moi ». Il est incapable de réprimer les images obsédantes qui assiègent son intelligence. L'hémorragie aiguë de sa sensibilité se traduit par des signes d'asthénie et d'agitation, de « faiblesse irritable ». « Le sujet a l'aspect d'un fatigué, il est souvent pâle, anorexique, rapidement amaigri, somnolant le jour et ne dormant pas la nuit. Il a fréquemment des cauchemars. Il tremble, il souffre de la tête et craint le bruit, il pleure spasmodiquement au souvenir de son émotion même et peut-être du danger qu'il a couru, il parle en achoppant, en scandant ou en bégayant, il présente enfin très souvent l'une quelconque des nombreuses manifestations hystériques qui ont été si souvent décrites avant la guerre » (A. Leri). Si l'image obsédante terrifiante finit par s'assoupir, elle sera réveillée par les circonstances se rapprochant de celles où elle est née, et l'anxiété prendra de nouveau à la gorge cet homme qui a perdu « sa virginité cérébrale », et dont la nappe profonde de sensibilité ne remonte que lentement à son étiage.

Rob..... fut « émotionné » devant Suippes. Renversé par

l'éclatement proche d'un obus de gros calibre, il se relève aussitôt sans la moindre contusion. Ses camarades le trouvent tout tremblant, les yeux hagards, incapable d'articuler une parole. Il est envoyé à l'hôpital, où, pendant vingt-quatre heures, il reste dans un état de stupeur, étendu sur son lit, immobile, le regard figé dans l'horreur, indifférent à toute sollicitation extérieure, en proie à une angoisse qui absorbe tout son être. Le deuxième jour, Rob.... est « réveillé » : on le questionne, ses souvenirs reviennent peu à peu.... la tranchée..... l'éclatement d'obus.... ah! oui..... ses traits alors se contractent, son regard s'immobilise tragique...... mais que s'est-il passé depuis ? Quand, comment est-il arrivé à l'hôpital ? il ne s'en souvient pas. Après quelques jours de repos Rob..... est parti en permission, puis sans doute il est revenu sur le front. L'action de l'émotion-choc a été ici immédiate, la personnalité volontaire s'est soudain déliée, remplacée par la personnalité instinctive.

Le plus souvent l'émotion intense donne lieu à une gesticulation que la chaleur de la bataille accroît, qui *dérive* l'angoisse et ne laisse après elle que l'asthénie somnolente dont nous avons déjà parlé. Réfréner toute dérivation de l'angoisse c'est accroître surhumainement, dans certains cas, la pression nerveuse, et, par suite, l'hémorragie consécutive de la sensibilité. Certaines attitudes de suprême sang-froid, dont l'élégance est admirée, se paient cher.... Ces combattants au flegme légendaire voient quelquefois leur volonté « se claquer » comme un muscle d'athlète; ils se réveillent énergétiquement saignés.....la moindre émotion les fait tressaillir.... les images, jadis réfrénées, les obsèdent... ; ces puissants, dont les citations sont généralement découpées dans le bronze, se retrouvent des émotifs qu'il faut immédiatement soigner si l'on ne veut pas perdre des chances de guérison.

On a cité le cas d'un général qui, impassible alors qu'un obus explosait sur la maison qu'il habitait, s'évanouit deux

jours après à la détonation inattendue d'une bouteille de champagne. L'un de nous a publié l'observation d'un lieutenant, réputé pour son impassibilité, qui, après avoir supporté avec une sérénité souriante un bombardement au cours duquel son abri fut en partie démoli, dut, quelques jours après, être évacué pour des troubles nerveux caractérisés par de l'insomnie, de l'inquiétude, du tremblement émotif, de l'amaigrissement. Il nous avoua, avant son départ, que, lorsque le projectile effondra son abri, son émotion violente ne fut surpassée que par l'effort qu'il fit pour la réprimer entièrement.

« L'adjudant Ba... était un excellent sous-officier ; il s'était, jusqu'à ce jour, distingué dans les divers combats auxquels il avait pris part. Son sang-froid dans les circonstances difficiles était légendaire ; au lendemain de l'attaque du 29..... il avait été proposé pour le grade d'adjudant-chef et pour une nouvelle citation. » Et le capitaine de Ba....., qui s'exprime ainsi, conclut : « Le 31, Ba... a abandonné son poste devant l'ennemi ; il doit être traduit devant un Conseil de Guerre. » — Elle avait été particulièrement dure l'attaque du 29 ... , et, le 31, lorsqu'il s'est agi de remonter en ligne, l'adjudant Ba.... n'était plus que l'enfant timide et sensible d'avant-guerre qui se réveillait d'un cauchemar, un cauchemar de trois ans dans lequel il avait joué le rôle d'un héros, et qui, épouvanté, se réfugiait auprès de sa mère et de ses trois sœurs stoïquement inquiètes.... Il comprit leurs larmes, y mêla les siennes, puis il se sauva...... vers son régiment, cette fois. — L'adjudant Ba.... donne un exemple d'hémorragie de la sensibilité avec « claquage » de la volonté, d'autant plus frappant que, chez lui, le mobile de la fugue n'a pas été, comme il arrive souvent, la peur morbide, mais bien l'image obsédante du champ de bataille. Il nous expliquait : « Depuis la relève, ça n'allait pas, j'avais toujours l'horrible spectacle devant les yeux ; je ne pouvais plus revoir le champ de bataille..... tous ces morts..... l'acharnement qu'il y avait eu..... mais

je n'avais pas peur, les mitrailleuses et les obus ne me dérangeaient pas beaucoup. »

Plus particulièrement intéressante encore est la modification insensible du moral que créent les petites émotions, renouvelées sans répit, de la vie de secteur. Elles flétrissent l'esprit de combativité, elles développent le *cafard* (1) dont le mot n'a été couramment prononcé aux armées qu'après deux ans de guerre. L'affectivité est altérée et non l'intelligence. L'homme se sent tout d'abord touché dans l'ensemble des sensations vagues qui forment la notion de sa propre existence et qu'on appelle la *cénesthésie*. Il se sent baisser de ton. A la période d'accoutumance succède, aux tranchées, une période d'état où l'on n'a plus aucun progrès d'attitude à faire; puis survient le premier signe du surentraînement : l'insomnie suivie d'irritabilité et d'une asthénie physique avec dyspnée, analogue à celle des anémiques. L'état physique conserve sa bonne apparence ; la personnalité morale, qui est au corps ce que la fleur est aux racines, se flétrit seule. L'ennemi se lève, la nostalgie noie l'âme, les obsessions la tourmentent. L'homme tressaille au moindre danger, il souffre de pressentiments; ce n'est pas la peur de la mort, car il doit chasser, dans les cas prononcés, des idées de suicide ; c'est le *découragement*.

Tout cela, sur l'ensemble d'une troupe, en use la valeur guerrière.

Chez les plus atteints, l'automatisme psychique s'accentue à mesure que les facultés de contrôle diminuent. A côté de l'obsession par les images se déclanchent parfois des états anxieux (2) survenant sans cause apparente, sans antécédents héréditaires, souvent sans la plus petite trace de constitution émotive préalable.

Soul..... a gagné la croix de guerre en 1915, quand peu

(1) Louis Huot et Paul Voivenel : *Le Courage*, Alcan, éd., 1917. — *Le Cafard*, Grasset, éd., 1918.

(2) Raymond Mallet : Etats confusionnels et anxieux chez le combattant. *Annales médico-psychologiques*, janvier 1917.

étaient élus. Il a pris part à toutes les batailles de 1914. Dix-huit mois après, au petit jour, au bois des Corbeaux, perdu et repris, il part en proie à une peur qui surprend ses chefs et camarades. Il est condamné à cinq ans de détention. Reposé par son séjour à la prison pendant que s'étudiait son affaire, il est mis dans un autre régiment de sa division. Il fait son devoir. Le médecin ne le voit jamais se présenter à la visite et essayer de « carotter ». Dix-sept mois après, sans émotion-choc autre que l'idée de monter en un secteur agité, il abandonne à nouveau son poste. Il sait ce qu'il risque. Condamné une première fois, c'est la peine de mort. « La peur m'a pris, c'est plus fort que moi, même si on devait me fusiller demain matin, je ne puis plus me dominer. » Son cœur est rapide, son système nerveux objectivement irritable. Ses camarades, ses chefs, qui apprécient sa discipline, disent qu'il est devenu peureux, qu'au « moment des bombardement il tremble, *il est malade*, il a une peur invincible. » L'un de nous est chargé de l'examen mental. Il porte le diagnostic de « peur morbide acquise ». Le Conseil de guerre acquitte Soul.....

Fer....., après deux ans de tranchées et sans antécédents spéciaux, entre dans le service de l'un de nous, « en attendant qu'on me fusille », dit-il. Ses camarades l'ont accusé de vol de « pinard », de détournements d'aliments, et, la nuit précédente, il a entendu le rapport fait contre lui par le sergent ; deux fois il est allé trouver celui-ci au cantonnement pour lui demander des explications ; car Fer..... se défend d'être coupable. D'ailleurs il était « bien avec ses chefs et ses camarades ». Mais, depuis huit jours environ, il ne dormait plus, mangeait moins, il se sentait « mal à l'aise », était « moins soigneux de son service ». — L'avant-veille de son entrée à l'hôpital, Fer..... « a été drôle toute la journée, tout en travaillant au cantonnement » ; le soir, il demande à monter aux tranchées ; on le fait coucher, et aussitôt il entend ses camarades chuchoter entre eux. Il

écoute ; « tout le train de combat est contre lui » ; on téléphone des lignes que le lendemain matin il sera fusillé, il reconnaît la voix de son lieutenant. La journée suivante il « n'a plus conscience de rien du tout » ; il demande à « passer la visite » ; à l'infirmerie il entend causer contre lui et pourtant se rend compte qu'il n'y a personne près de lui.

A l'hôpital, il reste trois jours dans le même état : par moments il se laisse interroger, explique qu'il est « complètement fou », qu'il se fait des « idées » ; à d'autres moments il est en proie à l'anxiété la plus vive, entend des cris « à mort, à mort », reconnaît la voix de ses camarades et de son capitaine.

Enfin, le quatrième jour, après des nuits d'insomnie avec raptus, il nous reçoit le visage détendu, le regard apaisé ; il a « réfléchi », se rend compte que « tout cela était faux ». La visite de son capitaine, qui le considère comme un garçon sobre, travailleur et brave, achève de le convaincre.

Fer..... représente le type de l'anxieux délirant. Il se sent d'abord fatigué ; puis il éprouve un malaise physique et moral ; j'étais « mal à l'aise, explique-t-il, une fois guéri, je me sentais tout drôle ; tout en faisant mon service, j'avais peur ». C'est le sentiment d'insécurité avec angoisse qui constitue l'élément spécifique de l'anxiété (1). Chez certains malades la réaction affective reste isolée, mais souvent, comme chez Fer..., il s'y ajoute une réaction intellectuelle : le malade cherche une explication au malaise qu'il éprouve et l'on a toutes les transitions entre le doute morbide, les préoccupations d'ordre militaire, familial, hypocondriaque, enfin le délire. Et l'anxiété prend, à de certains moments, une telle intensité, que toute la connaissance est troublée, que les erreurs de la perception s'ajoutent aux erreurs du jugement, que le malade devient un halluciné, *délire et hallucination n'étant qu'une projection idéative et sensorielle de l'anxiété.*

(1) Devaux et Logre : *Les Anxieux*, Masson, 1917.

§

Il s'agit, dans tous ces cas d'une *blessure* de guerre et non d'une *maladie* de l'affectivité : le mélancolique, le psychasthénique du temps de paix se rencontrent parmi les combattants : ce sont des malades. Mais, Rob..., Ba..., Sou..., Fer..., et tant d'autres sont des blessés et le terme d'hémorragie de la sensibilité traduit bien le drame dont ils ont été les victimes.

Victimes d'autant plus malheureuses que la blessure a souvent fait d'un héros un poltron; victimes qu'ont toujours ignorées à l'hôpital les visites officielles et ce qu'elles apportent d'honneur.

Docteur PAUL VOIVENEL

Médecin-Major de 1re classe
Ancien chef de clinique des maladies mentales à la Faculté de Toulouse.

Docteur RAYMOND MALLET

Médecin-Major de 2e classe
Ancien chef de clinique des maladies mentales à la Faculté de Paris.

THI-BA

FILLE D'ANNAM

(*Suite* [1])

—

XX

La vie, maintenant, avait repris son cours régulier.

Thi-Bâ était rentrée au village depuis une quinzaine de jours. L'été s'avançait et, la température se faisant de plus en plus écrasante, la jeune fille sortait peu de chez elle.

Aux heures brûlantes de la journée elle restait enfermée dans sa cai-nhâ, vaquant aux soins habituels du ménage. Quand la chaleur s'apaisait et que, dans l'air plus doux, commençait à souffler la brise tiède venue du nord, son fiancé accourait la prendre. Coquettement parée, une fleur de frangipanier dans les cheveux, elle s'en allait alors avec lui. Se tenant par la main, ils se promenaient dans le village. Les hommes, rentrés des champs ou redescendus de la montagne, les regardaient passer avec des yeux d'envie et lançaient à Laï des clins d'œil complices, moitié railleurs et moitié admiratifs.

Eux, insouciants et légers, poursuivaient leur route en riant et en bavardant. Thi-Bâ surtout ne tarissait pas! Elle conservait encore dans les yeux les visions étonnantes qu'elle avait eues durant son voyage à la Grande Pagode, et, tout en marchant, elle faisait part à son fiancé de ses impressions. Avec un grand luxe de gestes et d'épithètes elle racontait son séjour chez Thi-Nam, décrivait ses toilettes, ses bijoux et son intérieur. Elle parlait ensuite de pèlerinage à la Pagode, omettant toutefois, par besoin ins-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 528.

tinctif de cachotterie, de relater son aventure avec l'étranger, dans le grand parc ombreux...

Chaque jour, elle retrouvait dans sa mémoire de nouveaux détails, de nouveaux faits qu'elle avait un moment oubliés et qui maintenant lui revenaient avec une étrange précision...

Laï, silencieux, l'écoutait et s'emplissait les yeux de son image.

Elle marchait auprès de lui ; par instant leurs hanches se frôlaient, et quand, de temps à autre, pour bien voir s'il comprenait, elle ponctuait son récit d'un long regard de ses yeux clairs arrêtés sur lui, le chasseur sentait quelque chose comme une grande onde surgir du plus profond de lui-même et monter jusqu'à sa gorge... et à ces moments-là Laï riait nerveusement, sans trop savoir pourquoi !

Leur bonheur était complet, sans nuage.

Autour d'eux, les villageois souriaient sympathiquement à ce couple amoureux. Bao-le-Tortu, le rival malheureux de Laï, qui s'était conduit de façon si malhonnête le jour de leurs fiançailles, avait disparu. Il passait ses journées dans la montagne, attendant pour en redescendre que la nuit fût venue. Sur la place du village, aux réunions de chaque semaine, on ne le voyait plus et personne ne songeait à regretter l'absence de cet être bizarre, violent et dissimulé, qui faisait volontiers bande à part et chassait toujours seul, n'ayant ni compagnon ni ami.

Thi-Bâ, à ne plus apercevoir sa silhouette disgracieuse et sombre, éprouvait une sorte de soulagement.

Quant à Laï, il l'avait presque oublié, — comme il avait d'ailleurs oublié tout ce qui l'entourait, pour ne songer qu'à sa fiancée et à la douceur de son amour !

XXI

Des semaines, puis un mois ont passé, lents, parmi l'engourdissement de l'été...

... Ce matin-là, Thi-Bâ fut réveillée par un grand bruit. Elle s'habilla rapidement et sortit aussitôt.

Dehors, elle remarqua une agitation inaccoutumée. De toutes les maisons dispersées dans la verdure des gens sortaient en hâte, achevant de s'habiller. Ils couraient tous vers l'extrémité du village. Elle se mêla aux groupes et, sans trop savoir de quoi il s'agissait, les suivit.

En route elle rencontra Thanh, le jeune frère de son fiancé qui accourait en sens inverse; elle l'accrocha au passage et, s'arrêtant une minute, elle l'interrogea :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Pressé, l'autre se dégagea d'une saccade et lança d'une voix entrecoupée :

— Le Tigre a rendu visite à la vieille Mâ, cette nuit... tué son buffle...

Et il reprit sa course, hurlant de tous ses poumons, pour achever d'ameuter le village :

— Ong Kop !... Ong Kop !... (Le Seigneur Tigre !)

Thi-Bâ se hâta. A mesure qu'elle avançait, le bruit augmentait et se précisait. Le village tout entier était maintenant en émoi et affluait vers la maison de la vieille Mâ.

En entrant dans la petite cour plantée de citronniers sauvages, Thi-Bâ fut assourdie par le tumulte qui y régnait.

Au milieu d'un attroupement de curieux, Mâ était agenouillée devant le corps d'un buffle égorgé. La bête, tassée sur elle-même, gisait sur le côté. Son flanc, zébré de larges sillons à vif, portait la marque du tigre et sur son col, un peu en avant du garrot, la chair broyée formait une bouillie sanglante.

La vieille, se tordant les bras, poussait des hurlements frénétiques et prenait tous les génies de la terre et du ciel à témoin de son malheur.

— Une pauvre femme comme elle !... et si âgée !.. et qui n'avait jamais manqué de sacrifier au Bouddha et de prier les génies !.. Si encore le Seigneur Tigre lui avait pris un

de ses cochons... Le plus gros, même !.. Mais non, c'était son buffle, son unique buffle !.. Misère ! Ah, misère !..

Autour d'elle, les autres femmes accourues se lamentaient, pendant que les « nhos » accrochés à leurs tuniques piaillaient éperdument.

De leur côté, les hommes sacraient furieusement et les chasseurs, réunis en groupe, discutaient entre eux, à pleine voix.

XXII

De ce jour, la paix du village fut définitivement troublée...

A peine le crépuscule commençait-il à venir que toutes les portes se fermaient. La nuit, les chiens, aplatis et tremblants, se réfugiaient sous les lits de camp et gémissaient longuement au moindre bruit suspect. Dans le silence et le noir, leurs hurlements, repris de proche en proche, parcouraient lugubrement tout le village.

Chaque matin au réveil, en constatant la disparition d'un porc ou bien en découvrant le cadavre lacéré d'un buffle, les cai-nhâs s'emplissaient de cris et de désordre.

Un soir, la petite Kim, la fille de Tseu le notable, s'étant attardée du côté de l'arroyo, ne rentra pas. Les buffles qu'elle conduisait à l'abreuvoir revinrent seuls. Encensant de la tête, les cornes basses et le mufle blanc de bave écumante, ils traversèrent le village à une allure de charge et s'engouffrèrent dans leur étable où ils s'arrêtèrent, frissonnants de terreur...

. . . .

Sur la berge du cours d'eau, on ne retrouva, parmi les branches cassées et la boue piétinée, qu'un lambeau de tunique ensanglanté, tandis que sous un palétuvier, un peu plus loin, une large plaque de sang achevait de se coaguler...

XXIII

Le lendemain, les anciens du village se réunissaient, et Nguyen, l'aïeul à la barbiche tremblante, prenait la parole :

— Vous savez tous la Loi de la forêt où ceci est dit :

« Nul ne saurait toucher au « Seigneur de la montagne (1) » tant qu'il n'aura pas tué l'Homme, mais s'il a donné la mort à un humain, qu'il périsse à son tour ! »

— Ai-je prononcé la vraie parole ?

Les vieillards, accroupis en cercle autour de lui, s'inclinèrent en disant :

— Ainsi est la loi.

— Eût-il enlevé jusqu'à notre plus petit porc, reprit Nguyen, et jusqu'à notre dernier buffle, que nous n'aurions rien fait contre le Seigneur Tigre, car nous sommes ses sujets et la loi est la loi...

Mais depuis hier au soir, depuis que la bête s'est nourrie de Kim, l'enfant de notre race, le règne de la trêve est venu !... Est-ce bien ainsi ?

Tous approuvèrent :

— En vérité, tu dis vrai : C'est maintenant le règne de la trêve !

— Alors, frères aînés, que nos chasseurs creusent la fosse ! Et quand, dans elle, avec le tigre qui rompit le pacte, nous aurons enterré la trêve, la loi, de nouveau, régnera ; de nouveau elle sera la Toute-puissante, l'Inviolable et l'Unique !...

Il se tut et consulta des yeux l'assemblée.

Et tous les anciens, d'une même inclinaison lente de la tête, signèrent la déchéance du Maître de la Brousse.

XXIV

Le jour même, les chasseurs s'égaillèrent à travers la forêt immense.

(1) Nom que les Annamites donnent souvent au tigre ; parfois aussi ils disent : « Le Maître de la Brousse ».

Pendant une semaine, ils fouillèrent la montagne à la recherche de la bête.

Ils partaient chaque matin à l'aube et, durant tout le jour, ils allaient de hallier en hallier, l'œil aux aguets et l'oreille aux écoutes. Ils avançaient prudemment, se coulant d'un tronc à l'autre, scrutant les taillis, étudiant la mousse et les fougères qui tapissent le sol, sont douces aux pieds nus et étouffent le bruit des pas.

Quand ils prenaient le chemin du retour, la nuit déjà s'appesantissait. Elle les suivait d'arbre en arbre, descendant avec eux les pentes de la montagne ; ils se hâtaient pour ne pas être surpris par elle. A leurs pieds, la plaine se développait unie et verdâtre, semée de rizières et piquée, çà et là, de cai-nhâs dont les paillottes jaunes, émergeant des bosquets, étaient semblables de loin à de petites taches de soleil environnées d'ombre.

Parfois, malgré leur hâte, l'obscurité les devançait. En brusque rafale elle dévalait devant eux et s'abattait sur le village. Un moment, sur l'étroite sente en lacets accrochée aux flancs du mont, ils restaient interdits. Leurs cœurs, courageux dans le jour, s'effaraient devant le mystère de la nuit, — et de voir leur village s'ensevelir ainsi, brusquement, sous la vague des ténèbres, leurs âmes simples se prenaient à trembler. Se serrant les uns contre les autres, ils pressaient le pas. Alors, une à une, les lumières s'allumaient au fond de la vallée, et ces lueurs fragiles, victorieuses de la nuit, en montant vers eux comme un appel, les rassuraient un peu.

Cependant, le tigre rôdait toujours, continuant ses meurtres et ses rapines, et au village les esprits s'aigrissaient.

Les vieillards affectaient des airs de pitié, et leurs sourires chargés de dédain donnaient à entendre que, de leur temps, la piste n'eût pas été si longue à relever. Le sage Nguyen lui-même maugréait, et, un soir, on l'entendit grommeler, en faisant craquer ses vieilles articulations :

— Ah ! si seulement j'avais encore la force !...

Les « bagias » (1), moins calmes, déploraient, sur un mode aigu et violent, l'incapacité des jeunes hommes actuels, tandis que les « congaïs », un sourire ironique aux lèvres, décochaient des sarcasmes.

Au huitième jour enfin, Laï, le Tueur de Paons, annonça qu'il avait découvert le repaire du tigre et sa voie favorite. La journée qui suivit fut employée à tendre le piège. On creusa une fosse profonde dont les parois furent soigneusement nivelées ; on la recouvrit d'un mince lacis de branches que l'on masqua sous des herbes et des feuilles, et sur lequel serait attaché le cabri qui servirait d'appât.

Dans un arbre voisin un mirador fut construit où, à tour de rôle, les chasseurs devaient veiller jour et nuit pour avertir le village dès que la bête serait prise.

. . . .

Et, tout étant prêt, l'attente continua plus calme...

XXV

Ce fut Bao-le-Tortu, qui, deux jours plus tard, en pleine nuit, apporta la nouvelle.

Au village on était fort inquiet. La veille, Laï avait pris son tour de garde et Thanh, son jeune frère, qui était monté dans la matinée lui apporter son déjeuner, n'avait pas reparu... Peut-être s'était-il égaré dans la montagne, ou peut-être fallait-il ajouter cette victime à celles qu'avait déjà faites le tigre !...

Le vieux Nguyen veillait encore, assis au coin du foyer, lorsque Bao arriva, haletant de la course qu'il venait de fournir.

D'une voix hachée, il annonça :

— Le tigre est dans le piège ! En redescendant, j'ai passé près de la fosse et j'ai entendu la bête rugir... La nuit était noire dans la forêt et je ne me suis pas approché. Mais pour

(1) Vieilles femmes.

un chasseur comme moi, il n'y a pas d'erreur possible : la bête est prise.

Le vieillard, se levant, demanda :

— Et Thanh ? Est-ce que tu ne l'aurais pas rencontré là-haut ?

Le Tortu, qui déjà franchissait le seuil de la caï-nha, s'arrêta :

— Comment, le gamin est là-haut ? et depuis quand ?...

— Il est monté, ce matin, apporter le déjeuner de son frère et depuis il n'est pas rentré.

— Ah !

Le Tortu réfléchit une minute soucieusement, puis :

— Il a dû s'égarer. Il rentrera au jour... mais c'est fou d'envoyer des enfants dans la montagne !

Et il sortit pour aller semer la nouvelle de porte en porte.

Quelques intants après, tout le hameau était sur pied. Les tam-tams et les gongs faisaient rage. Leur rappel cuivré battait dans le silence nocturne et s'amplifiait, dominant la rumeur qui, maintenant, montait du village en émoi.

Sur la place, le cortège s'organisait parmi le tumulte : les hommes se plaçaient les premiers, armes à la main ; derrière eux les femmes et les enfants, brandissant des torches allumées, se bousculaient et vociféraient.

Le village tout entier était là. Les « bagias » elles-mêmes et les anciens, qui devaient rester à garder les tout petits, étaient accourus pour assister au départ de la troupe et manifestaient leur allégresse par des clameurs stridentes.

La nuit était miraculeusement claire et, dans la transparence du ciel bleuâtre, la montagne dressait sa lourde silhouette. Tout en haut, sur la dernière croupe, un arbre isolé profilait sa flèche noire qui égratignait la lune pâle.

Et le village se mit en marche...

. . . .

Dans les sentiers qui s'enfonçaient à travers la forêt une nuit profonde régnait. Les tam-tams et les gongs sonnaient sans discontinuer et les torches, s'en allant au pas cahoté des femmes, trouaient les ténèbres de rougeoiements violents. Sur le passage de la troupe, la montagne s'emplissait d'une senteur âcre de résine. L'épaisse fumée des brandons s'échevelait en traînées noirâtres mêlées d'étincelles. Les troncs énormes et les halliers touffus, brusquement entrés dans le cercle des lumières en marche, projetaient de grandes ombres mouvantes et fantastiques qui faisaient trembler les « nhôs » ; et les lianes, tout à coup illuminées, semblaient s'animer et se tordre, et ramper, tels de monstrueux serpents.

Lorsque la troupe arriva au grand Banyan sacré, qui est au cœur même de la montagne, l'aube naissait déjà.

Dans la forêt, une lumière pâle et bleutée se levait. A la cime d'un arbre, très haut, un rayon de soleil posait une coiffe d'or, et, à travers les massifs, des lueurs roses se glissaient, incertaines... Puis, tout d'un coup, sans transition, une grande vague de clarté, montant à l'assaut du ciel, déferla sur la montagne et submergea la forêt sous un flot de lumière éclatante. C'était le jour !

Une à une les torches s'éteignirent ; les femmes reprirent leur bavardage et les « nhôs » rassurés abandonnèrent les tuniques maternelles auxquelles ils étaient cramponnés, pour s'éparpiller sur les flancs de la colonne.

Quelques chants d'oiseaux s'égrenèrent ; des bêtes effarouchées passèrent, rapides, fuyant vers des abris mystérieux. La troupe continuait à avancer, lorsque des appels retentirent et une grappe de gamins, qui courait en avant, revint à toute allure. En tête, la petite May se précipitait effarée. Elle se jeta dans les bras de Thi-Bâ et, tandis que les femmes anxieuses questionnaient les autres enfants, elle raconta :

— Tia !... Thi-Bâ, Tia !... Devine qui nous venons de voir ? Thanh, le jeune frère de Laï, ton fiancé !

Bao le Tortu, qui marchait derrière Thi-Bâ, s'avança brusquement :

— Thanh ? où est-il ? pourquoi ne l'avez-vous pas ramené ?

May expliquait avec volubilité :

— Nous l'avons appelé, mais il ne nous a pas répondu, il n'a seulement pas eu l'air de nous voir ! Il était comme fou et il courait... il courait !... je n'ai jamais vu courir aussi vite que ça ! Il sautait par-dessus les troncs, fonçait à travers les buissons. On aurait juré qu'il avait toute une légion de « ma quouis » (1) à ses trousses.

— Et où courait-il ? interrompit Thi-Bâ.

— Il descendait vers le village. Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir, hein ? dit May.

Et sans attendre la réponse, songeant déjà à autre chose, elle s'échappa des bras de Thi-Bâ et alla rejoindre les autres gamins qui avaient déjà repris leur poste en tête de la colonne.

XXVI

Sous le soleil qui maintenant commençait à chauffer, la forêt exhalait son parfum — son vaste parfum fait des mille senteurs de chaque arbre et de chaque fleur et de l'odeur fade des feuilles mortes jonchant le sol. Autour des buissons, de légers brouillards s'amassaient qui se traînaient et s'effilochaient à ras de terre. Une tiédeur molle s'épandait dans l'air, et la procession n'avançait plus que lentement, lasse un peu de sa marche à travers la nuit et alourdie par la chaleur naissante.

Au surplus, on était presque arrivé, et Thi-Bâ s'étonnait de ne point voir encore Laï accourir à leur rencontre. Son étonnement, d'ailleurs, était partagé. Des bribes de phrases qu'échangeaient les chasseurs, et qui parvenaient jusqu'à elle, le lui disaient :

(1) Esprits malfaisants, diables.

— Comment Laï ne vient-il pas nous rejoindre ? Il doit nous entendre depuis longtemps !

— Il n'est sans doute plus là !

— Où serait-il alors ?

— Eh bien, mais il est peut-être descendu au village annoncer la capture de la bête : il a pu prendre un autre chemin que nous.

— Non, je te répète qu'il nous aurait entendus.

— Il ne peut sans doute pas quitter sa garde.

— Possible !... N'empêche, c'est bizarre.

Thi-Bâ tendait l'oreille. Cette dernière phrase qui répondait à sa pensée secrète la frappa ; elle s'avança vivement avec l'intention de questionner le chasseur qui l'avait dite. Mais on débouchait au même moment dans une clairière et quelqu'un annonça :

— C'est là.

Son attention fut aussitôt distraite de son inquiétude et elle ne songea plus qu'à regarder autour d'elle.

Au centre de la clairière un trou noir béait : la bouche de la trappe. Et, dans le silence brusquement tombé, les rugissements du tigre éclatèrent. On était tout près de la bête, si près qu'on entendait nettement, par instant, le grincement de ses griffes contre les parois du piège auxquelles il s'agrippait à chacun de ses bonds, et le bruit sourd de ses chutes à chaque tentative avortée.

Dans un coin, les femmes constituaient un groupe au milieu duquel les « nhôs » impressionnés s'étaient réfugiés. A la lisière du bois, le mirador, niché parmi les branches d'un arbre énorme, formait une tache brune que les hommes, debout à l'écart, examinaient attentivement.

Une voix remarqua :

— Laï ne doit pas être là. Regardez, la porte du mirador est ouverte...

Des hommes mettant leurs mains en cornet appelèrent :

— Hou... ou... ou... Laï!... Hou... ou... ou... Laï !...

. . . .

Aucune réponse ne vint, mais, dans sa fosse, le tigre rugit violemment et son cri rauque, montant sous la voûte des arbres, courut longtemps à travers la forêt.

. . . .

Les chasseurs se consultaient. L'un d'eux, se détachant du groupe, s'en fut vers l'arbre dans lequel était établi le mirador et l'escalada. Un instant, il disparut à l'intérieur de l'abri, puis il reparut sur le seuil et, d'un grand geste vide des bras, indiqua qu'il n'avait trouvé personne. De là-haut il dominait toute la clairière. Devant lui, le groupe des hommes attendait, tête levée ; un peu plus loin, sur sa droite, les femmes se serraient les unes contre les autres et tendaient vers lui leur visage, où s'immobilisait pour l'instant une même expression de curiosité inquiète. En bas, au pied de l'arbre où il était juché, la fosse béait. Le chasseur, immobile, contempla ce tableau, puis ramena ses yeux vers la trappe.

Et brusquement, il poussa un grand cri :

— Là... Là !...

Son bras tendu désignait la fosse. Une épouvante lui agrandissait les yeux, tirait sa bouche, et, de la même voix étranglée, il répétait :

— Là !... Là !... dans la trappe !

Il y eut une ruée. Les hommes se précipitèrent, mêlés aux femmes, aux enfants, et tous entourèrent la fosse, se penchant avidement pour voir...

Mais le fond du puits était envahi d'ombre oblique, encombré de branchages, de feuilles et de terre parmi quoi on distinguait mal le grand corps fauve du tigre ramassé sur lui-même, prêt à s'élancer, et à côté de lui, un autre tas sombre dont on ne pouvait savoir au juste ce que c'était...

Le tigre bondit, ses ongles labourèrent les parois glaiseuses, puis il retomba lourdement. Mais, avec des cris, les femmes, instinctivement, s'étaient rejetées en arrière. Elles reculèrent un peu et n'osèrent plus approcher.

Tourmentées d'angoisse et de curiosité, elles se tenaient à quelques pas de là, faisant le cercle, silencieuses. Un rai de lumière lentement glissa, qui tomba dans la fosse et vint l'éclairer...

XXVII

Et ce fut encore le chasseur qui du haut de son arbre vit la chose et l'annonça!

Violemment, sans ménagement, comme on abat la hache ou la massue, il cria le malheur, à toute volée :

— Là!... Là!... à côté du Tigre... le cadavre de Laï!...

. . . .

XXVIII

Réunis dans le jardin de Nguyen, les témoins attendaient. Ils étaient là une vingtaine, convoqués par l'administrateur venu sur les lieux pour procéder à une enquête au sujet de la mort bizarre du Tueur de Paons.

La cour était étroite, flambée de soleil. L'ombre, qui tombait verticale et haute des aréquiers immobiles ne réussissait point à la protéger, et les allées sablées réverbéraient durement la lumière qui s'épanchait du ciel. Par-dessus la haie de bambous qui clôturait le jardin on apercevait un moutonnement de curieux, assiégeant l'entrée de la maison. Par moment, on entendait des voix aigres s'élever, et une discussion s'amorçait que venait presque aussitôt interrompre l'arrivée de quelque témoin retardataire.

Assise à l'écart, sous un arbre, Thi-Bâ prêtait distraitement l'oreille à tous ces bruits et dessinait machinalement, dans la poussière blanchissante, des caractères compliqués qu'elle effaçait ensuite avec le talon de son pied nu.

Son esprit était ailleurs.

Une idée la tourmentait : dans quelques instants son tour viendrait de comparaître devant le barbare chargé de l'enquête, et il lui faudrait répondre aux questions qu'il lui poserait.

Elle fit un effort pour ressaisir sa pensée fuyante. Voyons, comment cela s'était-il passé? Elle tenta de reconstituer le drame, de retrouver la part qu'elle y avait prise, mais elle avait la tête bourdonnante de pensées confuses, et devant ses yeux ne surgissaient que de petites visions incohérentes, brèves et sans suite. Cela formait comme un tableau où il y aurait eu de grands vides noirs qui étaient des trous d'oubli. Ces visions, toujours les mêmes, la hantaient de leurs détails précis, de détails insignifiants qu'elle avait retenus sans trop savoir pourquoi.

. . . .

C'était, d'abord, les minutes d'affolement qui avaient suivi la découverte du malheur : les coups de feu abattant le tigre, la descente de Bao le Tortu dans la fosse, puis sa remontée. Dans ses bras il portait une masse sombre qu'il avait posée sur le sol, et de cette masse, brusquement, un détail s'était précisé, était apparu : une face exsangue, couleur d'ambre transparent, où s'immobilisaient, dans les yeux grands ouverts, deux pupilles effroyablement dilatées.

A ce moment-là, ce masque seul avait frappé Thi-Bâ ; elle n'avait vu que cela, que ce visage lugubre où les prunelles vitreuses mettaient deux petites taches vernissées, qui luisaient au soleil comme deux insectes mauvais. Ce n'est qu'après, quand on eut chargé le cadavre sur une civière de branchages, qu'elle avait remarqué son corps. On venait d'abaisser les paupières et les deux petites bêtes monstrueuses avaient disparu ; sur la litière improvisée, le corps broyé, enveloppé de vêtements sombres, formait une grosse boule molle qui tremblottait au pas des porteurs et d'où, de temps à autre, pleurait régulièrement une goutte de sang... Puis, elle se souvenait encore de la rentrée au village. Sur le seuil de sa maison, Nguyen, le père du mort, gémissait. Sans gestes, sans phrases, les bras ballants et la tête droite, il pleurait son fils d'une plainte monotone et longue, qui râlait.

Quand elle arriva enfin chez elle, la vieille Saô voulut l'interroger, mais elle se sentait lasse, épuisée de fatigue ; son corps lui semblait douloureux et très lourd, ses pieds lui faisaient mal et une souffrance sourde lui lancinait les reins. Elle s'allongea sur le lit de camp et s'endormit aussitôt, pesamment... Depuis, deux mois s'étaient écoulés.

Elle les avait vécus bizarrement, ces deux mois ! avec une impression désolée de vide et d'effacement. L'esprit vague, incapable d'un effort de mémoire et de pensée, elle avait laissé les jours s'égrener, continuant machinalement sa vie quotidienne. Elle avait repris ses occupations, ses habitudes. Les visions, qui tout d'abord avaient torturé ses nuits et peuplé ses sommeils de cauchemars, s'imprécisaient peu à peu. Elles revenaient encore, pourtant, aux heures de solitude et de désœuvrement, mais moins nettes, étrangement voilées et floues, comme si elles étaient déjà très vieilles et comme si toute la poussière de la vie, que le temps effrite minute par minute, fût venue s'accumuler sur elles et les effacer à chaque instant un peu plus !...

XXIX

... Mais autour d'elle le village s'agitait, ne parvenant point à expliquer la mort étrange du Tueur de Paons. L'effervescence montait, gagnait le canton, soulevait toute la région où l'on discutait âprement de l'accident et de ses causes.

Et tandis que Thi-Bâ, lasse et apaisée, croyait enfin tenir l'oubli et la paix, brusquement la veille on l'avait prévenue qu'il faudrait être là ce matin, et répondre aux questions que l'administrateur, délégué par le résident, lui poserait sur le drame ! Il lui faudrait ressusciter toutes les visions qui s'en allaient, qui étaient déjà presque oubliées ! Il faudrait revivre les heures mauvaises, faire renaître le cauchemar ! Elle s'en effarait. Est-ce que seulement il parlerait annamite, cet Européen ? Et puis, quelles questions lui poserait-il auxquelles elle pourrait répondre ? Elle ne

savait rien... rien ! Et machinalement, vivant par avance la scène, elle monologua : « Rien... Rien, ou si peu de chose, « Seigneur Blanc », qu'en vérité je ne pourrais que très mal te renseigner... Je te le dis, Seigneur Juge : je me rappelle seulement ses yeux luisants qui faisaient deux petits points noirs dans sa figure toute blanche, et aussi son corps qui avait été broyé, piétiné par le Tigre, et puis encore, son sang qui s'égouttait tout le long du chemin pendant qu'on le rapportait au village. C'est tout ce que je sais, Seigneur, c'est tout ! Le Bouddha est témoin que je ne pourrais pas te dire autre chose sans mentir ! »

A ce moment, la porte de la cai-nhâ s'ouvrit. Une voix appela :

— Thi-Bâ !

La jeune fille sursauta et se précipita, effarée.

Dans la salle où elle entra il faisait obscur et tiède. Tout au fond, assis à une table où s'étalaient des papiers, elle distingua vaguement la silhouette d'un Européen. A demi détourné, il causait avec Nguyen qui se tenait debout derrière lui.

La tête basse, une angoisse lui crispant la gorge, Thi-Bâ s'avança, tiraillant les boutons de sa tunique, et dit :

— Salut, Mandarin grand !

Il y eut un froissement de papiers qu'on feuillette, puis une voix demanda en annamite :

— C'est bien toi, Trân Thi-Bâ ?

Le ton de l'étranger n'avait rien de rude ; on y sentait, au contraire, une certaine bienveillance. Thi-Bâ répondit :

— C'est moi-même, Grand Mandarin.

Sa voix était tremblante, hachée, comme si son cœur eût martelé chacun de ses mots, de ses pulsations violentes. N'osant pas lever les yeux, elle continuait à fixer la tache claire que faisait un de ses pieds nus sur le sol de terre battue.

Du même ton bienveillant, l'étranger s'apercevant de son trouble la rassurait :

— N'aie pas peur, petite fille, tu n'as rien à craindre. Je vais simplement te poser quelques questions, tu réfléchiras un peu avant d'y répondre et ensuite tu parleras. Allons, ne tremble pas comme ça et regarde-moi.

Thi-Bâ leva la tête et, risquant un regard, vit l'Européen qui la dévisageait en souriant. Alors un brusque émoi lui farda le visage et un frémissement la frôla, à fleur de peau. Elle venait, en effet, de reconnaître l'étranger qui, un jour, dans le parc de la Grande Pagode, s'était attardé à la contempler ! Elle le reconnaissait parce qu'avant toute chose elle venait de retrouver son sourire, ce sourire mystérieux dont il l'avait alors enveloppée, tout entière, et dans lequel entrait de la surprise, de l'admiration et du désir, — ce sourire alanguissant comme une tiédeur et frôleur comme une caresse...

Oui, c'était bien lui ! et c'était bien son même sourire et son regard. C'était le même hommage et la même caresse qui maintenant encore venaient vers elle — et c'était donc que lui aussi l'avait reconnue.

. . . .

Elle le regarda bien en face et, avec une moue à moitié complice, elle dit :

— Je n'ai plus peur, Seigneur !

XXX

Elle n'avait plus peur, en effet !

Toutes ses craintes étaient disparues. Elle n'éprouvait plus à présent qu'une vague douceur qui flottait en elle, mêlée de surprise. Et, très calme, la voix assurée et le geste preste, elle racontait tout ce qu'elle savait du drame.

Le menton dans la paume de la main, il suivait attentivement son récit. Il ne songeait pas à prendre de notes. Au surplus, tout ce qu'elle lui disait là, il le savait déjà et sa déposition n'apportait aucun éclaircissement à l'enquête.

A la fin, il l'interrompit :

— Je sais... je sais... les autres m'ont déjà raconté tout cela. Voici ce qui m'intéresserait : que penses-tu de la mort du Tueur de Paons ?

— Ce que j'en pense, Grand Mandarin? répéta Thi-Bâ sans comprendre.

— Oui, comment cela a-t-il pu se produire, selon toi ?

— Comment le saurais-je ? Peut-être Laï a-t-il commis une imprudence, peut-être était-il descendu de son mirador lorsque le Tigre est arrivé... La bête l'aura saisi et sera tombée avec lui dans la fosse, en l'emportant...

— Alors, d'après toi, il n'y aurait là qu'un accident, rien de plus ?

— Je le crois, Seigneur Juge.

— Pourtant, voyons... est-ce qu'après le malheur tu n'as pas entendu certains propos courir dans le village ?

— C'est vrai! On a beaucoup parlé de Bao-le-Tortu... On a trouvé étrange que ce soit lui qui soit venu annoncer la capture de la bête. Il n'était pas de garde là-haut, ce soir-là, et cela ne le regardait pas. Et puis, on assure aussi que le jeune frère de Laï, qui avait passé toute cette nuit-là dans la montagne, et qui est tombé très malade le jour même de l'accident, a prononcé dans sa fièvre des paroles bizarres.

— Bon. Et que dis-tu de tout cela, toi ?

— Moi ? et bien... Ecoute, je vais t'expliquer. Bao le Tortu et Laï le Tueur de Paons n'ont jamais été amis déclarés. Ils m'aimaient tous les deux et se querellaient souvent à mon propos. Le jour où nos parents ont décidé mon mariage avec Laï, Bao s'est retiré. Nous ne l'avons rencontré qu'une fois où il a feint de ne pas nous voir. Après quoi il a disparu et nous ne l'avons plus revu. Il passait tout son temps à chasser dans la montagne.

— En effet. Je l'ai interrogé tout à l'heure et c'est ce qu'il m'a dit. Alors tu ne le soupçonnes pas d'être pour quelque chose dans la mort du Tueur de Paons ?

— C'est possibie, Grand Mandarin, mais je ne sais rien...

Le jeune homme songea tout haut :

— Oui, personne n'a de preuve. Je commence à croire que c'est un accident, rien de plus.

Tout le temps qu'avait duré l'interrogatoire, il avait conservé la même pose. Son sourire seulement s'était effacé et avait fait place à une contraction volontaire de la bouche, qui marquait son effort d'attention. Les yeux rivés sur le visage de la congaï, il scrutait sa physionomie, s'efforçant d'en surprendre les moindres jeux et de deviner sa pensée.

Mais elle parlait avec assurance, sans détours et sans hésitation, avec un désir visible d'être claire et d'aider à sa tâche. Il comprenait qu'elle était sincère, mais s'étonnait un peu de la presque indifférence dont elle faisait preuve à l'égard de cet homme mort tragiquement et qui avait été son fiancé. Il aurait voulu sonder son âme, l'interroger sur ses sentiments. Elle l'intriguait. Etait-ce là un masque ou, vraiment, ne pensait-elle déjà plus au Tueur de Paons ?

Il fut sur le point de lui demander : « Et ton fiancé, l'aimais-tu ? » mais à cet instant elle concluait, n'ayant plus rien à lui raconter :

— Que veux-tu, Seigneur ! Si Laï est mort ainsi, c'est que le Bouddha l'a voulu. Nous sommes tous dans sa main !

A l'entendre ainsi répondre d'elle-même à sa préoccupation secrète il retrouva son sourire, ce sourire qui lui venait instinctivement aux lèvres quand il l'admirait.

D'un signe il la remercia, disant :

— C'est bien, je n'ai plus besoin de toi.

Elle sortit...

. . . .

Dehors, elle secoua d'un geste brusque les curiosités qui s'empressaient autour d'elle et tentaient de lui arracher des détails sur son entrevue avec le « Seigneur Administrateur ».

Hâtivement, elle écarta tous ces gens dont les papota-

ges et les questions multipliées l'ennuyaient et elle rentra chez elle.

XXXI

Sa cai-nhâ semblait dormir sous le soleil écrasant de midi. A l'entour, le silence régnait, et devant la porte les lourdes fleurs pourpres d'un flamboyant effeuillaient leurs pétales veloutés. Le seuil en était parfumé et toute la maison aussi.

Dans la chambre, sur une natte claire, le repas était servi. Thi-Bâ s'assit en face de sa grand'mère et mangea à peine. Distraite et préoccupée, elle répondait mal aux questions que lui posait la vieille femme. Le déjeuner terminé, elle alla s'asseoir dehors, devant la porte du jardin, et, blottie sous un manguier, elle se prit à songer. Les heures s'écoulèrent pour elle en rêveries vagues, dans un sentiment d'engourdissement et de bien-être...

Et quand le soir fut venu et qu'elle fut couchée, comme elle se surprenait tout à coup à ressentir une obscure tristesse, elle reconnut ceci qui la fit sourire dans la nuit : elle avait passé toute son après-midi à attendre, — elle s'était installée sous le manguier, parce qu'elle savait que, pour se rendre à son sampan, l'étranger devait passer par là et parce qu'elle espérait qu'il la verrait. En vérité, telle était la raison pour laquelle elle avait passé son après-midi assise devant la porte de son jardin, parmi l'ombre d'un manguier !...

XXXII

Elle apprit, le lendemain, que le « Seigneur Blanc » en avait encore pour plusieurs jours avant d'avoir terminé son enquête et elle en éprouva un contentement qui la surprit elle-même.

Assise au poste qu'elle avait désormais adopté, elle y réfléchissait cette après-midi-là... Pourquoi donc pensait-elle ainsi perpétuellement à ce barbare ? Que lui était-il ?

— C'est possible, Grand Mandarin, mais je ne sais rien...

Le jeune homme songea tout haut :

— Oui, personne n'a de preuve. Je commence à croire que c'est un accident, rien de plus.

Tout le temps qu'avait duré l'interrogatoire, il avait conservé la même pose. Son sourire seulement s'était effacé et avait fait place à une contraction volontaire de la bouche, qui marquait son effort d'attention. Les yeux rivés sur le visage de la congaï, il scrutait sa physionomie, s'efforçant d'en surprendre les moindres jeux et de deviner sa pensée.

Mais elle parlait avec assurance, sans détours et sans hésitation, avec un désir visible d'être claire et d'aider à sa tâche. Il comprenait qu'elle était sincère, mais s'étonnait un peu de la presque indifférence dont elle faisait preuve à l'égard de cet homme mort tragiquement et qui avait été son fiancé. Il aurait voulu sonder son âme, l'interroger sur ses sentiments. Elle l'intriguait. Etait-ce là un masque ou, vraiment, ne pensait-elle déjà plus au Tueur de Paons ?

Il fut sur le point de lui demander : « Et ton fiancé, l'aimais-tu ? » mais à cet instant elle concluait, n'ayant plus rien à lui raconter :

— Que veux-tu, Seigneur ! Si Laï est mort ainsi, c'est que le Bouddha l'a voulu. Nous sommes tous dans sa main !

A l'entendre ainsi répondre d'elle-même à sa préoccupation secrète il retrouva son sourire, ce sourire qui lui venait instinctivement aux lèvres quand il l'admirait.

D'un signe il la remercia, disant :

— C'est bien, je n'ai plus besoin de toi.

Elle sortit...

. . . .

Dehors, elle secoua d'un geste brusque les curiosités qui s'empressaient autour d'elle et tentaient de lui arracher des détails sur son entrevue avec le « Seigneur Administrateur ».

Hâtivement, elle écarta tous ces gens dont les papota-

ges et les questions multipliées l'ennuyaient et elle rentra chez elle.

XXXI

Sa cai-nhâ semblait dormir sous le soleil écrasant de midi. A l'entour, le silence régnait, et devant la porte les lourdes fleurs pourpres d'un flamboyant effeuillaient leurs pétales veloutés. Le seuil en était parfumé et toute la maison aussi.

Dans la chambre, sur une natte claire, le repas était servi. Thi-Bâ s'assit en face de sa grand'mère et mangea à peine. Distraite et préoccupée, elle répondait mal aux questions que lui posait la vieille femme. Le déjeuner terminé, elle alla s'asseoir dehors, devant la porte du jardin, et, blottie sous un manguier, elle se prit à songer. Les heures s'écoulèrent pour elle en rêveries vagues, dans un sentiment d'engourdissement et de bien-être...

Et quand le soir fut venu et qu'elle fut couchée, comme elle se surprenait tout à coup à ressentir une obscure tristesse, elle reconnut ceci qui la fit sourire dans la nuit : elle avait passé toute son après-midi à attendre, — elle s'était installée sous le manguier, parce qu'elle savait que, pour se rendre à son sampan, l'étranger devait passer par là et parce qu'elle espérait qu'il la verrait. En vérité, telle était la raison pour laquelle elle avait passé son après-midi assise devant la porte de son jardin, parmi l'ombre d'un manguier !...

XXXII

Elle apprit, le lendemain, que le « Seigneur Blanc » en avait encore pour plusieurs jours avant d'avoir terminé son enquête et elle en éprouva un contentement qui la surprit elle-même.

Assise au poste qu'elle avait désormais adopté, elle y réfléchissait cette après-midi-là... Pourquoi donc pensait-elle ainsi perpétuellement à ce barbare ? Que lui était-il ?

Rien, et il ne lui serait sans doute jamais rien ! Ils s'étaient croisés un jour, par hasard. Aujourd'hui, le hasard voulait encore qu'il fût venu dans son village et qu'ils se fussent revus une seconde fois. Ensuite il s'en irait et elle n'entendrait probablement plus parler de lui ! Alors?... et elle s'irritait de découvrir la place que tenait déjà dans sa pensée cet inconnu qui n'était point de sa race, et qui lui avait simplement souri lors d'une rencontre ! Elle était tentée de s'en aller, de rentrer dans sa cai-nhâ, envahie d'ombre et de tiédeur, et de s'y enfermer ; mais l'image du Français surgissait aussitôt devant elle, évoquée par son désir inconscient — et elle restait !

. . . .

Et ce jour-là encore, il ne vint point.

XXXIII

Ce ne fut que le lendemain qu'ils se rencontrèrent. Le soir tombait. A l'approche de la nuit, le ciel se brouillait de teintes lilas, tandis que les flancs de la montagne devenaient d'un bleu ardent et noir et que, dans la vallée, de grands amas d'ombre flottaient, indécis...

Il avait achevé sa tâche du jour et flânait curieusement à travers le village. Comme il passait devant chez elle, elle se leva et le salua d'une courbette. Il répondit à son salut et s'arrêta. Debout l'un en face de l'autre, ils échangèrent des politesses orientales compliquées et subtiles, puis ils causèrent de choses indifférentes. Mais sa timidité lui étant soudainement revenue, elle s'embrouillait dans ses phrases, ne lui répondait que par des monosyllabes.

Une gêne passa entre eux, et au bout d'un instant il s'en alla, sans qu'elle osât le retenir !...

XXXIV

Le jour suivant, pourtant, il revint...

Et, chaque après-midi, désormais, à l'heure habituelle,

ils se retrouvèrent, devant la porte du jardin, au pied du manguier centenaire qui étirait sur eux son ombre violette.

. . . .

Au loin, les flûtes des gardiens de buffles chantaient et, dans le silence de la nuit qui venait, de grands oiseaux passaient, regagnant la montagne de leur vol lent et rythmé.

XXXV

Un soir, il arriva plus tôt que de coutume et, tout de suite, il annonça :

— Je suis venu te dire adieu, Thi-Bâ. J'ai terminé mon enquête et je pars demain.

Elle baissa la tête. Cela devait être, elle le savait et pourtant elle était surprise d'avoir presque oublié qu'il dût s'éloigner.

Ils étaient bons camarades maintenant. Elle lui avait fait visiter sa cai-nhâ et le jardin, et elle lui avait présenté la vieille Saô, sa grand' mère. Il avait même bu le thé odorant qu'elle lui avait offert, un jour, dans un petit bol de porcelaine bleue, transparent et léger. En vérité, ils étaient bons camarades !...

Elle secoua la tête et demanda :

— Est-ce que tu connais l'Etang-aux-Nénuphars ? tu sais, celui qui est au bout du village !

Etonné de sa question, il fit signe que non.

Elle eut une exclamation.

— Tia ! il faut que tu le voies avant de partir !

Et elle l'entraîna, en riant. Lui, la suivait, amusé. Sur le bord de l'étang, ils s'assirent côte à côte ; et sur sa demande elle lui raconta sa vie, son enfance, ses occupations et ses amusements. Il l'écoutait silencieusement, se gardant de l'interrompre et suivant d'un œil vague la palpitation d'une ombre sur l'eau calme.

Quand elle eut terminé, elle se tourna de son côté et dit timidement :

— Et toi ?

A son tour il parla. Elle apprit qu'il était en Annam depuis deux ans. Il était administrateur et habitait la ville européenne aux environs de laquelle était située la Grande Pagode. Il lui dit encore qu'il n'était pas marié et qu'il vivait seul, oui tout seul, vraiment...

Un silence tomba entre eux.

Thi-Bâ lançait des branchettes dans l'étang pour voir s'épanouir des « fleurs d'eau ».

Et brusquement, posant sa main sur celle de la jeune fille, il lui demanda :

— Veux-tu être ma congaï, Thi-Bâ ?

Elle laissa tomber la motte de terre qu'elle s'apprêtait à lancer. Elle avait un tremblement au bout des doigts et elle regardait le jeune homme. Il lui souriait, de ce même sourire en coin, voilé un peu et très doux, dont il lui avait souri dans le parc de la Grande Pagode...

. . . .

Alors elle soupira et son regard erra sur le paysage, engloba l'étang, alla, par-dessus les arbres et les halliers, jusque dans la pauvre salle de sa cai-nhâ, s'enfuit plus loin, très loin, vers la ville européenne, où Thi-Nam, son amie, parée de bijoux et vêtue de soie, habitait une grande maison luxueuse...

Elle vit tout cela, rapidement. A ses oreilles tintèrent les mots fatidiques que lui avait dits la vieille devineresse dans la pénombre sainte du sanctuaire, au pied du grand Bouddha doré, et machinalement elle murmura : « Ce qui doit avoir lieu, aura lieu — et ce qui aura lieu sera le meilleur !... »

. . . .

Une seconde fois il demanda :

— Veux-tu, dis, veux-tu ?

Elle ferma les yeux, et comme il se penchait sur elle, près, tout près, d'un petit mouvement de tête, elle fit signe qu'elle acceptait...

XXXVI

Le jour naît...

Adossée au mur de sa cai-nhâ, Thi-Bâ contemple une dernière fois son village.

Dans quelques instants, en effet, elle prendra le sampan qui doit la conduire à la ville où l'attend Raoul, et elle partira — pour ne plus revenir, peut-être...

Les choses ont été vite réglées, et huit jours à peine se sont écoulés depuis le soir où, d'un signe de tête, elle accepta d'être sa congaï. Elle sait maintenant qu'il s'appelle Raoul Lannois, car, avant de regagner la ville, il s'est entendu avec la vieille Sao et lui a laissé son nom et son adresse. La « bagia », largement dédommagée, n'a fait aucune difficulté; pour la forme seulement, elle a protesté de sa tendresse maternelle et du chagrin qu'allait lui causer cette séparation.

Et maintenant Thi-Bâ s'en va...

Son léger bagage a été chargé la veille sur le sampan. Elle doit partir à cinq heures, et il en est quatre et demie.

A l'horizon, derrière la montagne, le ciel se teinte d'un rose délicat et tendre, et sur le village flotte une buée lumineuse.

Et Thi-Bâ regarde...

En face d'elle, à travers une éclaircie des aréquiers, semblables à de longs cierges bruns, elle aperçoit l'arroyo lustré comme une bande de soie grise et qui coupe la monotonie verdâtre des rizières. Elle songe qu'elle aimait aller s'asseoir sur les rives du petit cours d'eau et regarder, de longues heures durant, la coulée nonchalante et flâneuse de ses eaux lentes, de ses eaux si lentes qu'on les croirait immobiles.

Elle tourne ensuite la tête et voit la Grande Montagne dont les flancs s'érigent, sombres et lourds, parmi la limpide douceur du matin qui naît... et plus près, parmi les

derniers arbres descendus du mont, elle devine l'étang qui somnole — le doux étang aux eaux stagnantes, que fleurissent, de leurs corolles blanches et roses, les nénuphars aux larges feuilles.

. . . .

Mais déjà, de loin, la voix affairée du sampanier l'appelle :

— Thi-Bâ ! Thi-Bâ, dépêche-toi ! Qu'est-ce que tu fais donc ?

Et Thi-Bâ, en courant, quitte son village !...

DEUXIÈME PARTIE

> — Le Moine Narada au grand roi Mounda : Il y a certaines choses qu'aucun Bouddha, ni qu'aucun Brahmane ne peut arriver à faire. Celle-ci entre autres : que ce qui est sujet à passer ne passe pas...
>
> *Anguttara-Nikaya.*

I

Le voyage dura tout le jour...

Le soleil qui s'était levé derrière eux, énorme et rouge, illuminant le paysage de reflets pourpres, les rejoignit, surplomba la lente dérive de leur sampan, puis les dépassa, fuyant devant eux. Et ce fut quand la nuit déjà s'annonçait qu'ils distinguèrent, surgissant de l'occident et lointaine encore, la masse nombreuse et claire de la ville.

Lorsqu'ils arrivèrent au milieu des appontements, contre lesquels dormait déjà toute une flottille de jonques, l'obscurité régnait ; et dans l'ombre qui s'éployait autour d'elle la cité flambait de toutes ses lumières. Les lueurs s'égrenaient en chapelets le long des rues, couraient avec les voitures, trouaient les façades des demeures alignées le long des quais, et s'épandaient crûment des globes qui illuminaient les docks, les ateliers et les wharfs.

Thi-Bâ regardait le flamboiement de la grande ville, semblable, au milieu des ténèbres, à un énorme brasier

au-dessus duquel flottait confusément un long halo. Une stupéfaction envahissait la jeune fille, une stupéfaction pleine d'attrait à laquelle se mêlait une griserie joyeuse, une sorte d'énervement délicieux. Elle eût souhaité débarquer tout de suite, se lancer à travers les rues qu'elle devinait pleines de monde et se mêler à cette agitation et à cette vie nocturne dont la rumeur arrivait jusqu'à elle.

Mais le sampanier avait reçu des instructions précises. Il vint jeter l'ancre dans une anse plus profonde, une anse creuse et toute chargée de nuit tiède où la barque s'allongea, immobile, pareille, avec l'œil noir peint à sa proue, à un monstre paisible et somnolent.

II

Lorsque Thi-Bâ s'éveilla, le lendemain, le jour naissant striait l'orient d'une étroite bande pourpre qui, en s'allongeant, envahissait peu à peu l'horizon et montait victorieusement à la conquête du ciel. La jeune fille jeta un regard autour d'elle. La barque avait quitté son refuge de nuit pour venir s'amarrer à une estacade. Au delà, pardessus la masse brune de la berge, on distinguait une rue qui fuyait entre deux allées d'arbres derrière lesquels des façades blanches se montraient.

Alors, Thi-Bâ retrouva toute l'impatience qui l'avait fait palpiter la veille... Elle se hâta de faire sa toilette et de s'habiller. Puis, quand elle eut noué sur sa tête le foulard de soie violette dont les deux pans se balançaient sous son menton, elle rejoignit le vieux sampanier qui, accroupi à l'arrière de la barque, faisait infuser le thé. Elle s'assit en face de lui et ils burent, brûlant, le liquide ambré que le vieil homme avait préparé à la mode antique, en s'inspirant des très doctes préceptes édictés par le grand Empereur Kien-Loung lui-même.

Tandis qu'elle dégustait le breuvage parfumé qu'il lui avait servi dans une transparente tasse de porcelaine rose, au fond de laquelle, préalablement, il avait posé une feuille

de thé — une feuille d'un vert tendre et gonflé qui flottait et caressait les lèvres à chaque gorgée, — le bonhomme regardait la jeune fille et l'admirait.

Quand elle eut terminé, il demanda :

— Partons-nous ?

— Allons, dit-elle.

Et son grand chapeau de paille, semblable à un plateau rond, pendu au bras, elle sauta la première sur les planches disjointes de l'appontement.

Dans le silence matinal la cité, encore assoupie, lui apparut morne et très grande. Accoutumée au grouillement tumultueux des villages annamites où s'entassent les paillottes, elle se sentait dépaysée. Elle suivait machinalement son guide. Tout en marchant, elle inspectait d'un regard curieux les bâtisses blanches, aux persiennes vertes et aux toits de tuile, qui s'alignaient au long des avenues. La polychromie de ces constructions, caressées par le soleil levant, enchantait son âme d'enfant. Elle allait à travers les rues, la tête levée, les yeux éblouis.

Et, tout à coup, sans qu'elle s'en rendît compte, la ville se peupla. De toutes les portes des gens affairés jaillirent et elle se retrouva, soudain, au milieu de l'animation et du bruit. Ç'avait été comme un éveil brusque, comme une étonnante apparition de vie qui maintenant s'agitait autour d'elle. En rebord des trottoirs, des boutiques s'ouvraient, des échoppes s'installaient. Des marchands ambulants, leurs paniers en équilibre sur un fléau posé au creux de leur épaule, s'en allaient au milieu d'une foule bigarrée, criant leur marchandise, agitant leur sonnette d'appel, faisant tinter le clic-clac de leurs claquoirs de bois... Et le tumulte montait, s'enflait, devenait une vaste rumeur faite des mille bruits de la vie citadine...

Thi-Bâ, étourdie, s'était plaquée contre la grille d'une maison. Immobile, elle regardait le tourbillon vivant s'écouler, tournoyer, se mêler et s'enchevêtrer devant elle.

Le vieux sampanier dut la prendre par la main et la morigéner. Il réussit à l'entraîner. D'ailleurs, ils étaient presque arrivés. Ils suivirent en effet un boulevard, tournèrent à droite dans une rue qui descendait en pente douce vers le fleuve et s'arrêtèrent devant une porte de bois grillagée.

L'homme sonna, tandis que Thi-Bâ, le visage collé entre les barreaux de la grille, regardait curieusement la maison...

C'était une ancienne demeure annamite que l'on avait agrandie et transformée. Elle en gardait un air à la fois naïf et contourné — un air de vieille chose orientale rajeunie par des mains barbares — qui était plein de charme et d'étrangeté... Elle avait un toit de tuiles rouges, deux cheminées de briques et une large vérandah circulaire supportée par de longues colonnes brunes au long desquelles des rosiers s'enroulaient. Dans la façade, toute pâle, les persiennes closes mettaient de grandes taches sombres. Devant le perron d'accès en vieille pierre grise un massif de palmiers éployait ses branches immobiles et, de la grille jusqu'à la maison, il y avait une longue allée de pins, où l'ombre et le soleil alternaient en dansant...

III

La sonnerie déclenchée par le sampanier avait vibré longuement.

Au bruit du carillon, des abois de chien avaient répondu, se prolongeant longtemps dans le silence. Puis une fenêtre s'était ouverte et un boy était apparu.

Il se hâtait le long de l'allée et débouchait devant la grille. La lumière, à ce moment, tomba sur lui, enveloppant de clarté sa longue tunique blanche. Il avait un air ennuyé, des yeux agressifs. La voix hargneuse, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Le sampanier, souriant avec tranquillité, dit :

— Je viens voir le maître. Il est là ?

— Non, il est parti brusquement hier soir en tournée d'inspection. Il ne sera de retour qu'à la fin de la semaine.

Il se tenait devant la porte, sans l'ouvrir.

Alors Thi-Bâ se montra. Avec brusquerie et fierté, elle lança :

— Je suis Thi-Bâ, du village de Thuay-Doy...

Aussitôt le boy se précipita et, saluant avec obséquiosité, ouvrit toute grande la porte, qui grinça sur ses gonds.

— Je suis Xé, le saïs (1) du maître... Ta chambre est prête... On t'espérait hier. Le seigneur a dit que tu t'installes en attendant son retour...

Il marchait devant elle, la guidait le long de l'allée et de temps à autre il se pliait en une courbette respectueuse...

Thi-Bâ le suivait, pleine d'orgueil.

. . . .

Ils étaient, maintenant, tout en haut du perron, sous la vérandah blanche. Derrière eux, le jardin étalait sa verdure, et, par-dessus le mur, vers la rivière, une ligne d'aréquiers balançait mollement ses cimes chevelues.

Soulevant une tenture, le boy dit avec déférence :

— Voici ta chambre, sœur cadette.

Et Thi-Bâ entra chez elle.

IV

Les premiers jours, en attendant que Raoul revînt, elle visita la maison. Elle en découvrit les pièces une à une, avec émerveillement. C'était son appartement à elle d'abord : trois salles étroites et longues, disposées à l'annamite et dont les murs étaient tendus de grandes soieries rouges brodées de dragons et de chimères. La première pièce lui servait de salon : elle était meublée du grand lit de camp d'honneur traditionnel, d'escabeaux en bois de teck et de tables sculptées. Après, venait la chambre et enfin le cabinet de toilette, avec son grand tub rond, ses dalles blanches,

(1) Saïs : cocher

scs cuvettes de porcelaine qui luisaient dans la pénombre, et sa longue glace où le soleil venait se heurter en un éclaboussement d'or.

Contre les portes, dont on avait enlevé les battants, il y avait des bandeaux de satin gris frappés de caractères symboliques, et des portières de perles multicolores et cliquetantes. Par terre, sur les carreaux, on avait étalé des nattes à petits damiers rouges.

Cet appartement qui allait, désormais, être le sien, était tout au bout de la maison, à droite. Ses fenêtres s'ouvraient sur la vérandah, et de sa chambre Thi-Bâ pouvait voir toute une partie du jardin, la plus gaie, la plus intime aussi : celle où les lauriers roses et les sureaux formaient de gros massifs aux senteurs à la fois amères et sucrées, — celle où les bananiers recourbaient leurs larges feuilles d'un vert délicat et tendre, — celle enfin où les premières branches d'un grand flamboyant pourpre s'allongeaient, familières et respectées, jusqu'à venir frôler, à travers les hautes colonnes, les persiennes vertes de la salle de bain...

Puis il y avait la salle à manger, le salon, le fumoir et, à l'étage, la chambre et la salle de bains de Raoul — où il était défendu à Thi-Bâ de monter.

Et c'était toute la maison, que complétait, alignée au fond du jardin et cachée par les arbres, la longue file des dépendances : l'écurie, la remise, la cuisine et les chambres de domestiques...

. . . .

Et, déjà, cette vieille demeure, paisible et lumineuse, enfouie parmi son grand jardin silencieux, plaisait délicieusement à Thi-Bâ.

V

Quand elle eut tout examiné dans la maison, elle fit la connaissance des domestiques...

Il y avait Xé, le saïs, qu'elle avait déjà remarqué, parce qu'il l'avait reçue, le matin tiède et clair de son arrivée. C'était un petit homme, chétif et hargneux. Son corps malingre flottait dans ses tuniques. Mais il était aussi jardinier et nul ne savait, comme lui, repiquer une planche de radis noir ou greffer un rosier. Et Thi-Bâ l'appréciait, parce qu'il aimait les fleurs et qu'il avait de grandes bottes à revers jaunes, ainsi qu'une livrée blanche à boutons de cuivre.

Il y avait encore Doc, le « bep » — le cuisinier. — Il vivait devant son foyer, parmi les cendres grises et les flammes dansantes. C'était un grand artiste culinaire en même temps qu'un joueur forcené — un joueur de « baquouen » (1) qui, n'ayant plus rien à jeter en enjeu, n'a pas hésité un soir à jouer sa femme qu'il a perdue et regagnée — deux nuits plus tard.

Depuis qu'elle avait appris la chose, Thi-Bâ éprouvait pour cet étrange mari un mépris à la fois indigné et malveillant.

Il y avait enfin Do-Phu — le vieux Do-Phu, qui vivait dans une petite chambre dont tout l'ameublement consistait en une natte étalée entre un coffret de lettré et un attirail de fumeur. Car il se piquait de sagesse, et l'opium l'inspirait ! Il était à la fois maître d'hôtel et valet de chambre et, son service terminé, il venait aspirer ses pipes, voluptueusement. Après quoi, il écrivait des vers compliqués et subtils dont il composait un poème en l'honneur de la « drogue » et de la méditation.

Il avait un corps interminable, surmonté d'un long visage qu'allongeaient encore une barbiche rare et une moustache tombante, toutes blanches. Il était sentencieux et dévoué, plein d'indulgence et de mépris. Il savait commenter, en esprit cultivé, les vérités fondamentales du Tao-Té-King, et chanter, en poète fleuri, les délices incomprises du rêve. Il était très vieux avec une âme très jeune.

(1) Jeu de hasard qui se joue avec un dé et un tableau numéroté.

Et Thi-Bâ l'aima, parce que sa chambre était toujours fraîche et silencieuse, parce qu'il était lui-même plein de bonté et d'ingéniosité, parce qu'il savait une foule de choses très amusantes et très curieuses, et parce que, enfin, il y avait, dans un panier en osier tressé, suspendu au-dessus de sa porte, une cigale qui chantait continuellement...

VI

Sixième jour après son arrivée...

Il fait chaud et lourd. Le long des colonnes de la vérandah, les roses s'effeuillent, jonchant les dalles de pétales rouges et jaunes... Le printemps agonise doucement et l'été déjà s'annonce...

Au plafond de la chambre, des reflets de soleil, que réverbère l'eau d'un bassin, miroitent et dansent fugitivement, pendant que Thi-Bâ, étendue sur sa natte, les coudes à terre et le menton dans la paume des mains, songe, pleine d'ennui... Elle est seule. Le « pankah » que tire avec son pied, dehors, un gamin somnolent, allongé sur le dos, ne réussit qu'à déplacer un peu d'air chaud, et la brise qui se glisse sous les portes, — ce vent coulis d'ordinaire frais et perfide, — est aujourd'hui tiède, au point qu'on ne le sent même pas.

Elle se retourne lentement et bâille... Elle s'ennuie !...

Le long de sa nuque d'ambre clair une petite sueur imperceptible pointe en gouttelettes et lui fait la peau moite. Elle a l'impression d'être tout entière dans un bain de vapeur. Et pourtant, elle vient d'ôter sa tunique et elle n'a plus sur elle que son large « cai-quan » de toile amidonnée blanche et glacée...

Son buste nu s'étire et se cambre, arrondissant la grâce frêle de ses seins enfantins et fermes. Au fond de la pièce, en face, une glace répète le torse frais et Thi-Bâ, se redressant lentement, marche vers son image — vers son image longue et fine qui, du fond de son miroir, vient au-devant d'elle, pleine d'ombres fondues et de reliefs exacts.

Ses cheveux se sont défaits et, sur la natte rouge, le « cai-quan » blanc vient de glisser... Alors, debout en face de son clair reflet que plus rien ne voile, Thi-Bâ continue à s'examiner avec curiosité. Son cou flexible et ses bras enlaceurs lui plaisent, de même que ses jambes délicates que prolongent des cuisses brunes et fuselées. Son ventre puéril et sans plis, ses hanches lisses et ses pieds menus et roses lui apparaissent, harmonieux et doux, et la font sourire complaisamment...

Il fait chaud et lourd.

... Dehors, dans la cour brûlée de soleil, on entend le battement d'ailes d'un vol de ramiers et le roucoulement voluptueux d'une nichée de colombes...

. . . .

Et Thi-Bâ songe : « Pourquoi n'est-il pas là, le maître qui est venu me chercher au pied de la Grande Montagne Bleue ? Pourquoi n'est-il pas là ?... »

Car elle se sent énervée, pleine de douceur et de bonne volonté...

VII

Il arriva le surlendemain, après déjeuner.

Thi-Bâ, prévenue, avait tenu à le recevoir en grande cérémonie. Elle avait revêtu sa tunique de soie violette, où les minuscules boutons de cuivre étaient comme des points d'or semés au hasard. Elle avait soigneusement lissé les coques de sa chevelure, dont l'édifice compliqué s'enveloppait d'un turban de toile éclatante. A ses chevilles et à ses poignets elle avait passé des anneaux d'argent, qui cliquetaient avec limpidité à chacun de ses mouvements.

Ainsi parée, elle l'avait attendu en haut du vieux perron gris, toute droite — pour l'accueillir et embellir son arrivée d'un sourire de femme.

Mais il avait escaladé les marches, très vite, deux par deux et elle ne l'avait point reconnu, tant son visage était fatigué. Il avait les cheveux en désordre, mêlés de sueur

et de poussière. Ses traits étaient tirés, et il regardait mal sous ses paupières rougies par le soleil et brûlées par le ruban éclatant des routes parcourues.

Pourtant il l'aperçut et s'arrêta un instant pour jeter :

— Ah ! ah ! tu es arrivée ?

— ...

— Et tu es satisfaite de ton installation ?... oui ! eh bien, tant mieux !...

Puis il passa.

. . . .

A la fois contente et triste, elle était rentrée dans sa chambre. Et elle avait songé longtemps, car elle avait l'impression que tout était changé de ce qui, la veille encore, avait été son rêve et son espoir...

Est-ce bien le même homme qui, là-bas, sur les rives de l'Etang-aux-Nénuphars, trois semaines plus tôt, lui avait demandé de sa voix chargée de tendresse désireuse :

— Veux-tu ? dis, veux-tu ?

Et qui, aujourd'hui, s'était à peine arrêté, pour lui jeter, distraitement :

— Tu es contente ?... oui ! Eh bien, tant mieux !...

Puis avait passé ?

VIII

Mais le soir, après-dîner, il descendit chez elle.

Il la trouva, allongée par terre sur une natte, occupée à grignoter des pistaches grillées et des bonbons au gingembre. En le voyant entrer, elle s'était soulevée et, les coudes collés au corps, les deux bras croisés sur la poitrine, elle se prosterna en signe de soumission et de tendresse.

Il vint s'asseoir près d'elle.

Elle lui offrit des sucreries et demanda :

— Tu as fait bon voyage ? C'était loin où tu es allé ?

Il fit un geste vague qui désignait l'Orient.

Elle s'aperçut alors qu'il demeurait silencieux et qu'il n'avait guère envie de parler et elle se tut.

Elle s'était recouchée. La tête appuyée sur son coude, elle le regardait.

Il avait des yeux étranges — des yeux dont les regards luisaient et semblaient fluides, — des yeux dont les prunelles élargies flottaient parmi le blanc délicatement teinté de bleu.

Maintenant il était tout contre elle, sa bouche s'inclinait vers la sienne et brusquement une sensation étrange et neuve s'empara d'elle : quelque chose de jamais éprouvé, comme un immense frisson intérieur, comme une onde miraculeuse qui montait en elle, la bouleversait, l'épuisait et la laissait sans force — tandis que les lèvres de l'homme emprisonnaient ses lèvres et les baisaient savamment...

Et sans savoir pourquoi, elle fut prise d'une panique irraisonnée, d'une peur brusque, qui la fit se rejeter en arrière, se lever et s'enfuir.

Elle était allée se tapir dans un coin de la pièce et elle demeurait là, collée contre le mur, haletante, toujours tenaillée par cette frayeur inexplicable qui la faisait trembler, qui la faisait gémir et pleurer. Et entre deux sanglots, elle suppliait :

— Oh ! laisse-moi... laisse-moi... sois bon... j'ai si peur...

Il la contemplait stupéfait.

A la fin, il eut un grand éclat de rire qui sonna à travers la pièce et dit :

— C'est bon, je m'en vais... calme-toi...

Et il sortit, continuuant à faire tinter son grand rire sonore de barbare, sans plus s'inquiéter d'elle.

JEAN D'ESME.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Stendhal : *Rome, Naples et Florence, texte établi et annoté* par Daniel Muller, édition des œuvres complètes de Stendhal, 2 vol., Champion. — Paul Arbelet : *Bibliothèque Stendhalienne : La Jeunesse de Stendhal*, tome Ier, Grenoble 1783-1799 ; tome II, Paris-Milan 1799-1803, 2 vol., Champion. — Natalie Clifford Barney : *Pensées d'une Amazone*, 1 vol., Emile Paul. — Max Jacob : *Cinématoma*, 1 vol., « Editions de la Sirène ». — Francis Carco : *Les derniers états des Lettres et des Arts : La Poésie*, 1 vol, Sansot. — Memento.

Voici, enfin, et telle que Stendhal ne l'avait jamais rêvée, une belle, parfaite et complète édition de **Rome, Naples et Florence.** Beau papier, belle impression, texte scrupuleusement établi et annoté par Daniel Muller. Les stendhaliens ne peuvent rien demander de mieux : on n'aurait pas mis plus de scrupule et de foi pour restituer à une Bible sacrée son texte intégral. Disons seulement pour les initiés aux diverses éditions qu'on a suivi ici le plan de l'édition de 1854, en réservant pour un appendice tous les passages de 1817 que Stendhal n'a pas replacés dans les deux volumes de 1826. On trouvera aussi dans cette nouvelle réimpression trois morceaux inédits, puisés dans les manuscrits autographes de la collection Cheramy, ainsi qu'une préface inédite à l'édition de 1826. Cette préface avait été écrite par Stendhal pour cette nouvelle édition, qui parut sans préface. Depuis ces pages n'avaient jamais été publiées. C'est pourtant, comme l'écrit l'éditeur, un morceau curieux. Stendhal y cite le fameux mot de Mongie sur le livre de l'*Amour*. Les innombrables éditions de l'*Amour* ont aujourd'hui vengé Stendhal de la raillerie commerciale de Mongie.

Voici cette lettre :

Paris, 3 avril 1824.

Monsieur,

Je désirerais bien être arrivé au moment où je devrais vous faire compte des bénéfices que j'espérais avoir sur votre ouvrage de l'*Amour*, mais je commence à croire que cette époque n'arrivera pas, je n'ai pas vendu quarante exemplaires de ce livre, et je puis dire comme des

Poésies sacrées de Pompignan : Sacrées elles sont, car personne n'y touche...

J'ai l'honneur d'être, etc.

F. Mongie l'aîné,
libraire.

Stendhal répond dans cette même préface où il cite cette lettre :

Mes ouvrages, dussent-ils rester sacrés, comme le dit élégamment M. Mongie, cette circonstance me semble moins humiliante que la nécessité d'aller dans le bureau du *Constitutionnel* solliciter un article. Je sais bien qu'en suivant ma méthode l'on n'arrive guère à ce qu'on appelle ici la gloire. Mais, si je voulais solliciter, j'irais à Rome demander une place de *Monsignore* : c'est, en vérité, la seule que je désire...

Malgré tout ce que le vulgaire dit et imprime sur l'Italie, ajoute-t il, « un homme qui joue la comédie est aussi rare dans la société à Rome ou à Milan qu'un homme naturel et simple à Paris... »

Il y a sans doute un peu de dépit dans son mépris pour la société parisienne, où il n'a trouvé ni l'amour ni la gloire : « Je comptais ne jamais habiter cette capitale du monde qu'un mois tous les deux ans, pour voir les nouveautés dans les mœurs et au théâtre. Je pensais qu'on ne court la chance d'avoir quelque mérite qu'en étant soi-même, et que, pour réussir à Paris, il faut avant tout *être comme les autres*... »

Tous les livres de Stendhal, toutes ses œuvres littéraires sont comme associées à un état de sentiment : ils fixent des images, des souvenirs. C'est pour cela qu'il écrit encore dans cette préface : « Je n'ai pas changé vingt lignes à ces notes telles qu'elles furent écrites en 1817. J'étais heureux alors, et je ne respecte rien au monde comme *le bonheur*. »

Il insiste encore sur son dédain de la publicité, et c'est presque une sincérité très adroite : « Il y aurait *tromperie*, si j'avais des amis parmi les gens de lettres qui disposent des journaux. Mais jamais l'on ne m'a fait le plus petit article... »

Mais l'intérêt de son livre *Rome, Naples et Florence*, Stendhal le voit mieux que les critiques, lorsqu'il écrit :

... Tous les voyageurs ne peignent que les *choses* de l'Italie, les monuments, les sites, les aspects sublimes qu'y présente la nature. Vous, m'a-t-on dit, vous esquissez tant bien que mal les mœurs des

habitants, la *société italienne*, cet ensemble d'habitudes singulières d'amour, de volupté, de solitude, de franchise, etc., qui laisse encore quelquefois échapper des grands hommes, un Canova, un Rossini. Tandis qu'en Angleterre et en France, l'affectation indispensable pour le *succès* et la considération change tous les artistes en *poupées*. La plupart des voyageurs français qui sont à Rome pour jouir de la belle Italie et se donner une année de délices en reviennent mourant d'ennui, sans avoir adressé la parole à trois femmes de la société et le plus beau moment de leur voyage est celui de leur rentrée au café Tortoni.

Ce reproche peut encore, et davantage même, s'adresser aux voyageurs ennuyés d'aujourd'hui qui ne partent que vers des sites et des architectures. Pour connaître et aimer un pays il faut, à l'exemple de Stendhal, se mêler à sa vie, goûter à ses femmes comme à ses vins, les aimer comme Stendhal a aimé les Italiennes, jusqu'à s'initier aux singularités et aux subtilités de leurs amours et de leurs voluptés. Un paysage est un état d'âme, un monument d'architecture est un état d'âme aussi et comme une expression jaillie de notre sensibilité, de notre sensualité. Mais celui qui ne négligerait pas de visiter la plus belle des Cathédrales pour chasser ce que Stendhal appelait le bonheur, serait un bien médiocre stendhalien, un bien médiocre voyageur.

Cette nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence* s'ouvre par une préface de M. Charles Maurras. Cette préface est très bien en soi, mais je n'aime pas les préfaces aux œuvres célèbres, surtout lorsqu'elles déforment la pensée du maître et veulent la corriger. Un livre est ce qu'il est, et il est vain, il est même sacrilège d'ecrire qu'il aurait dû être autre. C'est presque ce que fait ici M. Charles Maurras, esprit aussi peu stendhalien qu'on peut l'imaginer. Enfermé dans une doctrine politique et littéraire, comme en une bastille moyen-âgeuse, sérieux comme un pape d'Avignon, dogmatique comme un pasteur protestant, quel singulier prêche vient-il faire ici aux mânes de Stendhal, qui fut, lui, la liberté, la fantaisie, l'esprit critique, sensible et inquiet de tout, mécréant et jacobin ? L'œuvre de Stendhal n'est-elle pas une négation avant la lettre de cette soi-disant suprématie de la raison que vulgarise M. Charles Maurras ? Stendhal savait bien que l'intelligence n'est que le reflet de notre sensibilité, et que l'avenir de l'intelligence était associé indissolublement à celui de la sensibilité, d'ailleurs immuable.

M. Charles Maurras n'est pas fâché, tandis qu'il tient Sten-

dhal par le bouton d'or de son habit bleu-barbeau, de lui faire un petit sermon royaliste et lui rappeler les idées bien pensantes de ses aïeux de Grenoble. Il fait mieux, il extrait, avec l'adresse d'un prestigiditateur, des idées royalistes des poches de Stendhal :

... Discussion d'une fécondité délicieuse : soit que, après enquête et contre-enquête, le lecteur en vienne à classer préjugé pur ou simple humeur tant de froides violences par lesquelles ce fils de royalistes dauphinois contredisait ses origines et peut-être son propre fond, soit aussi que la pente des pires pages de Stendhal conduise par un beau détour inattendu à quelque vue assez différente des siennes et qui néanmoins cadre avec elles parfaitement.

Le fait est qu'il apporte pas mal d'eau à notre moulin.

Et je trouve cela d'une ironie... délicieuse et inattendue : les idées jacobines de Stendhal faisant tourner le moulin royaliste de M. Maurra !

Mais tout de même, je n'aime pas cette belle préface qui est comme un soupçon sur la sincérité de Stendhal. En vérité, le sage et érudit avant-propos de M. Daniel Muller eût suffi pour présenter ce livre aux lecteurs.

§

M. Paul Arbelet, qui nous donne aujourd'hui en deux volumes de la « Bibliothèque stendhalienne » **La Jeunesse de Stendhal** (Grenoble 1783-1799 ; Paris Milan, 1799-1802) nous avertit qu'on ne trouvera ici qu'un essai de psychologie. Il n'a pas voulu, comme M. Maurras, juger Stendhal : « N'est-ce point assez de voir en lui le plus singulier et le plus attachant des problèmes moraux? » Ne semble-t-il pas plus profitable, si on étudie Stendhal, de « s'essayer à le comprendre, et pour le comprendre, de mêler à une curiosité attentive une sympathie mesurée avec délicatesse »? Il nous montre le jeune Beyle échappant à l'influence familiale, renouant ainsi peut-être une plus lointaine tradition, au lieu de « contredire ses origines ». Presque tous les esprits supérieurs réagissent contre les influences familiales, ce qui est un signe de vitalité : « Une éducation très religieuse, la dévotion de son père et de sa tante, les sermons de l'abbé Raillanne l'avaient de bonne heure préparé à l'anticléricalisme, qui le mène insensiblement à l'athéisme.» Peut-être qu'une éducation anticléricale et athée l'eût mené au cléricalisme, ce qui est le cas de quelques-uns de nos plus grands convertis. Les plus purs

royalistes ne sont-ils pas ceux qui sont venus à cette doctrine par réaction contre un régime qui ne les a pas favorisés?

Pour écrire cette *Jeunesse de Stendhal* M. Arbelet s'est beaucoup servi de la *Vie d'Henri Brulard* où Stendhal a noté, comme pour lui-même, les aventures et les émotions de sa vie, et peut-être seulement par une curiosité envers soi-même et afin de se connaître et de se fixer. Ces mémoires ont paru à M. Arbelet aussi sincères que possible ; il a synthétisé en lui-même la psychologie humaine : se connaître soi-même, n'est-ce pas savoir toute l'humanité. La sincérité qu'il a surtout recherchée, c'est celle des sentiments, et, après tout, les vérifications sont bien difficiles et peut-être vaut-il mieux croire ce qu'il nous dit et qui correspond plus réellement à son être qu'une vérité de fait, invérifiable. M. Arbelet ajoute encore à l'atmosphère de ces confidences en s'aidant de ce que les archives, les mémoires du temps, les lettres et la vision des pays et des choses lui ont révélé. Cette jeunesse de Stendhal ainsi complétée est un document psychologique très curieux.

On trouvera à l'appendice des notes sur les Gagnon de Bédarrides. « Le 20 décembre 1714 une *Barbara Gagnon* épouse Joseph Brulard. Les Gagnon de Grenoble avaient-ils conservé des relations avec cette branche de leur famille et, quand Beyle écrira *Henri Brulard*, prendra-t-il à dessein le nom de ses parents provençaux? C'eût été en quelque manière se rattacher lui même aux Gagnon et renier les Beyle. »

§

« Cette catastrophe : être femme. » Cet aphorisme, que je cueille dans les **Pensées d'une Amazone** de Natalie Clifford Barney, pourrait servir d'épigraphe à ces pensées. Il y a, en effet, dans l'amazonisme une sorte de regret d'une virilité défendue. L'amazonisme est plus qu'une attitude intellectuelle ; c'est un état d'être, une sorte d'hybridité où, sur une tige féminine, fleurit une fleur virile. Je n'analyserai pas plus avant les subtilités de cette botanique : « Il semble naturel, écrit l'auteur, que des êtres, nés de deux sexes, portent parfois leurs doubles attributs mélangés. Hommes par le corps, femmes par l'esprit, ou le contraire, ou une fraction du contraire, variables à l'infini. Il y a des androgynes d'esprit aussi bien que de corps. » C'est très exact, et cet hermaphrodisme, qui a sa répercussion intellec-

tuelle, explique toutes les nuances des manifestations de l'art et nous montre qu'il ne faut pas classer trop séparément les œuvres mâles et féminines :

> Nous sommes presque tous d'un composé humain si complexe qu'il faut répéter que chacun de nous possède des principes masculins et féminins. Quelle femme n'est mâle en quelque sorte, quel homme n'a reçu quelque compensation ou attribut féminins, qui nous rappelle le temps qui précédait la division des sexes?

C'est ce qui explique, chez les amazones cet étonnement et même cette douleur de n'être pas des hommes ; mais c'est aussi cette inquiétude, cette incertitude, cette sorte d'équivoque qui donne à l'amazonisme ses qualités d'art, car c'est par l'art que les amazones se complètent et réintègrent leur plénitude. Chez elles, les sensations féminines se cérébralisent et se transmuent en art. L'amazonisme, en effet, aboutit à l'égotisme, à un égotisme stendhalien qui ne demande aux sentimentalités et aux sensualités qu'un enrichissement de la personnalité. Exagération du narcissisme, fleur qui non seulement se contemple et s'aime dans le miroir des sources, des cœurs et des yeux, mais y cherche et y trouve des raisons de s'aimer ; c'est la méthode gœthienne, et celle de tous les êtres supérieurs : cueillir les roses, les femmes, les idées, les sentiments, afin de s'en parfumer et de s'en griser :

> Quelle nouvelle griserie de se sentir seule et soi auprès de qui l'on aime, libérée de l'amour — n'avoir plus besoin des autres pour être.

On voit que l'amazonisme est une méthode belle, mais un peu amère, de concevoir la vie, puisqu'elle écarte toute illusion : il faut avoir le cœur et le cerveau solides pour entrer dans cet ordre : « Espérer le retour de l'égoïsme isolateur, qui vient mettre fin aux fusions et aux confusions humaines. »

S'il fallait adapter une philosophie à l'amazonisme, on le marierait plutôt au pessimisme de Schopenhauer qu'au scepticisme de Montaigne. Il y a dans ce petit bréviaire des amazones des pensées d'une singulière amertume :

> — La vie, qu'il vaut mieux n'avoir ni reçue, ni donnée.
>
> — Jusqu'aux animaux en rut clament leur malédiction à la nature.
>
> — Ce n'est pas parce que je ne pense pas aux hommes que je ne les aime pas, mais parce que j'y pense.
>
> — S'expatrier de toute patrie ?

— Si je m'étais abonnée à l'humanité, je m'en désabonnerais.
— Le genre humain, un genre que je déplore.

Ceci posé, il reste l'amour et « ses heures de génie », « leurs seins faits de je ne sais quel ciel », « leurs bras, où le désir fait croître ses ailes »; mais l'Amour : « église pour deux — où nous restons seul ». Et tout aboutit à cette solitude, qui est la liberté. Il faut choisir entre l'orgueilleuse solitude amère ou l'esclavage social :

Si ces femmes ne savent pas encore être libres, qu'elles soient épouses, courtisanes, amantes ou esclaves n'est qu'une affaire de classe, de tempérament, de hasard, — ou de lassitude.

Mais la plupart des femmes redoutent la liberté : qu'en feraient-elles ! l'amazonisme n'est pas une attitude collective et ne saurait se propager que dans les cerveaux d'amazones.

Cependant il ne me déplaît pas de retrouver ici la pensée nietzschéenne, que la guerre n'a pas effacée, et qui se résume dans le mot si souvent répété par Nietzsche : « nous autres Européens »...

L'être cosmopolite, qu'il soit Japonais, Brésilien, Espagnol, Américain, tend à s'identifier... Il va vers le semblable, et l'on n'y peut rien empêcher. Aidons-le donc à s'universaliser avec économie et agrément.
Il n'y a qu'un peuple, — le peuple moderne.
L'inventaire du monde est fait : il reste à présent à s'y emménager convenablement, — à nous défendre des éléments et non des nations.

Cette identification des races et des cerveaux se ferait lentement par une sorte d'aristocratisme cosmopolite, qu'il ne faudrait pas détruire. Mais c'est un rêve qui fuit depuis toutes les civilisations : la vie, comme une mer démontée, submerge les îles d'utopie et de sagesse. Ce serait trop beau et trop simple d'imaginer que la vie puisse aboutir à ce songe de fraternité universelle et d'universelle félicité. L'art, la joie cultivée en toute sécurité, l'égoïsme respiré en pleine sérénité, ce ne sont là que hors-d'œuvres : la vraie vie est là, avec ses luttes ignobles et son cannibalisme perpétuel. Ce que nous appelons aujourd'hui encore la civilisation, quoique blessée, qui sait si demain elle ne disparaîtra pas dans un cataclysme naturel ou artificiel ? Il n'y a rien d'acquis, et tout est toujours à recommencer. La sagesse humaine est enclose dans de fragiles bibliothèques, à la merci

d'une bombe, et peut-être qu'il ne restera rien des mots que nous écrivons sur les copeaux fragiles que sont les livres.

§

Le **Cinematoma** de M. Max Jacob est un recueil de petites nouvelles qui feraient songer, par leur richesse et leur variété, à Rétif de la Bretonne. M. Max Jacob, qui est un poète subtil, possède encore les dons les plus réels et les plus rares du romancier : la souplesse de sa langue s'adapte aux personnages les plus variés pour leur faire parler leur propre langue avec ses intonations, ses gestes et ses tics.

§

M. Francis Carco, le romancier de *Jésus la Caille* et des *Scènes de la vie de Montmartre*, a mis ses dons de psychologue à étudier les « derniers états *des lettres et des arts* ». Voici : **La Poésie**. Ce petit volume sans prétention met un peu de clarté dans le dédale de la poésie contemporaine, et apprendra aux jeunes poètes qui ouvrent aujourd'hui leurs ailes à se méfier des écoles et des doctrines : « A quoi correspond une doctrine, lorsqu'elle précède une œuvre ? » Et nous avons vu trop de doctrines qui n'ont enfanté que des fantômes. Verlaine ignora longtemps qu'il était un décadent et fit du symbolisme sans le savoir. C'est la meilleure méthode : se grouper est bien, mais se différencier est mieux, et ce sont, après tout, les grands isolés qui comptent en littérature. Et ils demeurent encore des isolés, si des admirateurs trop zélés les incorporent à une doctrine subtilement extraite de leur œuvre spontanée et seulement humaine.

Memento. — Je signalerai, aux éditions du « Sagittaire » chez Simon Kra : *Le Livret de l'Imagier*, par Remy de Gourmont, illustré de bois de Daragnès. Ces pages, qui parurent jadis dans le « Mercure de France », n'avaient jamais été réunies en volume. Ce sont des gloses d'une grande précision de langue et qui restituent aux images contemplées leur lumière et leur mystère. Voici *La Mort Saint-Innocent* : « La Mort, qui, en les vignettes de ce poème (*Danse des Femmes* de Martial d'Auvergne), se diversifie selon mille attitudes, est fort reconnaissable ; ce n'est pas un squelette, c'est la hideuse mort Saint-Innocent, au sexe liquéfié, à la peau du ventre vide retombant sur des cuisses pareilles à des os que ronge un chien et autour desquels se voient des restes de chair. Cette putréfaction qui tient debout se couronne encore de quelques touffes de cheveux (on dirait blonds !) et elle en profite pour faire la

belle, tendre le jarret, se camper, une main appuyée sur un bouclier à ailes, dresser l'autre en l'air, comme une menace. »

Quelques pages inédites (en volume) d'Albert Aurier, qui fût peut-être devenu le critique d'art qui nous manque, servent de frontispice à ce petit volume, qui est encore une perfection typographique. — De Remy de Gourmont aussi cette réimpression de grand luxe des *Litanies de la Rose* (Kieffer) ; chaque rose évoque l'image d'une femme, et sa couleur, sa vertu, son vice et son parfum, que le peintre André Domin a précisés ici. Un encadrement de feuilles d'or font de ce petit livre un bréviaire d'amour mystique, sensuel et pervers.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Georges Fourest : *La Négresse Blonde*, « la Connaissance ». — Luc Durtain : *Le Retour des Hommes*, « Nouvelle Revue française ». — Edmond Gojon : *Le Jardin des Dieux*, Fasquelle. — Louis le Cardonnel : *Du Rhône à l'Arno* (fac-similé des manuscrits), avec un portrait gravé à l'eau-forte, par Henry de Groux, « la Connaissance ». — Lucien Fabre : *La Connaissance de la Déesse*, avant-propos de Paul Valéry, Société littéraire de France. — Robert de Souza : *Terpsichore*, G. Crès.

Je m'arrête un instant, et je reprends haleine. Voici un an que m'a été confiée par le *Mercure* la rubrique des poèmes. J'ai dit, dès le premier jour, ce que j'y apportais de foi, d'enthousiasme et d'admiration. J'ai lu, j'ai senti avec sympathie ou parfois, je le reconnais, en domptant tel secret mouvement d'irritation, les ouvrages savants ou spontanés de mes confrères. Je n'ai introduit dans aucune de mes appréciations un jugement préconçu ; je n'ai rien laissé passer de ce qui présentait quelque valeur dans l'indifférence. J'ai pu me tromper. Je me suis assurément trompé. C'est à peine si je le regrette, et je n'en ressens aucun repentir. Il faut que ceux qui attachent à mes chroniques quelque intérêt s'en rendent un compte bien exact : je ne m'érige pas en justicier, mes opinions n'ont qu'une valeur relative, elles ne prétendent pas constituer les lois du bon goût ni des décisions irrévocables.

Ce qui uniquement m'a guidé et me soutient dans ce labeur qu'on peut estimer considérable, souvent fastidieux, c'est un ardent, un incorruptible amour de la poésie lyrique. Elle est la fleur suprême de l'intelligence humaine ; elle est la pensée humaine vivante, mobile, extasiée ; elle est de la pensée humaine le prodige le plus pur, continu dans son essence et peut-être dans ses moyens, perpétuellement renouvelé dans son objet et dans ses réalisations.

Les querelles d'école, les systèmes prônés ou répudiés par les uns et par les autres marquent qu'ils ne conçoivent pas la valeur véritable de l'art, dont, à tour de rôle, ils se regardent comme les maîtres ou comme les serfs. Il n'est donné à personne, fût-ce à Victor Hugo, de dominer de sa puissance sur l'empire tout entier de la Muse ; mais quiconque ne relève pas un front obstiné et hardi dans les entraves qu'elle impose, ne goûtant pas aux fruits de son verger, ne pourra s'illuminer l'âme et le cœur du fauve étincellement de ses grands yeux où palpitent la joie, la fièvre et l'orgueil.

Elle est éternelle, la Muse, mais sujette, non moins que toute autre reine et que toute autre déesse, aux fluctuations capricieuses de la mode. Elle peut être sévère ou riante, majestueuse ou familière à son gré, mais nul, sous peine d'un ridicule éternel, plus lourd à supporter que le déshonneur, ne s'avisera de la draper aujourd'hui des oripeaux surannés qui furent bons en leur temps et moins encore des falbalas traînés dans la poussière des rues par les petites bourgeoises fardées et maniérées qui naissent, simulent les pauvres gestes d'un triste et décevant amour, et aussitôt disparaissent dans la cendre qui les compose.

Parfums, couleurs, systèmes, lois !
Les mots ont peur comme des poules...

Il sied, en leur offrant le bon grain nourricier, de les ramener, de les rassembler en groupe, autour du coq altier au magnifique plumage d'or et d'émeraude, sur le tas lumineux et roux du fumier qui s'embrase. Voilà le secret du poète lyrique et le dessein des jeux auxquels s'exerce son savoir : les mots picorent, étincellent, respirent dans le soleil, ou le jus malsain et fétide suinte du fumier. Les méthodes en art ne sont que duperies ; la même, qu'un poète esthéticien a cru l'instrument de son triomphe, s'effondre où un émule se guinde et cède son prestige à la méthode qui la contredit. Il ne demeure, pour soutenir la splendeur totale de l'universelle poésie, qu'un petit nombre, un nombre dérisoire de conditions permanentes et fondamentales. Le surplus n'est constitué que de préceptes dont le mérite est éphémère, ou tient à la personne de l'artiste. La plus minutieuse évaluation par les professeurs et les critiques érudits des principes du rythme peut aider à découvrir les relations intimes d'équilibre, de contraste et

de correspondance sur lesquelles il s'est d'instinct édifié; mais elle est sans pouvoir sur l'élaboration mystérieuse d'une œuvre, dont la beauté naît indépendante de toute loi et de tout dogme préétablis. Ce n'est jamais parce qu'une règle a été observée qu'une œuvre est belle, ce n'est pas davantage parce qu'elle a été de parti pris rejetée ; toutefois, à moins que l'on nie absolument tout ce qu'ont fait les devanciers, l'acceptation de certaines bases traditionnelles, ou, si l'on préfère, de certaines contraintes, même si la raison les réprouve, n'a pas nui à la magnifique efflorescence, à travers les siècles, du lyrisme français. Que ceux qui se sentent de leurs ressources originales assez forts pour écarter la rime et renoncer au vers syllabique se livrent aux plus aventureuses certitudes de leur conscience propre ou aux fallacieuses promesses d'une science à peine née, qui épluche des vétilles et dissèque des infiniment petits, pour ma part j'y applaudirai, pourvu que leur poème impose aux yeux, aux sens, à l'esprit, le parfum, la couleur, le rythme et l'harmonie de leurs rêves, de leurs visions, de leur pensée, plastiquement et musicalement, que ce soit en vertu ou en dépit de leurs systèmes et de leurs lois. Simplement, moi qui ai aussi conquis des approbations dont je garde quelque fierté en écrivant de ces vers qu'on appelle libres, moi qui ne m'interdis, certes pas, d'en écrire encore à l'avenir, j'estime que, en acceptant les formes, disons, si l'on y tient, quelques-unes des formules, plusieurs fois séculaires qui n'ont gêné ni François Villon, ni Ronsard, ni La Fontaine, ni Chénier, ni Baudelaire, ni Samain, le poète n'abdique rien des facultés que lui confère le don primordial du lyrisme ; bien au contraire, il y trouve un appui dont la solidité est éprouvée, un secours constant dont il lui est loisible de dissimuler à son gré — c'est tout l'art ! — ou de rendre éclatant le réconfort.

Des dehors, des formes, des essors, des prétextes épuisent leur vigueur propre, dépouillent leur enveloppe de fraîcheur et leur charme, se déchiquètent, simulacres mensongers, en guenilles, qu'une main rude d'immolateur sarcastique arrache soudain d'un camouflet et d'une bravade. Ah ! les splendides solennités, les grandeurs soutenues, déclamatoires et essoufflées, comme on en mesure la misère et la caducité, quand M. Georges Fourest étale l'ironie imperturbable et superbe de sa maîtrise dans ces poèmes de **la Négresse Blonde**, que, pour la troisième fois, on im-

prime! Des poètes parodistes, certes, il n'en manque point, et, en particulier, au XVII[e] siècle, ils se sont complu à exciter la fureur et le dédain de leurs confrères sérieux. M. Georges Fourest appartient à l'étrange lignée qui, de Sarazin, Scarron, d'Assoucy aboutit, de nos jours, au si ingénuement capricieux Raoul Ponchon, mais la pleine possession d'un métier parfait et l'ampleur volontaire de son ton l'apparente plus précisément à Marc-Antoine de Gérard, écuyer, sieur de Saint-Amant, à Mathurin Régnier, ou encore au Théodore de Banville des *Occidentales*, de *Sonnailles et Clochettes*. Sa raillerie, d'une tenue toujours grave, très plastique, d'un mouvement lyrique sûrement ordonné, glisse sans sourciller de solennelles bourdes dans le développement d'un morceau emphatique, ou éclate, au moment où on ne l'attend plus, en un trait burlesque et cruel. J'y aperçois moins la moquerie à l'adresse de certaines gloires littéraires que la critique par l'absurde de certaines façons, plus ou moins en faveur chez les plus illustres poètes, de mener leurs images à la découverte presque mécanique d'effets voulus ou d'émotions calculées. L'énormité de la satire fait de M. Georges Fourest un frère authentique d'Alfred Jarry.

Au fond, ce livre, avec la puissance de ce qu'on appelle chez Daumier la caricature, se décèle, dès qu'on y songe, très profondément mélancolique. Il est aisé d'en rire sur une apparence première, mais quel abîme de désillusion, de désenchantement s'y creuse à chaque page! Les dehors d'une plaisanterie soutenue masquent mal l'amertume et le pessimisme de l'auteur.

Trouverai-je, cette année, comme l'an dernier, l'occasion de présenter, en proportion même de l'estime où je tiens son génie, les objections, les réserves, les doutes que m'inspirent les récentes productions de M. Claudel? Aurai-je à louer des poètes certains et éprouvés comme MM. Paul Fort, André Spire, André Salmon, Léon-Paul Fargue, René Arcos, et M. Grégoire Le Roy et M. Mandin, et M. Guy Lavaud, et M. Charles de Saint-Cyr, et Mesdames Cécile Périn et Lucie Delarue-Mardrus? Aurai-je à m'incliner devant des artistes morts, comme Rollinat et Adrien Mithouard, en possession d'une légitime renommée, devant des disparus de la guerre, brillants des fleurs à peine épanouies de promesses merveilleuses, tels que Georges Audibert ou François Baron? J'aimerais que me tentent encore les réalisations inattendues et frappantes d'un Blaise Cendrars ou d'un Pierre Drieu

la Rochelle, que me séduisent les œuvres plus saines, plus pondérées, mieux équilibrées ou d'un caprice plus fin, ainsi que j'en ai salué quand m'ont présenté leurs jeunes œuvres, avec Mme Henriette Charasson, MM. Moussinac, Roger Allard, Francis Eon, Pierre Girard, René Kerdyk, Palgen, et aussi, bien qu'ils ne soient plus de ma compétence, depuis que sont attribués aux chroniqueurs belges les livres édités en Belgique, Mme Marie Gevers, MM. Paquot et Fischbach. Ah ! les belles gerbes de poésie tout de même, et que de travail, de patience, de foi et d'amour déjà cette vaste production suppose !

Il est des livres aussi, en bien plus grand nombre, que je n'ai pas aimés ; il sied que je m'en explique encore. Ce ne fut jamais en raison de la discipline de métier à laquelle un poète se guinde ou qu'il abandonne délibérément, ce ne fut pas non plus en raison de la nature des sentiments ni même des idées qu'il a tenté d'exprimer. C'est seulement parce que, à mon sentiment, ou il ne me paraissait pas, dans la construction musicale du poème, atteindre au delà d'une insoutenable médiocrité, ou parce que, négligeant l'image, l'harmonie, le détail de l'expression au profit de la portée philosophique de l'ensemble, il enfreignait la prohibition à mon sens sacramentelle : rien qui puisse s'écrire mieux ou même aussi bien en prose ne doit être écrit en la forme des vers lyriques, sous peine, en effet, qu'ils ne soient pas lyriques. J'ai peut-être là porté des appréciations dures, peut-être d'erronées. Nul critique, je le répète, plus que moi ne s'avoue essentiellement faillible.

Que me sera-t-il accordé de plaisir, de déception, d'ennui ou de contentement à dépouiller les soixante-quinze volumes qui, là, à côté de moi, attendent que je les ouvre ? Voici, sur-le-champ, un nom d'auteur connu, dont je goûte la rudesse brusquée et méfiante. M. Luc Durtain réprouve la déclamation, l'emphase, la recherche concertée d'effets que la tradition assure. Dans **le Retour des Hommes**, les qualités discrètes et pénétrantes de l'auteur de *Lise* se modèlent au gré des poèmes divers que rapproche une même émotion virile et contenue.

M. Edmond Gojon appartient à la race brillante des poètes sensibles à la couleur, à la lumière, aux formes extérieures des choses et des objets. Il n'est point très éloigné de Théophile Gautier, dont il conserve le goût délicat et sûr ; il voisine avec Mme de

Noailles. Il poursuit, en évoquant ses impressions chaudes et ensoleillées d'Algérie ou d'Orient féerique et persan, dans **le Jardin des Dieux** que ses vers pensifs et doux nous décrivent, le fruit parfumé d'une idéale et fraîche perfection. Il y met la main bien souvent, le cueille et nous en offre à savourer la pulpe parfumée. Mais, comme lui-même, en des instants de lassitude, aspire aux brumes grises et nuancées du septentrion, un mouvement de fièvre, de passion bousculant l'ordonnance de ces beaux vers trop chargés d'inépuisable rayonnement ne serait, certes, pas pour déplaire ni pour en amoindrir le charme, qui est grand et qui est réel : M. Gojon est, je crois, le plus pur de nos poètes africains.

Il n'atteint point à la suavité sereine, calme, tempérée et lentement pénétrante qui caractérise les poèmes de M. Louis Le Cardonnel. Avec un admirable portrait gravé à l'eau-forte par Henry de Groux, « la Connaissance » a reproduit, sous le titre, **Du Rhône à l'Arno**, en fac-similé, les manuscrits de neuf poèmes dont un seul, *Juliæ Valentlæ Augustæ*, a été précédemment imprimé : il fait partie des *Carmina sacra* publiés par le *Mercure*. Ce sont des beaux poèmes pensifs et religieux, d'une inégalable douceur :

O Florence !........
.... Sous la coupole austère
Qui s'élance en plein ciel, auprès du Baptistère,
Quand les cloches sonnaient, — ce dimanche *in Albis*,
Dans mon cœur j'ai senti se lever ton grand Lys...

Ah ! le souvenir enchanté d'espérance de ceux qui, comme vous, Le Cardonnel, peuvent dans l'extase s'écrier : « J'ai marché dans Florence ! »

De la « connaissance de la volupté : la déesse, la concubine, la vierge, l'épouse, la vestale » à la « connaissance du désir », à la « connaissance de l'exaltation », à la « connaissance de l'art », M. Lucien Fabre évolue en ce qu'il appelle, au total, la **Connaissance de la Déesse**. Le mouvement, en général, par quatrains d'octosyllabes (fréquemment, aussi, des sonnets plus ou moins libertins) est mené avec aisance, sinon avec une désinvolture à l'excès négligente. Ces poèmes disent ce qu'ils veulent dire, peut on croire, car rien ne les embarrasse et ne les enchaîne, mais ils le disent n'importe comment, et le hasard détermine la dic-

tion. Ce retour studieux aux formes anciennes se justifie lorsqu'on les nourrit de substance et qu'on outrepasse la vigueur dont autrefois elles ne contenaient qu'un bouffi simulacre. M. Lucien Fabre tacitement par ses strophes et par sa dédicace divulgue son admiration pour l'émerveillant poète Paul Valéry. C'est le plus sûr et le meilleur de son œuvre. Il vaut au lecteur le trésor de quelques pages liminaires où s'enferme « la connaissance », histoire et technique, d'une Déesse magnifique : celle qui inspirait les poètes du symbolisme. Personne n'a caractérisé dans une plus précise sûreté ce qui forma leur intention commune de, comme l'on sait, « reprendre à la Musique leur bien », de séparer de la poésie tout élément qui ne lui soit pas essentiel, pour ne plus fixer par le vers une notion, mais pour produire simplement un état exceptionnel, aussi complet que possible, de jouissance intellectuelle chez le lecteur, qui, par là, inconsciemment et forcément, devient, à son rang, collaborateur de son propre plaisir. Mais, selon l'usage dont use Paul Valéry, il n'est pas permis de s'établir sur cette cime de vérité, la poésie pure. « Nous traversons seulement l'idée de la perfection, comme la main impunément tranche la flamme; mais la flamme est inhabitable... » Le surhumain, « l'inhumain » de cette attitude de rigoureuse fierté rebute les jeunes poètes, plus sensibles que leurs aînés aux « accidents de l'être » et moins à sa substance. Les recherches des deux générations divergent, les plus sages l'admettent sans hostilité, et s'intéressent autant à la tendance nouvelle qu'aux conquêtes désormais assurées.

L'étude succincte, qui naguère fut lue en forme de conférence par M. Jean Royère, *La Poésie de Mallarmé,* corrobore la pensée de M. Paul Valéry. La poésie, le vers durable et matériel comme la fiction est intellectuelle et flottante, n'arrête plus les contours d'un rêve d'avance réalisé: elle en propose, elle en suggère, elle en conduit le système en germe, les mots qui les uns des autres naissent, et les usages, par l'effet d'une sensibilité musicale, se groupent pour devenir « le fruit parfait de l'âme... *la vie d'une pensée* ». C'est par là que de l'esthétique non seulement de Mallarmé, mais de tout symboliste, et de Verlaine et de Vielé-Griffin, s'éloigne, je crois, l'esthétique trop littérale de M. Robert de Souza. De même qu'en ses précédents recueils, le poète, dans **Terpsichore**, « prétend s'accorder à la plus vieille

et vivante tradition française », il fait dépendre à l'excès, semble-t-il, de la qualité de la diction la valeur intrinsèque de son chant. Il insiste sur le détail infinitésimal de l'accentuation, des homophonies et jeux d'assonances qui ont réglé l'éclosion laborieuse de ses vers ; néanmoins, n'y consent-il pas ? ses poèmes emportent l'assentiment de l'auditeur, non quand il s'assure que des minutieux et secrets préceptes, nés d'une assidue comparaison entre les moyens de l'art savant et de l'art populaire, ont été observés, mais surtout quand une image, un rythme nouveau, frais, spontané s'empare de son cerveau, par le truchement de ses yeux ou de son oreille. Le poète fort heureusement contredit à son principe ; avec un raffinement scrupuleux il se soumet aux découvertes et analyses de ceux qui ont établi sur trois gammes délicates l'échelle des « vingt-deux voyelles principales » du parler français ; son poème s'engonce et obéit trop souvent à telles vétilles magistrales, utiles à une étude critique mais non plus à la création d'un poème. Parfois, il oublie toute science positive ; alors, le chanteur ailé l'emporte sur le savant.

ANDRÉ FONTAINAS.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Maurice Maeterlinck : *Le Bourgmestre de Stilmonde*, pièce en trois actes, Edouard Joseph. — Albert Erlande : *La Tragédie des Empires*, « Le Monde Nouveau ».

Voici deux ouvrages dramatiques dont la guerre a fourni les sujets, chacun des auteurs ayant composé le sien pour une fin particulière. En 1917, alors que le succès semble assuré à l'agresseur qui, par une active propagande, travaille en outre à créer dans le monde une opinion favorable à ses desseins politiques, Maurice Maeterlinck apporte, à ce même monde, le témoignage de son talent. Le prenant pour juge il affronte, sur la scène, les âmes allemande et belge, définit la qualité des consciences, campe, dans leurs attitudes respectives, l'envahisseur et l'envahi. « Ce n'était, déclare-t-il dans une courte préface, qu'un drame de guerre et de propagande. »

Plus hautes étaient les ambitions de M. Albert Erlande, qui se proposait d'écrire, à la gloire d'un peuple vainqueur, la tragédie de son effort guerrier. Il rêvait d'une représentation au jour des Fêtes de la Victoire, et ses spectateurs auraient été les soldats

et la population mêlés en une immense foule autour des gouvernants et des chefs militaires. En tous le spectacle aurait exalté la joie du triomphe. C'est donc « à Foch, maréchal de France ; aux hommes de ses bataillons d'assaut » qu'Albert Erlande, soldat de la Légion étrangère, a dédié sa tragédie.

Aucun des deux auteurs n'a vu son œuvre représentée en France. Traduit en espagnol, en anglais, en suédois, le drame de Maurice Maeterlinck, joué pour la première fois à Buenos-Ayres en 1918, accomplit, à l'étranger, la mission pour laquelle il a été écrit. En France la censure en interdit la représentation. A la scrupuleuse honnêteté artistique de Maeterlinck, à la simple et humaine vérité de sa psychologie, à l'historique réalité des faits elle préfère les concessions intéressées à l'opinion du jour, les malsaines variations sur l'adultère et les romanesques et conventionnelles figures de *L'Elévation*, ou des *Sœurs d'Amour*. Pendant qu'un Bernstein ou un Bataille se bornent à faire endosser à l'amant traditionnel un uniforme galonné et à incorporer à leur dialogue les seules opinions orthodoxes, telles que chacun les peut lire dans son journal, Maurice Maeterlinck, mû par le seul désir de révéler au monde l'âme de son pays, tire des événements une admirable tragédie où son génie dramatique atteint sa perfection.

Parce qu'il en appelait à toutes les nations et à toutes les races, à tous les hommes en un mot, Maeterlinck se devait de construire une œuvre d'une si incontestable vérité humaine, d'une si généreuse émotion, d'une si magnifique simplicité qu'elle impose à tous ce qu'il avait à dire. Donc point de ces subtilités de langage, de ces complications techniques, de ces artifices verbaux où, en vertu de formules spécieuses ou singulières, tant d'efforts littéraires se sont égarés en se condamnant à la vaine et chimérique poursuite d'une apparence originale. L'esthétique dramatique permettait seule ici d'atteindre au but proposé. Il était indispensable d'être plus et mieux qu'un écrivain de talent, habile dans le travail du langage. L'œuvre serait nécessairement traduite. Outre cette beauté plastique appelée à s'effacer, elle en devait donc comporter une essentielle, immuable, évidente, quelque langue qu'elle ait comme truchement avec les hommes. Au talent le génie avait à s'ajouter qui assure la permanence de l'idée et celle de la vie qu'elle engendre, l'une et l'autre indépendantes des formes les contenant. Mais sous le régime de cette primauté souveraine de

l'Art il faut aussi que l'œuvre révèle, et d'irréfutable manière, les caractères respectifs des races et des nations affrontées ; le tout en fonction d'événements dont l'exactitude historique confère au drame l'aspect même de la réalité.

Sans renoncer à aucun des traits de son génie littéraire, sans transgresser aucune des conditions imposées par l'esthétique dramatique et aussi par le but qu'il voulait atteindre, Maurice Maeterlinck a écrit une œuvre d'une harmonieuse et sobre beauté tragique. Lumineuse et simple comme une parabole, elle en possède aussi la convaincante et poétique autorité. Voici :

La Belgique est envahie. Incessamment, des troupes allemandes vont occuper la petite ville de Stilmonde. Elles approchent. Un blessé de l'armée belge, qui fuit devant elles depuis trois jours, vient apporter au bourgmestre les recommandations de son collègue de Bovecapelle. Il faut être prudent, car l'ennemi agit avec autant de cruauté que d'injustice : il pille, massacre, incendie sans aucun scrupule. C'est un abominable et terrible vainqueur. Et le gendre du bourgmestre est parmi ces troupes. Officier de réserve dans l'armée allemande, il a demandé et obtenu d'être envoyé à Stilmonde avec le bataillon qui doit occuper la ville. Tout cela est dit sans emphase, avec de simples phrases d'hommes paisibles aux âmes droites, subissant avec abnégation un destin librement accepté. Malgré la précision des faits cités, le bourgmestre n'ose croire à la réalité des abominations attribuées à l'envahisseur. Il proteste, et, par bonté native, est porté à croire que l'épouvante et la crainte déforment les faits. Mais voici son gendre, que deux autres officiers accompagnent. L'un de ceux-ci est le commandant d'armes de Stilmonde. Il dicte ses ordres au bourgmestre. Ce n'est pas un homme qui parle, mais l'arrogant représentant d'une caste, c'est-à-dire une manière d'être impersonnel accomplissant une fonction adéquate à son grade, observant dans tous ses détails les rites consacrés du militarisme prussien. L'Allemand, l'homme avec les caractères spécifiques de sa race, nous l'allons voir dans le lieutenant Otto, gendre du bourgmestre. Et il apparaît dès que tous deux, gendre et beau-père, se trouvent seuls et face à face.

D'abord hésitation des deux hommes. En dehors d'eux quelque chose s'est accompli, les séparant sans rompre les liens qui les unissent. Ils essaient donc leurs phrases. Leur conversation

tâtonne, abonde en réticences. Tous deux se cherchent en quelque sorte moralement et s'efforcent de préciser leurs positions respectives. Mais ce qu'ils sont accidentellement se mêle à ce qu'humainement ils ne peuvent plus ne pas être; et, trait par trait, les figures se révèlent. Noble et touchante dans sa douloureuse et simple bonhomie, celle du bourgmestre grandit au fur et à mesure que diminue celle de son gendre s'efforçant de légitimer d'abord, puis d'excuser à force de subtilités les appétits de sa race et leurs néfastes conséquences. Point de tirades, point de lyrisme. Et pourtant la situation y prêtait, certes ! Rien, rien que ce dialogue exact et vrai, si particulier aux œuvres dramatiques de Maeterlinck, mais plus parfait ici, parce que dépouillé de cette angoisse obscure, permanente, informulée dont s'imprégnait son réalisme dans des œuvres comme *La Mort de Tintagiles* ou *Ariane et Barbe Bleue* par exemple. Pareils aux héros de ces drames, ceux de **Le Bourgmestre de Stilmonde** sont dominés par une inéluctable fatalité à quoi tout se rapporte de leurs paroles et de leurs actes. Elle est cependant d'une autre qualité en ce sens qu'elle n'est point quelque chose d'indéfinissable dont la mystérieuse perception emplit les âmes d'épouvante et qui ajoute une ombre au sens des mots en les prolongeant par de troublantes allusions. Non. Elle a pris, cette fatalité, une forme rationnelle et définitive : elle est la guerre à tous visible dans ses monstrueux effets. Elle est l'œuvre des hommes et pouvait ne pas être. Elle ne commande pas non plus certaines ignominies commises en son nom. Tous les sophismes invoqués par Otto, toutes les métaphysiques subtilités de ses raisonnements pour légitimer les appétits de conquête et la noble grandeur de la politique allemande ne sauraient prévaloir contre la simple bonhomie et la naturelle équité de son beau-père. Cela ne prévaut pas non plus contre l'espoir tenace d'une délivrance certaine, ni contre l'invincible foi que la liberté sera le prix du martyre accepté. C'est là ce que dissimulent les réticences du bourgmestre, car il y a des réticences juste où tant d'auteurs habiles auraient mis de la déclamation. Et rien ne se dit que de naturel, puisque aussi bien la vie continue pour ces deux hommes et qu'elle les rapproche, par instants, dans l'intérêt de communs travaux d'horticulture. Ils s'oublient jusqu'à l'ancienne familiarité. Ne sont-ils pas des hommes et de la même famille ? Ne faut-il pas faire presque un effort

pour se souvenir alors que ce sont là deux ennemis. Et comment s'étonner quand Bella, fille du bourgmestre et épouse d'Otto, ne semble se rappeler que de ceci : qu'elle est femme et qu'elle a devant elle le père de l'enfant qu'elle porte. Car la force de son amour brouille tout en elle jusqu'à sa perception de la réalité.

La réalité ! Un coup de feu l'évoque. Qui a tiré? On l'ignore, mais la balle n'en a pas moins tué un officier allemand. On accuse de ce meurtre un débonnaire et paisible jardinier qui, depuis tantôt quarante ans, est au service du bourgmestre. Or Claus est incapable de tuer un homme. Son maître l'affirme. Libre à lui ; mais il faut un coupable. Que le meurtrier se dénonce, faute de quoi le bourgmestre lui-même sera fusillé le soir, à sept heures. Telle est la décision du commandant transmise par Otto à son beau-père. Elle est conforme à la loi de la guerre. Ayant été pris comme otage, le bourgmestre en subira la rigueur s'il ne livre point le coupable. Il enquête pour le découvrir et son interrogatoire de Claus est une merveille. Toute une race s'y révèle et toute une société dont les hommes proches les uns des autres possèdent un commun idéal de justice, sont unis par un même sentiment d'humaine fraternité et, sans vaine déclamation, consentent la part de sacrifice qui échoit à chacun dans le malheur commun. Donc Claus, innocent, ne doit pas mourir. A l'heure dite, le bourgmestre se placera face au peloton d'exécution. Rien ne peut empêcher ce tragique dénouement. Il faut une victime pour que ne soit pas entamé le prestige du vainqueur. La force ne règne que par le crime. Cette situation banale dans les annales de l'invasion allemande en Belgique, outre le mérite de sa vérité objective, revêt, grâce à Maeterlinck, un sens général qui la métamorphose en merveilleuse parabole nationale. Le bourgmestre incarne le peuple belge tout entier. Il en est l'héroïque figure dramatique. Il peut sauver sa vie, comme la Belgique pouvait éviter l'invasion. Otto le lui démontre, employant pour le convaincre les mêmes méthodes de raisonnement qui lui servirent précédemment pour affirmer que la faute de ce qui existe incombe à la Belgique. Ne pouvait-elle laisser passer les troupes allemandes, comme le bourgmestre peut laisser la justice du vainqueur s'appesantir sur Claus desservi par les apparences ? Sans doute, tout porte à croire que le coupable est un soldat qui s'est vengé de son officier. Mais le commandant ne

peut l'admettre. Il a menacé Otto, qui l'insinuait, pour sauver le père de sa femme. Et puis, la vie du bourgmestre est plus utile à tous que celle de Claus. Le pauvre homme le reconnaît lui-même, puisqu'il vient s'offrir à mourir aux lieu et place du magistrat. La vérité et la justice, la cause pour laquelle le pays s'est sacrifié demande que ce soit le magistrat et non le journalier qui soit exécuté. Et toute la sophistique allemande ne saurait prévaloir contre la simple et droite confiance belge. Les supplications de Bella n'ébranlent point la volonté du bourgmestre, non plus que la suprême cruauté du commandant exigeant — tel est le règlement militaire — que le peloton d'exécution soit commandé par Otto. Sous l'impulsion de sa femme, l'Allemand se résigne à ne pas obéir à son chef, accepte en conséquence de faire ce que voudra Bella, soit de mourir avec elle et son beau-père, frappés par les balles du même peloton d'exécution. Le bourgmestre en exige le serment. L'ayant obtenu, au nom de cette preuve d'amour, il en relève l'officier et supplie Bella de ne pas rejeter irrémédiablement l'homme qui sut accepter de mourir avec elle et par sa volonté. En dépit de la promesse faite, l'horreur du crime est telle que Bella repousse à jamais ce mari que le commandant veut mettre dans ses bras en déclarant avec une cynique courtoisie qu'il a bien voulu, lui, le chef, faire au bourgmestre l'honneur de commander le feu au lieu et place d'Otto. Et, devant le geste d'horreur de Bella, ce Prussien de conclure :

« On n'y comprend rien... Ils sont tous plus ou moins fous dans ce pays. »

Or c'est précisément cette radicale différence des caractères de deux peuples voisins, et maintenant ennemis, qu'il fallait rendre sensible dans ses causes et ses effets pour que le reste des hommes puisse équitablement juger l'envahisseur et l'envahi. Maurice Maeterlinck a su y parvenir. Il a écrit avec la haute impartialité du génie une admirable tragédie. Par sa perfection esthétique, aussi bien que par sa vérité, et sa profondeur, elle mérite d'être à la fois un modèle, un exemple aussi, pour la plupart de ceux qui, ayant demandé à la guerre le sujet et la matière d'une œuvre, en ont fait l'expression d'une opinion générale ou l'ont mise au service d'une tendance politique.

La Tragédie des Empires, *telle qu'elle a été écrite par Albert Erlande,* ne s'adresse pas, comme l'œuvre de Maeterlinck

à l'esprit de justice des hommes. Elle vise leur seule sensibilité. Elle n'expose pas, avec la pureté et la simplicité des classiques, les états moraux de ceux qui font ou subissent la guerre, mais elle évoque, selon les formules romantiques, en des situations imaginaires, les attitudes supposées de ceux qui conduisaient les peuples engagés dans la terrible aventure. Elle n'affronte point les races en lutte dans ce qu'elles ont de profondément et d'éternellement humain, mais elle commente, au profit du vainqueur, et pour exalter en lui l'orgueil de la victoire, l'entreprise belliqueuse du vaincu, lequel avait rêvé de la domination du monde. Nous pouvons espérer, en conséquence, une tragédie de caractère épique, ayant pour objet d'ajouter à l'ivresse populaire du triomphe, dont le poète se doit d'être le héraut. Il lui faudra donc placer son auditoire en face des événements eux-mêmes et des hommes les ayant engendrés, en les lui présentant toutefois de manière que leur fantôme esthétique irrite son orgueil jusqu'à ce délire dionysiaque justement l'objet des fêtes en fonction desquelles, hanté par le souvenir des jeux olympiques, le poète a conçu son œuvre. Noble ambition d'artiste dont on ne peut que louer Albert Erlande, lequel s'efforce ainsi de restituer à l'écrivain sa fonction sociale. Elle le met, en fait, dans une attitude analogue à celle de Maeterlinck écrivant son « drame de guerre et de propagande ». Seulement, le premier soumet tout à la vision d'une attitude personnelle, dont l'œuvre n'est que l'ombre portée sur les événements et aussi loin que l'effusion lyrique peut atteindre. C'est donc l'histoire de toute la guerre qu'Albert Erlande assujettit à son lyrisme et tyranniquement. Un fait judicieusement choisi ne lui suffit point comme à Maeterlinck, c'est-à-dire un minimum de réalité que le poète nimbe de la gloire rayonnante et vivante d'un idéal. Non, il lui faut la guerre avec tous ses fastes pour que ce dénouement : la victoire, ait le prestige d'une apothéose ; mais il en faut travailler l'énorme masse historique pour la plier aux conditions d'existence d'un drame, Melpomène n'ayant pas, en effet, les mêmes exigences que Clio. Alors, au poids, au nombre, à la mesure d'une esthétique tragique, ne demandant à l'histoire que ce qu'elle accorde d'autorité aux faits acquis, et respectueuse de la vérité essentielle dont ils sont les signes apparents aussi bien que de la vie individuelle ou collective qu'ils manifestent, Albert Erlande substitue l'arbitraire lyrique avec

les surprises de ses antithèses, l'éclat de ses développements de rhétorique, l'imprévu de ses effets d'imagination transposant la réalité sous prétexte d'invention poétique. L'inspiration est ainsi supplantée par l'abstraction, la synthèse remplacée par l'analyse. A l'unité, à la simplicité, à la logique du développement de l'action, tels que Maeterlinck les demande à nos classiques, Albert Erlande préfère les procédés dramatiques et les moyens d'affabulation de Shakespeare. Pour le reste, c'est-à-dire pour la vie intérieure de ses personnages, il en appelle à l'effusion lyrique du romantisme. Chacun de ses héros n'est qu'une abstraction représentative d'un état de pensée ou de sentiment du poète, rhapsode de l'opinion publique. Et ce qu'il nous propose rappelle moins la *Mort de César* par exemple que ces *Burgraves* qui, en 1843, marquaient, par leur échec, la fin du romantisme.

C'est ainsi que le premier acte de *La Tragédie des Empires* nous montre Magnus, empereur d'Auxonie, dans un camp, au milieu de ses armées. Il y annonce l'entreprise guerrière qui doit lui donner la souveraine domination du monde. Il machine un double meurtre qui lui fournira diplomatiquement le prétexte des hostilités, le débarrassera, du même coup, d'un conseiller clairvoyant, mais de mauvais augure.

Ainsi, le drame est situé en recul, hors le temps et l'espace; tout y est allégorique, indéterminé, et ne touchant au présent que par la valeur, toute personnelle, des symboles par lesquels l'auteur interprète les prodigieux événements dont il fut le témoin. Il nous fait connaître dans un second tableau les pensées secrètes des ambassadeurs de Gaule et de Britagne. Après quoi, nous transportant en Gaule, il nous met au courant des divisions intestines du pays, de l'effet d'union imprévu qu'y produit la déclaration de guerre de Magnus et aussi des fiançailles de Luellan, fils d'Edward, empereur des Brittons, avec Geneviève, fille de Géotrix, empereur des Gaulois. De là nous passons chez les Ouraliens, dont l'empereur Boris prie Dieu, pendant que l'impératrice intrigue, puis nous revenons en Gaule, envahie par Magnus, tantôt dans le camp de celui-ci, tantôt dans celui des Gaulois unis aux Brittons, puis aux peuples d'Etrurie, dont l'empereur Humbert, ancien allié de Magnus, est devenu celui de Géotrix et d'Edward.

D'allusion en allusion, de situation symbolique en situation symbolique, de région en région nous arrivons à la suprême

bataille. Elle commence en défaite pour Géotrix et ses alliés. La fille de Géotrix est captive de Magnus, et celui-ci veut que, du haut d'une colline, la jeune fille assiste à l'anéantissement des armées de son père. Pour ne pas voir cela, Geneviève se jette à genoux près d'un foyer et se brûle les yeux à l'ardeur des charbons. Mais voici que Luellan la délivre. La victoire est non à Magnus mais aux Gaulois et à ceux qui se rangèrent à leur côté. La pauvre aveuglée exulte d'entendre le bourdon de Reims joindre sa voix de bronze aux sonneries des clairons et aux acclamations des soldats. Ainsi finit la *Tragédie des Empires*, ouvrage compliqué où se mêlent toutes les esthétiques, où chacun s'exprime avec le même lyrisme tendu, où se révèle à chaque page l'ardent désir de faire grand et beau. Certes, trop d'influences ont contrarié l'auteur pour qu'il réalise ses ambitions, et aussi une trop forte individualité. Faute d'en avoir consenti le sacrifice, comme Maeterlinck, au profit du but à atteindre il a échoué là où celui-ci réussissait merveilleusement. Il reste du moins à Albert Erlande le mérite de l'avoir tenté, ainsi que celui d'avoir obéi au mouvement qui porte l'artiste à réclamer la part d'action qui lui revient dans la société et de l'avoir fait sans autre souci que servir l'art.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

HISTOIRE

Jacques Hillemacher : *Les Germains devant l'Histoire*, Préface de M. Georges Hervé, Felix Alcan. — Lieutenant-colonel Collet : *Vie militaire de Jeanne d'Arc*, Nancy, Imprimerie Nancéienne. — Maurice Dussarp : *Roger Ducos et sa mission à Landrecies en l'an III. La réparation des dommages de guerre en 1795*. Largentière, Imprimerie Mazel et Planché.

Le travail de M. Hillemacher, **Les Germains devant l'Histoire**, « florilège des diverses opinions qu'ont eues... sur la race allemande les penseurs de tous les temps et de tous les pays », porte principalement sur l'antiquité. Nous avons sous les yeux la collection des faits historiques mentionnés par les auteurs anciens avec des extraits des textes de ceux-ci. Voici d'abord, et préalablement, la remarque générale de Zeller (dans son « Histoire de l'Allemagne ») sur les causes naturelles qui conduisent les Germains à émigrer, à envahir. Voici César, voici Tacite et leurs constatations. Voici le géographe Pomponius Mela, Sénèque le philosophe, etc. Le péril germanique, qui succéda au cauchemar

gaulois, fut, beaucoup plus que les Parthes, la grande et durable préoccupation de Rome, préoccupation que les événements du ve siècle ne justifièrent que trop. Voici, pour ces périodes finales, Aurelius Victor, Lampride, Eutrope, Vopiscus, Zonaras, Orose, Cassiodore, etc., etc., etc. Les extraits de textes, en renvoi, occupent en moyenne la moitié des pages dans le format in-octavo.

On ne pouvait naturellement viser, pour ces extraits, dans une compilation partielle, à une présentation critique très complète. Le récit de M. Hillemacher tient lieu, tel quel, — avec sa subjectivité, très légitime, — de cette présentation. Je me hâte d'ajouter que ce recueil, tel que le voici, n'en est pas moins une lecture des plus intéressantes.

Un certain parallélisme se maintient, suffisamment pour la « foi philosophique » de l'historien, entre le Passé et le Présent, entre ce que fut la Germanie et ce qu'est l'Allemagne. Il y a des faits primordiaux et une constance ou palingénésie de ces faits, qu'il faut enregistrer et signaler, — mais scientifiquement. M. Hillemacher enregistre et signale comme il peut. La psychologie expérimentale, en Histoire, aurait un autre ton que le sien. Elle constaterait, simplement, — constatation qui irait plus loin et serait d'un usage plus durable et moins périlleux que les dénonciations de la colère, si légitime fût-elle, — qu'une nation à destinée besogneuse par le climat, le sol, la puissance prolifique, les retards de la civilisation chez elle, le caractère, elle constaterait simplement, disons-nous, qu'une telle nation est un perpétuel danger pour des voisins plus favorisés et d'autre part moins prolifiques. Tel est le fait concret, permanent. Par rapport à un tel fait, le temps est comme s'il n'existait pas ; ve siècle, xxe siècle, xxve siècle se rejoignent dans l'actualité perpétuelle du principe d'identité. D'énormes événements viennent de faire apparaître le fonds permanent et naturel de l'Histoire. C'est pourquoi il serait beaucoup plus utile d'écrire l'Histoire en naturaliste qu'en moraliste.

Mais j'entends : ce serait trop demander aux passions et aux souffrances.

Il est d'autant plus malheureux que l'on n'ait point pensé antérieurement à 1914 aux faits historiques, suffisamment connus de tout temps, rapportés par M. Hillemacher. Tout ceci était *là* aussi bien que maintenant ! Et en admettant qu'il fût alors, pour

diverses raisons, difficile jusqu'à un certain point d'y penser avec une opportunité, une précision et une efficacité suffisantes, — du moins certains vices d'esprit, qui engendraient un péril plus immédiat que celui de cet oubli lui-même, eussent dû être combattus et non favorisés comme ils le furent en ces années d'avant-guerre. Certains vices d'ésprit : entendons par là certaine pédanterie académique de civilisés abstracteurs, de libéraux suaves, en mal de bienveillance et de respectabilité universelles, — cette espèce de pédanterie, de forfanterie métaphysique à laquelle nous devons les inefficaces Conférences de La Haye. Ah ! je persiste à croire que « l'histoire naturaliste », comme je la conçois plus haut, eût eu alors quelque bienfait en sa rudesse véridique ! Si les distingués pontifes de l'académique bénignité internationale n'eussent pas été trop infatués, ou trop intéressés, pour pouvoir considérer l'état du monde et réfléchir que la guerre se fait toujours dans les conditions résultant de l'état du monde, — ils auraient vu qu'un industrialisme intensif et brutal devait conditionner la guerre comme il l'a effectivement fait.

Maintenant, par bonheur, la Germanie est refoulée au delà du Rhin. Cela est arrivé déjà plusieurs fois dans l'histoire. Mais toujours, l'Histoire nous montre encore cela, toujours elle s'est ressaisie, s'est reformée, a retrouvé ses pentes naturelles. Nous voilà avertis. Une circonstance nouvelle cependant : c'est le monde entier, cette fois, qui a refoulé la Germanie ; et, comme M. Jacques Hillemacher le rappelle en épigraphe : « En toute chose, l'assentiment de toutes les nations est la voix de la nature et la preuve de la vérité. » Dans quelle mesure la tragique situation léguée par les siècles, cet antagonisme de la France et de l'Allemagne, cette « Histoire de Deux Peuples », qui est le fait dominant de l'Histoire humaine, le gros fait pratique de la Planète, qu'on voit de Sirius avec le réalisme objectif d'un entomologiste observant la lutte de deux fourmilières, — dans quelle mesure cette situation deux fois millénaire peut-elle être, par suite de cette circonstance nouvelle, modifiée jusqu'en son essence intrinsèque ? Il faudrait, pour pouvoir répondre, savoir comment, — point d'interrogation infini, — la tendance générale du monde s'arrangera pour se rendre sensible et efficace durablement.

Des historiens de profession, — professeurs, agrégés, — sont perplexes touchant la **Vie militaire de Jeanne d'Arc**. Ce

sont des historiens de profession. Ils connaissent ce sujet comme ils sont au fait des autres. Ils ont reçu une commune mesure de science solide et vérifiée ; cette science n'est pas récente, elle n'est pas d'occasion, elle s'est amalgamée à leur esprit. Ils sont prêts à répondre avec clarté sur toutes les questions. Mais quand on les consulte (comme cela nous est arrivé) sur cette énigme : la vie militaire de Jeanne d'Arc, ils déclarent n'y rien comprendre.

Comment se fait-il, en effet, qu'une toute jeune fille devienne subitement un capitaine expérimenté ; qu'arrivée, de sa province, à l'armée, elle mène cette armée, jusque là impuissante, à la victoire ; que de rudes et intraitables chefs de guerre, — des demi-brigands, — soient dociles à ses avis ? Et d'où tire-t-elle ces avis ? Quelle préparation avait-elle ? Les souvenirs de son enfance et de sa prime jeunesse dans les Marches militaires de Lorraine ? C'était peu. Parlera-t-on de génie guerrier inné ? Absence totale de documents ; nulle réponse possible. Les historiens de profession donnent leur langue au chat.

Quant aux historiens spécialistes, ainsi que nous le rappelle l'auteur de cet ouvrage, M. le lieutenant-colonel Collet, ils se divisent en diverses catégories : les croyants orthodoxes expliquent tout par l'intervention du pouvoir surnaturel, et la foi en Dieu est peut-être, effectivement, la seule chose requise ici ; les spirites et occultistes, par des « influences naturelles ou forces intelligentes du monde invisible » ; les historiens de l'école nationale, par l'intensité du sentiment patriotique ; les matérialistes, par la physio-psychologie (la plus récente et notable tentative en ce sens est celle d'Anatole France) ; enfin les rationalistes, par la politique.

M. le lieutenant-colonel Collet, en un exposé détaillé, nourri de documentation sérieuse, fait, avec les précisions techniques qui sont de sa compétence, l'histoire raisonnée des opérations militaires que dirigea, ou qu'inspira, ou bien auxquelles participa Jeanne d'Arc. Il étudie successivement la délivrance d'Orléans, la Campagne de la Loire, la chevauchée sur Reims et le Sacre, puis, dans la série des revers (imputables à la Cour), la campagne de l'Ile-de-France, la campagne contre les places de la Haute-Loire, enfin la dernière campagne, sur l'Oise, et la malheureuse sortie de Compiègne. L'auteur, — et ceci fait la nouveauté de cette étude, — a, nous dit-il, dans l'examen des faits militaires, tenu spécialement compte, en se plaçant au point de vue de l'épo-

que, « des considérations de lieux, de temps, d'espace et de *moyens* (1), sans lesquelles on ne peut apprécier avec exactitude les opérations de guerre. » Il s'est toujours appliqué à rester « au point de vue militaire des hommes de guerre de la première moitié du xv[e] siècle ».

Arrivons, là-dessus, à l'opinion de M. Collet en ce qui concerne la possibilité chez Jeanne d'Arc, chez une jeune fille de dix-sept ans, grandie au milieu des champs, du talent militaire dont témoignent ces opérations.

Avant d'en commencer l'exposé, l'auteur avait exprimé l'avis que « le génie inspiré de l'héroïne française ne semble pas toutefois avoir dépassé (sous le rapport militaire) les limites des facultés purement humaines », — par exemple la portée du talent militaire du très capable connétable de Richemont, en disgrâce au moment de la venue de Jeanne d'Arc, qui se trouva ainsi le remplacer. L'extraordinaire, c'est que ce talent militaire se soit trouvé chez une petite villageoise.

L'opinion de l'auteur en ce qui concerne ce fait prodigieux rejoint l'hypothèse des spiritualistes rationalistes et scientistes, autrement dit des occultistes. Analysant les travaux de spirites tels que Gabriel Delanne, Brierre de Boismont, Léon Denis, et se demandant « quels stimulants pouvaient donner à Jeanne d'Arc les connaissances militaires qu'elle n'avait pu acquérir et les rares facultés de clairvoyance et de prévision dont elle faisait preuve quelquefois », M. Collet pense que ces stimulants, ces « mystérieux agents », ces *voix* comme elle les appelait, étaient « des *esprits* du monde invisible de l'au delà, dont l'existence est scientifiquement prouvée aujourd'hui ». La connaissance des moyens, par exemple en ce qui concerne les lieux, le temps, les distances lui venant de sa « mediumnité » puissante et des facultés pouvant accompagner cet état : double vue, prescience, télépathie etc. Mais ne pouvant ni ne devant empiéter sur un domaine qui n'est pas le mien, et remplissant seulement mon rôle d'informateur, je dois me borner à signaler cette hypothèse, jointe, en fin d'ouvrage, à une étude historique et militaire consciencieuse. Je m'excuse auprès de l'auteur et je préviens le lecteur de ce que cette très sommaire mention a de nécessairement insuffi-

(1) Mot souligné par nous, eu égard à la doctrine explicative de M. Collet, mentionnée aux dernières lignes de ce compte rendu.

sant, d'obscur, en renvoyant au livre lui-même pour plus ample connaissance.

M. Maurice Dussarp a recueilli, sur **Roger Ducos et sa Mission à Landrecies en l'An III**, la correspondance de ce conventionnel. Elle consiste en 188 lettres adressées au Comité de Salut public, à divers corps administratifs, à des fonctionnaires et autres personnes. Landrecies avait été prise par l'ennemi en Floréal an II (mai 1794) ; la victoire de Fleurus, le 8 messidor de cette même année, rendit précaire la situation des Autrichiens dans cette place et dans les places fortes du Nord, Condé, Valenciennes, Le Quesnoy. Investie le 15 messidor par les troupes françaises, Landrecies fut reprise, le 29, sur l'ennemi. En vertu du décret de la Convention du 27 ventôse an III (17 mars 1795), Roger Ducos se rendit à Landrecies, avec la mission d'y procéder à la réparation des dommages de guerre. Cette mission dura du 1er germinal au 10 fructidor an III. Les lettres qu'il écrivit nous renseignent point par point sur son administration, active mais à demi paralysée par les difficultés. Il y aurait, à l'aide de ces documents, de curieux rapprochements à faire entre les circonstances d'alors et celles d'aujourd'hui. Elles se ressemblent parfois singulièrement. Nous voyons, par exemple, qu'il y eut une question des « embusqués » ; que les ouvriers exigèrent de très gros salaires ; et qu'enfin la réparation des dommages de guerre suscita, quoique sur une plus petite échelle, plusieurs des questions mêmes qui se posent aujourd'hui.

Memento. — Revue historique (janvier-février 1920). Alfred Hachette. L'affaire Mique (1745-1794). (Cette affaire se rattache, par son début, à l'histoire de la tentative de restauration des Stuarts. Mique participait, comme premier sous-lieutenant, à l'expédition ayant pour but le débarquement du Prétendant en Ecosse. Il fut tué. Sa mort, suivie de circonstances mystérieuses, fut le prologue d'un « drame de famille », d'une « étrange affaire », qui, à l'époque, passionna Versailles, et eut son dénouement sur l'échafaud révolutionnaire. Récit de ces aventures.) E. Maugis. La journée du 4 juillet 1652 à l'Hôtel de Ville de Paris. Relation de Pierre Lallemant. (Pierre Lallemant, l'auteur de cette relation de la journée où eut lieu le massacre de l'Hôtel de Ville, pendant la Fronde, fut un témoin oculaire « des mieux qualifiés pour voir et pour juger ». C'était un « magistrat notable », et un « familier... sage et modéré du prince de Condé ». Rappelons que, dans cette émeute, soudoyée par eux, les princes tentèrent de

forcer la bourgeoisie et les députés des compagnies souveraines à adhérer à eux.) Paul Vaucher. Le bicentenaire de la mort de Charles XII. (Ce bicentenaire a été l'occasion de publications importantes en Suède, Charles XII étant de plus en plus considéré, dans ce pays, comme un héros national. On fait l'analyse de ces travaux où se trouvent des conclusions nouvelles sur le Roi et son règne.) Gaston Cahen. Deux ambassades chinoises en Russie au commencement du XVIIIe siècle. (Fait qui contredit cette opinion de la xénophobie chinoise, que la Chine n'avait jamais eu jusqu'au XIXe siècle de relations diplomatiques avec les étrangers. L'histoire de cette ambassade éclaire la question des rapports politiques de la Chine et de la Russie. A cette époque, la Russie, dont Pierre le Grand était en passe d'étendre l'hégémonie sur les peuples intermédiaires entre elle et la Chine, était devenue un grand péril pour cette dernière. La diplomatie chinoise est fort curieuse à connaître dans ces circonstances.) Bulletin historique. Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois, par Louis Halphen. De 1800 à nos jours et questions générales contemporaines, par Raymond Guyot. Comptes rendus critiques, notes bibliographiques, recueils périodiques et sociétés savantes, chronique.

La Révolution Française (octobre-novembre-décembre 1919). Maurice Faure, par A. Aulard. (Notice nécrologique. M. Maurice Faure, auteur de divers travaux sur la Révolution, spécialement sur la Révolution en Dauphiné, ancien ministre de l'Instruction publique, était vice-président de la Société de l'histoire de la Révolution). Saint-Just était-il un disciple de Robespierre ? par Louise Lévi. (L'auteur réfute l'opinion généralement admise qu'il en fût un. En effet, ses œuvres littéraires, dont nous avons autrefois feuilleté un choix, dénotent un autre tour d'esprit, une autre culture, une autre influence, celle de Montesquieu, par exemple.) Méhul musicien des fêtes nationales et civiles, par Julien Tiersot. (On doit, on le sait, à M. Julien Tiersot une série d'études sur ce qu'on pourrait appeler la musique civique au temps de la Révolution. Celle de Méhul n'ajoutera probablement rien à la mémoire de ce musicien, qui, sous ce rapport, est resté l'auteur du *Chant du départ*.) La publication de *l'Histoire de la Révolution* de Louis Blanc et la justice du second Empire, par Georges Bourgin. (Cette Histoire, en ce qui concerne Robespierre, dans le tome XI, est très apologétique. Dans une note, dont la Revue imprime le texte, le ministère de la Justice blâma cette apologie. Mais l'affaire n'eut pas de suites). Garnier de Saintes, en 1815, par R. Bonnet. (Garnier de Saintes, vieux conventionnel, qui lors de l'invasion de 1815 se croyait au temps de l'an II, voulut soulever le peuple contre l'envahisseur. On a retrouvé une curieuse lettre de lui, dans ce sens, au maréchal Davout. Texte de cette lettre. La proposition qu'elle contient, si elle eût été accueillie, eût pu pro-

duire des résultats sérieux. Ainsi en juge M. R. Bonnet, qui rappelle quelques suprêmes tentatives militaires de ces derniers moments. Garnier de Saintes fut exilé par la Restauration, sans doute comme régicide.) Bonaparte et le Sionisme, par Paul Raphaël. (Bonaparte, qui donna une constitution aux Juifs français, utilisa, paraît-il, des idées sionistes contre la Coalition, précédant en ceci l'Angleterre qui en a usé de même contre l'Allemagne dans la Grande Guerre.) Le complot des Haricots tricolores par le commandant Weil. (Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce très minuscule épisode de l'histoire du libéralisme italien se passa, en 1844, à Lucques, en Italie, parmi les potaches du lycée. On manifestait, non point par monômes, mais « en mangeant des haricots des trois couleurs » (?) — rouges, blancs et... bleus ? — Il y avait de la réaction bonapartiste là-dessous, comme paraît l'insinuer Bellocq, ministre français à Florence, dont M. Weil reproduit la lettre à Guizot). Chronique et Bibliographie. — Nous sommes obligé de remettre à la prochaine fois l'analyse des sommaires des *Annales Révolutionnaires*.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Léon Daudet : *Le Monde des Images*, Nouvelle librairie nationale. — A. Kaploun : *Psychologie générale tirée de l'étude du Rêve*, Payot et Cie, Lausanne. — Dr A. Giraud : *Qu'est-ce que la névrose ?* G Ficker. — D. Pierre Janet : *Les Médications psychologiques*, Alcan. — Henri Delacroix : *La Psychologie de Stendhal*, Alcan. — Paul C. Jagot : *Psychologie de l'Amour*, M. Drouin. — L. Dugas : *Vocabulaire de Psychologie*, Hachette. — Mémento.

Parmi les observations ingénieuses semées à profusion par M. Léon Daudet au cours de son livre : **Le Monde des Images**, il s'en trouve une concernant le rôle de la « marotte » et des « marottiers » dans les lettres, les sciences, la politique. — Et la philosophie donc ! N'oublions pas cette terre bénie de la marotte. Quel philosophe n'a pas la sienne? Qui, l'Idée-Force; qui, la *Libido* ; qui l'Intuition, etc... Et M. Léon Daudet lui-même... Sa marotte ou une de ses marottes est l'Hérédité. L'Hérédité, cette fatalité vieille comme le monde et qui, comme toutes les grandes forces de la nature : l'Amour, la Douleur, la Mort, a inspiré nombre de mythes et de légendes; nombre de discussions, d'exégèses et d'adaptations, depuis les leitmotive lamarckiens et darwiniens jusqu'à certains drames ibséniens et tout récemment ce symbolisme de primaire où se délecte l'âme candide de Justin Riolle... Mais M. Léon Daudet sait rajeunir les thèmes les plus usagés par l'artifice d'une imagination métapsychique qui transpose en lan-

gage visuel les données introspectives. — De même que les atomes d'Epicure sont crochus, que, selon l'imagination mathématique de Fourier, les combinaisons passionnelles obéissent aux lois des proportions géométriques et que l'amour doit se faire en partie carrée, sextine, octine, etc.; de même que, selon le Dr Grasset, notre matériel mental se répartit entre le centre O et le polygone, de même les heredo-figures de M. Léon Daudet affectent la forme sphérique et gravitent avec rapidité dans les espaces intra-psychiques de manière à nous présenter successivement leurs différentes faces. Heureux si quelqu'une de ces hérédo-figures ne s'égare pas en chemin et ne vient pas, comme la comète de Trissotin, « choir tout au travers de notre tourbillon »! — Ces heredo-figures sont les supports mobiles de nos images mentales. Celles-ci ne sont jamais isolées et indépendantes, comme l'admettait la doctrine associationiste, mais toujours adhérentes à une personimage ancestrale comme les feuilles adhèrent à l'artichaut.— Un ancien a dit: « Notre âme est pleine de dieux». M. Léon Daudet dirait : Notre âme est pleine d'ancêtres. Nous sommes toujours sous l'influence de quelqu'un d'entre eux. Si c'est un ancêtre vif, audacieux, perspicace et débrouillard, tant mieux; nous participerons à ces qualités et nous connaîtrons le succès; si c'est un ancêtre lent, timide, hésitant, nous voilà voués à l'échec.

Le *Monde des Images* est un essai de psychologie générale qui se réfère aux principes posés dans l'*Heredo*. Les protagonistes du drame intérieur: le *Moi*, le *Soi*, l'*Instinct génésique* continuent de s'y donner la réplique avec beaucoup d'entrain et en un langage moins rébarbatif que dans ce dernier livre. — Parmi les points qui intéresseront particulièrement le psychologue, notons les suivants : 1° une théorie de l'*Intuition* définie en fonction de l'hérédité. L'intuition est une seconde vue, une observation à travers une personimage, une observation à la seconde puissance. De la qualité de l'ancêtre qui sert de médium dépend celle de l'intuition; 2° une théorie du dérèglement quantitatif et qualitatif des personimages : dérèglement quantitatif qui tient au ralentissement ou à l'accélération anormale du rouleau vital et mental et qui produit dans un cas la stagnation mentale, l'obsession, l'aboulie par suite de la lenteur et de la rareté des images; dans l'autre, la confusion mentale, le vertige, la frénésie, la ma-

nie, l'aboulie par instabilité mentale; — dérèglement qualitatif qui tient aux altérations émotives et intellectuelles des personimages : perversion sentimentale, sadisme, masochisme, hantise d'idées fausses, d'idoles logiques et politiques renaissant après une longue éclipse, etc. Les théories de M. Léon Daudet réagissent, comme on sait, en faveur des formules spiritualistes, contre le matérialisme médical, contre les préjugés associationiste et évolutionniste, contre la philosophie de l'inconscient : voire contre l'intuitionisme et l'instinctivisme bergsoniens... Mais laissons ces querelles d'école et assistons simplement, en spectateurs amusés, à ces ballets animiques, non moins prestigieux que les tourbillons de Descartes ou ceux de M. Gustave Le Bon...

Ce n'est rien moins qu'une systématique complète de la vie spirituelle qui s'esquisse dans les brèves pages composant la **Psychologie générale** de M. A. Kaploun. Encore que l'auteur se réclame de la méthode d'observation (environ cinq cents observations personnelles de rêves), son petit traité affecte une forme nettement constructive et synthétique. Il s'ouvre par une série de définitions ou concepts psychologiques dont les combinaisons et transformations vont se développer à la manière de celles des symboles algébriques sur un tableau noir, jusqu'à ce que, par une dernière opération d'algèbre mentale, l'auteur les fasse évanouir en ne laissant subsister que l'acte pur et tout dynamique de la pensée. — Le lecteur ne devra pas se laisser déconcerter par le caractère abstrait de ces définitions initiales : celle de la « tension de veille » ou « attitude interrogative » : celle de la « pointe de l'esprit », celles du « moi central », du « moi automatique », de la « fonction explicatrice », etc. Ces notions s'éclairciront dans la suite du livre, mais le lecteur fera bien de suivre le conseil de l'auteur et de commencer par prendre rapidement connaissance du chapitre VI qui se réfère à des notions plus concrètes.

En examinant de près quelques-uns de ces concepts psychologiques, il est difficile de ne pas relever quelques analogies entre plusieurs d'entre eux et certains symboles bergsoniens. C'est ainsi que la « tension de veille » et la « pointe de l'esprit » ne sont pas sans rappeler ce que M. Bergson appelle « l'attention à la vie » ou « attention de l'espèce » (1); et le « moi automatique » accomplit

(1) Cf. *L'Energie spirituelle*, p. 82 et suiv.

une fonction semblable à celle des mécanismes inhibiteurs que M. Bergson charge d'intercepter les images de rêves, inefficaces et gênantes dans la vie quotidienne. Aussi bien la psychologie de M. A. Kaploun implique-t-elle d'autres théories bergsoniennes, telles que celle de la survivance intégrale des souvenirs et paraît se développer dans son ensemble selon les grandes lignes des schémas bergsoniens.

Un des points délicats de cette psychologie est celui des rapports du « moi central » et du « moi automatique ». — Le moi central (entendez par là l'ensemble des représentations d'un sujet à un moment donné) le moi central est adynamique, c'est-à-dire que son fonctionnement ne s'accompagne d'aucun effort spécial. « Si penser réclame quelque énergie, c'est l'énergie vitale elle-même qui ne disparaît qu'à la mort. » C'est au moi automatique qu'appartient la « tension de veille » et la surveillance incessante de la réalité. D'après l'auteur, la dualité de ces deux moi est véritable et non métaphorique. En veille, le moi central est *uni* au moi automatique, tandis qu'il en est séparé dans le sommeil. C'est la synthèse des deux moi que nous appelons le moi de veille. — Un autre point, qui n'est pas sans rapport avec le précédent, c'est la théorie de l'adynamie des idées en tant que telles, autrement dit la négation de l'Idée-Force. Le pouvoir moteur dont est dépouillée l'idée est transféré à la « tension de veille » qui, seule, confère aux connaissances leur caractère énergétique et fait qu'elles nous paraissent plus importantes les unes que les autres ; c'est elle qui détermine nos réactions affectives. « Les images motrices existent en rêve, dit M. A. Kaploun, et l'on reste cependant immobile : c'est que l'idée ne se réalise pas d'elle-même en mouvements. » Cette théorie subtile nous paraît avoir contre elle des faits nombreux, tels que les obsessions, l'idée fixe, l'automatisme ambulatoire et autres faits d'automatisme qui se passent en dehors de la « tension de veille », ou même font échec à cette dernière. — Un autre point curieux est la sorte d'agnoscie affective ou d'indifférence affective qui accompagne les représentations du rêve et qui fait que nos états organiques du moment se déversent sur les objets ou les personnes quelconques qui surgissent dans le rêve. C'est ce qui expliquerait les rêves immoraux ou contre nature que certains psychoanalystes ont pris pour la manifestation du tempérament réel et secret des sujets.

L'ouvrage comporte un certain nombre de lois positives du rêve que l'auteur présente comme indépendantes de la métapsychie esquissée dans sa conclusion et impliquée au demeurant dans l'ensemble du livre. Ce petit traité donne l'impression d'une pensée vigoureuse, mais éprise peut-être à l'excès des tours de force abstractifs et de l'esthétique du raccourci.

Sous ce titre : **Qu'est-ce que la névrose ?** l'opuscule du Dr A. Giraud pose un certain nombre de questions dont la discussion constitue une véritable introduction à l'étude de la psychiatrie. — On a défini la névrose une maladie nerveuse sans lésion. L'auteur discute cette expression, « maladie sans lésion » :

Maladie sans lésion, dans l'état actuel de la science, signifie : sans lésion de nous connue.

Force nous est d'élargir notre conception actuelle de la lésion et de comprendre sous ce vocable aussi bien la lésion physique ou bio-chimique que la lésion anatomique. — Il n'y a pas de névrose sans lésion ; mais cette lésion peut n'être qu'une désintégration produite par un choc émotionnel, par une émotion asthénique durable.

Pourquoi n'y verrions-nous pas une application d'une des lois du tissu nerveux qui, irrité, répète son mouvement, une sorte de tétanisation psychique, un tic de la pensée ?

Ainsi s'expliquerait la persistance des images, l'obsession, chez l'émotionné. Tout cela revient à dire que le trouble fonctionnel est à la fois psychique et nerveux, et si le traitement moral est efficace, c'est qu'il n'y a pas de traitement moral qui ne soit en même temps et par la force des choses un traitement organique. Aussi bien est-il impossible de fixer une limite entre le physique et le moral. Les vieux concepts d'esprit et de matière doivent être dépassés. L'auteur est conduit par sa conception générale de la vie mentale à donner une importance de premier plan au traitement moral dont il se fait d'ailleurs une idée assez large, puisqu'il y fait rentrer la cure de certaines maladies par la suggestion et l'anesthésie hypnotique.

Les problèmes posés par le Dr A. Giraud prennent toute leur ampleur dans les **Médications Psychologiques** du Dr Pierre Janet ; œuvre magistrale qui doit comprendre trois volumes. Le premier est consacré à l'*action morale* et à l'*utilisation*

de l'automatisme ; le second traitera des *économies psychologiques*, et le troisième des *acquisitions psychologiques* que peut ménager une habile exploitation des ressources combinées de la nature et de l'art. — En dehors de sa haute valeur scientifique, ce premier volume présente un intérêt passionnant pour tous ceux qu'est capable d'émouvoir le persévérant effort tenté sur elle-même par notre pauvre humanité pour s'arracher à ses souffrances, à ses inquiétudes, à ses délires, à ses tares, à ses égarements, au néant final de la démence. Monde étrange et troublant que celui de ces thérapeutes dont quelques-uns font eux-mêmes figure d'aventuriers ou d'hallucinés : adeptes de la religion, de la magie, du magnétisme animal, des thérapeutiques philosophiques, de la *Christian science*, de la moralisation médicale sur le compte de laquelle se donne carrière plus d'une fois l'humour discrète de l'auteur... La période scientifique s'ouvre avec l'utilisation de l'automatisme mental. Ici le maître est sur son terrain et nous livre d'incomparables éléments d'information, fruits de ses recherches sur la dynamique mentale et les moyens d'agir sur elle par la suggestion...

Il est impossible d'écrire sur Stendhal un livre ennuyeux. Le seul nom de l'Enchanteur écarte la menace des pédagogies moroses et annonce des moissons d'images fines, spirituelles et charmantes. Ce que nous disons là n'est pas pour diminuer le mérite du livre de M. H. Delacroix : **La Psychologie de Stendhal**. Ce mérite n'est pas emprunté, mais très réel. Ce n'est pas une tâche facile que celle qui consiste à retrouver en Stendhal, sous l'artiste et le chasseur de sensations rares, le connaisseur d'âmes, à rassembler et condenser « la précieuse poussière psychologique » (1) éparse à travers les vingt ou vingt-cinq volumes actuellement publiés de l'œuvre stendhalienne. — Au sortir de l'enquête de M. H. Delacroix, le mot de Taine sur Stendhal : « le premier psychologue du siècle et des siècles précédents » paraîtra peut-être un peu exagéré. Il ne s'appliquerait en tout cas qu'à Stendhal psychologue des passions et de l'énergie. Mais l'opinion de ceux qui voient en Stendhal un précurseur en tout genre s'en trouvera confirmée. On ne sera pas peu surpris par exemple de découvrir à l'état d'esquisse, dans l'*Histoire de la Peinture*, le

(1) E. Bernard Leroy, Stendhal psychologue. A propos d'un livre récent. *Journal de Psychologie* du 15 mars 1920.

problème du Belphégorisme sous la forme de la distinction des éléments plasticiens et des éléments musicaux de la peinture (p. 223). — Stendhal était surtout sensible aux éléments musicaux de la peinture, et à certains égards il peut être rattaché au romantisme et au belphégorisme. Quelle formule plus belphégorienne que cette phrase :

C'est la passion elle-même dont nous avons soif : c'est donc très probablement par une peinture exacte et enflammée du cœur humain que le XIXe siècle se distingue de tout ce qui l'a précédé (1).

Toutefois un examen plus approfondi nous amènerait, je crois, à constater dans Stendhal un mariage heureux des deux éléments contraires ; l'esprit d'analyse et l'énergie passionnée, ce qui représente le *summum* de l'art... J'aime peu la conclusion du livre où la fine essence beyliste se trouve diluée dans les eaux fades de la métaphysique, cette métaphysique dont Stendhal avait horreur.

Il me paraît tout indiqué de placer sous le patronage de Stendhal la **Psychologie de l'Amour** de M. Paul C. Jagot. L'amour! sujet éternellement attirant; mais combien redoutable! Ce n'est pas un mince éloge que de dire de l'auteur qu'il a su, après tant de maîtres, dire encore sur ce thème des choses neuves et intéressantes. Signalons une bonne psychologie du sentimentalisme ; des notations plausibles sur les modalités de l'instinct amoureux chez la femme et chez l'homme; des indications relatives aux moyens de se libérer de l'emprise amoureuse; des réflexions sur l'esprit d'indépendance et l'individualisme considérés comme des attitudes de défense contre les pièges et les illusions de l'amour. J'aime moins les préceptes d'un *Art de séduire* esquissé par l'auteur. Des préceptes!... A l'amour, cet enfant de Bohême!... L'auteur, à vrai dire, ne semble pas y croire ni y tenir beaucoup. Il le termine par ces lignes d'une philosophie sereine et un peu désabusée :

Mais, avant de vous imposer pareil effort, demandez-vous s'il est vraiment opportun. A moins de cas exceptionnels, vous vous donnerez beaucoup de peine pour aboutir à un désenchantement. Rappelez-vous que quatre-vingt-dix neuf fois sur cent une personne éprise est victime des auto-suggestions qu'elle s'est données, d'idées préconçues, d'impressions mal interprétées.

(1) *Racine et Shakespeare*, 252.

C'est la sagesse même.

Je signalerai, en terminant, le **Vocabulaire de Psychologie** de M. L. Dugas. Le maître apprécié, le délicat analyste a mis là, à la portée de tous, en une langue simple, les éléments de la science psychologique... et souvent beaucoup plus que des éléments.

Memento. — Il convient de signaler la reparution d'une de nos plus importantes publications spéciales : le *Journal de Psychologie* (Alcan), qui avait cessé de paraître depuis 1918. Les directeurs sont MM. Pierre Janet et Georges Dumas. Cette revue se propose d'être plus particulièrement l'organe des psychologues des pays latins, tant d'Amérique que d'Europe, sans exclure, bien entendu, les travaux d'autre provenance. Les trois premiers numéros parus (15 janvier, février et mars 1920) contiennent : un article posthume de Th. Ribot sur *le Goût et l'Odorat;* des études de M. Pierre Janet sur *les Oscillations de l'activité mentale ;* de M. G. Dumas sur *les Larmes;* de M. Larguier des Bancels sur *le Frisson,* etc. ; et autres travaux de la plus haute tenue scientifique.

La Revue Genevoise : *Archives de Psychologie*, dont le public apprécie la science sûre et ingénieuse, a publié ses nos 67 et 68. Citons une étude de M. Larguier des Bancels : *Instinct, émotion et sentiment.* L'auteur y étudie notamment les rapports de l'instinct et de l'émotion. Il définit cette dernière : « un raté de l'instinct ». Une étude de M. Flournoy sur les *Symbolismes en psychopathologie* se recommande par un usage éclairé et critique des méthodes psychoanalytiques. Citons encore des travaux, très documentés au point de vue expérimental, de M. L. Cellerier sur les *réactions organiques*, de M. Ed. Claparède sur des *Restes d'aptitude,* etc.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les femmes et la production scientifique. — Dr Josefa Ioteyko : *La Fatigue*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Catherine Veil : *Excitabilité et conductibilité dans le cœur*, Thèse de la Faculté des Sciences de Paris.— A. Arone : *La Morphologie humaine*; sa genèse; son état actuel; ses applications, A. Maloine. — Hélène Metzger : *La Genèse de la Science des cristaux*, Félix Alcan. — Les Cours de Vacances à l'Université de Paris.

Les femmes contribuent de plus en plus à la production scientifique. Parmi leurs travaux et publications il y en a beaucoup de très honorables.

Une des femmes savantes les plus actives est certainement la

Doctoresse Josefa Ioteyko. Polonaise, elle est venue tout d'abord à Genève, puis à Paris travailler sous la direction du Professeur Charles Richet ; sa thèse pour le doctorat en médecine (1903) avait pour sujet la fatigue ; en 1909, en collaboration avec une biologiste tout à fait distinguée, Mlle Stefanowska, elle a publié un ouvrage sur la douleur, qui a été couronné par l'Institut ; Mlle Ioteyko est plusieurs fois lauréate de l'Académie des Sciences. Devenue chef des travaux à l'Université de Bruxelles, elle a fondé un Institut de pédologie et une Revue.

Réfugiée à Paris pendant la guerre, elle a été appelée, comme les autres savants alliés qui s'y trouvaient, à faire une série de conférences au Collège de France, précisément sur la fatigue, sujet auquel elle avait consacré, depuis sa thèse, un certain nombre de travaux.

Ces conférences, qui ont donné lieu à un volume de la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, **la Fatigue**, ont un peu surpris les auditeurs français par les idées finalistes que la Doctoresse Ioteyko y exprimait.

La *fatigue* serait un *processus de défense*. Les organes « les plus importants » (centres nerveux) seraient protégés, grâce à une certaine « hiérarchie » des tissus vis-à-vis de la fatigue. Sous l'influence de l'inanition, ce sont les tissus « les moins nobles » qui, tout d'abord, perdent leur poids « afin de permettre » au cerveau de s'alimenter des réserves organiques.

Le cerveau qui est l'*ultimum moriens* est aussi l'*ultimum movens ;* il ne s'épuise qu'à la dernière heure seulement.

De même, tout le mécanisme de la fatigue serait constitué de façon à assurer la protection des centres nerveux vis-à-vis des excitations nocives. Avant que les centres nerveux aient eu le temps de se fatiguer, l'abolition des fonctions des terminaisons nerveuses périphériques arrête toute réaction. On aurait affaire à une défense d'origine périphérique... Et il serait permis de parler de l'*utilité biologique de la fatigue*.

La douleur, elle aussi, peut être conçue, d'après Mlle Ioteyko, comme souverainement utile, puisque « elle nous fait fuir tout ce qui est périlleux pour l'organisme ». Cependant notre vie entière est occupée à éviter et à atténuer la souffrance par tous les moyens possibles, et nous ne faisons que nous plaindre, que gémir sous le poids des différentes douleurs, physiques et morales,

dont la nature nous accable. En un mot, avoue Mlle Ioteyko, la préoccupation la plus absorbante de l'humanité est de *lutter contre la douleur*.

La douleur est une défense, mais c'est une défense contre laquelle il faut se défendre.

L'auteur ajoute :

La fonction de la douleur est mal adaptée à son but... elle commet des erreurs grossières.

Tout ceci ne diminue en rien la valeur documentaire de l'ouvrage de Mlle Ioteyko. Plus d'un millier de travaux relatifs notamment à l'origine de la fatigue, à la contraction musculaire, à l'énergétisme intellectuel, aux lois psychophysiques de l'épuisement et de la douleur... y sont analysés avec soin. L'auteur a obtenu du Dr Le Bon, — faveur tout à fait exceptionnelle, — le maintien au bas des pages des indications bibliographiques ; j'en ai compté 127 dans les chapitres relatifs aux psychonévroses de guerre. En revanche pas de conclusions, ni à la fin du livre, ni à la fin de chaque chapitre.

L'auteur, cependant, ne semble pas se désintéresser du mouvement général des idées ; elle va jusqu'à appliquer sa psychologie à la sociologie. N'a-t-elle pas, en 1913, formulé quelques propositions, que les socialistes n'ont pas su, paraît-il, suffisamment comprendre et apprécier ? Les voici :

1° A travail égal, salaire égal...

2° Le travail journalier de l'ouvrier suivant une progression arithmétique, son salaire devra suivre une progression géométrique. Le coefficient d'accroissement des salaires est à déterminer expérimentalement dans chaque métier, en prenant en considération les méthodes de travail employées...

3° Il est nécessaire de limiter le nombre d'heures maximum pour chaque métier...

J'ajouterai que Mlle Ioteyko est une mathématicienne distinguée ; elle discute d'une façon très savante les diverses courbes de la fatigue et du travail intellectuel.

§

Les femmes aiment assez pratiquer l'analyse mathématique des phénomènes de la vie. Récemment, une élève de M. et Mme Lapicque, Mlle Catherine Veil, a soutenu en Sorbonne une thèse intitulée **Excitabilité et conductibilité dans le cœur**.

Mlle Veil a constaté, chez les poissons et la grenouille, qu'au niveau de la jonction de deux des cavités du cœur, l'excitabilité, la « chronaxie », subit une variation considérable, suivant un rapport qu'elle a déterminé, et ceci l'amène à discuter la question de la nature, musculaire ou nerveuse, de la conductibilité dans le cœur ; elle y fait preuve de beaucoup de précision.

§

La Morphologie humaine ! Voyons un peu ce que le Dr Arone entend par là. S'agit-il de biologie générale ou bien simplement de clinique médicale ? Tel chapitre est consacré à l'œuvre de Lamarck, tel autre à l'inspection, la palpation, la percussion du tube digestif.

L'auteur, qui a suivi les cours des professeurs Houssay et Le Dantec, expose tout au long l'œuvre d'un médecin de Lyon, Sigaud, « chef de l'école morphologique française ».

Sigaud distingue, parmi les humains, divers *types* morphologiques, qui correspondent à des tempéraments différents, à savoir : le type *plat*, le type *bossué*, le type *rond*, le type *cubique*, et le type *franc*. Il y a d'ailleurs de « grands cubiques » et de « petits cubiques ».

Voici par exemple les caractéristiques du type rond : « Crâne arrondi, facies lunaire, menton et pommettes sans relief, arcades sourcilières en arc de cercle, abdomen et thorax globuleux ou cylindriques, membres de forme arrondie... »

Chez ces divers types, l'excitabilité cellulaire est différente, et les médications doivent être assorties.

Sigaud distingue aussi : les *musculaires*, les *respiratoires*, les *cérébraux*. On peut les reconnaître à la configuration des trois étages de la tête. Mais il faut se méfier : « Un cérébral dont le front semble figé et l'œil terne n'est pas un vrai cérébral, ou est un cérébral bien près de la mort. »

Il y a lieu de tenir compte non seulement de la configuration crânio-faciale, mais encore des caractéristiques oculaires : « L'œil humide stigmatise la subordination de la capacité cérébrale à la sensibilité ; l'œil *rouillé* et *tuméfié* révèle une sensibilité développée, de forme souvent paroxystique, mais aussi vite épuisée qu'exaltée et une cérébration avec facettes multiples. »

Le Dr Arone établit un parallèle entre la métaphysique de Sigaud et celle de M. Bergson. Il expose ensuite les systèmes de

Giovanni et de Mme Bessonnet-Favre. Celle-ci excelle à interpréter les particularités morphologiques les plus diverses :

Si le trou auriculaire est percé très bas dans les temporaux, c'est un signe de la prédominance des instincts physiques ; s'il est percé haut, c'est un signe de la prédominauce des instincts intellectuels.

D'après la longueur et la largeur des phalanges de la main, on peut apprécier le développement de la volonté.

On savait déjà que les femmes ont beaucoup d'imagination.

§

Les femmes ont aussi beaucoup de patience, et peuvent écrire d'excellentes études historiques.

Mlle Hélène Metzger expose, d'une façon intéressante et philosophique, **la Genèse de la science des cristaux**. L'auteur montre comment la cristallographie s'est dégagée et de la minéralogie, et de la physique, et de l'étude des êtres vivants. La solidarité entre les diverses sciences apparaît nettement. Certains auteurs, tels que Jean-Claude de Laméthérie, ont émis l'hypothèse de la cristallisation universelle et en ont fait la base d'un système du monde.

§

Les exemples précédents ne sauraient nous montrer tout ce qu'on peut attendre des femmes de science. Elles sont capables, comme j'espère avoir l'occasion de le dire ici un jour, de produire des œuvres tout à fait remarquables et d'avant-garde.

Memento. — Le comité de Patronage de l'Université de Paris vient d'organiser, à l'instar des Universités de Londres, Edimbourg, Florence, des *cours de vacances* pendant les quatre mois d'été, juillet-octobre 1920. Ces cours auront pour objet de présenter en conférences de haute tenue scientifique ou littéraire les derniers aspects de la vie et de la pensée françaises. Le comité a demandé aux spécialistes les plus éminents un petit nombre de conférences (une à cinq), où seront condensés les résultats d'une recherche originale, les aspects de telle théorie scientifique ou de telle école de littérature ou d'art. Le plus possible on groupera les leçons de même nature. Les inscriptions sont reçues au bureau des renseignements de la Sorbonne.

GEORGES BOHN.

AGRICULTURE

Les Etats Généraux de l'Agriculture. — Le Congrès

national de l'Agriculture française a tenu ses assises les 29, 30 et 31 mai 1920, dans cette belle ville de Tours qui fut en 1470, 1484 et 1505 le siège des Etats Généraux. N'était-ce pas, d'ailleurs, les Etats Généraux de l'Agriculture qui se réunissaient là pour remontrer leurs besoins, leurs desiderata et leurs aspirations ? Dans l'histoire nationale ils n'auront pas, sans doute, une importance égale aux Etats Généraux de 1484, mais dans l'histoire du syndicalisme agricole c'est une date, une grande date...

On en avait l'impression profonde en considérant cette assemblée d'hommes venus de tous les points du territoire pour agiter des questions d'où dépend le pain quotidien du pays.

On y voyait des parlementaires: Vavasseur, Viala, Gavoty, Capus, Bachelet, V. Boret, F. David, A. Rendu, Poitevin, etc. ; des personnalités agricoles: MM. Jules Gautier, de Marcillac, de Vogüé, de Mirepoix, de Fontgalland, de Palamini, Garcin, Dr Ferroul, Riverain, Hittier, Anglade, Toussaint, Henri Girard, etc., et un millier de délégués des associations agricoles, représentant environ deux millions de cultivateurs français.

Le type physique, l'accent, les tours d'expression trahissaient la diversité de leur origine, mais parmi ces hommes qui, pour la plupart, ne se connaissaient pas les uns les autres, il s'établit spontanément une harmonie impressionnante, en dépit des passions qui se soulevaient un instant, pour s'apaiser aussitôt, de même que l'épi courbé par la rafale relève son espoir blond vers le ciel, dès qu'a passé le coup de vent...

Au cours de ces débats, le grand orateur qu'est Marcillac, le puissant débater qu'est Garcin, dès leur premier contact avec l'Assemblée, prirent sur elle un irrésistible ascendant, seulement comparable à celui de M. Jules Gautier, l'éminent président du Congrès.

§

Avant la guerre, le syndicalisme agraire, quoiqu'il eût déjà trente ans de vie légale, était resté très individualiste. Il existait chez nous quelque chose comme six mille organisations qui, sous la forme syndicale pure, mutualiste ou coopérative, vivaient chacune de leur vie propre, ignorant les organisations voisines, bornant leur action à un champ limité, leurs prétentions publiques à un ordre d'idées plus limité encore. C'étaient des forces éparses, incohérentes, et, par suite, impuissantes. Depuis, grâce à d'heu-

reuses impulsions, qu'il serait trop long d'énumérer ici, ces forces éparses ont compris la nécessité de l'action collective, se sont confédérées et, de faibles, sont devenues puissantes... Maintenant le syndicalisme agraire ne végète plus : il vit, il a conscience de sa force et il sait la manifester.

Le Congrès de Tours est la démonstration de sa juvénile vigueur.

Parmi les multiples questions soulevées au cours du Congrès, il en est quelques-unes qui se dégagent, en relief, sur l'ensemble des autres, et qui doivent plus particulièrement retenir l'attention.

Elles se présentaient ainsi à nos discussions :

Comment développer les foyers ruraux ?

Comment faire participer les ouvriers aux résultats de l'exploitation agricole ?

Comment l'Agriculture doit-elle contribuer aux charges publiques ?

Comment établir le régime du blé ?

Comment doivent se recruter et fonctionner les Chambres d'Agriculture ?

§

La question des foyers ruraux, c'est, à elle seule, un ensemble de problèmes qui relèvent du légiste, du sociologue, de l'hygiéniste... La terre, en effet, souffre d'un double mal : dépopulation, désertion. Dans les régions viticoles et dans celles de petites propriétés, la natalité se réduit souvent à l'enfant unique. On constate aussi que l'individu aisé procrée moins que le pauvre.

Il y aurait dans cette forme d'égoïsme social une préoccupation de propriétaire qui limite le nombre de ses descendants afin d'éviter la division de ses biens.

Notre régime successoral, en appelant tous les enfants au partage par égalité, aurait donc contribué à désorganiser le foyer rural. Sur la proposition de M. Maurice Anglade, le Congrès demanda que la liberté de tester en faveur de l'un de ses enfants fût rendue au chef de famille. Je ne sais quel sort les Parlements réserveront à cette proposition, mais le millier de congressistes présents l'adopta sans discussion.

D'autre part, afin d'enrayer la désertion des campagnes, il a été préconisé différentes mesures.

D'abord, l'amélioration des conditions de logement des ouvriers agricoles. En effet, jusqu'à ce jour, ces conditions sont des plus

précaires : c'est la couchette dans le grenier, l'étable ou le cabinet noir pour les ouvriers attachés à l'exploitation ; et, pour ceux qui vivent en dehors, c'est le logis vétuste, insuffisant.

Puis, pour retenir à la terre les ouvriers qui la travaillent, il faut qu'ils trouvent dans l'exercice de leur profession l'assurance d'une ascension proportionnée à leur mérite et à leur labeur.

Le développement du métayage en est un des moyens, puisque le propriétaire met à la disposition de l'ouvrier sans avoir le fonds de terre, le capital, le cheptel et l'outillage nécessaires à l'exploitation.

L'autre moyen consiste à étendre les institutions de crédit agricole, afin que l'ouvrier agricole ou le domestique puissent accéder à la propriété. Les Caisses de crédit subventionnées par l'Etat, les Caisses de crédit autonomes, les Sociétés de crédit immobilier existent actuellement plutôt en nom qu'en fait. Dans certaines régions elles constituent un moyen de récompenser les bons serviteurs des politiciens en fonctions, sous forme d'avances à intérêts réduits. Il convient donc, non seulement de les développer, mais encore de les rendre indépendantes, afin que, dans leur fonctionnement, elles soient uniquement agricoles, et seulement au service d'intérêts agricoles.

§

En ce qui concerne la participation des ouvriers aux résultats de l'exploitation agricole, le Congrès estima qu'elle était irréalisable, sous la forme de participation proprement dite aux bénéfices, et, conformément au rapport de M. Hittier, il adopta le système de la prime à la production. De grands agriculteurs l'ont déjà pratiqué avec succès. Cette façon d'associer à l'intérêt de l'exploitant l'intérêt de ses collaborateurs engage ceux-ci à mieux faire, à rechercher les meilleurs procédés, à s'y attacher et à considérer, dans l'ensemble de la production, non pas seulement le bénéfice du maître, mais aussi le leur propre, puisque la prime qu'ils toucheront sera proportionnée aux résultats de leurs efforts.

§

L'agriculture française a toujours contribué largement à assurer l'équilibre budgétaire. En 1915, le taux qui frappe le capital foncier non bâti était de 4 o/o du revenu imposable ; en 1918-19, il fut de 5 o/o ; en 1920, il sera de 10 o/o. Il produisait : en 1915,

230 millions ; en 1919, 290 millions ; en 1920, il en produira près de 400.

Outre l'impôt sur la propriété foncière, l'agriculture supporte celui afférent à la propriété bâtie ; la presque totalité des charges communales ; la plus grosse part des charges départementales ; une part considérable des droits d'enregistrement, part évaluée, en 1915, par M. Dumesnil, à plus de 150 millions. Enfin l'agriculture nationale est encore la génératrice des revenus que l'Etat prélève sur la circulation des vins et des cidres.

Maintenant il s'agit de savoir si l'agriculture accepte l'impôt sur les bénéfices et l'impôt sur le capital.

Elle accepte le premier. Voici comment. Elle repousse le second. Voilà pourquoi.

Elle accepte l'impôt sur les bénéfices agricoles, sous deux réserves : 1° qu'il ne soit pas inquisitorial, mais nettement forfaitaire ; 2° que chaque catégorie de producteurs, depuis la base jusqu'au faîte, le supporte dans la mesure de ses facultés contributives.

La question de l'impôt sur le capital n'avait pas été inscrite à l'ordre du jour du Congrès, mais elle fut vigoureusement soulevée et soutenue par M. Garcin.

De tous les capitaux, le foncier est le seul qui ne puisse se dissimuler ; de tous, encore, il est le seul qui ne puisse rapidement se liquider. Il supporterait donc plus lourdement qu'aucun autre cette opération démagogique, qu'on a qualifiée à tort « impôt sur le capital » et qui est, au fait, un « prélèvement sur le capital ».

Cet impôt- prélèvement provoquerait dans l'agriculture française des perturbations irréparables. En effet, les propriétaires fonciers qui ne disposeraient point, en valeurs mobilières, des 10,20 ou 30 o/o que réclamerait l'Etat n'auraient de choix qu'entre deux solutions : vendre leur bien ou l'hypothéquer. Cette situation provoquerait une dévalorisation immédiate du capital foncier. Ce que l'Etat encaisserait par l'impôt, dit « impôt sur le capital », il le perdrait sous forme de réduction des droits de mutation, de succession, etc... Seuls, des spéculateurs retireraient profit de ces perturbations. Mais le législateur imprévoyant tarirait la source même de la vie nationale qu'est l'agriculture française, puisqu'il la désorganiserait. Aussi le Congrès a-t-il répudié, purement et simplement, l'impôt sur le capital.

§

Une des questions les plus ardemment débattues fut celle du régime du blé. On sait qu'actuellement, en France, un seul produit est frappé par la taxation : le blé. Il est taxé à 73 francs le quintal.

Or, tandis que le blé, grain de première nécessité, se vend 73 fr. le quintal, l'avoine se vend au prix de environ 100 francs le quintal. Les autres céréales non taxées (orge, maïs, sarrazin, seigle) subissent une inflation analogue. Il en résulte que la culture du blé, bien qu'elle soit indispensable à l'alimentation nationale, est délaissée au profit de céréales plus rémunératrices, de telle sorte que le pain de la France dépend du blé de l'étranger. Si le cours du blé est resté stationnaire, les cours des engrais, des machines de récolte et de la main-d'œuvre augmentent sans cesse. Il est à craindre qu'à l'automne les cultivateurs ne réduisent encore l'étendue de leurs emblavures en froment. Les congressistes réclamèrent donc la liberté du blé. D'autres firent observer qu'il y avait une flagrante injustice à ne frapper que l'agriculture de la taxe, et ils demandèrent qu'on taxât parallèlement les matières premières et les machines nécessaires à la production du blé. La question ne reçut pas imédiatement sa solution. Ce fut seulement M. Ricard, l'actif ministre de l'Agriculture, qui l'indiqua le lendemain. C'était dans la vaste hémicycle du Théâtre Municipal. Il parla devant plus de mille intéressés. Il exposa les difficultés sociales et budgétaires que soulèverait la liberté commerciale du blé. Il expliqua qu'en laissant libre le marché du blé indigène, ce blé se mettrait au niveau du blé étranger, soit 200 fr. le quintal. Et il conclut en annonçant qu'il paierait la récolte 1920 à 100 fr.

Il ne s'éleva pas une protestation. Chacun se soumettait à l'appel au patriotisme, au désintéressement, au devoir que venait de jeter le ministre... Ce fut un instant très impressionnant... Que se fût-il au contraire passé si quelque ministre du Travail, s'adressant à un millier d'ouvriers, leur avait dit : « *Mes chers amis, j'emploie actuellement de la main-d'œuvre étrangère et je la paie vingt francs par jour. Quant à vous, des raisons impérieuses m'obligent à ne vous payer que dix francs...* »

On imagine aisément ce qu'eût été, dans ce cas, l'attitude de l'auditoire...

§

La discussion sur le recrutement et le rôle des Chambres d'Agriculture a soulevé des débats mémorables et qui comportent une profonde signification politique.

Une loi du 25 octobre 1919 a bien créé les Chambres d'Agriculture. Mais, comme la plupart des cent mille lois et décrets de la Troisième République, la loi du 25 octobre 1919 n'est pas viable. Il faut la remettre sur le métier. Le Congrès a profité de cette circonstance pour signifier congé aux politiciens et aux fonctionnaires. On examinait l'art. 8 de la loi du 25 octobre, qui énumère les catégories de personnes appelées à être électeurs et éligibles à la Chambre d'Agriculture. Alors un congressiste lança cet interdit : « Pas de députés ! » Ce cri sincère du cœur paysan venait de s'exprimer, car, aussitôt, cette parole imprévue eut un retentissement formidable et spontané : « Pas de députés, pas de sénateurs, pas de conseillers généraux ou d'arrondissement !... » cria la salle. Et ce fut des acclamations, des bravos, des trépignements qui n'en finissaient plus... Les parlementaires montraient autant de surprise que d'étonnement, voire que d'indignation ! Eh quoi ! Jacques Bonhomme, le résigné, le passif, il avait cette audace !... A différentes reprises quelques-uns d'entre eux plaidèrent *pro domo*. Ils se firent véhéments, attendrissants, implorants. Eloquence perdue ! Un ancien ministre déchaîna même un beau tumulte lorsqu'il dit : « Si vous excluez les hommes politiques des Chambres d'Agriculture, vous les décapitez de leur prestige et de leur influence. » En dépit des bonnes intentions dont semblent animés les élus de 1919, on rejette sur eux la responsabilité des errements de leur devanciers. S'ils saisissent le sens de la formidable leçon que leur infligea le Congrès, ils comprendront que le monde agricole ne veut plus que ses représentants soient des politiciens. L'un d'eux traduisait l'inquiétude de ses collègues en disant dans un groupe : « Où va nous conduire ce mouvement agraire ?... Les agriculteurs sont confédérés depuis un an, et déjà nous ne sommes plus rien !... »

La deuxième section du Congrès, chargée de la question des Chambres d'Agriculture, a conclu, à une énorme majorité, qu'il convenait de créer des chambres uniquement professionnelles, et que, pour se protéger contre l'inévitable envahissement des hommes politiques, il y aurait incompatibilité entre le mandat de

membre de la Chambre d'Agriculture et ceux de député, sénateur, conseiller général, conseiller d'arrondissement, ainsi qu'avec toute fonction administrative. D'autre part, ces Chambres seraient régionales. Enfin elles seraient composées par moitié d'élus au second degré, c'est-à-dire d'élus des groupements agricoles et, par moitié, d'élus du suffrage universel agricole, le vote familial et le vote des femmes étant admis.

Le rôle des Chambres d'Agriculture s'étendrait à toutes les questions scolaires, économiques et sociales se rattachant à l'agriculture, et il s'exercerait en dehors de toute ingérence administrative ou politique.

§

Ainsi l'agriculture française s'oriente vers des solutions nouvelles, hardies, généreuses... Elle montre sa compréhension sociale, en adoptant la prime au salarié et tous moyens propres à améliorer la condition des travailleurs, en relevant leur dignité. Elle atteste encore une fois son patriotisme en consentant un sacrifice considérable sur le prix du blé et en acceptant de subvenir largement aux charges fiscales, pourvu que ce ne soit ni par des procédés inquisitoriaux qui eussent pu accompagner l'impôt sur le revenu, ni par la spoliation que serait celui sur le capital. Elle manifeste son hostilité contre la centralisation administrative, en demandant la constitution de régions. Sa désaffection à l'égard des politiciens se traduit par l'interdit dont elle les frappe. Enfin, elle prépare une innovation électorale, en réclamant le vote familial et le vote féminin.

Le monde agricole s'organise. La force agraire commence à se lever. Dans notre pays, l'ère politique s'achève, l'ère corporative s'ouvre. Après avoir libéré le territoire, il appartient au paysan français de réformer la France.

Le syndicalisme agraire, par la forme confédérale qu'il revêt, par les tendances autonomistes qu'il accuse, peut, avec la collaboration du temps, de l'ordre et du bon sens, être un puissant organe de relèvement national, à condition, toutefois, qu'il demeure toujours en dehors des vaines querelles politiques.

ROBERT MORIN,

Délégué Général
de la Confédération Générale Agricole en Indre-et-Loire.

QUESTIONS ADMINISTRATIVES

Le statut des fonctionnaires. — L'échec de la dernière tentative de grève générale aura eu plusieurs contre-coups imprévus.

D'abord celui de rendre un service inestimable à la Confédération Générale du Travail, laquelle n'est pas morte et ne mourra pas, car, même dissoute, elle se reformera aussitôt sur des bases légales, en lui permettant de poursuivre librement les desseins professionnels et économiques qui sont sa raison d'être ; peut-être, au fond, ses dirigeants sont-ils enchantés de se trouver débarrassés d'une bande d'énergumènes aussi encombrants que compromettants.

Et aussi celui de rendre un service non moindre à la Confédération du Travail intellectuel qui s'est organisée et popularisée à la faveur de la crise, et qui jouera certainement un rôle utile à l'avenir, C. T. I. entre C. G. T. et C. G. P. Non seulement les gens de professions libérales et de travail intellectuel pur ont voix au chapitre comme les autres, mais, dans l'industrie même, les intérêts des ingénieurs sont distincts de ceux de leurs collaborateurs, ouvriers, patrons et bailleurs de fonds.

Encore cet échec a mis en lumière la facilité de la résistance des éléments non-révolutionnaires à une tentative de chambardement ; il a suffi de quelques équipes de volontaires pour assurer la marche de ces grands services publics dont les agents se croyaient irremplaçables ; l'épouvantail était en baudruche et s'est dégonflé à de simples coups d'épingle.

Enfin, la mésaventure du syndicalisme a poussé au premier plan de l'actualité la question du statut des fonctionnaires qui somnolait de par l'indifférence des fonctionnaires, de par l'opposition furieuse des syndicalistes extrémistes et de par l'embarras des pouvoirs publics. C'est seulement de cette question, dont la solution est imminente, le gouvernement ayant déposé le 2 juin un projet de loi à son sujet, qu'il sera parlé ici.

Les fonctionnaires sont en effet des travailleurs d'un caractère particulier, plus rapprochés sans doute des membres de la Confédération du Travail Intellectuel que de la Confédération Générale du Travail, mais ne se confondant pas pourtant avec eux. Le fait qu'ils sont plus ou moins détenteurs d'une parcelle de l'autorité publique leur crée des droits et des devoirs spéciaux. Il faut qu'ils

soient fortement hiérarchisés pour que le citoyen puisse être défendu contre les abus de pouvoir du simple bureaucrate, il faut aussi qu'ils soient strictement disciplinés pour que leur intérêt particulier ne prévale pas contre l'intérêt général dont ils sont les servants.

C'est ici la question du droit de grève qui se pose, question très grave et qui domine toutes les autres. Les fonctionnaires doivent-ils avoir le droit de se mettre en grève comme tous les travailleurs? On sait que les avis diffèrent. Ceux qui répondent affirmativement font remarquer, abstraction faite des motifs d'action révolutionnaire qu'ils peuvent avoir, que ce sont des employés liés par un contrat à un employeur et que tout contrat d'emploi peut être dénoncé. Mais à ceci les partisans de l'opinion contraire répondent que les fonctionnaires ne sont pas liés à l'Etat par un lien contractuel, mais bien par un lien obligatoire, par une réquisition. Le fait que l'Etat ne lève qu'une partie des citoyens pour ses services publics, qu'il les choisit en exigeant d'eux des garanties d'aptitude ou de moralité et que les candidats qui ont justifié des conditions voulues ont un droit de préférence sur les autres pour leur nomination ne modifie pas le lien juridique entre eux et l'Etat; si l'Etat ne trouvait pas de citoyens de bonne volonté, il pourrait procéder par contrainte et attacher le citoyen à la fonction, comme Rome faisait pour les curiales du bas-empire et comme nous faisons encore pour les soldats, pour les jurés, pour les témoins cités en justice, qui tous ne peuvent pas se soustraire à leurs convocations.

A cette raison théorique on peut ajouter que jamais un Etat n'a reconnu le droit de grève à ses fonctionnaires, que ceux qui demandent à l'être le savent, qu'ils doivent donner l'exemple de l'obéissance à la loi, que des services publics d'intérêt général ne peuvent pas être paralysés pour la satisfaction d'intérêts particuliers, toutes considérations pratiques qui ne sont pas négligeables. D'ailleurs les adversaires du droit de grève font remarquer que, même dans les industries privées, la cessation concertée du travail a plus d'inconvénients que d'avantages, qu'elle n'a nullement causé, comme on le dit, la hausse des salaires, qu'au surplus cette hausse des salaires peut être décevante si elle provoque une raréfaction de la production et par suite une hausse supérieure des prix, et enfin que la grève, sorte de guerre privée, doit dis-

paraître comme a disparu la guerre privée du temps féodal et comme disparaîtra, espérons-le, la guerre elle-même, si la Société des Nations arrive à faire vivre les peuples en paix.

On comprend donc que le projet de loi gouvernemental sur le statut des fonctionnaires ait nettement interdit la grève.

En cas de cessation concertée ou simultanée du service, dit l'article 11, les fonctionnaires coupables peuvent être frappés (de peines allant de la radiation du tableau d'avancement à la révocation) sans l'intervention des juridictions disciplinaires.

Dans des projets antérieurs on avait employé la formule : « Les fonctionnaires qui se mettent en grève seront considérés comme démissionnaires. » La disposition du projet de loi, en dépit de sa forme acerbe, est beaucoup plus douce, puisque les grévistes pourront n'être passibles que de retards dans leur avancement ou de simples déplacements.

Par surcroît de précautions, le projet de loi interdit aux groupements professionnels de fonctionnaires qui existent ou existeront de s'unir à d'autres groupements ; il ne pourra donc même pas y avoir de fédération des fonctionnaires ; à plus forte raison, ces groupements ne pourront-ils adhérer à une confédération du travail, pas plus la C. T. I. que la C. G. T. Cette règle a sa raison d'être, du moment que ces confédérations recherchent, comme la C. G. T., ou ne s'interdisent pas, comme la C. T. I., le recours à la grève. Le projet de loi au surplus ne prohibe ni les Congrès de fonctionnaires où certaines questions professionnelles pourront être étudiées, ni les ententes entre groupements aboutissant à des vœux collectifs.

En compensation de ce rappel très net aux obligations de la discipline, le projet de loi veut assurer aux fonctionnaires des garanties de justice et de loyale carrière ; mais ici certaines de ses dispositions ne sont pas tout à fait satisfaisantes.

Les premières lignes du projet semblent fixer, par exemple, une règle salutaire en posant le principe que nul ne peut être admis dans une catégorie de fonctions publiques qu'à la suite d'un examen d'aptitude ou d'un concours ; mais les dernières lignes apportent à ce principe des dérogations graves, la loi ne devant s'appliquer ni aux ambassadeurs ou chefs de postes diplomatiques, ni aux gouverneurs des colonies, ni aux préfets, sous-préfets et

secrétaires généraux, ni enfin aux directeurs des ministères. Cette disposition composite devra être amendée par le Parlement.

D'abord, que les ambassadeurs et gouverneurs de grandes colonies puissent être pris en dehors des carrières diplomatique ou coloniale, cela peut se soutenir, mais que n'importe quel chef de poste diplomatique ou gouverneur de petite colonie soit recruté parmi les députés non réélus ou les amis personnels des ministres, c'est ce qui est excessif.

En outre, il est de la plus haute importance que les préfets, sous-préfets et secrétaires généraux soient remis dans le droit commun des fonctionnaires. Ces messieurs doivent cesser d'être des agents politiques pour devenir des administrateurs ; la nouvelle loi électorale, en établissant la représentation proportionnelle, les a débarrassés de leur responsabilité en matière de scrutin ; il n'y a donc aucune raison de se refuser à moraliser cette catégorie de serviteurs de l'Etat ; c'est leur virus politicien qui empoisonne toute l'administration française, et le seul moyen de la désinfecter, c'est de donner aux préfets et sous-préfets les mêmes droits et devoirs qu'aux autres fonctionnaires.

Quant aux directeurs des ministères, leur cas est à peine différent. Pour les soustraire à la règle commune on a dit que le ministre ne devrait pas être forcé de prendre dans le personnel régulier ses collaborateurs directs investis de sa pleine confiance. Mais alors on peut redouter que cette liberté ne lui serve qu'à nommer des amis personnels ou, ce qui serait peut-être pire, des bureaucrates bien en cour ; à ce dernier point de vue, une disposition obligeant à prendre les directeurs en dehors des administrations centrales et dans des catégories précisées, conseil d'Etat, inspection des finances, etc., aurait des avantages. Mais mieux encore vaudrait-il replacer ces directeurs dans le droit commun des fonctionnaires et les faire nommer sur la présentation régulière des conseils d'avancement.

Le projet de loi s'est d'ailleurs efforcé, avec grande raison, d'apporter de la clarté et de la loyauté dans ces questions d'avancement. Le Conseil qui dresse le tableau est bien composé : un tiers des fonctionnaires les plus élevés, un tiers de fonctionnaires élus par leurs collègues, un tiers de membres désignés par le ministre en dehors des services. Peut-être pourrait-on remplacer l'élection par le tirage au sort pour prévenir les animosités per-

sonnelles que tout scrutin provoque et qui peuvent avoir de gros inconvénients dans un milieu étroit comme une administration centrale ou un service extérieur.

Le tableau une fois dressé, les nominations sont faites dans l'ordre d'inscription, ce qui est une excellente chose. Les inscriptions d'office par le ministre ne sont pas supprimées, bien qu'elles aient donné lieu à tant d'abus, mais elles sont réglementées ; l'article 6 les veut exceptionnelles, motivées par l'intérêt du service et prises après avis du Conseil. Il est à craindre que ces précautions soient insuffisantes, et le Parlement devrait soit les interdire, soit les subordonner à l'avis conforme du Conseil.

Le projet de loi semble dire que les avancements doivent se faire au choix, en totalité pour les promotions en grades, aux deux tiers pour les promotions en classes. On se fait bien des illusions sur le choix qui, neuf fois sur dix, ne couvre que brigues et intrigues. Avec un bon recrutement à la base et des mesures strictes en cours de carrière, arrêtant ou retardant les avancements des fonctionnaires médiocres, on pourrait se contenter de laisser agir l'ancienneté ; les meilleurs personnels, conseil d'Etat, cour des comptes, inspection des finances, etc., n'avancent guère qu'à l'ancienneté. Le projet de loi aurait donc pu poser le principe que, sauf démérite, tous les avancements en classe et presque tous les avancements en grade se font à l'ancienneté. Nulle disposition ne serait meilleure pour assurer aux fonctionnaires l'indépendance, la dignité et aussi la conscience professionnelle, puisque tout démérite serait immédiatement sanctionné.

Le projet de loi ne pouvait pas établir ce bon recrutement à la base dont je parlais ; il se contente d'exiger un examen ou concours ; c'est déjà quelque chose, mais ce recrutement ne sera sérieux que s'il est bien conçu. Actuellement, chaque administration centrale, chaque service extérieur organise son examen et le fait passer au petit bonheur ; c'est une poussière de petits concours techniques que personne ne connaît. Il faudrait établir un concours unique pour l'ensemble de nos ministères, avec large publicité et grand nombre de candidats, comme pour Saint-Cyr ou Polytechnique, permettant une sélection efficace, au besoin rouvrir l'école d'administration qui existait en 1849 et qui devrait être une des institutions fondamentales d'un régime républicain. Il est bien regrettable qu'aussitôt après l'armistice, quand toutes

nos administrations avaient à reconstituer leur personnel décimé par la guerre, on n'ait pas organisé ce recrutement unique, avec ou sans école d'administration. Mais on est encore à temps de le faire.

Une disposition importante qu'il faut encore noter est celle de l'article 13 :

Tout fonctionnaire relevé de ses fonctions sur sa demande pourra bénéficier d'une pension de retraite proportionnelle à la durée de ses services.

Actuellement, le fonctionnaire qui démissionne avant d'avoir réuni les conditions du droit à pension, trente ans de services et soixante ans d'âge, perd son droit à pension et ne peut même pas récupérer les versements qu'il a faits en vue de cette pension. C'est là une règle presque malhonnête et en tous cas contraire à l'intérêt général ; en rendant aux fonctionnaires leur liberté, le nouveau régime assouplira la profession administrative et débarrassera les cadres des vieux bureaucrates qui ne se cramponnaient à leur rond de cuir que pour ne pas perdre, préoccupation d'ailleurs légitime, leurs droits à la retraite de fin de service.

Rien à dire enfin pour les sanctions et garanties disciplinaires, ni pour le Conseil administratif supérieur institué auprès du Président du Conseil et qui jouera le rôle de centre commun à tous les personnels de nos administrations d'Etat. C'est là une création très intéressante et un organisme qui pourra se développer. Si une fédération de fonctionnaires, forcément quémandeuse d'augmentations de salaires et de vacances, ne peut trouver beaucoup de sympathies dans le public ni même dans la partie sérieuse du personnel administratif, un conseil de discussions et d'études de réformes techniques, où siégeraient beaucoup plus de trois représentants de ces personnels serait susceptible de jouer un rôle très efficace. En créant une assemblée de ce genre, le projet de loi a planté un « arbre de liberté » qui peut grandir au delà de toute prévision ; c'est tout notre édifice administratif qui peut s'en trouver transformé, et de la façon la plus heureuse.

SAINT-ALBAN.

VOYAGES

A.-R. de Lens : *Le Harem entr'ouvert*, Calmann. — Max Regis et J. Ch. Martin : *La Vendetta*, Société d'Edition. — André Duboscq : *Sous le ciel de*

Pékin, G. Crès.— André Corbier : *Chez les Kouyous*, édit. de la Rev. des Indépendants. — Memento.

Mme A.-R. de Lens, qui a séjourné longuement en Tunisie et au Maroc, vient de publier sur les mœurs de l'Orient un curieux volume : **le Harem entr'ouvert**, suite de récits qu'une femme seule pouvait donner, car l'intimité des musulmanes n'accepte guère l'élément masculin, et nous en sommes réduits presque toujours, par cela même, à des témoignages indirects. Il y fallait aussi, avec le goût de la vie orientale, un certain esprit d'observation et la connaissance assez nombreuse du sujet. Le volume de Mme A.-R. de Lens est intéressant et curieux par les épisodes, les personnages qu'il met en scène, — la vie intime de ces pays si proches et cependant si éloignés de nous, et qui ne sont connus encore que superficiellement et officiellement. En Tunisie, ce sont de somptueuses fêtes de mariage que décrit l'auteur, et entre autres les noces de la princesse Zobéida, où l'on trouve quantité de détails précieux sur les mœurs du pays ; c'est la tristesse des ménages indigènes où les maris délaissent leurs femmes, les trompent et ruinent pour courir après quelques catins d'Europe. Plus loin on nous raconte un accouchement laborieux dont la « hennana », sage-femme, dit que la patiente a « de mauvais esprits dans le ventre », et à la naissance de l'enfant on ne manque pas de « suspendre au-dessus du lit un œuf vide, un oignon et des piments rouges » pour éloigner les « chitanes » malins, de même qu'on passe au col du nouveau-né un collier d'amulettes. On nous parle de même de la cérémonie des relevailles ; ailleurs de « la prison des épouses » où sont détenues celles dont les maris ont à se plaindre ; de scènes de sorcellerie avec « Fatima la délaissée » ou du quartier des lupanars avec la rue Sidi ben Naïm. Puis c'est l'existence des Tunisiennes nouveau style, la tristesse des dames turques à demi-européanisées et auxquelles il arrive des choses plutôt désagréables ; ou bien c'est le trépas d'une vieille idiote, avec les lamentations rituelles des femmes qui doivent même se griffer le visage, de même que l'histoire des quatre femmes de Baba Youssef, dans l'oasis de Nefta, et où se trouvent de bien singuliers détails de mœurs. — Tous ces tableaux demeurent dans la mémoire comme d'autres de la seconde partie du livre qui se passe au Maroc, avec la mort de Mouley abd el Salem, un nouvel éclos et qui ne dure guère : l'histoire de

la petite juive Meryem qui eut des péripéties bien diverses; le mariage de Rita; les doubles noces de Zella Nfissa; les aventures et le trépas enfin d'Ammbeure la favorite, — et, en somme, on peut affirmer que la situation sociale de la femme musulmane, achetée, battue, considérée quasiment comme une bête de somme, dans le peuple, ou objet de luxe dans les hautes classes, apparaît peu enviable, — ce qu'on peut surtout retenir des récits de Mme A.-R. de Lens, — et si elle doit se trouver finalement au paradis de Mahomet, il faut convenir qu'elle l'aura mérité davantage que la plupart des « fidèles » qui auront été ses maîtres. — Selon ce que rapportent ces récits, je retiens, d'ailleurs, d'après le Coran, que lorsque les croyants se présenteront devant Allah « ils auront des *fesses inégales* s'ils ont diversement réparti des faveurs entre leurs épouses ».

MM. Max Régis et J.-Ch. Martin ont donné d'autre part une curieuse étude des mœurs corses, **la Vendetta**, dont il a été parlé assez souvent à propos du pays et qui apparaît bien une survivance du passé. On peut s'en souvenir, d'ailleurs, la vengeance privée était devenue d'usage courant, entrée dans les mœurs aux vieilles époques du moyen âge, et il fallut toute l'autorité de l'Eglise et l'institution de la Paix, puis de la Trêve de Dieu, ainsi que les efforts de la Royauté pour en limiter graduellement les résultats néfastes. Le duel, qui reste dans nos mœurs, en est une lointaine survivance. Mais elle subsista en Corse, malgré les mesures de l'autorité, et se perpétua en dépit « du Progrès et de la Civilisation », comme disait M. Prud'homme. A l'origine du drame on trouve généralement une discussion, une rivalité, — un service refusé, parfois un simple froissement d'amour-propre. La vraie cause, c'est l'assouvissement d'une vieille haine. La Vendetta dure souvent plusieurs générations et ne s'apaise qu'avec le temps. L'assassinat est le prix dont on rachète l'honneur commun d'une famille, d'un parti, d'une classe ; c'est un héritage et qui peut durer jusqu'à la destruction du clan ennemi. Mais il y faut l'effusion de sang : tout autre moyen de mort n'est pas trouvé licite. Le volume de MM. Max Régis et J. Ch. Martin étudie en un long chapitre « les causes et la persistance de la Vendetta en Corse », et parle abondamment de l'histoire du pays, depuis la mésaventure du philosophe Senèque, fouetté avec des orties pour avoir été trouvé en conver-

sation galante par le papa d'une naturelle de l'île ; des origines d'Ajaccio ; de la rivalité de Pise et de Gênes qui finit par vendre le territoire à la banque de Saint-Georges, — et dont les procédés de gouvernement donnent l'origine de cette locution : la cavalerie de Saint-Georges, qui fut si longtemps une des troupes d'élite de nos amis d'Angleterre. Spoliée, volée, exploitée diversement, la population se vengea individuellement de ses oppresseurs ; de 1683 à 1715, où la Corse possédait environ 1.500.000 habitants, on y compta, dit-on, 2.000 meurtres. — Il est parlé enfin dans ce travail des effets de la Vendetta et l'on y cherche des remèdes. Mais je ne suis pas très sûr qu'ils seront efficaces.

§

De M. André Duboscq j'indiquerai encore un petit volume de notations, tableautins, croquis : **Sous le ciel de Pékin**, où il a décrit des paysages, des monuments, présenté des types. C'est le *Temple du Ciel* dont il raconte les fastueuses cérémonies, les monuments somptueux et baroques ; ce sont les *tombeaux des Empereurs Mandchoux* ou *les Jardins de Confucius ;* le Palais impérial, ou palais de la *Suprême Concorde*, — maintenant à l'abandon et dont les splendeurs disparaissent, s'effacent sous des couches de poussière ; des restes du passé millénaire de la Chine comme le Grand Autel, sous les murailles de Pékin, le bœuf de bronze du palais d'Eté, le temple des Lamas, le lac des Lotus dont les kiosques merveilleux croulent de vétusté dans la tristesse du ciel d'automne. A côté de ces décors du passé, — dont il indique soigneusement les couleurs, — le volume apporte des notations curieuses d'objets, d'animaux, de personnages : le jade, les sceaux, un vase craquelé, un bouddha, — avec des observations fines et menues ; l'aspect des bêtes et des gens du pays : les pies, les pigeons, qui ont un sifflet sous la queue ; le coulie ambulant chargé de nourrir et de soigner les poissons familiers ; le conteur populaire, le porteur d'eau, le barbier, etc. Au retour, M. André Duboscq donne le paysage du Yang-tsé-Kiang ; la mare verte de Shangaï, puis la campagne coréenne, la tombe du Shogûn Tokugawa à Tokio, et en quelques traits la physionomie d'Honolulu.

Délicieusement édité, *Sous le ciel de Pékin*, qui est l'œuvre d'un fin lettré, est un petit livre à retenir.

§

De M. André Corbier j'ai encore à indiquer une intéressante brochure donnant des extraits d'un journal de poste en pays noir, **chez les Kouyous** (Afrique équatoriale), — des notes curieuses sur l'existence quotidienne dans cette région de négros, de chaleur torride, de pluies torrentielles, auxquelles succèdent des journées de brouillard apportant l'odeur des feuilles mortes, innombrables, de la forêt prochaine. C'est un journal intime, mais qui donne l'atmosphère de la région, à côté des petits événements quotidiens ; puis on y surprend l'écho des batailles de France (le fragment publié s'étendant d'octobre 1918 à janvier 1919) et de la grande débâcle qui devait terminer la guerre. Dans la nuit lourde, le croissant lunaire « semble pris dans le réseau des branches comme dans un filet » ; et bientôt c'est le 1[er] janvier, — le jour de l'an sous les Tropiques — avec des danses de négresses couvertes d'oripeaux et de clinquant, tandis que font rage les tamtams. M. André Corbier entremêle son récit de nombreuses citations poétiques indiquant qu'on peut avoir de la lecture même en Afrique équatoriale. Mais la publication actuelle n'est qu'un fragment, et nous espérons bien en voir la suite.

Memento. — Parmi les publications récentes, nous signalons avec plaisir *le Tourisme moderne* (Sirven, édit. à Paris et Toulouse), revue mensuelle dont le premier numéro contient des articles sur *le Tourisme à Paris, promenade au Marais*, par M. J. Robiquet ; *un pèlerinage aux cités meurtries : Reims, l'Agonie de la cathédrale*, par Maurice Demaison ; *Jérusalem, impressions de Palestine*, par Myriam Harry ; *Nice hier et aujourd'hui*, par G. Maurevert, etc., — des itinéraires, chroniques, échos et nouvelles.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Feuilles libres : « Adolphe Thalasso », par M. René-Marie Hermant. — *La Minerve française* : un poème de M[me] Odette Albert-Lambert. — *Le Sphinx* : la guerre de 1914-1918, prédite, en 1889, d'après la grande Pyramide d'Egypte. — *La Revue universelle* : la France en Annam, par M. le général Lyautey. — *Les Ecrits nouveaux* : un poème de M. Charles Vildrac. — Memento.

Discrètement, — très discrètement, — Adolphe Thalasso est mort le 26 décembre dernier. Les quotidiens ni les revues n'ont, sur le moment, salué ce départ d'un lettré des plus fins. Quatre mois plus tard seulement, « par un inconcevable jeu de matéria-

lités banales », écrit-il, M. René-Marie Hermant apprenait le décès de l'écrivain dont il est l'un des exécuteurs testamentaires. Il rend au disparu un hommage émouvant et juste dans **Les feuilles libres** (mai).

Le 25 décembre 1919, Adolphe Thalasso était à sa table de travail, comme chaque jour, comme deux ans, comme dix ans, comme trente ans plus tôt. De vieux amis venus le voir pour la Noël le quittèrent dans l'après-midi. Souffrant du cœur depuis le début de la guerre — de cette guerre qui l'épouvantait déjà le 1er août 1914 « en pensant à tant d'hommes qui allaient se tuer », — déprimé par la mort d'un frère cadet tout nouvellement survenue, et aussi, sans doute, par la mesure inconsidérée qui venait de clore sans grands ménagements une longue collaboration trop dévouée, il n'était mieux ni plus mal qu'à d'autres instants.

— Avez-vous besoin de quelque chose, Thalasso ?

— Non, mes amis, non, merci. Ou bien, oui, des oranges. Des oranges, demain, si vous pouviez m'en faire monter.

Le lendemain, il s'alita. A deux heures de l'après-midi, comme on lui apportait ce qu'il avait réclamé, une paralysie lui noua la langue et les bras. En hâte on prévint ces amis venus la veille. Un médecin fut appelé : il n'y avait aucun espoir à garder. A onze heures du soir, Adolphe Thalasso abandonnait son œuvre.

M. R.-M. Hermant donne un excellent portrait de Thalasso :

Ce Français, grandi à Constantinople, démissionnaire à vingt-cinq ans de la Banque Impériale Ottomane pour venir à Paris écrire des vers et des contes, défendre le Théâtre Libre et nous parler de Karagheuz et de Zonaro, m'exaltait doucement, m'était un agréable démenti..

... De taille moyenne, le nez court sur une moustache forte, le masque dur et légèrement agacé à gauche de rappels névralgiques, l'écrivain me reçut avec cet empressement particulier qui semblait — fussiez-vous inconnu ou familier — vous mener par la main de l'huis au fauteuil préparé. Et les banalités expédiées, avant toute chose sérieuse:

— Fumez-vous ?

Il prit sur sa table une longue boîte rouge et or, pleine à ras-bords de tabac blond, roula une cigarette et me l'offrit ; deux tasses de café turc furent servies, puis l'on causa.

Trois heures après je le quittais, sans nulle préface en poche ni même à espérer, et parfaitement armé de principes et de recommandations assez amers. Le métier d'écrivain venait de m'être courageusement ouvert et commenté. Un seul espoir : le travail ; tout le monde a du génie, seul est rare le talent. Une seule discipline : la sévérité. Une seule récompense, peut-être, et trop tard ; il ne saurait d'ailleur s'agir

de récompense. Et pour tout cela, l'indépendance devant la vie, c'est-à-dire que faute d'une plume estimée, il est question de manger, de se vêtir, de se comporter comme n'importe lequel des artisans. L'irrégulier ne se libère de rien et se gaspille à blanc.

... Adolphe Thalasso n'avait rien de l'agitateur littéraire. Il ne connaissait ni littérature d'avant-garde, ni peinture d'extrême-gauche. L'art, pensait-il, est toujours en avance par son essence même. Qu'un artiste moderne prétendît revenir à des maladresses d'apprenti ou d'illettré, il l'écartait tout net, sans ostentation, comme on balaie les miettes d'une nappe. L'homme qui sait où il va, et pressé d'y aller, ne perd pas sa vie à retourner sur ses pas, moins encore à remonter plus loin que d'où il partit. Ou bien c'est amusette, ou mystification. Or, les acrobates et les simulateurs ne le passionnaient guère.

... Cet écrivain, venu en 86 de la Corne d'Or, où il avait tenté à grands frais d'importer Sully-Prudhomme, de Régnier, Leconte de Lisle et d'autres, avec sa *Revue Orientale*, s'éloigna de bonne heure du tapage chat-noiresque. Salis, « ce marchand de bocks », ne l'intéressa pas longtemps. Fumer des pipes, discourir sans mesure, bohémianer et battre le tambour—en fût-ce un en peau d'immortel —n'était pas l'idéal de cet entasseur de manuscrits...

... Le théâtre l'hypnotise, ou plutôt il rêve d'un théâtre « affranchi du joug de Scribe et de son école ». Paraît Antoine, qui fonde le Théâtre-Libre. Lavedan, Wolff, Favre, Descaves, Ajalbert, Jean Jullien, de Curel arrivent avec des manuscrits. Adolphe Thalasso en est. Il se met au travail. Mais brusquement la première grande douleur de sa vie l'abat, pour de longues années. Sa « mère bien-aimée » vient de mourir. Il ne sort plus, travaille avec peine, se néglige, laisse pousser barbe et cheveux, se mine, décline jour par jour. Le médecin, enfin, intervient. Il y a des percussions suspectes ; il faut réagir, faire tête, prendre parti. Soit. Mais la crise a duré près de trois ans. Les temps héroïques du Théâtre Libre s'éteignent. Il les a bien suivis, notés, étudiés du fond de son eau-morte, mais il n'en a pas été. Tant pis, il travaillera seul...

« Vingt-cinq volumes publiés, dix pièces représentées sur quarante-deux écrites, soit seul, soit en collaboration », de nombreux articles dans les revues, voilà l'œuvre de ce probe homme de lettres qui laisse, en outre, d'importants manuscrits inédits.

M. René-Marie Hermant termine par ces lignes son bel et généreux article sur Thalasso :

Telle quelle, cependant, dûment rassemblée et sériée, son œuvre va lui survivre de longtemps, et mieux trouver proportions et lumière

qu'elle n'en eut la fortune, sa vie durant, « faute de souplesse » personnelle, comme il l'a noté en fin de ses réflexions.

Pour moi, le souvenir de cet artiste multiple et tenace restera la meilleure école du travail, et un rare et parfait exemple de ce que l'on peut seul, quand on se le doit, et qu'on voit encore un sacerdoce là où tant d'autres, si bruyants, n'admettent qu'une industrie.

§

La Minerve Française (15 mai) publie deux poèmes de Mme Odette Albert-Lambert, qui révèlent un rare talent. Ils sont harmonieux et colorés; ils sont « construits », ce qui n'est point un éloge banal aujourd'hui. On aimera, certainement, la sensation de forêt estivale après l'ondée, si bien exprimée par la pièce ci-après :

J'ai marché tout le jour dans la forêt profonde
Sous l'ombrage odorant des grands arbres mouillés.
Une averse d'été, tiède, saine et féconde,
Avait fait l'air vibrant de parfums réveillés.

Apre odeur de taillis feuillus, d'écorces vives,
De racines, de terre chaude et d'arbrisseaux,
Parfums désaltérés de sèves plus actives,
Clair parfum de fraîcheur qui monte des ruisseaux...

Pas de fleurs alentour ; mais les mousses vivaces,
Qui recouvraient le sol d'un tapis velouté,
Exhalaient des senteurs sauvages plus tenaces
Qu'une rose écarlate au grand soleil d'été.

Et le soir, sous mon toit couvert de tuiles roses,
Parmi tous les vieux bruits fraternels et rouillés,
J'ai senti palpiter, au sein des vieilles choses,
Le rude parfum vert des grands arbres mouillés.

Dans **Le Sphinx** (25 avril), « revue des Hautes Sciences psychiques », M. Albert Jounet traite des « Prédictions de la guerre ».

Un livre a été publié, à New-York, en 1889, sous ce titre : *The divine Plan of the ages and the corroborative testimony of the Great Pyramid in Egypt* (*Le Plan divin des âges et le témoignage corroboratif de la grande Pyramide d'Egypte*). Dans ce volume on peut lire, page 47 : « Ainsi la Pyramide témoigne qu'à la fin de 1914 il y aura le commencement d'un temps de trouble tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'a existé une nation et qu'il n'y en aura jamais plus tard. »

Cette prédiction a été publiée 25 ans à l'avance (1889-1914) et, d'après

le système soutenu par l'ouvrage, faite il y a plusieurs milliers d'années.

Car les auteurs n'ont pas formulé leur prédiction à la suite d'une inspiration personnelle, d'une intuition de leur subconscient; mais en vertu d'une corrélation systématique entre la chronologie de la Bible et les aspects et dimensions des couloirs et des chambres intérieurs de la grande Pyramide.

Ce seraient les auteurs de la Bible et les constructeurs de la Pyramide qui, par une intuition prodigieuse et inspirée, auraient tracé d'avance, en les dates et les symboles d'un texte sacré et en les formes internes d'un gigantesque monument funéraire, toutes les grandes lignes des événements de l'histoire, y compris ceux de notre époque et de l'avenir. Cela attribuerait aux civilisations primitives un développement psychique et spirituel bien plus extraordinaire que le développement industriel et matériellement scientifique des civilisations de notre temps.

M. Albert Jounet ajoute :

Le livre sur la Pyramide annonce pour 1945 le second avènement du Christ et le Millenium. Voilà une affirmation qu'il sera aisé de contrôler dans 25 ans. Restent, il est vrai, à définir le second avènement du Christ et le Millenium.

La réserve de M. Jounet laisse à penser que « le second avènement du Christ » pourrait se produire, en 1945, à l'insu de ses contemporains. Ce serait dommage.

§

Nous trouvons dans **La Revue Universelle** (15 mai) une correspondance inédite de M. le général Lyautey (alors commandant) relative à la cour d'Annam en 1896. Il est assez piquant de lire cette page d'histoire coloniale à propos du roi Than-Taï :

Il n'y a pas de mots assez forts pour flétrir la conduite de la France vis-à-vis de ce petit roi. Nous avons beau jeu à nous indigner de ses vices, de ses cruautés, de son insouciance. On connaît son histoire. En 1889, à la mort de Dong-Khan, notre créature, ne voulant naturellement pas remettre sur le trône Ham-Nghi, chef du parti national, le déporté d'Alger, nous allâmes chercher un fils de Duc-Dui, fils adoptif et héritier de Tu-Duc, qui avait régné quelques heures à la mort de ce prince, en 1883. Ce fils, c'était Than-Taï, qui avait onze ans. Elevé en prison avec sa mère, dans les besognes serviles, loin des partis et des échos de la cour, il était à notre merci, malléable à volonté. Et, ainsi que le remarque le plus distingué des anciens résidents généraux de ce pays, nous pouvions et devions en faire le roi idéal du Protectorat, entouré

de maîtres français, formé à nos idées, initié à nos plans, le meilleur des intermédiaires pour en assurer l'exécution. Qu'avons-nous fait ? Pendant deux ans, nous avons placé auprès de lui, au palais, un commis subalterne, sous prétexte de lui apprendre le français. Et puis, c'est tout. On lui a donné des joujoux, tantôt la grand-croix de la Légion d'honneur, tantôt des polichinelles à musique, l'an dernier : une tapisserie des Gobelins. Et on l'a laissé pousser comme il a voulu, oisif et tout-puissant, dans le mystère de ce monde d'eunuques, de harem, de bas serviteurs. Et il s'est ennuyé royalement, sans un livre, sans une distraction du dehors, sans un dérivatif aux instincts. Et la sève est venue, et le petit homme est très vivant, et les flatteurs et les pourvoyeurs étaient là tout prêts ; et ça s'est déchaîné en débauches et en cruautés, avec les raffinements et l'ampleur que comporte l'exercice absolu de la tyrannie domestique. Mais enfin, enfin, à qui la faute ? Et alors, ce furent des punitions de collège, le résident supérieur venant faire des scènes de pion, le mettant aux arrêts pendant trente jours dans une pagode avec trois femmes seulement, des remontrances solennelles du conseil des régents, ravis au fond et faisant courir le bruit que le roi était fou pour se ménager le moyen de le déposer et de nous proposer une créature de leur choix.

Et voici sa folie : il y a un mois, il apprend que notre unique colon a installé chez lui l'électricité ; il fait atteler sa charrette et va incognito y passer une heure, se faisant tout expliquer, voulant voir et toucher, attentif et questionneur. Le lendemain, scandale, conseil des régents, et conclusion : le roi est fou ! On lui a, depuis un an, adjoint Hoang-Trang-Phu, imbu de nos idées, presque de son âge, au courant de nos sciences ; mais Hoang, Annamite, n'est toujours qu'un subalterne, férocement jalousé, forcé parmi les embûches du palais de veiller sur sa propre vie, sur sa nourriture, de se garder même d'un trop grand crédit qui le perdrait. Et néanmoins, Thau-Taï fait beaucoup causer Hoang, l'interrogeant sur Napoléon, nos grands rois, nos soldats, nos découvertes.

Mais pourquoi, pourquoi depuis sept ans n'avoir pas placé auprès de lui un ou deux Français sûrs, civils ou militaires, tantôt ses compagnons, tantôt ses mentors, tantôt ses maîtres, le cœur haut placé, de bonne éducation, déférents et fermes, qui fussent voués à cette noble tâche ? Ah ! certes, on les eût trouvés. Et c'est ce qu'on me dit ce soir en haut lieu, en le déplorant ; et je réponds : « Pourquoi ne pas le faire encore, il n'a que dix-huit ans, il n'y a rien de perdu. » Ah ! je sais bien qu'il y a un obstacle, M. B..., le résident supérieur. Intelligent, fin, actif et autoritaire, il lui manque cette « parcelle d'amour », sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine. Tout ce qui précède, c'est du « sentiment ». Et il croit avoir rempli toute sa tâche,

quand il a fait une route, un pont, découvert un pot-aux-roses dans les comptes d'un ministre, morigéné le roi ou les régents. Il y a d'autres semences pourtant à jeter ici. Si X..., un de ses prédécesseurs, avait réussi, c'est qu'il avait ici des façons de gentleman. Et ce n'est pas un des moindres vices de notre panier à salade social que cette disparition des gentlemen dans les hauts postes. Nous sommes tellement accoutumés à la mauvaise éducation qu'elle ne nous frappe plus, sauf quelques-uns — très rares — qui avons conservé l'épiderme sensible. Mais nous sommes les seuls à ne pas nous en apercevoir ; et, hors même des gouvernants d'Europe qui sont fixés sur notre personnel, soyons convaincus que chez les exotiques, si loin de nos mœurs soient-ils, le discernement n'est pas la moindre des nuances de formes et des modes de vivre.

Mais tous ces beaux discours n'empêchent pas que nous pouvons nous vanter d'avoir « raté » Than-Taï.

§

Les Ecrits nouveaux (mai) donnent « Chant d'un fantassin », un poème très émouvant de M. Charles Vildrac, l'auteur de l'admirable *Paquebot « Tenacity »* représenté au Théâtre du Vieux-Colombier :

Je voudrais être un vieillard
Que j'ai vu sur une route.
Assis par terre au soleil,
Il cassait des cailloux blancs
Entre ses jambes ouvertes.

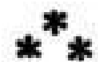
On ne lui demandait rien
Que son travail solitaire.
Quand midi flambait les blés,
Il mangeait son pain à l'ombre.

***

Je connais dans un ravin
Obstrué par les feuillages
Une carrière ignorée
Où nul sentier ne conduit.

C'est une blessure ancienne
Étroite, courbe et profonde,
Oubliée même du ciel ;
La lumière y est furtive
Et aussi la douce pluie.
Et un seul oiseau parfois
Interroge le silence.

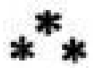
J'y voudrais vivre blotti
Sous la viorne et sous la ronce.



Je voudrais être l'aveugle
Sous le porche de l'église.

Dans sa nuit sonore, il chante !
Il accueille tout entier
Le temps qui circule en lui
Comme un air pur sous des voûtes.

Car il est l'heureuse épave
Tirée hors du morne fleuve
Qui ne peut plus la rouler
Dans ses boues et dans sa haine.



Je voudrais avoir été
Le premier soldat tombé
Le premier jour de la guerre.

MEMENTO. — *La Revue Critique* (10 mai) : « Charles Péguy », par M. Maurice Barrès. — « Un livre sur Virgile », par M. A. Thibaudet. — Poèmes, d'A. Mithouard.

La Renaissance (15 mai) : « Ce que demande la Classe Ouvrière », par M. Charles Gide. — « Doit-on *saigner* le capital ? » par M. Maurice Duval.

La Revue Communiste (avril) : « La nationalisation de l'Industrie », par M. V. Miliouvine. — Correspondance de J. Engels à Karl Marx. — « Rosa Luxembourg », par M. Stanislavitch.

La Nouvelle Revue (15 mai) : M. André Mellerio : « Les œuvres d'art et leur commerce ». — « Comment Napoléon a quitté Sainte-Hélène », lettre apocryphe de la générale Bertrand publiée en Allemagne en 1829 pour y entretenir la haine contre la France par la crainte d'une restauration possible de l'Empire, Napoléon *vivant*.

La Revue de Paris (15 mai) donne la seconde partie d' « Un Apostolat » de M. A. t'Serstevens, un roman qui est l'œuvre d'un très grand écrivain ; et le premier acte d' « Un aventurier », drame en 5 actes et 9 tableaux, de Jules Lemaître. — « Les flammes mortes », poèmes de M. J.-L. Vaudoyer.

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes (mai) : M. C. Pitollet : « Sous la clameur des Sirènes », analyse d'un recueil de chroniques de M. Ventura Garcia Calderon.

L'Opinion (15 mai) : M. Louis Le Chatelier : « Sur l'organisation

des mines de la Sarre ». — M. M. A. Bréal : « Ce que nous laissons raconter ». — Articles de M. M. de Bersaucourt, A. Lichtenberger, Legrand-Chabrier, J. Boulenger, J. de Pierrefeu, etc.

La Revue hebdomadaire (15 mai) : « Le triomphe de Jeanne d'Arc », par M. Germain Lefèvre-Pontalis.

Les Marges (15 mai) : Réponses à l'enquête : « Pourquoi aucun grand poète français n'est-il du midi de la France ? »

La Revue mondiale (15 mai) : M. A. Dauzat : « L'Expansion intellectuelle de la France ». — M. R. Depallier : « Le retour aux prix normaux ». — M. S. Szpotanski : « Les messies au XIXe siècle ».

L'Europe nouvelle (16 mai) : « La crise du change et nos intérêts intellectuels », par M. Julien Luchaire.

Le Monde nouveau (mai) : M. Henri Coulon : « La réforme judiciaire ».

La Revue des Deux Mers (5 mai) : « Les beaux voyages », par M. le Capitaine A. Blanchet.

Le Correspondant (10 mai) : « Trois poèmes pour sainte Jeanne d'Arc », par M. Louis Mercier. — « L'Affaire d'Athènes (1er décembre 1916). Le Responsable », par M. Emile Luce. — « Loti, musicien », par M. Pichard du Page.

The Anglo-French Review (mai) : « Psychologie de la Peinture de Paysage », par M. Camille Mauclair. — « Henri IV et la reine Elisabeth, fondateurs de la première société des nations », par M. X. Torau-Bayle. — « Le Rhône », par M. Henri Mazel.

La Renaissance d'Occident (mai) : Mme Marcelle Tinayre : « Histoire du lépreux d'Auray ». — M. Georges Duhamel : « Lettre au Patagon ».

La Nouvelle Revue française (1er mai) : « Si le grain ne meurt... », souvenirs d'enfance de M. André Gide. — « Romance du Retour », poèmes de M. Jean Pellerin, d'une originalité saisissante. — Un essai de M. Charles Du Bos : « Sur l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci, de Paul Valéry ». — « Le nègre Léonard et maître Jean Mullin », première partie d'un nouveau roman de M. Pierre Mac Orlan.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : M. le général Mangin : « 1917 », troisième article de l'auteur sur la conduite de la guerre. — « Poésies » de M. J.-L. Vaudoyer. — « Histoire politique », par M. Raymond Poincaré.

La Revue bibliographique (mai 1920) commence sa publication mensuelle. Elle est éditée à Bruxelles : 53, rue Royale, à la Librarie Albert Dewit.

L'Amour de l'Art (1er mai) (directeur : M. Louis Vauxcelles ; 99, boulevard Raspail, Paris) vient de paraître. Chaque mois, cette revue traitera d'art ancien, d'art moderne, d'arts appliqués, de littérature et de Musique. Le premier numéro est le plus heureusement composé. Il

débute par un hommage au peintre Pierre Fauconnet qui vient de mourir et une étude de M. Elie Faure sur Nicolas Poussin. On lira avec agrément les « Allusions à l'art chinois » de M. Charles Vignier. On trouvera de belles illustrations et en hors texte un beau tirage du « premier état du Boissy d'Anglas de Delacroix par Bracquemond ». La direction littéraire de la revue est confiée au poète Joachim Gasquet.

Le Crapouillot (15 mai), numéro « extra-lucide », fort réussi, où MM. P. Reboux, P. Mac Orlan, H. Falk, J. Galtier-Boissière, A. Arnoux, A. Warnod, etc., montrent spirituellement la vie parisienne en 1940.

La Revue de l'Epoque (juin) : Un bon article de M. Marcello-Fabri sur l'œuvre de M. René Ghil. — « La vraie jeunesse », par M. Marcel Millet. — Poèmes de MM. Pierre Alin et L. Charles-Baudoin.

La Pensée latine (mai) : Chronique amusante de M. Serge Bernstamm : « Un salon littéraire en 1833 », celui du prince Elim Mestcherski. — Enquête : « Quelles sont les 5 jeunes revues de littérature et d'art que vous préférez ? »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition rétrospective d'Odilon Redon (galerie Barbazanges). — Exposition Pierre Girieud, galerie Paul Rosemberg. — Exposition Morin-Jean et René Crevel, galerie Sauvage. — Exposition René Piot. — Exposition Alfred Pichon. — Exposition André Abbal, aux Feuillets d'Art. — Exposition Fabian de Castro, galerie Lepoutre. — Exposition André Hurtret. — Tableau d'Art. M. J. Ch. Coutel : Le vieux Rouen (lithographies).

Odilon Redon a toujours tenté de modeler l'irréel. L'art plastique lui apparaissait un moyen de rendre tangible le mystère, tout au moins de parvenir à l'évocation des idées, avec une recherche obstinée de surgissements du rare et de l'imprévu. Il a cherché à réaliser par le dessin et la couleur une puissance de suggestion. Il veut provoquer et véhiculer la rêverie, jusqu'aux lisières de l'épouvante, ou tirer le rideau des pays de féeries, faire tomber les branchages qui dissimulent les clairières où des figures du monde de l'esprit rêvent parmi des formes empruntées à la nature, mais embellies de lointain, serties par l'ordonnance, magnifiées par l'harmonie rare de formes et de couleurs données par leur choix. L'ambition était des plus hautes. C'est prendre l'art plastique comme tremplin vers un art d'idéalité supérieur. La vie n'étant plus pour l'artiste qu'un lexique, le répertoire des vocables étant emprunté, plus qu'aux faits et aux apparences ordinaires, à la science, à l'histoire légendaire, à la métaphysique. Odilon

Redon touche à Delacroix, à Fantin-Latour, à Gustave Moreau, à Gauguin. Plus qu'aucun d'entre eux, il est littéraire, mais il n'en égale aucun par la valeur technique de sa réalisation, par la beauté picturale de l'œuvre. Sans toutefois qu'on ne puisse lui dénier des dons admirables de coloriste et de dessinateur, ni se soustraire à la puissance de certaines de ses réalisations. Les plus difficiles en matière de style, de couleur neuve, de métier hardi, intéressant et vrai, ont admis Odilon Redon.

Alors qu'il n'était notoire que par ses dessins et ses lithographies, les impressionnistes, dans les expositions où le goût de Degas réglait les choix, en autorisaient l'admission. Redon figura à côté de Pissarro, de Gauguin, de Seurat, de Signac, parallèlement à eux, non par affinité de talent, en hommage rendu par des maîtres peintres à un artiste différent, mais reconnu de premier ordre. Ce n'est point que tous les dessins de cette période soient également beaux et que dans les visions où l'entraînait l'influence d'Edgar Poe, son désir d'incarner les symboles dramatiques ou de donner l'équivalence des atmosphères intellectuelles créées par le grand poète, Odilon Redon ait toujours été heureux. Mais il s'était créé un terroir, et c'est beaucoup.

De minutieuses études de fleurs alternaient dans ses préoccupations avec des dessins idéologiques, préparation aux tableaux qu'il peignit plus tard et où il tenta de réaliser, par exemple, le rêve de Caliban. Ici la tâche est trop ardue pour le peintre. Il ne trouve ni forme ni couleurs qui puissent à la fois garder la ligne plastique et donner l'impression de rêve confus. Sa recherche de peinture philosophique n'aboutit point. Mais lorsque le sujet le sert mieux, et lorsqu'il se réduit à une évocation, choc du soleil lancé dans l'aube, princesse persane figurant le silence parmi les cimes des fleurs géantes, fuite en Egypte accompagnée d'une étrange harmonie de paysage se faisant exceptionnel pour saluer l'apparition légendaire, il crée une atmosphère, il crée un charme, il formule une expression d'art personnelle. Les éléments décoratifs sur lesquels il s'appuie sont très divers ; c'est une originalité composite, mêlée des poésies d'époques et de régions diverses, de souvenirs d'art plastique différents. L'art d'Extrême-Orient, l'art persan, la miniature du moyen âge occidental lui présentent des sources auxquelles il puise, mais son mélange est savoureux. Quelques bouquets, quelques marines, quelques toiles, conçues

d'après la réalité stricte, mais peintes dans la manière qu'il s'était faite pour peindre le rêve, prennent de ce mode d'exécution une valeur particulière; ce sont des gemmes dans un brouillard presque diaphane ; ce sont des notations d'aube ou de crépuscule, à peine vraies, existantes pourtant, par leur subtilité, par ce qu'elles dénotent de rêverie dans le cerveau de l'artiste pendant qu'il formule des plans réels que l'imagination veloute de joie ou de mélancolie. L'art de Redon exerce actuellement une influence; des véristes mêmes y sont attentifs. Quelle place définitive prendra cet art au musée ? L'avenir lui tiendra-t-il compte de ses préparations, de sa finesse réaliste, telle que l'affirment quelques portraits au crayon établis avec une précision, une humilité devant le modèle, une sincérité de primitifs ? Préférera-t-il l'art auquel les ambitions de Redon se plaisait, ses phantasmes, ses idéalités ? On juxtaposera les deux formules. Il est beau d'avoir voulu étreindre les nuées, quand on l'a su faire d'un geste élégant et précis.

§

M. **Pierre Girieud** est un noble artiste, qui d'un effort continu cherche à s'élever vers la beauté pure. Il est épris d'ordre et de style, les leçons des belles périodes de l'art italien et des moments les plus classiques, les plus romains de l'art français lui sont précieuses. Mais s'il rêve du passé, il ne s'en attache pas moins à la vie, par la probité et la sincérité de son dessin. C'est cette force du dessin, créatrice de beauté dans les attitudes, qui donne sa valeur à ce beau tableau l'*Après-midi Provençal*. Mais n'y pourrait-on point, en rançon de ses qualités, noter quelque atmosphère lourde, quelque sévérité de tonalités, dans cette harmonie qui veut être une fête du soleil ? Peut-être aussi la belle harmonie de ces panneaux décoratifs, la *Musique* et la *Danse*, malgré la saveur de l'impression d'ensemble, laisse désirer une ordonnance moins serrée. Mais ce sont défauts de belles qualités et cet effort d'art commande mieux que la déférence.

§

Les dons de peintre de M. **Zarraga** sont exceptionnels. Son originalité se complique de volonté et de méthode. Une assez longue évolution caractérisée à chaque période, à chaque stage par des œuvres très personnelles aboutit à un art très sobre, très classique, mais parfaitement instruit des complexités qui s'imposent

et qui cherche à ne rien rejeter de l'essentiel. Pas de déformation, pas de parti-pris linéaire ; le peintre a renoncé à ses fonds curieusement disposés et comme des géométries servant d'axes à des arabesques bien comprises, ainsi qu'à toute sévérité de fonds destinés à rabattre l'attention sur les personnages d'un portrait. C'est l'aspect même, calme, statique de la nature, c'est l'expression intégrale qu'il cherche à formuler, de façon que sa synthèse offre les apparences mêmes de la vie. On l'y voit parvenir dans des portraits comme celui de Renoir, si puissamment dramatique dans sa vérité, si curieusement lumineux, notifiant les énergies mentales et la débilité physique du viril artiste, dans une très intéressante effigie, fine, soucieuse, un peu émaciée, d'une grande vérité de caractère du peintre Bonnard. On se plaira à voir de belles natures mortes, d'une rare puissance de tons, un large paysage de Seine, d'une belle ordonnance, et, dans des vallées heureuses, des Arcadies de silence et de soleil tendre, avec motifs, captés aux jolis coteaux de Seine, de belles statures féminines, d'une émouvante vérité. Tout cela est d'un art robuste et averti.

§

M. **Morin Jean** est un des maîtres de la gravure sur bois. Il interprète avec une singulière vigueur réaliste des fleuves chargés de barques ou des natures mortes et il stylise des arbres, des routes, des fleurs, comme en il ustration à quelque naïve hagiographie. A ses côtés, à la galerie Sauvage, un jeune peintre, M. **René Crevel**, encore assez varié et indécis, certainement orienté vers la vigueur et la construction, doué de qualités d'exécutant et d'un goût du style, montre nombre de toiles dont plusieurs ont un intérêt certain.

§

Aux Feuillets d'Art une exposition a rappelé l'œuvre ingénieuse, instruite et puissamment établie de **René Piot**. Quelques toiles ont notifié la complexité et la valeur d'un peintre mort prématurément, **Alfred Pichon**. La meilleure partie de l'exposition consistait en paysages de Bretagne, un peu sévères, mais bien architecturés.

Une petite série de sculptures peintes d'**André Abbal** a voisiné avec ces peintures. Une tête de République polychromée affirme un beau caractère monumental. La souplesse de l'art d'Abbal lui permet aussi de tirer de la pierre les figurines les

plus gracieuses et de les doter de seyantes polychromies. On sait le rôle actuel d'André Abbal dans notre jeune sculpture. Il est l'apôtre de la taille directe dans la pierre par le sculpteur, et il y a une quinzaine d'années qu'il prêche d'exemple à coups de belles œuvres. Sa méthode, qui se rattache à celle des tailleurs de pierre du moyen âge, de ceux qui firent jaillir tant de belles images pour l'ornement des cathédrales, est particulièrement intéressante pour l'artiste en ce qu'elle lui impose le style. Elle supprime le praticien et tout ce que le praticien peut apporter d'habileté banale à la création d'une œuvre d'art. La polychromie d'Abbal s'apparente à celle qu'Henry Cros a formulée. Mais Cros a surtout cherché à aider sa polychromie des transparences de la matière. Il a cherché en même temps qu'à donner à la sculpture l'intérêt de la couleur à ce que cette couleur fût reçue par un véhicule particulier. Les bustes en marbre polychromé, comme les cires, ne sont que des essais d'une recherche qui aboutit à la pâte de verre. La matière réalisée, Cros se contente du bas-relief, et par conséquent de réalisations à demi-picturales. Le temps ne lui permet point d'aborder les problèmes de la statue peinte qu'Abbal pose à nouveau avec décision et avec bonheur. L'écueil pour le statuaire polychromiste est de se contenter des couleurs réelles et par conséquent, par une imitation insuffisante de la vie, de faire songer à quelque Saint-Sulpicisme. Il faut trouver pour chaque œuvre une harmonie transposée, qui donne à la sculpture une harmonie bien d'accord et saisissante. D'heureux essais indiquent qu'André Abbal y parviendra. C'est un très curieux artiste, ému, savant et volontaire.

§

M. **Fabian de Castro**, dit El Gyptano, subit fortement l'influence du Greco. Certains portraits solides, d'un art pris au Musée, sont intéressants et curieux.

Des scènes rustiques (récolte d'oranges) sont peintes avec une sécheresse peut-être voulue et dans une note inutilement hiératique.

§

M. **André Hurtret** est un tout jeune artiste qui nota d'un excellent dessin des coins d'Ile-de-France. Il sait donner le caractère des grands arbres dans les parcs de Versailles, ou des saules trapus de Bonneuil. Les églises, les châteaux d'Ile-de France

sont notés sur des sanguines d'un trait délicat. Toute une série sur Senlis, Ermenonville, Chaalis (un dessin donne les ruines de l'abbaye de Chaalis) font penser à Gérard de Nerval, à ses pèlerinages de piéton rêveur dans ces beaux pays et on sait gré à M. Hurtret d'avoir refait la même route, le crayon ou plutôt le bâtonnet de sanguine à la main.

§

M. **Jean-Charles Contel** est aussi un fervent de l'Ile-de-France ; il y décrit les vestiges des pittoresques archaïques mêlés à la vie familière. Un album de lithographies d'un métier remarquable transcrit le vieux Rouen avec une exactitude d'archéologue et une véritable sensibilité.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Chateaubriand, Voltaire et la philologie grecque. — Lorsque les auteurs français se mêlent d'interpréter les écrivains grecs, leur ignorance de la langue les amène parfois à commettre des bévues fort réjouissantes. Il ne faut pas cependant leur attribuer celles qu'ils n'ont pas commises. C'est un peu le tort de Renan dans un passage fréquemment cité de l'*Avenir de la Science* (7e éd., p. 295 et n. 133). Après avoir noté que « l'admiration de Chateaubriand n'est si souvent défectueuse que parce que le sens esthétique, si éminent, dont il était doué ne reposait pas sur une solide instruction », il ajoute en note :

Je ne relèverai qu'un point, entre plusieurs. Nous n'ôterons rien à la gloire de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* en lui refusant le titre d'helléniste. Il admire (*Génie du Christ.*, liv. V, ch. I ou II) la simplicité d'Homère ne décrivant la grotte de Calypso que par cette simple épithète : « tapissée de lilas ». Or voici ce passage : (suit la citation en grec du vers 15 du premier chant de l'Odyssée, où se trouve le mot *lilaioménè* du verbe *lilaiomai* : désirer fortement). Je crois, Dieu me pardonne ! qu'il a vu des lilas dans lilaioménè.

Telles sont les affirmations de Renan. Or, il suffit de prendre n'importe quelle édition du *Génie du Christianisme* pour s'assurer que, dans aucune des parties de cet ouvrage, le livre V ne contient la citation d'Homère à laquelle Renan fait allusion. Il n'est pas possible cependant qu'il ait inventé son argumentation de toutes pièces. Je crois, pour ma part, que le passage de Cha-

teaubriand qui servit de point de départ à la critique de Renan doit être cherché dans la seconde partie, livre IV, ch. 1. En voici le texte :

Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de *lilas* et de *roses*, il y a planté, comme Théocrite, des *lauriers* et des *longs pins*.

Comme on le voit, si Renan a vraiment pris comme point de départ le passage de Chateaubriand que je viens de citer — ce qui me paraît indubitable,— sa critique porte absolument à faux, puisqu'il n'y est pas question de la grotte de Calypso, mais bien de celle du Cyclope. Voilà donc Chateaubriand lavé du reproche d'avoir vu des lilas dans le verbe *lilaiomènè*.

§

Mais il est un autre auteur français qui s'est permis une bourde à la fois si forte et si comique que je me ferais presque un scrupule de ne pas la relever. Je veux parler de Voltaire.

Dans le second livre d'Hérodote, au chap. 61, il est question d'une certaine fête, célébrée à Bousiris, dans le Delta, en l'honneur d'un dieu dont Hérodote se refuse à nous donner le nom. Les motifs de sa discrétion ont été clairement expliqués par M. C. Sourdille dans son excellent livre : *Hérodote et la religion de l'Egypte*. Persuadé qu'Osiris et Dionysos sont le même dieu, Hérodote crut retrouver en Egypte des mystères semblables à ceux d'Eleusis ou de Samothrace et refusa de donner des détails sur des cérémonies qu'il pensait être secrètes, sur des divinités dont le culte devait rester le privilège des initiés.

Voici, du reste, la traduction de ce passage :

Après le sacrifice, tous, hommes et femmes, au nombre de plusieurs milliers, se lamentent. En l'honneur de qui ils se lamentent, c'est ce qu'un scrupule d'ordre religieux m'empêche de dire.

Or, Voltaire, dans son *Dictionnaire Philosophique*, au chapitre Initiation, crut que le verbe *tupteïn* avait, dans ce passage, son sens habituel de *frapper* et donna l'étourdissante traduction que voici, traduction qu'il jugea bon d'accompagner d'une remarque plus ahurissante encore :

« On frappe, dans la ville de Busiris, dit Hérodote, les hommes et les femmes après le sacrifice ; mais de dire où on les frappe, c'est ce qui ne m'est pas permis. » Il le laisse pourtant assez entendre.

GEORGES MÉAUTIS.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Emmanuel Buenzod : *Le Beau Pays*, Payot, Lausanne. — Béatrix Rodès, *Le Souffle du Feu*, Editions Sonor, Genève. — Noémi Soutter : *L'Anémone de Feu*, Payot, Lausanne. — Pierre-Louis Matthey : *Semaines de passion*, poèmes, « L'Eventail », Genève ; *Même sang*, incantation, « Cahiers Vaudois », Lausanne. — F. Chavannes : *Musique de tambour*, parade comique, « Cahiers Vaudois », Lausanne. — Memento.

Les fervents de M. C.-F. Ramuz n'aiment pas que l'on admire avec des réserves le talent de cet écrivain. Ils n'admettent que le panégyrique ou l'éreintement. A qui s'efforce d'être juste, ils crient volontiers : « Mais dites donc franchement que vous ne le comprenez pas ou que vous ne pouvez pas le sentir ! » Tout de même, comme il y a parmi eux des gens accessibles aux bonnes raisons, on arrive parfois à les mettre au pied du mur : ils veulent bien alors concéder que la simplicité laborieuse où se complaît leur maître ne va pas toujours sans artifice et que son parti-pris de lenteur risque d'être pris pour la négation du mouvement, c'est-à-dire de la vie même.

Ils auront sans doute plus de peine à convenir que l'influence de M. Ramuz sur ses disciples s'avère de plus en plus dangereuse. C'est sans doute une réflexion désagréable à faire, mais je n'ai pas le choix : elle m'est imposée par quelques-uns des livres que le hasard réunit sur ma table.

Ne parlons pas des grands noms, prenons la moyenne : nous avions naguère, en Suisse romande, des auteurs qui écrivaient mal, parce qu'ils ne savaient pas écrire mieux ; nous en avons aujourd'hui qui font exprès. Ceux-là voyaient mal, parce qu'ils ne regardaient pas : leur candeur, dont l'équivalent ne se pourrait trouver que chez certains romanciers populaires d'Amérique, leur faisait réduire toute la vie humaine à quelques formules de moralité protestante et d'optimisme sentimental ; ceux-ci ne voient pas mieux, parce qu'ils veulent à tout prix essayer les bésicles (qui ne sont pas nécessairement faites pour eux) de M. Ramuz ou des faux naïfs révérés par certaines écoles, dites modernes, de peinture et de littérature.

La proposition se démontre aisément par les quelques exemples offerts aujourd'hui même à notre étude.

Des ouvrages énumérés au sommaire de cette chronique, **Le Beau Pays**, de M. Emmanuel Buenzod, est certainement le meilleur. Lorsque, s'étant classé par de nombreux essais comme

un critique ingénieux et sensible, un « jeune » décide soudain de faire valoir son propre fond, on se demande avec intérêt comment il se tirera d'affaire. Dans le cas de M. Buenzod, on est d'autant plus curieux de le savoir que son premier livre n'est pas de critique pure, mais constitue une réplique, réduite à la littérature romande, et d'ailleurs honorablement réussie, du recueil de pastiches, souvent imité, jamais égalé, que signèrent Paul Reboux et Charles Muller. Les divertissements qui égayèrent ses débuts seront peut-être un jour fort utiles à l'auteur du *Beau Pays*. Mais, pour l'instant, il faut bien avouer que cette œuvre révèle parfois fâcheusement la trace des travaux qui la précédèrent, la marque des modèles dont s'inspira l'auteur.

Sous une forme volontairement imprécise et voilée, ce sont des souvenirs, des impressions d'enfance que M. Buenzod a entendu nous confier. Il y a mis beaucoup de talent, une sensibilité pleine de grâce, de belles images, des rythmes d'une exquise et savante justesse. Mais pourquoi donc a-t-il gâché une matière fragile, qui, dans sa simplicité même, pouvait être si émouvante ? L'art ne doit pas chercher à être plus simple que la vie. En se laissant aller à ce trop ambitieux désir, M. Buenzod atteint le résultat contraire : complication, préciosité, morbidesse. Il y a moins de fraîcheur dans son récit que dans *Prime jeunesse* du septuagénaire Loti. On pourrait indiquer bien d'autres sujets de comparaison ; je n'en veux retenir qu'un : dans *Marins d'eau douce*, M. Guy de Pourtalès avait traité dans un style vraiment simple une matière presque semblable. Est-ce pour avoir lu son livre peu avant celui de M. Buenzod que j'ai trouvé *Le Beau Pays* un peu prétentieux ? M. Buenzod hésite encore, dirait-on, entre la poésie et la prose. Il fera beaucoup mieux quand il saura plus exactement ce qu'il veut, quand il sera tout à fait lui-même. Il cessera d'emprunter à M. Ramuz ses petites phrases invertébrées ; il ne tombera plus dans le travers d'employer « qui » pour « il » ; il renoncera aux inversions excessives (« tremblent aux rives en face les colonnes de jour bleu. Casse le grand mois d'août sa clarté sur le miroir qui la relance dans l'azur »). Je m'en voudrais d'ailleurs de ne pas répéter que, malgré tous ses défauts, cette œuvre trop subtile demeure pleine de sève et riche de promesses. Certains aspects du Léman et du vignoble vaudois n'ont jamais peut-être été aussi bellement évoqués : M. Buenzod fait songer

parfois à un peintre qui ne saurait ni dessiner ni « mettre en page », mais qui peindrait, de-ci de-là, d'admirables « morceaux » et dont la palette aurait d'exceptionnelles ressources.

Poursuivons notre démonstration. Si elle a quelque force, elle la tient, à vrai dire, du contraste des livres et non des propos du scoliaste. Si le roman de Mme Béatrix Rodès, **le Souffle du Feu**, s'oppose au *Beau Pays*, le critique, en marquant cette opposition, ne la crée point ; il y a deux auteurs qui, par leur manière d'écrire, se révèlent antipodes, et c'est tout. Sans les connaître ni l'un ni l'autre, on peut gager — au risque de paraître incivil — que M. Buenzod est très jeune et que Mme Rodès l'est moins. Littérairement, *le Souffle du Feu* appartient à l'époque où les écrivains romands péchaient par défaut (ceux d'aujourd'hui pèchent par excès). Ecrire l'histoire d'un prophète moderne, quelle que soit la religion qu'il prêche, est une entreprise hardie. Il y faudrait des dons peu communs d'invention, d'autorité, de richesse verbale et de lyrisme. Hélas, on ne trouvera dans cet ouvrage, qui voudrait être surhumain, qu'une fable puérile, racontée dans un style où se mêlent ceux des homélies salutistes et des scénarios de cinéma. Rendons grâces, cette fois, à M. Ramuz : si périlleuses que soient ses leçons, elles vaudront toujours mieux pour les élèves que l'école des « bonnes intentions ».

De bonnes intentions, de nobles sentiments, une touchante bonté animent le recueil de vers que Mme Noémi Soutter intitule **l'Anémone de Feu**. Pourquoi n'ai-je pas trouvé dans cette fleur incandescente plus de chaleur que dans le souffle, non moins igné ,de Mme Rodès ? C'est peut-être tout simplement parce qu'il ne suffit pas, pour enflammer le lecteur, d'appliquer honnêtement la prosodie traditionnelle à l'expression d'une sensibilité moyenne. Une image, une sonorité et, par conséquent, une œuvre poétique n'émeuvent que par la surprise qu'elles causent ou par la perfection qu'elles réalisent. On n'éprouve à lire Mme Soutter ni l'impression d'une surprise, ni le sentiment d'une perfection. Puisse-t-elle, ayant mérité pour ses débuts un accessit de sagesse, décrocher un jour, par des vers plus « remplis », par des strophes plus fermes, par des accents plus personnels, le grand prix d'excellence.

Ce sont d'autres vœux qu'il faudrait adresser à M. Pierre-Louis Matthey. Au temps de son adolescence, il écrivait, si j'ai

bonne mémoire, des vers intelligibles. L'an dernier, il nous donna **Semaines de passion**, suite d'alexandrins sans rime, voire sans assonances, dont il serait téméraire de rechercher l'exacte signification, C'est tout au plus si certains passages permettent de penser que l'auteur est sujet aux cauchemars ou de se demander s'il chante l'antienne des pubertés difficiles. Ceci posé, on ne peut guère formuler que des remarques fort peu passionnantes ; que M. Matthey a trop lu Mallarmé et qu'il fait de « jouir » un verbe transitif : « je jouis ma tristesse ».

En dépit de ses artifices typographiques et de ses lettres rouges, le volume que le poète publie cette année aux « Cahiers vaudois » confirme, sans l'enrichir, son devancier. Si **Même Sang** présente un sens — et je n'en suis pas bien certain, — on peut supposer qu'il exprime, non sans ambiguïté, le douloureux aboutissement, dans le souvenir, d'une amitié passionnée pour un jeune homme mort trop tôt. Il faut souhaiter à M. Matthey de se simplifier, d'oublier la littérature, de regarder la vie avec des yeux clairs et de la vivre sainement. Certes, il n'est pas sans talent. Les belles cadences, les raccourcis saisissants, les visions harmonieuses abondent dans ses vers ; il ne s'agit que de les ordonner et d'élaguer résolument l'obscur fourré qui empêche les bonnes essences de s'élever vers la lumière.

M. F. Chavannes n'avait point prétendu jusqu'ici au titre d'humoriste. En écrivant **Musique de tambour**, « parade comique », il a sans doute voulu se divertir. Il a l'air de croire que sa pièce est jouable et il affirme même, dans une note, qu'elle se doit jouer « avec beaucoup de liberté et d'exagération, dans l'esprit de l'ancienne comédie italienne ». Je me garde bien de le contredire : il n'est pas impossible que, mise à la scène par un magicien comme Jacques Copeau, cette parade intéresse le spectateur. Mais j'ai dû me borner à la lire et je dois avouer que je ne l'ai pas trouvée divertissante.

Dans un village du vignoble vaudois, passent des soldats qui vont à la guerre. Leur passage est marqué par les incidents qui signalent d'ordinaire le contact de la troupe avec l'habitant. M. Chavannes en fait un long récit dialogué, dans lequel il introduit, comme élément comique, une symétrie entre les deux groupes de personnages, militaires et civils. Cette symétrie obtenue à l'aide de faux-nez et de demi-masques, est-ce suffisant à

provoquer le rire ? Et si cela ne l'est pas, que peut-on apercevoir de comique dans les propos prêtés par l'auteur à ses vignerons et à ses soldats, au syndic et au sergent, aux jeunes filles et aux vieilles femmes de son village ?

MEMENTO. — Bien qu'ils sortent un peu du cadre de cette chronique, je tiens à signaler deux livres encore : *Figures et choses d'autrefois*, par Ed. Chapuisat (collection franco-suisse ; Crès, Paris ; Georg, Genève), et *Charles Giron*, par Léandre Vaillat (Kundig, Genève). — Le premier évoque avec finesse et bonhomie certains aspects peu connus de l'époque révolutionnaire et du Premier Empire. On y trouvera mainte anecdote inédite sur Etienne Clavière, représentant et Girondin, sur Voltaire, sur Mirabeau, sur l'histoire de Genève, sur celle des régiments suisses de Napoléon, sur le comte de Montbel, etc. — Editée avec soin et ornée d'excellentes reproductions, la plaquette que M. Léandre Vaillat consacre au peintre vaudois, Charles Giron (1850-1914), est moins une œuvre de critique qu'un touchant témoignage d'amitié. A ce titre, on la consultera utilement.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Metternich-Sandor : *Geschehenes, Gesehenes, Erlebtes* ; Vienne, Literarische Anstalt. — A. Bossert : *Etudes historiques et figures alsaciennes* ; Paris, Hachette. — Memento.

Hortense Schneider est morte, mais la princesse Pauline de Metternich est toujours vivante. Elle vient même de publier ses Mémoires. On a déjà noté maintes fois la charmante insouciance dont faisaient preuve les dames illustres qui firent parler d'elles sous le Second Empire. Celles qui ont survécu à ce formidable vaudeville, dont le dernier acte fut une tragédie, semblent du reste n'avoir rien compris ni au rôle qu'elles ont joué, ni à la part des responsabilités qu'elles out eue dans les péripéties du dénouement. Le cas de la princesse de Metternich est plus curieux encore, car, à près de cinquante ans d'intervalle, elle a assisté à deux catastrophes, celle des Tuileries en 1870 et celle de la Hofburg en 1918, sans y avoir perdu ni sa tranquillité d'esprit ni l'équanimité de son caractère. Cœur excellent, âme infiniment charitable, nature profondément honnête, les événements les plus extraordinaires ont croisé le cours de sa vie, sans avoir altéré sa bonne humeur. Elle porte allègrement aujourd'hui le poids de ses quatre-vingt-quatre ans et elle écrit ses souvenirs, comme on raconterait des anecdotes, dans un cercle de familiers, sans con-

sidérer le rapport des petits faits, dont on évoque les détails, avec les particularités historiques auxquelles ils se rattachent. **Geschehenes, Gesehenes, Erlebtes** (*Ce qui est arrivé, ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu*) est une suite de huit causeries faites par une vieille dame, douée de beaucoup de mémoire.

Pauline de Metternich était à la fois la petite-fille et la belle-fille du vieux prince que l'on a appelé le grand prévôt de l'Europe, ou, plus irrévérencieusement, le cocher de l'Europe. Le premier chapitre de son livre (*Bei Grosspapa*) est naturellement consacré à cet illustre personnage, à la vie de famille, tant au Ballplatz, que dans la villa sur le Rennweg, où le rusé diplomate avait réalisé une de ses plus fructueuses spéculations de terrains. Metternich aimait à évoquer, devant ses petits-enfants, les fêtes du Premier Empire et du Congrès de Vienne, auxquelles il avait pris part. Il ne leur parlait jamais de politique, mais il décrivait avec enthousiasme les contre-danses et les entrechats aux bals des Tuileries, alors qu'il était un des plus brillants danseurs des soirées impériales. « Au fond, j'aurais dû me faire bonne d'enfant », disait-il en voyant sa petite-fille jouer à ses pieds. Le gendre du prince, comte de Sandor, le père de Pauline, passait pour le plus grand cavalier de son époque. Sa voix seule suffisait à provoquer, chez les chevaux les plus rétifs, des accès de cholérine. Il mena si grand train qu'il devint fou et dut être interné.

A vingt ans Pauline épousa son oncle Richard, le fils aîné du chancelier Metternich. Peu après le mariage, en 1856, le jeune couple partit pour Dresde, qui fut le premier poste diplomatique de ce représentant des traditions paternelles. Ce furent, ainsi que le dit la princesse, les plus beaux jours de sa vie. Le roi de Saxe, Jean, quatrième du royaume créé par Napoléon, était un fin lettré qui traduisit Dante. Son maître de cérémonie, Gustave de Gersdorff, passait pour la bête noire de toutes les dames de la cour. Il n'admettait pas qu'elles fussent mal habillées et quand il avait décrété : « Elle se met mal », c'en était fait de toutes les ambitions. Gersdorff fut la première visite que reçut la princesse. L'examen parut favorable. « Je fus reçue en grâce et je suis restée en grâce jusqu'à la fin de sa vie. Il fut pour moi un ami infiniment précieux et me resta très attaché. » Mais ce n'était pas tout de satisfaire aux exigences protocolaires. Après s'être mêlée aux divertissements de la cour, la femme du ministre de la

Monarchie sut, à son tour, se créer un salon où l'on faisait de la bonne musique. La chanteuse Jenny Lind, bien qu'ayant renoncé à monter sur les planches, daigna chanter chez la princesse de Metternich, mais elle se déclara exaspérée des applaudissements, ayant précisément abandonné la scène, pour éviter les acclamations dont elle avait horreur. Autres temps, autres mœurs !

Quand elle en vient à parler de son séjour à Paris, la princesse se montre infiniment plus discrète. Elle ne dit du reste jamais un mot des intrigues politiques auxquelles elle fut certainement mêlée. Par contre, elle s'étend longuement sur la part qu'elle a eue dans la décision impériale de faire représenter *Tannhaeuser* à l'Opéra. Voilà comment elle décrit la fameuse soirée :

Le soir du 13 mars 1861, je me rendis avec mon mari à l'Opéra, qui se trouvait alors dans la rue Lepelletier. Un flot d'équipages se pressait à l'entrée, ainsi qu'il en était toujours à toutes les grandes premières. Nous montâmes le grand escalier, avec d'innombrables connaissances. C'était une formidable poussée humaine et je fus assaillie de mille questions : « Eh bien ! votre Wagner aura-t-il du succès ? » — « On le dit assommant », répondait un autre. Puis j'entendis : « Princesse ! Préparez-vous à entendre siffler votre protégé », ou encore : « Pourquoi voulez-vous nous imposer ce monsieur, qui fait la guerre à toute mélodie ? » etc.

A mon entrée dans la grande loge d'entre les colonnes en face de la scène — toute la salle se tourna de mon côté et je fus dévisagée, sans doute pour voir si j'étais émue ou non. Je tins bon et m'assis, tranquille en apparence, mais agitée par un bouillonnement intérieur. Je me doutais bien que l'affaire finirait mal, car, avant même qu'une note ait été exécutée, quelques personnes essayèrent de siffler avec des clefs. L'atmosphère était hostile, horriblement, et l'on semblait décider, dès le début, de faire un sort à *Tannhaeuser*. Cela n'était pas douteux. Alors parut le plus ennuyeux de tous les chefs d'orchestre, Haindl, un bonnet de nuit sans tempérament... La magnifique ouverture commença. Dans la loge à côté de nous un monsieur s'écria à haute voix, lorsque l'exécution fut terminée, ayant recueilli quelques bravos : « C'est moins mauvais que je ne pensais. » Il appartient peut-être aujourd'hui aux plus zélés visiteurs de Bayreuth. Tout se passa ensuite assez bien. On supporta avec mauvaise humeur la scène du *Venusberg* et, lorsque vint le chant du berger, des éclats de rire se firent entendre. Des galeries nous entendîmes crier : « As-tu bientôt fini, crétin, avec tes airs de mirliton ? »

Bref, ce fut un désastre, dont la princesse prend soin de nous

montrer les péripéties, acte par acte, en rappelant ensuite les impressions dans la presse. Le soir, en rentrant, le prince dit à sa femme : « Wagner a raison, sa musique n'est pas pour les Parisiens ». Le compositeur n'en avait pas moins compté sur des avantages financiers. Il fallut faire une collecte pour lui permettre de payer ses dettes avant de quitter Paris. Elle rapporta 25.000 francs. L'ambassadeur d'Autriche s'était inscrit en tête de la liste pour 5.000 francs.

La princesse Pauline donne encore quelques autres détails sur l'ambassade Metternich à Paris, sans nous rien révéler cependant de la vie intime à la cour des Tuileries. Le séjour de Franz Liszt à Paris, ainsi que l'extraordinaire aventure du médium Douglas Home, dont l'empereur s'était entiché, donnent lieu à quelques pittoresques évocations. Entre temps la princesse est revenue à Vienne et c'est un prétexte pour raconter une foule d'anecdotes sur les mœurs patriarcales de la capitale autrichienne au milieu du siècle dernier. Les bals, les soirées, les « redoutes », de même qu'à Dresde et à Paris, forment la principale préoccupation de la société aristocratique. Nous croyons entendre une voix d'outre-tombe qui nous parle de choses très lointaines, tant nous avons du mal à nous imaginer une époque si différente de la nôtre et qui est pourtant encore si près de nous. Espérons que la princesse de Metternich ne s'en tiendra pas à ce premier volume. Elle a encore beaucoup de choses à nous dire, et il serait fâcheux qu'elle s'arrêtât à ces demi-confidences.

§

M. A. Bossert a réuni en volume les articles publiés en grande partie dans la *Revue bleue*, au cours de ces dernières années. La première partie de ces **Etudes historiques et figures alsaciennes** est incontestablement du domaine de notre rubrique. L'auteur, qui persiste à vouloir séparer l'esprit allemand et l'esprit prussien, s'est appliqué à faire partager à ses lecteurs son goût pour « l'Allemagne d'autrefois ». Il croit avoir le droit d'admirer Kant, parce qu'il le dit d'origine écossaise et s'efforce de tirer du fameux traité sur la *Paix perpétuelle* des arguments contre la politique agressive de l'empire. Le jeu paraît assez enfantin. Une analyse des *Mémoires et Lettres du Chevalier de Gentz* lui fournit l'occasion d'étudier la situation de l'Allemagne « avant et après Iéna ». L'auteur se plaît ainsi à donner

des titres d'un caractère général à des comptes rendus d'ouvrages qui mériteraient d'être considérés dans leurs rapports avec d'autres publications datant de la même époque. On peut faire la même remarque au sujet des trois études sur Gœthe. A ces essais d'un caractère assez disparate M. Bossert a ajouté quatre « figures alsaciennes » dont le dessin est un peu plus poussé.

Memento. — Les *Blaetter für die Kunst*, après une interruption de cinq années, viennent de publier deux nouveaux fascicules qui constituent les onzième et douzième séries de la publication. De même que les précédentes séries, la revue que dirige M. Stefan George et dont M. Karl-August Klein est le publicateur, n'est pas mise dans le commerce et s'adresse à des lecteurs de choix. Dans une introduction, il est dit que les idées de George et de ses amis sont peut-être plus accessibles au public d'aujourd'hui, mais qu'il convient néanmoins de les réserver à un « cercle fermé », d'autant plus que la génération actuelle « n'a pas profité des enseignements qu'elle aurait pu tirer des terribles événements et que, moins que jamais, elle ne semble vouloir renoncer aux trois ou quatre idoles du siècle dernier qui l'ont si honteusement laissée dans l'embarras ». Elle gaspille ce qui lui reste de forces à rapiécer ce qui est usé. « Les paroles tonnantes des juges, Nietzsche le tout premier, sur le blasphème des Néo-Européens se sont perdues sans avoir été écoutées. » Il est fâcheux que ces accusations ne soient pas formulées avec plus de précision et que les écrivains des *Blaetter für die Kunst*, enfermés dans leur tour d'ivoire pendant vingt ans, n'aient rompu maintenant leur silence que pour annoncer qu'ils persisteront à se tenir à l'écart. Mais ils sont tellement détachés des vanités de ce monde, qu'ils ont groupé leurs poèmes, sans même daigner les signer. Cet anonymat constitue, en tous les cas, une belle leçon de désintéressement.

Das Tage-Buch du 24 avril débute par un article de son directeur, M. S. Grossmann, sur le nouveau ministre des Affaires étrangères du *Reich*, M. Adolphe Kœster, dont on a voulu faire ressortir l'incompétence, parce qu'il est homme de lettres et qu'il a publié un volume de nouvelles. « C'est un homme cultivé et, pour un diplomate, il est bon d'avoir l'expérience des hommes et les usages du monde. » La même revue annonce la publication des « Lettres » de Karl Liebknecht, « le livre le plus émouvant que l'on puisse lire ». — Il faut signaler dans cette revue les vers qui, sans doute pour utiliser les blancs, agrémentent le bas des pages à la fin de chaque article et qui sont autant de commentaires ironiques des événements du jour.

Der Volkswille, journal socialiste indépendant, qui paraît à Augsbourg, publie en feuilleton une traduction de la *Révolte des Anges*

d'Anatole France. Et voilà un singulier thème de méditations pour l'ironie de feu M. Bergeret.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

L. Madelin : *Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine*, Hachette. — Lieut. R. B. V. : *Fin de campagne, Vosges et Alsace*, Charles Colin, à Mayenne. — Maurice Sarraut et Lieut.-Col. J. Revol : *Un épisode du drame serbe*, Hachette. — W. Lamszus : *L'abattoir humain*, E. Chinon. — André Maillet : *Sous le fouet du destin*, Perrin. — Paul Heuzé : *La Voie sacrée*, Renaissance du Livre. — Philippe Reynier : *Journal d'un soldat de dix-huit ans*, Sansot. — Jean Marot : *Ceux qui vivent*, Payot. — Edouard Helsey, *Les aventures de l'armée d'Orient*, Renaissance du Livre. — Heidar Œksnevad : *Fremmed Jord, Paris og Norden, Terre étrangère, Paris et le Nord*, Cammereyer, Kristiania.

Sur l'occupation française de la région du Rhin qui a terminé la guerre M. L. Madelin a publié un livre enthousiaste, **Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine**, où il donne un récit abondant des choses advenues. — M. L. Madelin, qui est, je crois, du pays, étudie le caractère des habitants et ne peut que constater la sourde opposition qu'on y a toujours faite à l'Allemagne, pédante et grossière, qui a essayé une assimilation bien inutile. Aussi beaucoup des notables des régions en litige avaient-ils été arrêtés et détenus depuis les premiers jours du conflit, cependant que les persécuteurs préparaient des mesures encore plus hostiles et auraient même déporté toute la population pour germaniser les provinces. Aussi, lorsque se produisit la débâcle, ce fut littéralement une explosion de joie. Le récit indique longuement quel fut l'enthousiasme en Alsace et en Lorraine en attendant les nôtres et tandis que défilait le troupeau lamentable des prisonniers sortis des geôles prussiennes. Dans certains bourgs ou villages on vit jusqu'à des curés, qui avaient repris le rabat interdit par l'oppresseur, et qui invitaient eux-mêmes la jeunesse à danser. Non seulement dans les villes comme Metz, Château-Salins, Haguenau, Strasbourg, Colmar, Mulhouse, mais partout ce fut un débordement de bonheur, des cris, des acclamations ; partout on avait fabriqué des drapeaux et qu'on déployait à toutes les fenêtres, qui envahissaient toutes les rues ; on sautait littéralement au cou des officiers et des hommes de troupe pour les embrasser, leur dire l'émotion et le plaisir de la délivrance ; même des femmes joignaient les mains et se signaient pendant qu'on sonnait les cloches, en extase comme si elles

avaient retrouvé le Paradis. — Le récit où a été consigné le détail des choses advenues mérite de rester comme un témoignage; c'est une œuvre d'émotion et d'enthousiasme. L'Allemagne, qui avait parlé d'abord d'un plébiscite, n'osa plus insister, car la démonstration était faite. Le pays qu'elle avait revendiqué en 1871 comme terre d'Empire s'était prononcé pour la France, qui n'avait eu qu'à lui ouvrir les bras.

Le petit volume publié par le lieutenant R. B. V..., **Fin de campagne, Vosges et Alsace** (sept. 1918-janv. 1919), *extraits d'un journal de guerre*, concerne le même épisode, mais prend les faits d'un peu plus haut, aux derniers mois de la lutte. Les troupes françaises se trouvent à Saint-Blaise, Raon-l'Etape, Moyenmoutier; dans le secteur de la Mère-Henry — où elles relèvent des Américains, ce qui est une occasion de donner de curieux détails sur nos alliés des derniers jours, — et à la signature de l'armistice sont dirigées sur l'Alsace. On nous raconte alors l'entrée des nôtres en terre conquise, la réception enthousiaste des moindres villages. Avant de se trouver à Strasbourg, le lieutenant R. B. V... doit gagner Kehl, où il séjourne, puis revient pour assister avec les siens à la réception du maréchal Pétain. Il doit occuper ensuite divers endroits le long du Rhin, jusqu'au pont de Markolsheim, du côté de Colmar. — Sa relation, à côté du récit des fêtes donne d'intéressants détails sur les événements de cette période et le pittoresque de la région.

Avec un avant-propos qui établit la situation politique et militaire au moment où va se produire la ruée austro-allemande contre les Serbes, Maurice Sarraut et le lieutenant-colonel J. Revel, envoyés dans le pays tandis que s'effectuait notre installation à Salonique (1915), ont donné le résultat de l'enquête dont ils se trouvèrent chargés et qui devait précéder notre intervention. C'est le volume qui a pour titre : **Un épisode du drame serbe**, et qui permet de comprendre en quel état d'infériorité se trouvaient nos alliés et la quasi-impossibilité où nous étions de leur venir en aide. En Serbie, on projeta d'abord une attaque sur Sofia, mais qu'il fallut différer. Les auteurs se trouvèrent à Kragoujevatz au moment où la ruée austro-allemande emporta Belgrade; mais pour aider les Serbes, nos effectifs étaient insuffisants, les communications précaires, les ressources du pays bien aléatoires. Alors qu'ils demandaient notre aide immédiate, nous avions à

maintenir la Grèce du roi Constantin, à organiser la base de Salonique. Les envoyés prévoyaient bien le désastre et firent leur rapport en conséquence ; mais on tergiversa, on perdit du temps, et ce fut bientôt la débâcle, — la retraite héroïque et lamentable, l'exode de la population, — en attendant l'offensive et la victoire finale, — et qui restent une des pages les plus tragiques de la grande guerre à laquelle nous avons assisté.

On a vendu, paraît-il, en trois mois, 100.000 exemplaires du petit volume publié par M. W. Lamszus, l'**Abattoir humain**, élucubration bizarre et médiocre dont M. Henri Barbusse a écrit la préface (version française de M. Paul Dermée), et l'on pourrait trouver un tel succès presque scandaleux s'il ne s'expliquait, non par la valeur de l'ouvrage, qui est la nullité même, mais parce que c'est, en somme, un pamphlet contre la guerre, dont il montre la sauvagerie, — tout en semant la petite fleur bleue et la bonne parole germaniques, mais naturellement à la gloire de l'Allemagne,—et se termine par des scènes d'épouvante, d'hallucination et d'horreur, à cause de l'énormité des pertes, tant que les hommes deviennent fous et s'entre-tuent ; mais l'auteur, qui croit au Progrès, revendique également pour son personnage la pleine notion des actes accomplis : « Nous sommes résolus de mourir en citoyens conscients et entièrement responsables de nos actes », déclare-t-il ; pour ajouter sur la fin : « Nous sommes morts pour notre pays, *qui était à l'étroit dans ses limites.*» — C'est bien dire que l'Allemagne ne comprend la guerre que comme une industrie et un moyen de dépouiller le voisin lorsqu'il possède davantage.

CHARLES MERKI.

§

Sous le fouet du Destin a été écrit par un poète, par un homme dont la sensibilité aiguë a vibré terriblement. Ce sont des pages sombres qui ne s'éclairent presque jamais. Mais la véracité de ces souffrances surhumaines est absolue. Et c'est là le mérite de l'auteur. Il n'a rien caché de ce qu'il a souffert, ni de ce qu'il a vu souffrir autour de lui. Mais comme il n'a aucune arrière-pensée politique ou sociale, il nous émeut profondément. Avec des moyens plus limités que ceux d'un Henri Barbusse, il va plus loin, il touche davantage. Quel plaisir de rencontrer un homme sans parti-pris, qui raconte simplement ce qu'il a éprouvé,

sans faire intervenir toutes sortes de nuées nationales ou internationales. On a tellement abusé de la patrie, du droit, de la justice, de la fraternité des peuples, que l'on devient indifférent à toutes ces balançoires, et que seuls la nature, la douleur vécue, l'art souverain vous passionnent et vous élèvent. A part quelques chapitres, au début du volume, où l'auteur nous raconte ses veillées dans un cantonnement de repos, puis son acheminement vers l'Alsace, tout le livre est rempli par le récit de la lutte implacable et sans trêve qui se déroule sur les pentes de l'Hartmannsweilerkopf. Nul ne nous fait mieux sentir combien l'homme, en tant qu'individu, compte peu dans de telles tourmentes. Il est emporté, broyé, anéanti. Et pourtant il est la pensée, l'amour, la volonté créatrice. Mais là il ne peut qu'obéir, avancer, mourir pour une divinité mystérieuse qui est la race. Et combien parmi les vivants se rendront compte de ce qu'il a souffert ? Il est utile, il est sain que nous ayons des livres comme celui d'André Maillet. A vrai dire, cela ne changera pas grand'chose. L'individualisme est si peu développé, la masse aime tant que l'on décide pour elle, qu'une nouvelle hécatombe, plus terrible encore que celle-là, recommencera dès que les seigneurs de la guerre le voudront.

Dans **la Voie sacrée** M. Paul Heuzé nous raconte le formidable effort fourni par le service automobile de l'armée, au cours de la lutte pour Verdun. C'est en bonne partie grâce à ce moyen de transport que l'on a pu sauver la forteresse, y amener des troupes en temps voulu et ravitailler en munitions et en aliments les défenseurs. C'est un récit vécu au cours duquel l'auteur se borne à enregistrer les faits, à suivre le va et-vient des camions sur la Voie sacrée. Mais il n'a pas besoin de broder, et vraiment la tâche accomplie fut prodigieuse. Comme de coutume, on fut pris au dépourvu. Rien n'était organisé. Encore une fois, le génie d'improvisation suppléa à la routine et à l'imprévoyance militaires. Et malgré la route, défoncée au moment du dégel, malgré l'usure effrayante des véhicules, malgré le surmenage imposé aux conducteurs, il n'y eut pas d'interruption dans ce défilé incessant qui montait et descendait jour et nuit pendant des semaines, durant des mois. M. Paul Heuzé raconte qu'il y eut deux crises redoutables, celle de la route, celle des voitures. Pourtant, écrit-il, il n'y eut pas de troisième crise ! « La troisième crise, ç'aurait été celle des hommes ; il n'y en eut pas. Là

où la route, là où le matériel avaient donné mille craintes, les hommes n'en donnèrent aucune, tellement, dès qu'ils eurent commencé et compris leur tâche, on les sentait décidés « à tenir envers et contre tout » ! Il raconte aussi que le 22 février, un des généraux commandant devant Verdun avait dit au Service automobile :

« Il faut que vous teniez quinze jours, jour et nuit. » Un médecin du groupe, présent, répondait : « Mon général, les voitures le pourront peut-être ; les hommes, je ne le crois pas. » Or ce sont les hommes qui ont résisté le mieux, non pas pendant quinze jours, mais pendant plusieurs mois.

Nombreux d'ailleurs furent les conducteurs tués ou blessés par le bombardement, sans compter tous ceux qui y laissèrent leur santé.

On éprouve un serrement de cœur lorsque, ouvrant ce **Journal d'un soldat de dix-huit ans**, on regarde la charmante figure de Philippe Reynier, tué par un obus, entre Cormicy et Châlons-le-Verger, au nord de Reims, le 10 octobre 1918. A lire ce livre, le regret s'accroît. Une telle bonne humeur, tant d'entrain, de joie de vivre, un si vif amour de la nature, de la beauté s'y révèlent, qu'on ne peut pas croire que ce charmant jeune homme ne soit plus parmi nous. Il méritait de vivre, et les pages qu'il nous laisse témoignent d'un don réel, d'un talent que les années auraient fait s'épanouir. Il avait des qualités très françaises, et même, dans les quelques vers glissés entre les feuillets de ce journal on trouve de la grâce, une émotion fine qui se dégage d'une forme encore un peu impersonnelle. Tout l'amuse, tout l'intéresse. Le lundi 27 mai 1917, il écrit :

Il y a l'infinie douceur des vieilles petites choses passées qui s'en reviennent... Et puis les espoirs de l'avenir, vagues comme de blancs nuages dans le ciel... Il y a encore les phrases neuves à dévider comme des parures de reine accordées à une esclave... Et alors, ô Seigneur, la brutalité du décor quotidien s'efface... Et je n'ai plus le courage d'en vouloir à cette guerre qui me fera trouver plus beau l'avenir.

On a joint à ce « journal » un conte de Philippe Reynier : *Goutte de Clarté au pays des Destinées simples*, qui parut dans la *Presqu'île* de septembre 1918. C'est un récit alerte, où l'imagination et la fantaisie se parent de fraîches images.

Dans l'avertissement, M. Jean Marot nous dit de son livre,

Ceux qui vivent : « Ce sont des notes prises à la hâte, en trois ans de première ligne, dans les rares loisirs laissés par la paperasse, le téléphone, les tournées en secteur et les alertes, selon les impressions fuyantes des heures de calme et de détresse. » Mais en général, ce sont plus que des notes. M. Jean Marot est un méditatif, un philosophe, et il m'a fait quelquefois penser à Vauvenargues. Il a divisé son livre en trois parties.

La première est intitulée : *Les Emotions*. Emotions toutes mêlées de sensations violentes et primordiales, telles que manger, boire, dormir, se reposer, être en sécurité. La guerre, en redonnant aux hommes le goût de ces plaisirs aussi simples qu'impérieux, leur a fait sentir combien riche était la vie et à quel point elle valait la peine d'être vécue. Un chapitre de cette première partie : « le Cœur » est une méditation, avec exemples à l'appui, sur l'amour pendant cette guerre. « Toujours », « c'était le grand mot des amoureux », écrit M. Jean Marot.

Ils n'osent plus maintenant. Ils ne se font plus de promesses, ils n'exigent plus de serments... Soumis, comme nous, au temps et à la mort, le divin archer en devient plus humain. Quittant le masque romantique, il perd son air fatal... S'accommodant de ses entraves, il en sourit. Il va redevenir tout à fait XVIIIe siècle : un charmant petit dieu espiègle et spirituel, libertin et libéral.

La deuxième partie, qui s'appelle *les Devoirs*, témoigne d'un noble stoïcisme, mais sans rien d'apprêté, ni de convenu. Car l'action terrible est nécessaire, est toujours présente. Aujourd'hui on ne peut se défendre d'une certaine mélancolie lorsque l'auteur déclare :

Nous sommes tous pauvres ici. Du moins, les biens de ce monde nous distinguent peu. Excellente épreuve, où le pauvre se constate égal au riche ; où le riche apprend la simplicité, avec confiance.

Enfin, dans la troisième partie, *les Pensées*, M. Jean Marot se hausse jusqu'à des méditations sur le beau, sur la mort, sur le mystère éternel. Malgré les contingences douloureuses, il n'a jamais cessé de donner à l'esprit, à l'intelligence leur première place.

PAUL AESCHIMANN.

§

M. Edouard Helsey, correspondant du *Journal* en Orient, a réuni ses très intéressantes notes sous un titre d'une justesse

parfaite, **Les aventures de l'armée d'Orient,** car ce son de véritables aventures par où cette armée eut à passer : surprises, trahisons, échecs et victoires. L'auteur ne conte pas toutefois ces dernières; il avait dû, vaincu par la maladie, quitter l'Orient peu après le détrônement de Constantin. A partir de ce moment, la situation s'éclaircissait et on pouvait prévoir, après les dures semailles de 1915 et 1916, la récolte glorieuse de 1918.

Ce récit de notre intervention dans les Balkans provoque diverses réflexions, et celle-ci, d'abord, que toutes nos épreuves vinrent de la volonté hostile, à nous et à leurs peuples, des petits rois de là-bas, exception faite bien entendu du roi Pierre de Serbie, mais de lui seul, car le roi Nicolas de Montenegro fut équivoque. Si tous ces Etats balkaniques avaient été des républiques, ils se seraient prononcés en notre faveur dès le début, et la guerre eût été écourtée de deux ans, peut-être de trois.

En effet, ce n'était pas une idée absurde que de chercher à reconstituer contre la Turquie et ses alliés centraux le bloc balkanique qui avait fait merveille en 1912. Même Constantin et Ferdinand, au début, auraient pu marcher avec nous, et si tous les Balkans s'étaient levés au printemps de 1915 après l'échec de la ruée *nach Paris* et de la course *nach Calais*, la guerre aurait pu prendre fin par l'écroulement de l'Autriche à la fin de cette année. Que de vies humaines épargnées ! Que de richesses sauvées !

Dans ces premiers jours de la guerre, le grand coupable ce fut le roi Carol de Roumanie qui se conduisit, en Hohenzollern plus qu'en Roumain. Plus tard, ce fut le tsar Ferdinand de Bulgarie, qui, après la grande reculade russe de l'été de 1915, crut la victoire allemande assurée et leva le masque. Plus tard encore, ce fut le basileus Constantin de Grèce, qui, pendant tout 1916, essaya de nous frapper dans le dos.

Sans doute les puissances de l'Entente ont commis bien des fautes, l'Angleterre en faisant décider la malencontreuse expédition des Dardanelles, la Russie en contrecarrant ou trahissant la Roumanie, l'Italie en soutenant Constantin contre Venizelos, nous-mêmes en usant de trop de longanimité, mais tout cela fut la conséquence de la fourberie de ces divers rois. Ils étaient tous imbus du sentiment de leur pouvoir propre, pleins de mépris pour leurs peuples et pleins d'admiration et de confiance dans les Kaisers, et, profitant du prestige de leur royauté, ils étaient arrivés à

sophistiquer l'âme de leurs sujets et à créer un faux sentiment national qui pouvait faire illusion au loin. Constantin a déployé dans ce genre une habileté vraiment machiavélique. Si notre gouvernement, négligeant les sympathies des monarchies alliées pour sa cause royale, l'avait mis, dès la dissolution de la Boulé (octobre 1915), en demeure de se soumettre ou de se démettre, on aurait pu préparer pour la fin de 1916 la grande attaque qui reconquit Monastir et qui, avec l'appui de l'armée grecque, eût jeté bas la Bulgarie d'abord et l'Autriche ensuite. La révolution bolchévique de Russie eût été prévenue, et c'était la guerre finie deux ans plus tôt, l'Allemagne vaincue et la Russie sauvée. Le trône de Constantin a coûté cher au monde !

HENRI MAZEL.

§

M. Reidar Œksnevad est resté pendant la guerre à Paris, **Terre étrangère** d'où il envoyait chez lui, en Norvège, des articles dont il vient de réunir quelques-uns en volume. Sa position dans le conflit était des plus nettes : il a pris parti pour les Alliés et contre l'Allemagne, responsable de la guerre. Mais il ne discute pas, sans doute parce que cela lui paraît évident, et aussi parce qu'il n'a pas de goût pour écrire sur la politique. Une seule fois il critique avec quelque développement une conception d'ordre politique : l'idée, sur laquelle a insisté Maeterlinck, de l'absence totale de motifs matériels et égoïstes dans la résolution prise par la Belgique de défendre sa neutralité. M. Reidar Œksnevad ne veut pas accuser la Belgique d'égoïsme et diminuer le mérite des Belges. Il montre, au contraire, que ce mérite a consisté d'abord à voir clair et à comprendre que la Belgique ne pourrait pas exister comme Etat indépendant si l'on laissait l'Allemagne écraser la France, et l'exposé rapide, mais clair et complet de son raisonnement permet de juger qu'il s'est intéressé aux questions politiques, et saurait les traiter avec talent.

On peut s'en rendre compte aussi par la plupart de ses autres articles. Les uns sont des « choses vues », contributions à un essai de psychologie populaire, mêlées de quelques sobres réflexions personnelles, mais où il laisse au lecteur le soin de formuler des conclusions. Les autres, qui rentrent mieux dans sa spécialité, sont consacrés à des écrivains, et là, il prend, pour ainsi

dire, lui-même la parole plus volontiers. Mais comme il s'agit d'œuvres relatives à la guerre, et d'écrivains morts de la guerre, soit au front, soit à l'arrière, il ne peut s'agir de littérature pure. Leur qualité littéraire est appréciée avec finesse, mais en quelques lignes, car c'est l'attitude en face de la guerre qui est, ici, l'objet principal du critique, et l'on voit, par cette curiosité même, que la guerre l'a détourné passagèrement de la littérature pour l'amener à une analyse psychologique et morale, qui est, en définitive, un aspect de la politique.

Je ne peux noter ici les jugements de M. Reidar Œksnevad sur tel écrivain en particulier, et malheureusement je ne peux parler d'un jugement d'ensemble. Le livre est un recueil d'articles, non une étude. Il donne trop d'importance aux écrivains de tendance belliqueuse ou même militariste, et risque ainsi de tromper le public norvégien, mais cela résulte du hasard des lectures de l'auteur, et non d'aucune affirmation de sa part.

P.-G. LA CHESNAIS.

A L'ÉTRANGER

Allemagne

APRÈS LES ÉLECTIONS. — Les résultats des élections au premier Reichstag de la république allemande n'ont pas surpris ceux qui ont suivi de près les événements dont l'ancien empire des Hohenzollern a été le théâtre au cours de ces derniers mois. Le coup d'état Kapp-Luttwitz, dont les effets ont été paralysés par la grève générale, décrétée par le gouvernement ; l'insurrection dans la Ruhr, réprimée par la force armée ; la révolte des brigades de la Baltique qui refusaient de se laisser désarmer et que les pouvoirs publics étaient incapables de ramener à l'ordre : autant de causes d'inquiétude et de mécontentement qui se traduisaient d'une façon différente selon les classes de la population. La bourgeoisie libérale ne pardonnait pas au gouvernement d'avoir employé contre la sédition militaire l'arme révolutionnaire des grèves. Les masses ouvrières reprochaient aux socialistes de la coalition de n'avoir rien fait pour réaliser les réformes qui font partie de leur programme de socialisation. En outre, les difficultés de la vie matérielle, que la signature de la paix n'a pas atténuées,

n'ont pas peu contribué à rendre impopulaire les partis de la coalition qui avaient assumé la tâche de faire goûter au peuple allemand les bienfaits de la république.

Les socialistes majoritaires et les démocrates ont donc été les victimes de la mauvaise humeur des électeurs et surtout des électrices, qui, si l'on en croit les journaux, se sont vengés des ennuis que leur procure le régime de guerre qui subsiste toujours en matière de ravitaillement. Les ouvriers, abandonnant M. Scheidemann et ses amis, ont passé en masses aux indépendants, qui leur ont promis la nationalisation de toutes les entreprises d'intérêt public et l'institution du régime des conseils se substituant au Reichstag dans toutes les questions d'ordre économique. Les voix apportées à l'ancien groupe Haase ont donc doublé depuis les élections à l'Assemblée nationale du 19 janvier 1919. De deux millions elles ont passé à 4 millions, et les socialistes majoritaires, qui l'an dernier avaient réuni 11.112.450 suffrages, n'en obtiennent plus que 4.721.000. Ils auront au Reichstag 111 sièges, alors qu'ils en avaient 163 à l'Assemblée nationale. Les indépendants, qui n'étaient que 22, seront au nombre de 75.

L'échec des démocrates est plus significatif encore. On pouvait les considérer après la révolution comme l'espoir de la nouvelle Allemagne, le noyau politique autour duquel se cristalliseraient les aspirations de la bourgeoisie progressiste (et l'on sait le rôle important que l'élément israélite a toujours joué dans cette bourgeoisie). Leurs principaux organes, la *Gazette de Francfort* et le *Berliner Tageblatt*, prétendant reprendre le fil coupé par l'opération bismarckienne, s'étaient érigés en champions de l'Allemagne unitaire, selon les principes du Parlement de Francfort. Il ne faut pas s'étonner de voir maintenant la *Frankfurter* (9 juin) pousser des cris de détresse et affirmer que l'Allemagne a « mal aux cheveux ». De 75 qu'ils étaient les démocrates sont tombés à 45, et quelques-uns des députés de ce groupe avaient déjà abandonné le parti avant les élections pour faire campagne avec le parti populaire. C'est ainsi que M. Wiemer, ancien ministre de la coalition, dont l'évolution vers la droite fut très remarquée, apporta un appui important à un groupe dont les visées étaient jusqu'à présent assez mal définies. On ne saurait cependant trop souligner le succès qu'il vient de remporter, car son rôle va être prépondérant dans l'évolution de la politique

allemande. La *Deutsche Volkspartei*, au moment des élections par l'Assemblée constituante, avait recueilli les épaves de l'ancien groupe national libéral et certains éléments conservateurs modérés. De 21 sièges qu'il détenait, il passe maintenant à 62, ayant triplé le nombre de ses suffrages (3 millions au lieu d'un). C'est sous son patronage que se sont fait élire les Hugo Stinnes et les Siemens, magnats de l'industrie, dont le premier vient de réaliser un trust de journaux, auprès duquel le groupe britannique de Lord Nordcliffe fera assez maigre figure. Il dispose de l'argent, il disposera aussi de l'influence.

Le parti populaire a eu l'habileté de se désolidariser complètement des entreprises prétoriennes Kapp-Luttwitz et autres. Il réprouve également l'antisémitisme, qui est le tremplin des conservateurs purs, hobereaux et pangermanistes. Soyez persuadés que certains grands Juifs ont abandonné le terrain peu solide de la démocratie pour y adhérer. Par son programme il se rallie aux principes généraux de la Constitution du 11 août, tout en spécifiant que ces principes pourront être modifiés. C'est donc, provisoirement du moins, un parti républicain, mais il ne faut pas oublier qu'il assume l'héritage de l'ancien parti national-libéral, qui fit preuve à l'égard de Bismarck d'une fidélité à toute épreuve. Sa politique sera donc surtout faite de regrets du passé. Le souvenir d'une Allemagne triomphante inspirera sa conduite dans l'avenir.

Le troisième groupe qui participait à la coalition gouvernementale a été moins atteint que les deux autres. Parti confessionnel, le Centre a toujours disposé des troupes disciplinées qui lui étaient restées fidèles, malgré les tempêtes de la révolution. L'Assemblée nationale avait amené à Weimar les mêmes figures que l'on avait déjà vues au Reichstag impérial, et un centriste, M. Fehrenbach, après avoir présidé le dernier Parlement de Guillaume II, fut élu président de la nouvelle Assemblée républicaine. La politique fiscale de M. Erzberger a cependant atteint directement le prestige du Centre. Les Bavarois, mécontents de l'esprit unificateur qui avait dicté les dernières mesures financières, commencèrent par faire entendre leurs protestations et se séparèrent enfin du Centre, pour créer un parti populaire bavarois, catholique, mais nettement fédéraliste. Ce parti, sous la direction de M. Heim, a recueilli près d'un million de voix et s'est vu attribuer 21 sièges, 25, si l'on tient compte des 4 sièges que

l'union des paysans bavarois a pu conserver (elle en avait 4 à l'Assemblée nationale) Le Centre, qui avait obtenu plus de 5 millions de suffrages, en a recueilli moins de 3 millions : il n'aura plus que 68 sièges au lieu de 88. Les populaires bavarois posent comme condition à leur collaboration à la politique du Centre l'élimination complète de M. Erzberger, qui a été réélu dans le Wurtemberg, bien que le comité central du parti eût refusé d'accepter sa candidature. Pour eux, le principe fédératif, qu'ils considèrent comme la base même de l'empire, prime toutes les autres questions.

Rappelons enfin que les conservateurs, qui s'intitulent parti national allemand, renforcent considérablement leurs positions. Ils avaient 42 députés à l'Assemblée nationale ; au Reichstag ils seront 66.

Quelles que soient les nouvelles coalitions qui se forment en vue de constituer un gouvernement, il apparaît dès maintenant, et c'est la principale leçon qu'on peut tirer de la consultation populaire du 6 juin, que l'Allemagne ne sera jamais un pays de régime parlementaire. Les Alliés ont voulu faire la paix avec un Etat constitutionnel, où des ministres responsables devant le Parlement dirigeraient la politique. Or, que s'est-il passé ? Des politiciens, compromis par leurs tractations avec l'ancien régime, sont venus aux affaires, avec le dessein bien arrêté de liquider le traité de paix sans en observer les clauses. Ce ne sont pas des ministres en face desquels s'est trouvée l'Entente. Ce sont des syndics de faillite. Dix-huit mois de vie politique, à Weimar d'abord, à Berlin ensuite, auraient pu mettre en relief des hommes nouveaux, les hommes de la révolution, qui eussent ouvert à l'Allemagne des voies nouvelles. Mais nous avons eu devant nous les mêmes gens accomplissant les mêmes tâches : à l'intérieur, vivre au jour le jour, en louvoyant entre les partis ; à l'extérieur, esquiver les engagements pris à Versailles.

N'est-ce pas le mode d'élection lui-même qui, forcément, ramène dans la capitale le même personnel politique, celui de Guillaume II ? Les Allemands se vantent d'appliquer le système de représentation proportionnelle le plus perfectionné que l'on puisse imaginer. Avant de se séparer, l'Assemblée nationale en a encore amélioré les dispositions. Le pays est divisé en 35 circonscriptions électorales, dont 3, certaines portions territoriales ayant été

soumises au plébiscite, n'ont pas voté. Les 1re (Prusse orientale), 10e (Haute-Silésie) et 14e (Sleevig-Holstein) sont représentées provisoirement au Reichstag par leurs anciens députés à l'Assemblée, au nombre de 42. Les circonscriptions électorales sont réunies en 19 groupes de circonscriptions, dont quelques-uns n'en comprennent qu'une seule, d'autres deux, d'autres enfin (au nombre de 3) en comprennent trois. C'est ainsi que le 12e groupe englobe par exemple la 22e (Cologne-Aix-la-Chapelle) et la 23e (Coblence-Trêves).

Le nombre des députés n'est pas fixé d'avance ; il est déterminé par la quantité des suffrages exprimés, à raison d'un député pour 60.000 bulletins déposés. Tous les Allemands, hommes et femmes, âgés de plus de 20 ans, sont électeurs, sauf les militaires. Dès qu'un député recueille plus de 60.000 suffrages, il est élu de droit. Les listes des différentes circonscriptions réunies dans un groupe se partagent les restes, mais il est précisé que, dans un groupe de circonscriptions qui en comprend trois, une liste devra avoir recueilli au moins 30.000 voix pour pouvoir s'additionner aux listes des deux autres circonscriptions et obtenir un siège. Enfin, pour chaque parti en présence, des listes d'empire se partagent les restes de chaque circonscription. Seulement, il a été stipulé qu'aucun parti ne pourra obtenir, sur la liste d'empire qui totalise les restes inutilisés plus de sièges qu'il n'en a obtenu dans les circonscriptions. C'est ainsi que les communistes, qui ont recueilli, dans toute l'Allemagne, un total de 438.000 voix, n'auront que deux représentants, vu qu'un seul de leurs candidats est arrivé au total de 60.000 voix, exigé pour se faire attribuer un siège dans les circonscriptions. Ce système ultra-perfectionné aboutit donc à ce résultat que 318.000 voix restent inutilisées. Les législateurs de l'Assemblée nationale ont introduit dans la loi électorale cette clause limitative, pour empêcher les petits partis, dont les voix sont disséminées dans tout l'empire, d'obtenir des représentations assez fortes pour pouvoir entraver le travail parlementaire.

Mais à quoi aboutit toute cette mathématique pédante ? Ces circonscriptions qui vont par un, qui vont par deux, qui vont par trois sont le résultat de conceptions arbitraires, destinées à favoriser tel ou tel parti. La double attribution des restes entraîne cette conséquence que les électeurs sont représentés par des dé-

putés qu'ils n'ont pas choisis et dont ils ignorent les noms. Les chefs de partis établissent les listes et les citoyens sont appelés à approuver ces listes sans connaître la valeur des candidats. C'est la taylorisation du suffrage universel ; la fabrication des députés en série.

Sous un régime d'opinion, dans un pays où l'éducation politique est très avancée, ce système peut avoir des avantages. La hiérarchie des capacités s'établit alors d'elle-même et les chefs s'imposent par le prestige qu'ils exercent dans le pays tout entier. Mais l'Allemagne naît à peine à la vie publique, le peuple sort de l'état de domestication, en admettant même qu'il en soit sorti. Il y serait de première nécessité que le candidat pût entrer en contact direct avec ses électeurs et qu'il fût responsable devant eux. Ainsi, par pénétration réciproque, se ferait à la fois l'éducation de l'électeur et l'éducation de l'homme politique. La lutte électorale mettrait en relief des personnalités nouvelles qui seraient peut-être capables de sortir le pays du marasme où il risque de sombrer. Le peuple connaît-il seulement le problème qui se poserait devant lui dans l'avenir? lui a-t-on expliqué les responsabilités de la guerre et les causes de la défaite ? Il vit sur des mensonges propagés par les chefs de file, et les programmes électoraux ne lui ont parlé que de la possibilité d'esquiver des conséquences du traité de paix.

Trimborn ou Fehrenbach, Scheidemann ou David, Hausmann ou Dernburg, Hinze ou Stresemann, quel que soit l'homme que choisisse le président Ebert pour refaire la coalition ministérielle, ce sera toujours un homme de l'ancien régime et qui perpétuera le gâchis.

HENRI ALBERT.

§

Russie.

A PROPOS DES POURPARLERS BOLCHEVIKO-BRITANNIQUES. — Au moment où j'écris ces lignes, personne ne sait à quoi aboutiront pratiquement les pourparlers entre Lloyd George et Krassine et s'ils auront un résultat immédiat quelconque. Mais on peut être sûr qu'en fin de compte ils ne contribueront pas à la consolidation de l'amitié russo-anglaise. En effet, les bolchéviks ne sympathiseront jamais avec le gouvernement anglais d'aujourd'hui, qu'ils considèrent comme profondément anti-communiste et hostile à

soumises au plébiscite, n'ont pas voté. Les 1re (Prusse orientale), 10e (Haute-Silésie) et 14e (Slesvig-Holstein) sont représentées provisoirement au Reichstag par leurs anciens députés à l'Assemblée, au nombre de 42. Les circonscriptions électorales sont réunies en 19 groupes de circonscriptions, dont quelques-uns n'en comprennent qu'une seule, d'autres deux, d'autres enfin (au nombre de 3) en comprennent trois. C'est ainsi que le 12e groupe englobe par exemple la 22e (Cologne-Aix-la-Chapelle) et la 23e (Coblence-Trêves).

Le nombre des députés n'est pas fixé d'avance ; il est déterminé par la quantité des suffrages exprimés, à raison d'un député pour 60.000 bulletins déposés. Tous les Allemands, hommes et femmes, âgés de plus de 20 ans, sont électeurs, sauf les militaires. Dès qu'un député recueille plus de 60.000 suffrages, il est élu de droit. Les listes des différentes circonscriptions réunies dans un groupe se partagent les restes, mais il est précisé que, dans un groupe de circonscriptions qui en comprend trois, une liste devra avoir recueilli au moins 30.000 voix pour pouvoir s'additionner aux listes des deux autres circonscriptions et obtenir un siège. Enfin, pour chaque parti en présence, des listes d'empire se partagent les restes de chaque circonscription. Seulement, il a été stipulé qu'aucun parti ne pourra obtenir, sur la liste d'empire qui totalise les restes inutilisés plus de sièges qu'il n'en a obtenu dans les circonscriptions. C'est ainsi que les communistes, qui ont recueilli, dans toute l'Allemagne, un total de 438.000 voix, n'auront que deux représentants, vu qu'un seul de leurs candidats est arrivé au total de 60.000 voix, exigé pour se faire attribuer un siège dans les circonscriptions. Ce système ultra-perfectionné aboutit donc à ce résultat que 318.000 voix restent inutilisées. Les législateurs de l'Assemblée nationale ont introduit dans la loi électorale cette clause limitative, pour empêcher les petits partis, dont les voix sont disséminées dans tout l'empire, d'obtenir des représentations assez fortes pour pouvoir entraver le travail parlementaire.

Mais à quoi aboutit toute cette mathématique pédante ? Ces circonscriptions qui vont par un, qui vont par deux, qui vont par trois sont le résultat de conceptions arbitraires, destinées à favoriser tel ou tel parti. La double attribution des restes entraîne cette conséquence que les électeurs sont représentés par des dé-

putés qu'ils n'ont pas choisis et dont ils ignorent les noms. Les chefs de partis établissent les listes et les citoyens sont appelés à approuver ces listes sans connaître la valeur des candidats. C'est la taylorisation du suffrage universel ; la fabrication des députés en série.

Sous un régime d'opinion, dans un pays où l'éducation politique est très avancée, ce système peut avoir des avantages. La hiérarchie des capacités s'établit alors d'elle-même et les chefs s'imposent par le prestige qu'ils exercent dans le pays tout entier. Mais l'Allemagne naît à peine à la vie publique, le peuple sort de l'état de domestication, en admettant même qu'il en soit sorti. Il y serait de première nécessité que le candidat pût entrer en contact direct avec ses électeurs et qu'il fût responsable devant eux. Ainsi, par pénétration réciproque, se ferait à la fois l'éducation de l'électeur et l'éducation de l'homme politique. La lutte électorale mettrait en relief des personnalités nouvelles qui seraient peut-être capables de sortir le pays du marasme où il risque de sombrer. Le peuple connaît-il seulement le problème qui se poserait devant lui dans l'avenir? lui a-t-on expliqué les responsabilités de la guerre et les causes de la défaite ? Il vit sur des mensonges propagés par les chefs de file, et les programmes électoraux ne lui ont parlé que de la possibilité d'esquiver des conséquences du traité de paix.

Trimborn ou Fehrenbach, Scheidemann ou David, Hausmann ou Dernburg, Hinze ou Stresemann, quel que soit l'homme que choisisse le président Ebert pour refaire la coalition ministérielle, ce sera toujours un homme de l'ancien régime et qui perpétuera le gâchis.

HENRI ALBERT.

§

Russie.

A PROPOS DES POURPARLERS BOLCHEVIKO-BRITANNIQUES. — Au moment où j'écris ces lignes, personne ne sait à quoi aboutiront pratiquement les pourparlers entre Lloyd George et Krassine et s'ils auront un résultat immédiat quelconque. Mais on peut être sûr qu'en fin de compte ils ne contribueront pas à la consolidation de l'amitié russo-anglaise. En effet, les bolchéviks ne sympathiseront jamais avec le gouvernement anglais d'aujourd'hui, qu'ils considèrent comme profondément anti-communiste et hostile à

leur action. Je crois même que, parmi tous les Etats occidentaux, c'est l'Angleterre que les bolchéviks détestent le plus. Ils ont hérité cette haine contre l'Angleterre des impérialistes prussiens, dont l'influence se fait sentir sur ce point comme sur beaucoup d'autres en Russie soviétique.

J'ai entre les mains un document qui caractérise bien les sentiments anglophobes répandus dans les milieux bolchévistes de Russie. Ce document se rapporte à l'époque de la fameuse affaire de Lockhart, représentant officiel d'Angleterre, accusé par les bolchéviks d'un complot et arrêté à Moscou en 1918. Après un séjour peu agréable dans les cachots communistes, M. Lockhart fut relâché pour attendre sa comparution devant un « tribunal révolutionnaire ». Comme cette perspective ne le réjouissait pas beaucoup, il préféra quitter la Russie et rentrer à Londres. Le tribunal bolchéviste le jugea par contumace et le condamna à la peine de mort.

La publication officielle de ce verdict fut suivie d'un appel, non moins officiel, des bolchéviks russes au « prolétariat communiste d'Angleterre » pour qu'il se chargeât de l'exécution de la sentence prononcée à Moscou contre la personne de M. Lockhart.

La mise en liberté (préventive) de M. Lockhart provoqua une protestation publique de la part d'un groupe de fonctionnaires bolchéviks. Ce document curieux parut dans un organe officiel (*l'Hebdomadaire de la Commission Extraordinaire Panrusse*, 1918, n° 3), publié par la plus puissante des administrations gouvernementales des Soviets. Il a pour titre : *Pourquoi faites-vous des gentillesses ?* et on y lit ce qui suit :

La révolution nous instruit. Elle démontre que pendant une furieuse guerre civile on ne peut pas faire des gentillesses. Nous avons décrété la terreur contre tous nos ennemis et, après l'assassinat du camarade Ouritzky et l'attentat contre notre cher camarade en chef Lénine, nous nous sommes décidés à appliquer cette loi terroriste non pas sur le papier, mais en réalité. Dans de nombreuses villes les otages furent fusillés en masse. Et ç'a été bien. En pareils cas les demi-mesures sont le pire, elles ne font qu'exciter les ennemis et ne les affaiblissent pas. Mais voici qu'il nous tombe sous les yeux la relation d'un acte de la Commission extraordinaire Panrusse qui contredit, d'une façon criante, toute notre tactique. Lockhart, — celui-là même qui faisait tout pour anéantir le pouvoir soviétique, pour exterminer nos chefs, qui lançait des millions de livres anglaises pour nous corrompre, Lockhart, qui sait,

sans aucun doute, beaucoup de ce qu'il nous serait important de connaître — est relâché.

Et dans *Le Messager du Comité central exécutif Panrusse*, nous lisons ces lignes touchantes :

Lockhart (une fois que sa responsabilité eut été établie) quitta les locaux de la *Commission extraordinaire panrusse* très confus.

Protestant contre les « gentillesses » de la Commission vis-à-vis de M. Lockhart, les auteurs du document s'adressent aux chefs de la Commission et leur demandent :

Dites-nous pourquoi vous n'avez pas fait subir à Lockhart les tortures les plus raffinées (*sic* !), pour lui extorquer des renseignements et des adresses qu'un semblable personnage devait avoir en quantité ? Si vous l'aviez fait, vous auriez pu facilement découvrir toute une série d'organisations contre-révolutionnaires et peut-être même les priver de leurs moyens financiers, ce qui eût équivalu à leur anéantissement complet. Dites-nous pourquoi vous l'avez laissé « quitter » la commission extraordinaire « très confus », au lieu de lui faire subir de telles tortures dont la seule description suffirait pour qu'une horreur glaciale envahît les âmes des contre-révolutionnaires. Ou peut-être, deviez-vous le laisser « quitter la commission extraordinaire, très confus », pour ne pas provoquer la colère du gouvernement britannique. Mais c'est renoncer entièrement à la position marxiste dans la politique étrangère (*sic*). Il doit être évident pour nous tous que la pression faite sur nous par les Anglais ne dépend que des forces dont disposent leurs impérialistes et de la situation intérieure de leur pays. Les Anglais font sur nous toute la pression qu'ils peuvent et la mise à la torture d'un Lockhart ne pouvait pas augmenter cette pression.

Donc assez de gentillesses! Abandonnez cet ignoble jeu à la « diplomatie » et « aux représentations ». On a coffré un voyou dangereux. Il ne reste qu'à tirer de lui tout ce qu'on peut et ensuite à l'envoyer dans un autre monde!

Suivent les signatures du président du comité local du parti communiste, du chef de l'état-major révolutionnaire, d'un de ses adjoints et de son secrétaire et du commissaire aux armées.

La haine des bolchéviks contre les Anglais n'a pas diminué depuis l'époque de l'affaire Lockhart. Au contraire, elle s'est accrue encore. Et une réconciliation est d'autant moins possible que l'essentiel du bolchévisme consiste en sa volonté et en sa force d'expansion. Contenu dans les frontières russes, penché sur lui-même, il ne saurait exister longtemps. C'est sa projection à l'exté-

rieur, projection spirituelle sous la forme de propagande et projection matérielle sous la forme d'action militaire, qui lui donne la possibilité de durer encore. Au fur et à mesure que l'Occident liquide les conséquences économiques de la guerre et sort de cet état chaotique qui engendre des mouvements d'anarchie indécise dans les masses populaires souffrant de la vie chère, etc., les chances du bolchévisme en Europe et en Amérique deviennent de moins en moins sérieuses et il s'est vu obligé de reporter ses espoirs sur l'Orient. Mais c'est précisement en Orient qu'il se heurte à une autre volonté et à une autre force d'extension : celles de l'Empire Britannique. Pour que la propagande et l'action militaire du bolchévisme obtienne quelque succès en Asie, celui-ci doit y combattre l'impérialisme britannique. Pour maintenir ses positions aux Indes, en Perse, en Asie Mineure, l'impérialisme britannique doit combattre le bolchévisme. Une trêve est possible, j'en conviens, mais une paix, non.

Je crois donc qu'en définitive les pourparlers entre Lloyd George et Krassine n'amèneront pas une réconciliation entre la Russie soviétique et l'Angleterre bourgeoise. Mais ce qui me préoccupe, ainsi que beaucoup de mes compatriotes, c'est l'influence que le fait même de ces pourparlers peut exercer sur les relations russo-anglaises dans l'avenir.

Rien n'est éternel sous le soleil. Et le bolchévisme ne l'est pas non plus. Un jour viendra où la Russie vivra d'une vie nouvelle et aura un nouveau gouvernement à la place de celui de Lenine. Ce nouveau gouvernement sera nécessairement anti-bolchéviste et il s'appuiera sur toute cette grande majorité de la population russe, qui est maintenant profondément antibolchéviste, mais ne peut pas encore se libérer du joug du bolchévisme. Il est hors de doute qu'après la chute du pouvoir de Lénine on jugera hommes et choses de Russie comme se rapportant au bolchévisme. C'est ainsi que nous apprécierons aussi les nations et les états étrangers. Voilà ce qui nous trouble, moi et beaucoup de mes pareils, antibolchéviks et ententophiles russes, quand nous pensons aux effets des conversations de Lloyd George et Krassine. Nous craignons que ces conversations ne soient utilisées plus tard par ceux dont le mot d'ordre reste toujours le fameux: *Gott strafe England !*

G. ALEXINSKY.

VARIÉTÉS

Les « lis d'or » des Chinoises. – Euphémisme s'il en fut, pour désigner, en Chine, les pieds mutilés des femmes, ces pieds difformes et torturés qui sont considérés comme un des ornements de la beauté au pays de Confucius.

Toute la Chine sacrifie à cette mode disgracieuse et barbare. Les femmes que l'on rencontre, qui ont conservé leur pied naturel, ne sont généralement pas des Chinoises, mais des Mandchoues.

Les Chinois disent : « Chaque pied mutilé a coûté un seau de larmes. » En effet, pendant trois ans au moins, le pied de l'enfant est replié en dedans, douloureusement comprimé au moyen de bandages, jusqu'à ce qu'une déformation définitive s'en suive. Le traitement commence vers la sixième année.

Le résultat est que les Chinoises ne peuvent pour ainsi dire plus marcher ou du moins faire de longues courses, vaquer aux travaux des champs, si ce n'est assises et se traînant comme des culs-de-jatte d'un sillon à l'autre. On voit dans les rues de toutes jeunes femmes s'appuyer sur un bâton pour faire quelques pas, se tenir aux murs, avancer lentement, les jambes raides, la fonction du genou devenant inutile, les doigts de pieds n'agissant plus, le pied posant à terre comme un moignon.

On a donné diverses explications de cette mode stupidement cruelle. Les deux qui reviennent le plus souvent sont les suivantes : le Chinois y verrait le moyen aussi pratique évidemment qu'inhumain de retenir sa femme au foyer ; ensuite elle satisferait son goût pour les formes opulentes propices d'ailleurs à l'enfantement, qui sont le résultat de l'inaction forcée à laquelle la femme est ainsi condamnée. Quelqu'un a dit aussi : « Nulle part la femme n'a été plus étrangement pétrie par le rêve amoureux du mâle qu'en Chine... Pour que ces créatures de rêve aient la ployante grâce du saule, que chacun de leurs mouvements soit comme une défaillance voluptueuse, pour qu'elles ne semblent pas appartenir à la terre, l'homme a broyé leurs pieds : la Chinoise titube et ondule sur ses précieuses ridicules petites mules brodées qui donnent à sa démarche une frêle gaucherie élégante, sexuelle. La suprême pudeur de la Chinoise est de cacher ses pieds, devenus pour l'homme le symbole de son sexe. »

Quoi qu'il en soit, dans la crainte de ne pas trouver un jour de mari à leur fille, si celle-ci n'a point de « lis d'or », les parents la soumettent dès son enfance à la torture que nous avons décrite.

Il n'apparaît malheureusement pas que cette coutume doive être totalement abolie dans un avenir prochain, malgré la campagne poursuivie en Chine par les étrangers qui ont fondé des sociétés de propagande, dont les résultats sont médiocres. La réforme n'a guère conquis que les grandes villes, principalement celles des côtes, où prédomine l'influence étrangère ; elle est même ignorée d'une grande partie des campagnes. Nous pensons que la réforme, pour qu'elle se généralise, doit venir de l'autorité chinoise et être édictée par elle.

C'est ce qu'avait compris l'impératrice douairière en ordonnant par un édit aux femmes chinoises de renoncer à cette mode et de suivre l'exemple des femmes mandchoues. Les réformateurs chinois s'élèvent également contre cette coutume dans des proclamations ou des poèmes adressés au peuple ; un des plus notoires est M. Liang Chi-Chao, ancien ministre de la Justice et des Finances. Il faut que leur action soit soutenue, du dehors, mais qu'avant tout les Chinois, qui prétendent pousser la Chine vers le progrès, s'efforcent d'abolir un spectacle qui, lorsqu'on y pense, peut donner de leurs compatriotes une fâcheuse opinion.

ANDRÉ DUBOSCQ.

ÉCHOS

« Imprimerie Gourmontienne ». — Quelques amis de Remy de Gourmont, parmi lesquels Henri de Régnier, Rachilde, Alfred Vallette, André Rouveyre, Louis Dumur, René Quinton, Jules de Gaultier, Octave Uzanne, Marcel Coulon, le Dr Paul Voivenel, Francis de Miomandre, Charles Regismanset, Gustave-Louis Tautain, André Billy, Jean Lefranc et Jean de Gourmont, se sont groupés pour publier l'IMPRIMERIE GOURMONTIENNE, *bulletin trimestriel consacré à Remy de Gourmont et rédigé par ses amis,* dont le premier numéro paraîtra en septembre.

Le but de cette revue sera de recueillir la correspondance du maître, de publier les inédits qu'il a laissés, les souvenirs de ceux qui l'ont connu, des études sur son œuvre et une bibliographie complète.

Déjà on demande à ceux qui posséderaient des lettres intéressantes de Remy de Gourmont de vouloir bien les communiquer ou en envoyer une copie à M. le Secrétaire de l'*Imprimerie Gourmontienne*, 71, rue des Saint-Pères (6e). On prie aussi les écrivains qui l'ont connu, ceux qui sont de sa génération, ainsi que les jeunes littérateurs qu'il aimait, d'envoyer quelques pages d'impressions ou de souvenirs.

La souscription aux quatre numéros annuels de ce bulletin trimestriel, de 32 pages, format in-8 couronne, qui sera tiré sur papier pur fil, est de 15 francs.

Le tirage sera strictement limité au nombre des souscripteurs, et numéroté.

On reçoit dès maintenant les souscriptions à cette adresse : *Imprimerie Gourmontienne, 71, rue des Saints-Pères (Paris, VIe)*.

§

Réjane. — Depuis longtemps Réjane était malade. Elle n'avait pu jouer dans la *Vierge Folle* que grâce à son énergie qui ne se lassait pas. On savait dans son entourage qu'elle était condamnée. Elle-même n'avait pas toujours l'illusion qu'elle surmonterait le dernier assaut du mal.

Elle aimait beaucoup la vie. Son art en témoignait. Elle a écrit elle-même que toute son ambition était de vivre ses rôles au théâtre et d'être simple : « Mais c'est si difficile!... », écrivait-elle.

Pourtant elle y réussit presque du premier coup. Barbey d'Aurevilly, qui n'aimait pas beaucoup les comédiens et les comédiennes, écrivait d'elle, en 1880 : « C'est le visage et la taille le plus faits que je sache pour le drame, quand on en fera de vivants. Dans ce fourreau si fin, si flexible, il y a de l'acier dramatique, pour plus tard, et l'acier sortira. »

C'est dans *Germinie Lacerteux* qu'elle se révéla au grand public. La première fut une bataille, dont elle sortit victorieuse à force de vérité.

Elle fut une des premières actrices à connaître les cachets fabuleux offerts par l'Amérique — deux cent mille francs pour cent représentations. Elle fit aux Etats-Unis une tournée triomphale, mais, par goût, n'aimait point ces longs voyages qui l'éloignaient de Paris.

Car elle était vraiment la Parisienne d'aspect et d'esprit. Elle aimait tout ce qui pouvait évoquer la grâce de notre capitale, et sa loge au Vaudeville fut comme une gerbe des fleurs les plus délicates de notre XVIIIe siècle. Elle en appréciait mieux que quiconque les charmes sincères et le sourire dont se voilaient les sentiments les plus profonds.

Réjane est morte sans laisser de fortune. A force de courage, elle

était parvenue à refaire plusieurs fois sa situation matérielle obérée par des charges lourdes, entamée par des tentatives trop hardies. Elle avait le meilleur cœur du monde et ne comptait pas.

Elle s'en va, ne laissant derrière elle que son merveilleux souvenir et la gloire d'avoir été la femme d'une époque que l'on n'évoquera plus sans revoir son fin visage, ses yeux mobiles et son rire, qui disait tant de douleurs souvent...

§

Thomas Hardy. — C'est l'un des romanciers anglais contemporains les plus célèbres. Né le 2 juin 1840, il vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année.

A cette occasion, le Roi lui a envoyé des félicitations auxquelles, disait le souverain, « les peuples de l'Empire, qui aiment vos écrits, se joindront de tout cœur ».

Le Lord-Maire de Londres, des associations et groupements littéraires nombreux d'Angleterre et d'Amérique ont fait parvenir également leurs compliments au romancier.

Appartenant à une très ancienne famille dont les origines remontent à un certain Clément Le Hardy, qui vivait en 1488 et qui aurait été d'extraction française — le nom l'établit d'ailleurs suffisamment, — Thomas Hardy pourrait, à ce titre seul, nous intéresser, si ses œuvres ne lui avaient acquis en France une notoriété suffisante.

Ses premières années furent consacrées à l'architecture et à des études archéologiques qui lui valurent certains succès. Il les abandonna cependant pour la littérature.

En 1865, il donna son premier conte : *Courte histoire;* en 1878, il publiait *Sous l'arbre vert,* où il semble avoir trouvé sa voie et dont il ne dépassa jamais, par la suite, la perfection et la délicatesse.

Far from the m adding Crowd, qui devait être son premier grand succès, parut en 1874 sans nom d'auteur et fut alors attribué à George Eliot. Depuis, Thomas Hardy n'a cessé de donner presque chaque année un roman.

Quelques-uns ont été traduits en français, *Jude l'obscur,* par exemple, qui est le plus connu.

Dans toutes ses œuvres, Thomas Hardy apparaît préoccupé des problèmes de la destinée humaine. Il semble volontiers enclin au déterminisme, et ses romans sont autant d'études où il cherche à déceler l'œuvre de la Destinée dans la vie.

Les femmes qu'il a mises en scène, et dont certaines sont de très curieux caractères, sont plus françaises qu'anglaises. Et l'on pourrait peut-être voir, dans cette vision de la femme, la trace des origines familiales de l'auteur.

La caractéristique dominante des romans de Thomas Hardy est le

vif sentiment de la nature dont ils témoignent. Il y a peint avec talent le Dorsetshire, où il est né et où il a vécu, les villages et les paysans de sa campagne, l'heure qui passe dans les champs et sur les routes, et la douceur des crépuscules.

Comme Jean-Jacques Rousseau, il trouve là des joies, mais elles lui viennent surtout de la contemplation des paysans. Ses paysans ont été souvent comparés à ceux de Shakespeare. C'est qu'en effet, comme l'auteur de Roméo, il a le sens de leur végétation placide dans la vie grouillante et rapide, où ils tiennent un rôle qu'ils jouent avec une sagesse inconsciente grâce à leur vue limitée des choses et du monde.

§

Le vingtième fauteuil. — Peut-être n'est-il pas trop tard pour parler encore de M. Henry Bordeaux, l'illustre disciple de Georges Ohnet, et qui remplaça Jules Lemaître à l'Académie française.

M. Henry Bordeaux occupe le vingtième fauteuil, dont les seuls titulaires éminents furent le prédécesseur immédiat de l'auteur des *Yeux qui se ferment* et, en 1665, le mémorialiste de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, Roger de Bussy-Rabutin.

C'est qu'en effet, comme le dit M. Robert Régnier, l'huissier chef du Palais-Mazarin, « le vingtième fauteuil est le fauteuil sacrifié ». Il n'a jamais été occupé jusqu'ici (hormis Bussy-Rabutin et Lemaître) que par des Immortels qui, à l'Académie, « font le vingtième », comme au jeu de bridge quelqu'un fait « le mort ».

Qui connaît aujourd'hui les œuvres de Perrot d'Ablancourt, auteur de traductions « justement nommées, dit le petit Larousse, qui est seul à les connaître encore, *les belles infidèles* » ; Jérôme Bignon, qui n'eut d'autre titre que celui « d'enfant d'honneur de Louis XIII » ; Du Chastelet, l'abbé Bignon, de Bréquigny, que le petit Larousse ne connaît même plus ; Pons-Denis-Ecouchard-Lebrun, que les vieux manuels de rhétorique appelaient « le Pindare français », tout simplement ; Raynouard, cet académicien qui écrivit un jour à Victor Hugo : « Je *fairai* avec plaisir votre connaissance... » etc. ?

Mais, comme le fait remarquer le sagace huissier de l'Institut, ne dit-on pas : « Jamais deux sans trois » ? Il y a déjà eu, pour ce fauteuil, Bussy-Rabutin et Lemaître ; il y aura bien, quelque jour, un troisième écrivain à cette place.

§

Urbanisme.

Paris, 10 juin 1920.

Monsieur le directeur,

Votre collaborateur, M. Emile Magne, a bien voulu parler, dans votre Revue si goûtée (numéro du 15 mars dernier), de mon livre : *l'Edi-*

fice et le Milieu. Je l'en ai remercié. Mais il m'attribue (du moins la forme du texte le laisse absolument croire au lecteur, p. 813 et 814) des idées contraires à celles que j'ai toujours défendues.

Je vous demande d'imprimer (suivant la formule, en mêmes caractères, etc.) *que je suis persuadé que seul* l'architecte est capable de tracer, restaurer, agrandir *et embellir* les villes. Les autres artistes ne feront que suivre *les indications* de l'architecte, si l'on veut que la conception *d'ensemble* qu'imposent les techniques soit logique, unitaire *et belle*. Il restera au sculpteur, au peintre, à décorer dans *les limites* à lui attribuées dans la composition générale.

Je vous remercie, Monsieur le Directeur, et vous adresse l'assurance de ma sympathie d'idéal.

A. DERVAUX.

§

Folklore.

Monsieur le directeur,

Dans son article « Les Revues », page 499 du numéro du *Mercure* 1er juin 1920, Charles-Henry Hirsch cite un conte : « Que le diable lui fasse faire le repas que je lui souhaite ! »

Le folklore du Berry et du Limousin, de temps immémorial, reproduit cette histoire de jadis, mais avec une variante plus amusante encore.

Le manant a déjà dévoré le moitié de son « colombin », quand, sautant sur le sabre du seigneur et le retournant contre le bourreau, il le somme d'achever le « festin ».

A quelque temps de là, le seigneur, accompagné d'amis, rencontre notre homme qui le salue. « Vous connaissez ce manant ? demande un quidam. — Moi, non. — Pardon, réplique le paysan, *Monsieur ne se souvient donc plus qu'il a déjeuné avec moi dernièrement ?* »

Dr HENRY LA BONNE.

§

La Maison de Berlioz. — Nous demandions ici même (*Mercure de France, 16-III, 1919*) que la maison de Berlioz fût sauvée des démolisseurs. Un écrivain qui mourut au début de la guerre le souhaita avant nous.

C'était Bernard Combette, l'auteur de ce recueil d'extraordinaires histoires exotiques intitulé *Des Hommes*.

Combette habita la maison de Berlioz. Un ami reçut de lui, un jour, une lettre où il disait : — Venez me voir et vous aurez une surprise.

L'ami vint, admira le jardin, le puits et monta l'escalier jusqu'à la chambre où Bernard Combette travaillait. Ce dernier ouvrit la fenêtre et, désignant à son visiteur Paris, les coteaux, l'horizon, il s'écria : — Voilà la surprise !

Lorsqu'on remplacera, sur la maison de la rue du Mont-Cenis, la plaque (bien abîmée) qui rappelle le séjour de Berlioz, il sera juste d'ajouter, sur cette plaque, le nom de Bernard Combette, bon écrivain si joliment pris d'enthousiasme pour le spectacle de ce qui, du temps de Berlioz, était la campagne.

§

Le ciné en Italie. — On sait la place qu'occupe l'Italie dans l'art du ciné, et les merveilleux films sortis des ateliers de Turin et de Rome. Cela ne pouvait pas durer ! On vient de décréter que le ciné a besoin d'être protégé. Tout d'abord, censure, dont le plus beau résultat est de forcer les éditeurs à payer un impôt de quatre centimes par mètre de pellicule. Ce n'était pas assez : on vient d'organiser définitivement le sanhédrin devant lequel devront avoir lieu toutes les projections nouvelles pour obtenir le visa. Il comprendra : deux fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur, un magistrat, une mère de famille, un membre de l'association civile pour la moralité, une personne ayant une compétence en matières artistiques et un publiciste !

Passe encore pour le publiciste. Mais on se demande ce que la personne ayant une compétence artistique viendra faire entre la mère de famille et le membre de l'association pour la moralité !

§

Une grève à Pompeï. — Ce n'est pas le titre d'une thèse d'histoire romaine : le fait est d'actualité. Pour la première fois, depuis cent cinquante ans que les fouilles ont été entreprises à Pompeï, les ouvriers se sont mis en grève. Ajoutons que les revendications de ces nouveaux grévistes étaient reconnues fondées par tout le monde. Ce sont tous de vieux serviteurs dont certains ont trente ans de pratique. On peut entièrement se fier non seulement à leur habileté, mais aussi à leur scrupuleuse honnêteté. Tous ceux qui ont visité les fouilles nouvelles savent avec quelle attention méticuleuse ils suivent les indications du professeur Spinazzola. Oui, mais voilà ! Comme ils n'étaient ni mécanos, ni manœuvres, leur grève ne gênait personne. Et bien que les pelletées et les bennes de *lapilli* soient aussi lourdes que les autres matériaux, on les considérait, sans jeux de mots, comme des ouvriers de la pensée. Ce ne fut pas facile aux députés amis des lettres d'obtenir les crédits nécessaires de l'administration des Beaux Arts, en déficit depuis la guerre.

Enfin c'est fait : ces braves gens ont obtenu satisfaction.

§

Nouvelles de Russie. — Une dépêche de Tokio, 10 juin 1920, retardée dans la transmission et publiée seulement le 14 du même mois, mandait, d'après le journal japonais *Asahi Shimbun*, qu'on avait reçu, de

Vladivostok, un radiotélégramme de Moscou annonçant qu'une contre-révolution avait éclaté en Russie. Trotski aurait été tué et Lénine serait en fuite. Un nouveau gouvernement aurait été établi sous les ordres du général Broussilof.

Il s'agirait du même Broussilof, ancien commandant en chef du front Sud et qui, en juillet 1918, aurait pris le commandement *des troupes bolchévistes* (dépêche de Bâle, 30 juillet 1918) contre les forces ukrainiennes de Petlioura.

Notons qu'alors personne n'ajouta foi à cette nouvelle et qu'un journal parisien (*L'Œuvre* du 31 juillet 1918) fit même observer à ce propos « que *la mort de Broussilof* avait été trop souvent annoncée pour qu'on pût en douter encore ».

§

Passeport. — Lorsqu'on arrive à la gare de Moscou, les portes sont gardées par des marins bolcheviki qui exigent des laissez-passer. Un Danois de nos amis, possesseur d'un passeport établi selon les ordonnances, savait bien qu'il était facile de le présenter aux autorités, mais il n'ignorait pas non plus qu'il était plus difficile de le retirer du visa où l'on perd, à attendre, un temps considérable et où l'on risque même de ne jamais rien retrouver. Aussi, présumant que le garde-rouge ne savait pas lire, le Danois exhiba, non pas son véritable passeport, mais le diplôme qu'il obtint dans un gymnase viennois où il fit ses études, avant la guerre. C'est un imposant papier, plié en quatre, où l'on voit deux énormes aigles autrichiennes, surmontées de la couronne impériale...

Notre Danois ne s'était pas trompé... Le matelot de faction regarda l'imprimé, aperçut d'abord les deux aigles qu'il confondit avec l'emblème de l'ancien empire russe et, tout de suite, très grave :

—Très bien, se dit-il, tzarsky dokument... Tu te présenteras demain au comité.

Puis, fier de sa trouvaille, il serra soigneusement le diplôme, persuadé qu'il venait de mettre la main sur une importante pièce de l'ancien régime.

§

Testament. — Les tribunaux de Londres viennent d'être appelés à s'occuper d'un testament qui n'a pas manqué de retenir l'attention de toute la presse britannique.

C'est celui de M. Eyra Jeshua Swek, israélite notoire dont la maison de commerce a des ramifications dans toutes les parties du monde, ou à peu près.

Les dernières volontés de feu Eyra Jeshua Swek sont écrites en hébreu, ce qui constitue déjà une particularité assez originale.

Mais, où le testament devient réellement curieux, c'est en la forme biblique où sont énoncés les legs.

A ses deux fils, le défunt donne ses propriétés avec « leurs sorties et leurs entrées et tout ce qui touche aux dites propriétés dans le sol et le sous-sol, avec les bois, pierres, murs, les fenêtres, les vitres des fenêtres et des portes, les clefs, le droit à l'eau fraîche, les tuyaux, les gouttières et tout ce que contiennent les dites propriétés et elles-mêmes dans leur profondeur, leur hauteur, leur longueur, leur largeur et l'espace tout entier qui les renferme depuis le plus profond de la terre jusqu'au haut du ciel. »

Voilà qui est très bien, mais que feront les juges si jamais un aéroplane passe au-dessus des propriétés en question et que les héritiers de feu Swek intentent un procès à l'aviateur pour être pénétré sans autorisation sur leurs biens ?

§

La femme en amour. — Notre collaborateur chargé de la chronique de science sociale nous communique la lettre suivante qu'il a reçue d'Alger et qui, soulevant une question d'intérêt général, nous paraît pouvoir être présentée aux lecteurs de la Revue :

J'ai lu dans un des derniers numéros du *Mercure* votre critique du livre de Mme Carmichaël : *L'Amour et le Mariage*. J'ai cru comprendre que vous n'adoptez pas les conclusions de l'auteur, et que vous attribuez au contraire le manque de bonheur des femmes dans le mariage à leur infériorité « naturelle, même en matière voluptueuse ». Cette phrase, pleine de sous-entendus, grâce à ce que vient suggérer ce pauvre petit adverbe de rien, indique que vous voyez l'infériorité — et encore naturelle ! — de la femme dans bien d'autres domaines. Il y aurait beaucoup à dire, — et il a été dit et écrit beaucoup à ce propos : mais là n'est pas la question.

Donc, sans autre argument, vous avouez que la femme n'est pas toujours aussi bien disposée que l'homme.

D'abord, qu'en savez-vous ? Et en admettant cela même, pourquoi en accuser son infériorité voluptueuse ?

Ne croyez-vous pas que l'éducation que la femme reçoit depuis des siècles, et qui vise surtout à développer en elle la retenue, la pudeur, la modestie, sœurs jumelles de l'hypocrisie, ne soit pas pour beaucoup dans son inaptitude à apprécier les joies du mariage ? Depuis des siècles, surtout par la morale catholique, la femme a appris qu'elle doit se soumettre aux nécessités du mariage, mais elle sait aussi qu'elle manquerait de pudeur en s'abandonnant trop, et que, bien loin de se l'attacher, elle encourrait le mépris de son mari, en se montrant aussi bien disposée que lui.

Vous n'ignorez pas que, lorsqu'il se rencontre une femme — et il y en a plus qu'on ne pense — qui n'est pas inférieure à l'homme au point de vue voluptueux, qui possède ce que nous appellerions un « tempérament d'homme », il se produit de deux choses l'une : ou bien, elle veut demeurer ce qu'il est convenu d'appeler « une honnête femme » et, qu'elle soit fille ou épouse,

elle souffrira ; ou bien elle suivra comme l'homme, — l'heureux homme qui peut être honnête à moins de frais,— les exigences de son tempérament,et elle n'en souffrira pas moins, car il n'y a pas de place dans la société actuelle pour une telle femme. Vous seriez vous-même bien affligé de posséder la semblable en votre mère, en votre épouse ou en votre fille. Un homme est toujours enchanté de rencontrer cette heureuse disposition dans la femme de son ami, mais trouverait fort mauvais de la découvrir dans la sienne, car, pour un homme qui se respecte, sa femme ne doit pas même être soupçonnée !

Vous admettrez bien aussi — puisque vous êtes homme — qu'alors qu'une des conditions de la volupté réside justement dans l'inconstance, la femme ne devant connaître qu'un seul homme, son mari, et que justement — jeune fille ignorante — elle aura choisi pour tout autre chose que ce pour quoi il est fait, il serait tout à fait injuste de juger de ses aptitudes sur un seul pauvre petit essai, assez souvent malheureux.

Et puisque, en terminant, vous souhaitez que Mme Carmichaël trouve un remède à cette infériorité de la femme, il me semble qu'il ne faut pas chercher bien loin pour le trouver. Laissons à la femme l'entière disposition de sa personne et de son cœur, et la liberté d'amour dont nous jouissons, et je suis certain qu'elle saura se montrer notre égale naturelle, même en cette matière, où il n'est pas d'usage ni de bon ton de la voir briller.

Recevez, etc.

DOCTEUR M.

Notre collaborateur fait suivre cette lettre des observations suivantes :

M. le docteur M..., qui parle en homme, mais qui pourrait bien être une femme, se trompe quand il m'accuse de proclamer l'infériorité naturelle du sexe féminin. Inférieur sur certains points assurément, mais supérieur sur d'autres, et dans tous les cas différent (hurrah pour la petite différence ! comme disait le jovial Anglais). Quant au moyen social et légal que propose le docteur, je le crains inopérant et je ne demandais, d'ailleurs avec le sourire, qu'un remède vital et *physical* à l'infériorité particulière que constatait Mme Carmichaël. Il y aurait un bien joli concours à organiser ici !

H. M.

§

Un prince révolutionnaire. — Il est dans la presqu'île de Malacca un prince de Johore — le prince héritier Ismaïl — qui vint en Europe pour y faire son éducation. Il séjourna durant huit années en Angleterre où il apprit si bien à connaître et aimer les institutions européennes qu'au moment de rentrer au logis paternel, où le roi de Johore le réclame, son âme est troublée par un cas de conscience fort délicat.

Ne s'est-il pas avisé que les coutumes et les lois qui permettent en Europe à un jeune homme, fût-il prince, de choisir sa femme lui-même et de ne prendre qu'une épouse à la fois est chose excellente ?

Or, à Johore, tout héritier présomptif doit avoir quatre femmes. La première est élue par son père, le Sultan, les trois autres sont laissées au choix de l'intéressé.

Et le prince Ismaïl trouve cet usage aussi déplorable qu'il trouve le

premier excellent. Pris entre son devoir d'héritier présomptif de Johore et sa conscience de prince « européanisé », que va-t-il faire ?

Toujours est-il que le jeune Ismaïl va paraître aux yeux des Johorais bien pensants un révolutionnaire singulièrement dangereux, tant il est vrai que le chapitre de Montaigne sur *La Coutume* est toujours d'actualité.

§

La maison idéale. — Quelle sera, dans l'avenir, la maison qui nous apportera le plus de confort, qui nous évitera toutes les fatigues et où nous nous reposerons le mieux ? C'est à ces questions qu'a répondu, si l'on peut dire, l'exposition dite « de la Maison idéale », organisée, récemment, à Londres.

Dans la maison-type et qui a paru recueillir le plus de suffrages une installation électrique permet, en utilisant le courant qui sert à l'éclairage, de faire la cuisine, le blanchissage, de chauffer l'eau pour le bain, d'épousseter les meubles. De cette façon on élimine complètement de la maison les poussières qu'apporte le charbon ; et l'hygiène en même temps que la rapidité y trouvent leur compte.

Que si l'électricité ne vous plaît pas, vous pouvez obtenir les mêmes avantages avec une installation de gaz. De plus, la maison idéale est démontable. Elle peut être réédifiée en deux ou trois jours par des ouvriers habiles et transportée là où il vous fait plaisir d'habiter.

Le prix de demeures vagabondes et commodes varie entre dix-huit et vingt mille francs.

C'est pour rien.

§

La peau humaine. — Le *Mercure* a cité naguère (1er mai 1919) ce passage du manuel Roret du tanneur-corroyeur où il est dit que la peau humaine est susceptible d'être tannée et « a plus de corps que celle de la vache ». Puis, le 1er juin de la même année, un écho signé C. P. a donné sur ce point maintes références. Aujourd'hui nous trouvons par hasard dans un vieux numéro de journal (*l'Aurore* du 22 mars 1901) un texte qui vient enrichir la documentation ci-dessus. Le rédacteur de l'*Aurore* raconte qu'en faisant une tranchée dans la cave de la Taverne du Panthéon on a trouvé quelques vieilles pièces de monnaie sans grand intérêt pour les numismates. Ce qui est plus étrange, c'est qu'elles étaient enveloppées dans un vêtement de peau humaine.

— Un professeur du Muséum l'a parfaitement démontré, ajoutait le journaliste, et il contait que le fait n'avait rien d'extraordinaire. On lit, en effet, dans l'*Histoire de Montgaillard* :

On tannait à Meudon la peau humaine, et il est sorti de cet affreux atelier des peaux très bien préparées. Le duc d'Orléans (Egalité) avait un pantalon de

peau humaine. Les beaux cadavres des suppliciés étaient écorchés, et leur peau tannée avec un soin particulier. La peau des hommes avait une consistance et un degré de bonté supérieure à la peau de chamois : celle des femmes présentait moins de solidité en raison de la mollesse du tissu.

Vérifications faites, ce texte se trouve bien, en effet, à la page 290, quatrième édition (1828) de l'ouvrage indiqué.

§

La saison d'art à Beauvais. — Une demi-douzaine d'expositions organisées à Beauvais consacrent l'initiative de M. Jean Ajalbert, administrateur de la manufacture ; une seule de ces expositions suffirait, cette année, à attirer les amateurs et critiques d'art ; c'est l'atelier de François Desportes (1661-1743) subitement révélé après deux siècles d'oubli : cent cinquante études et tableaux qui restituent un des aspects les plus somptueux du grand siècle avec ses chasses, ménageries et volières exotiques.

En outre, à la Cathédrale, les tapisseries sauvées de Reims et de Saint-Remy et la *Mission de Jeanne d'Arc*, tapisserie des Gobelins, d'après Jean-Paul Laurens, sont exposées pour le *Triduum* auquel assistera le Cardinal Luçon, du 11 au 13 juillet.

A la manufacture des chefs-d'œuvre du XVe au XXe siècle avec un salon de grès flammés du maître Auguste Delaherche.

Au Musée départemental, *les Maîtres de l'affiche*, une série savoureuse collectionnée depuis vingt ans par le peintre H.-G. Ibels.

C'est là une tentative de décentralisation considérable qui va, de juillet à octobre, attirer et retenir les touristes sur le chemin des régions martyrisées.

§

Le monument de Stendhal. — Le monument Stendhal, qui était attendu depuis près de quinze ans, a été inauguré officiellement le lundi 28 juin, à 11 heures du matin, au jardin du Luxembourg, où il est érigé non loin des monuments de George Sand et de Leconte de Lisle. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, des détails sur cette cérémonie.

Tout de suite, rappelons que l'inauguration, sinon du médaillon de Rodin d'après David d'Angers, du moins de la stèle destinée à recevoir ce médaillon, a eu lieu le jeudi 28 mai 1914.

Ce jour-là, à 2 heures de l'après-midi, après avoir pris leur café quotidien à la taverne du Panthéon, MM. Antoine Albalat, René Gillouin, Georges Le Cardonnel, André Billy, Henri d'Alméras, Paul Morisse et Gustave Fréjaville se rendirent auprès de la stèle qui ne portait encore aucune inscription et, en manière de protestation contre les retards que déplorait le Comité Stendhal, procédèrent à une inauguration... avant la lettre.

M. André Billy rendit hommage à deux membres du comité, M. Cheramy et Casimir Stryienski, morts avant d'avoir vu leur idée réalisée. Prenant ensuite prétexte de la proximité du boulevard Saint-Michel et de l'Ecole des Mines, il dit : « Jolie perspective pour Stendhal. Cela lui rappellera le temps où il voulait se tirer de Grenoble par les mathématiques. »

Différents journaux, notamment *Paris-Midi* et *Gil Blas*, rendirent compte de cette cérémonie, à laquelle assistaient bien des stendhaliens qui, comme Paul Flat, Adolphe Paupe et quelques autres n'auront pas la joie de voir le médaillon de David scellé dans la stèle élevée par l'architecte Charles Plumet.

§

Une nouvelle protestation de Mme Aurel. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Mon cher directeur,

Puisque le Boissard continue, je continue.

C'est à mon texte, dont il avait cité cette boutade : « mon armée de poètes » que je me suis reconnue, non au rabâchage de Boissard. Ma seule visée fixe est : tout renouveler. Tous mes livres l'attestent. Je me tourne d'instinct vers *ce qui naît*. Comment pourrais-je me reconnaître en des figures périmées, et qui, — je vous donne ceci à méditer, — l'étaient peut-être de leur temps par l'écart malveillant entre elles et leurs modèles : quel charme originel dans une figure nettement ridicule !

C'est contre le faux monnayage de la personnalité que je m'élève. C'est contre lui que j'aimerais mener les tribunaux à nous armer.

Fausser nos mœurs est un péché mignon auprès de la crasse de fausser nos visées, seules sacrées de nos intimités. L'esprit est libre, oui, mais libre d'être propre. Et Boissard n'est pas libre de me prêter sa moisissure personnelle ?

« Il ne m'a pas nommée », dit-il. J'aurais pu ne pas le nommer. En l'appelant le Crapaud, comme fit notre Apollinaire, chacun l'eût reconnu. C'est au bas de son âme fétide qu'on peut écrire : ressemblance garantie.

Je vous salue.

AUREL.

§

Erratum. — On nous écrit :

Paris, 17 juin 1920.

Monsieur,

Dans le compte rendu de l'Architecture au Salon des Artistes Français paru dans le numéro du 15 juin, M. Merki a eu la grande amabilité de mentionner mon envoi : « un Autel de la Patrie ».

Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir rectifier dans l'un de vos prochains numéros l'erreur typographique qui a « estropié » mon nom : l'envoi est de M. Souzy — et non Soury.

Avec mes remerciements, etc.

P. SOUZY.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA PÉCHERESSE, *Histoire d'amour,* par Henri de Régnier. Fort vol. in-16, 7 francs. Tiré et numéroté à la presse : 158 japon impérial, à 40 fr. ; 95 chine, à 35 fr. ; 515 hollande, à 30 francs. La première édition a été tirée à 1.650 ex. sur vélin pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.625 ex. numérotés de 769 à 2.393 ; 25 ex. (hors commerce) marqués à la presse de A à Z.

Nous avons encarté dans la présente livraison un Extrait de notre catalogue nº 75, du 1er juillet 1920, qui reproduit intégralement la dernière partie du Catalogue général de nos publications. On y trouve, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, la totalité des titres de notre fonds et leurs nouveaux prix, qui annulent les prix indiqués à tout catalogue, tout imprimé, toute annonce quelconques antérieurs au 1er juillet 1920.

Nous rappelons que le tarif de la revue est ainsi fixé :

France		Etranger	
Un an	60 fr.	Un an	68 fr.
Six mois	32 fr.	Six mois	36 fr.
Trois mois	17 fr.	Trois mois	19 fr.
Un numéro	3,50	Un numéro	3,85

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.